This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Finch S. 260

Presented by Mrs
S. R. Webster.

S. 260

1/0/4/0

Nº 2

NOËLS BOURGUIGNONS.

NOEI BORGUIGNON

DE

GUI-BARÔZAI

AIVÔ LEU VIREMAN AN FRANÇOI, ET BÉ D'AUTRE CHÔSE

LE TO

Par ein anfan de lai Bregogne

AI PAIRI

CHEU STU DON J'AIMON BÉ LE JU.

1842

LES

NOELS BOURGUIGNONS

DE

BERNARD DE LA MONNOYE (**Gui-Barôzai**)
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS
AVEC UNE TRADUCTION LITTÉRALE EN REGARD DU TEXTE PATOIS

ET

Précédés d'une Notice sur La Monnoye et de l'histoire des Noëls en Bourgogne

Par F. FERTIAULT

PARIS
LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
1, rue du Paon-St-André

1842

Providus, ut multos hæc servarentur in annos
Carmina, burgundo tinxit Apollo sale.

BERNARD DE LA MONNOYE.

To mé bon aimin borguignon.

Cé beá Noei, mé bon aimin,
Vo le saivé, sont éne chôse
Si sutie et feigne, qu'on n'ôse
Vráman dessu bôtre lai main.
Plén de mâtrosse gausserie,
Et de dôce malignetai,
Du vingnaigre dan du mier : tei
Vo lé trôvé tô, je pairie. .
Vouei, çát éne vrá chaiterie.

Si an jantais, dan mon livrò,
Ce fein borguignon i revire,
Çarte, ce n'á poin po meù dire;
Aussi bé palai i vorò.
Vo lisé cé Noei come vo paitenôtre;
Ma ç'át un fru qui por bé d'autre
N'á poin si faicille ai crôquai.
Le patoi, ç'át éne côquille;
Por que le fru s'an dézhaibille,
Çai, mon jantais vén le côquai.

LE TRADUTEU.

A

Tous mes bons amis bourguignons.

Ces beaux Noëls, mes bons amis,
Vous le savez, sont une chose
Si subtile et fine, qu'on n'ose
Vraiment dessus mettre la main.
Pleins de maîtresse gausserie,
Et de douce malignité,
Du vinaigre dans du miel : tels
Vous les trouvez tous, je parie...
Oui, c'est une vraie friandise.

Si en bon français, dans mon livre,
Ce fin bourguignon je traduis,
Certes, ce n'est pas pour mieux dire;
Aussi bien parler je voudrais.
Vous lisez ces Noëls comme vos patenôtres;
Mais c'est un fruit qui pour bien d'autres
N'est point si facile à croquer.
Le patois, c'est une coquille;
Pour que le fruit s'en déshabille,
Çà, mon français vient le briser.

F. F.

Principales divisions du volume.

	pag.
Coup d'œil sur les Noëls en Bourgogne.	ix
Notice sur La Monnoye.	xxxvij
Evartisseman de *Gui-Barôzai*.	lvj
Noëls de la rue de la Roulotte.	2
— — du Tillot.	100
Suite des Noëls de la Roulotte et du Tillot.	148
Apologie des Noëls de la Roulotte et du Tillot.	178
Chanson sur le passage du duc de Bourgogne.	188
Appendice.	207
Glossaire des mots bourguignons.	241
Table alphabétique du glossaire.	385
Musique des Noëls.	397

COUP D'ŒIL

SUR

LES NOELS EN BOURGOGNE.

—

Noël ! Noël ! disons trois fois Noël !
Chantons de cœur Noël !
Pour complaire à Noël !

—

Sus ! pastoureaux et bergers,
Entonnons : Noë ! Noë !
Sus ! bergers et pastoureaux,
Entonnons Nau ! Nau ! Nau, Nau !

—

Chantons Noël de cœur gay :
Noël nouvelet !

—

Réjouissons-nous, pastoureaux ;
Chantons No !
Chantons No !

Noël,
En cette journée!
Disons : Noël! Noël!
Car paix nous est donnée!...

—

Etc., etc., etc.

—

Ces citations, en forme d'épigraphes, que nous aurions pu multiplier à l'infini, et dont on pourrait couvrir des pages en n'empruntant qu'une ligne à chaque Noël isolé, doivent, ce nous semble, donner une idée de la profusion avec laquelle sont répandus ces chants, informes et grossiers pour la plupart, mais quelquefois marqués au coin d'une naïveté étrange. Ils sont toujours si bizarres, qu'on se surprend à feuilleter et parcourir des recueils, où, d'abord, le même sujet revient à chaque pièce nouvelle, et, ensuite, où l'on voit que les cerveaux qui les ont faits n'ont pas même entrevu l'ombre la plus légère de l'art ou du goût. Ce penchant d'une province, ces frais d'imagination faits par une peuplade entière, pour créer des multitudes de chants analogues en l'honneur de la même fête, doit prouver quelque chose; on doit pouvoir expliquer par là un goût dominant de cette province, ou au moins y trouver une coutume, une habitude quelconque de ses habitants. Tous les pays ont eu leurs chants populaires, et toujours l'ensemble de ces chants a représenté le caractère national, et parfois même a donné des physionomies particulières du peuple du pays chanteur. — Que vont signifier les Noëls de la Bourgogne? qu'allons-nous trouver dans l'esprit de cette province? que va-t-il découler de l'étude de ces cantiques baroques, à l'intention peut-être pieuse, mais à l'allure presque toujours mondaine?

— En résultera-t-il que le Bourguignon passera pour l'individu le plus dévot de la terre? verrons-nous en lui l'être le plus fervent dans cette grande, dans cette sublime fête de Noël?—Non, non! oh! mon Dieu, non! — Que prouveront donc alors les Noëls? — ils prouveront bien une certaine dévotion au jour de la naissance du Sauveur, mais dévotion autre, peut-être, que celle approuvée par l'Église.

En Bourgogne, toutes les fêtes sont *fêtées;* il faut des fêtes au Bourguignon, et Noël est la fête par excellence, la FÊTE DES FÊTES. A chaque célébration fériée, le Bourguignon se réjouit, s'ébat largement, et, comme le chant aide volontiers à s'ébattre, et que d'ailleurs le Bourguignon n'est pas précisément sot, il a fait des chants pour toutes ses fêtes et toutes ses réjouissances. Quand les fêtes sont profanes, il entonne des refrains profanes; mais, voulant approprier chaque chose à son sujet, il a fabriqué aussi des chansons sacrées pour les jours où lui arrivent les fêtes sacrées. — N'allez pas croire cependant que tous les Noëls soient des cantiques à boire : ce serait quelque peu effleurer une hérésie; mais laissez-vous légèrement et tranquillement persuader que plusieurs d'entre eux sont, non pas un but, mais un moyen, c'est-à-dire, comme cela est indiqué plus haut, que le Noël vient tout simplement en aide à la célébration des fêtes que son nom désigne, quel que soit, du reste, le genre de ferveur qui pousse le dévotieux à les célébrer.

Mais pour se faire l'idée la plus juste possible de la portée et de l'importance de ces hymnes vulgaires, il n'y a qu'une seule chose, c'est de voir les lieux où ils se chantent. Vous vous êtes peut-être imaginé que les nefs des églises retentissaient du bruit de ces couplets monotones, de ces pléonasmes habillés en refrains? Erreur bien profonde, dont il vous faudra sortir! Ces refrains, ces couplets monotones, ces Noëls enfin, se chantent, non pas dans les églises, non pas dans les processions, non pas même dans des réunions pieuses, mais chez soi et dans les cabarets, au coin du poêle ou du feu, principalement sous le vaste manteau des cheminées villageoises, en groupes toujours nombreux de famille, de

voisins et d'amis, et à côté de marrons, de vin blanc, de jambon, de boudin et de carbonnade (1).—Entrevoyez-vous un peu maintenant le genre de dévotion des plus nombreux chanteurs de Noëls ?

Tous les ans, aux approches de l'Avent, les mémoires se rafraîchissent, les gosiers se dérouillent, et l'on prélude, aux veillées, à ces refrains, dont le thème invariable et éternel est la venue du Messie. On sort des vieilles armoires les brochures, les petits recueils poudreux et enfumés où la presse, et quelquefois la plume, a consigné ces chants, et dès que le premier dimanche de l'Avent a sonné, on commère, on voisine, on veille ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, alternant dans l'achat des marrons et du vin blanc, mais chantant d'une voix simultanée les louanges grotesques du PETIT JÉSUS; il y a même peu de villages qui, à cette époque, pendant tous les soirs de l'Avent, n'entendent criailler dans les rues, au son nazillard de la gonfle ou de la musette, quelques-uns de ces curieux cantiques. Le ménétrier vient, dans ce cas, comme un renfort aux chanteurs du coin du feu; il apporte et joint sa dose de joie (spontanée ou mercenaire, peu importe!) à la joie qui s'exhale devant les âtres; et quand les voix vibrent et retentissent, une voix de plus est toujours bien venue. Là, ce n'est pas la pureté des notes qui fait le concert, c'en est la quantité : *Non qualitas, sed quantitas;* puis (pour en finir de suite avec le ménétrier) quand le Sauveur des hommes est enfin descendu dans sa crèche, que cette belle nuit de Noël est passée, le paysan joueur de musette fait sa ronde dans les maisons, où chacun le félicite et le remercie, et de plus lui donne en monnaie le prix des notes criardes dont il assaisonné les veillées.

Terme moyen, jusqu'à la veille de Noël, tout se passe à peu près ainsi chez nos *dévots* chanteurs, à quelques litres de vin ou à quelques cents de marrons de différence. Mais cette fameuse veille arrivée, la gamme se monte sur un autre ton; pour la soi-

(1) La carbonnade est la côtelette du porc grillée sur les charbons. On devine facilement l'étymologie du mot.

rée de clôture, on veut une soirée mémorable. On commence par faire toilette à la tombée de la nuit; l'heure du souper vient ensuite avertir les appétits divers, et l'on se réunit par groupes aussi nombreux que possible, pour prendre en commun ce repas confortable du soir. Le souper terminé, on fait cercle autour du foyer, rangé, préparé ce soir là d'une façon particulière, et qui va devenir, à une heure plus avancée de la nuit, l'objet de l'attention toute spéciale des enfants. Sur les tisons ardents, on a placé une énorme bûche. Cette bûche ne change assurément pas de nature, mais elle change de nom pendant cette veillée; on l'appelle la *suche* : « *Vous voyez bien*, a-t-on dit aux enfants, *si vous êtes sages ce soir, Noël* (car avec les enfants il faut toujours personnifier), *Noël vous pissera* (pardon de l'expression! c'est de la couleur locale), *vous pissera des bonbons la nuit.* » Et les enfants d'être sages, de se tenir cois autant que leur petite nature turbulente peut le leur permettre. Les groupes des personnes plus âgées, et pas toujours aussi sages que les enfants, profitent de ce bon temps pour se livrer de cœur joie et à gorge déployée au culte chantant du miraculeux Noël. Pour cette dernière solennité, on a gardé les refrains les plus puissants, les plus enthousiastes, les plus électriques. Noël! Noël! Noël! ce mot magique retentit de toutes parts; on le met à toutes les sauces, on le fait servir à toutes les fins. Sur les milliers de cantiques qui se font entendre dans cette fameuse veillée, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes commencent et finissent par ce mot, qui en est, on peut le dire, l'*alpha* et l'*omega*, la couronne et l'escabeau. Cette fois dernière, la soirée se prolonge. Au lieu de se retirer à dix ou onze heures, comme on le fait à peu près tous les soirs précédents, on attend le *coup de minuit* : ce mot vous dit assez à quelle cérémonie on va se rendre. Depuis dix minutes ou un quart d'heure, les cloches appellent les fidèles à triple tintement, et chacun, muni d'une petite bougie bariolée de diverses couleurs (la chandelle de Noël), se rend, à travers les rues populeuses, et où les lanternes dansent comme des feux follets, à l'appel impatient des carillons multipliés... On est à la messe de minuit. Une fois à l'église, on entend

avec plus ou moins de piété la messe emblématique de la venue du Messie ; puis, en tumulte et en grande hâte, on revient chez soi, toujours par groupes nombreux ; on salue la suche, on fait fête au foyer, on s'attable, et au milieu des chants qui redoublent plus fort que jamais, on fait ce repas d'après Noël, si attendu, si choyé, si joyeux, si bruyant, et qu'on a jugé convenable d'appeler, nous ne savons trop pourquoi, *rossignon*. Le souper pris à la tombée de la nuit n'empêche en rien, vous le pensez, l'appétit d'être de retour, surtout quand l'aller et le venir pour la messe ont fait sentir aux dévots mangeurs quelques petites flèches bien acérées d'une bise raide et mordante. Rossignon va donc son train, quelquefois assez avant dans la nuit ; mais peu à peu cependant les gosiers s'enrouent, les estomacs s'emplissent, la suche se consume, et l'heure arrive enfin où chacun, tant bien que mal, a regagné son domicile et son lit, et mis avec soi dans les draps l'étoffe d'un bon mal de gorge ou d'une bonne indigestion pour le lendemain. — Au préalable, on a eu soin de mettre dans les sabots ou les souliers des enfants les bonbons qui, au réveil, seront pour eux les fruits bienvenus de la suche de Noël.

Voilà à peu près comment se passe cette veillée, fameuse encore dans plusieurs de nos contrées, et maintenue dans toutes. Vous concevez que, pour une telle fête, les chants ne sont jamais de trop : aussi vous avez vu avec quelle abondance ils sont prodigués. Il est fâcheux, par exemple, que la bonne intention ait si courte influence, que la fin ne perfectionne pas un peu plus les moyens. C'est souvent un langage à part (je ne parle pas du patois) que celui dans lequel sont composés les Noëls, tant les fautes grossières y fourmillent, tant y abondent les mots burlesques, les non-sens, les trivialités, et même parfois le cynisme.

Mais si Tabourot, fréquemment cité par La Monnoye, a dit, en parlant d'ouvrages d'une naïveté beaucoup moins candide que celle des chants dont il s'agit ici :

> Pulidulum scriptoris opus ne despice ; namque
> Si lasciva legis, ingeniosa leges.

Il est possible que nous puissions dire aussi à notre tour, en parlant de nos naïfs recueils :

> Ne méprisez point trop une œuvre trop commune ;
> Car un livre sans art peut être curieux.

Donc en vous prévenant de cela à l'avance, et en vous assurant que ce n'est pas tout à fait temps perdu que de jeter un coup d'œil sur ces pauvres petits livres, nous espérons que vous voudrez bien nous suivre un instant à travers le champ très peu défriché de ces simples Noëls.

Un Noël, comme nous l'avons dit, et comme, du reste, l'indique suffisamment son titre, est un chant consacré à célébrer la venue du Messie sur la terre. Depuis bien longtemps, tous les ans, on chante cette nuit merveilleuse ; mais je ne vous dirai cependant pas si l'origine de ces chants remonte aux premiers jours de la chrétienté. En fait d'érudition, j'aime celle qui repose sur des matériaux véritables, et nous ne possédons pas, que nous sachions, les Noëls qu'ont pu faire les premiers chrétiens. Dès lors, et n'ayant point à constater l'âge de ce genre de littérature, il devient indifférent de savoir si c'est l'an 1200 ou l'an 1500 qui vit les premiers apparaître. Pour des opinions hypothétiques, nous pourrions vous en fournir à discrétion ; et pour peu que nous suivissions en cela les érudits auteurs des *beaux Noëls nouveaux*, vous auriez grand risque de nous suivre, vous, jusque dans le paradis terrestre, où l'un d'eux fait chanter par Adam et Ève un Noël sur la naissance du Sauveur. Plaisanterie à part, les opinions, voire même les opinions savantes, prouvent peu de chose, et nous aimons mieux vous faire faire sur nos Noëls une étude littéraire qu'une étude de chronologie. Cependant, si vous teniez trop à cette dernière chose, vous pourriez voir, par la citation que nous ferons tout à l'heure de quelques-uns d'entre eux, à quelle époque à peu près vous pouvez les rattacher.

Tant que les cœurs furent remplis de croyance, les Noëls s'en tinrent à la définition que nous en avons donnée plus haut. Le Messie seul remplissait le cantique ; l'intention de l'auteur était

vraiment pieuse, et c'est à peine si, à la fin, il consacrait un couplet pour demander à Dieu de venir en aide à ses humbles serviteurs. Mais peu à peu l'homme s'empara d'un plus grand nombre de couplets, et en laissa moins pour le Sauveur; la dévotion aux choses de la terre remplaça la dévotion aux choses du ciel, et alors les Noëls, tout en conservant leur forme primitive, devinrent en partie des demandes pour les besoins de l'homme, des allusions aux événements et aux personnages contemporains... ; il y a même des Noëls politiques! dans quelques-uns, c'est tout à fait la chanson, moins sa forme; c'est de l'actualité, de la satire, de la gaieté, de l'entrain, dans une enveloppe benoite et sacrée.

Mais il y a encore un point de vue plus piquant sous lequel ils peuvent être examinés, c'est celui de la fidélité historique qu'apportent les auteurs de ces chants dans leur confection. L'anachronisme est une chose reçue dans les Noëls. La crèche du Sauveur du monde est un point central où affluent indistinctement tous les siècles, toutes les générations reculées ou modernes de ce fatal mangeur de pomme. Ce sont principalement des bergers qu'on y voit figurer, et pour payer leur droit au goût des contrastes, les auteurs ne manquent jamais d'y fourrer les trois Mages, qui, par ce fait, se trouvent contemporains des personnages de tous les temps qu'on veut bien leur accoler. Pour ne nous occuper que du côté burlesque de la chose, nous en avons devant les yeux un qui fut fait pour le sacre de Louis XIV, qu'on a si bien amalgamé avec Jésus, Marie et Joseph, qu'il serait difficile de voir de quel côté est l'anachronisme, c'est-à-dire si c'est le Fils de la Vierge qui vient rendre visite au roi, ou si c'est le roi qui va se promener en Judée: dans ce dernier cas, ses bottes lui eussent été plus utiles que pour entrer au parlement. Dans un autre, fait par quelque rapsode citadin, tous les habitants de la ville et des faubourgs qui l'avoisinent se rendent en masse auprès de l'enfant sacré... Nous en extrayons un couplet au hasard :

Messire Jean Guillot,
Curé de Saint-Denis,

Apporta plein un pot
Du vin de son logis.
Prestres et escolliers,
Toute icelle nuictée,
Se sont prins à danser, sauter,
Ut, ré, mi, fa, sol, la, là ! là !
A gorge desployée.

Vous jugez par vous-même de la dévotion qui pouvait guider ces joyeux pélerins.

L'adulation vint aussi bientôt se mêler à la fabrication de ces pièces. Les bergers, visiteurs du Christ enfant, se rendirent à l'étable de Béthléem pour y psalmodier l'apologie, le panégyrique, la flatterie... Ce fut, la plupart du temps, le style mendiant des plus humbles épîtres dédicatoires. On vit de tous les côtés surgir des : *Noël du Roy*. — *Noël de la Royne*. — *Noël des Princes*. — *Noël des Ambassadeurs*. — *Noël des bourgeois*, etc., etc., etc. : c'était à en rendre confus l'âne et le bœuf de l'étable. — Nous avons cru remarquer que les Noëls apologétiques étaient d'ordinaire les plus mauvais et les plus pauvres. Des trois ou quatre que nous feuilletons en ce moment, il n'y a pas un seul couplet digne d'être cité.

Le Noël ne se restreint pas toujours à un chant de courte haleine, à un récit du mystère de l'Incarnation, à un voyage à Bethléem. Il agrandit parfois son cadre ; dans plusieurs, il affecte les formes d'une petite épopée. Nous avons devant les yeux le modèle du genre. Il n'a pas moins de quarante et un couplets, qui, l'un l'autre, alternent régulièrement de demande à réponse. Exemple :

DEMANDE.

— Or, nous dictes, Marie,
Quel fut le messager
Qui porta la nouvelle
Pour le monde sauver ?

RÉPONSE.

— Ce fut Gabriel l'Ange,
Que, sans dilation,
Dieu envoya sur terre
Par grand' compassion.

et ainsi de suite pendant les sept ou huit pages que dure le Noël. Et à chaque demande revient ce premier vers : *Or, nous dictes, Marie...* — Ce chant commence à l'Annonciation de l'ange ; comme vous le voyez par la citation précédente, se continue pendant toute la vie du Christ, et se termine deux couplets plus loin que sa mort. Vous avez peut-être remarqué que la richesse de rimes n'y est pas exubérante... Dans la dernière réponse, *dextre* rime avec *journée*.

Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur ces différentes propriétés ou qualités des Noëls. Des coupures, des extraits, des fragments, n'en donnent qu'une idée trop imparfaite. Donc pour faire mieux qu'avec ces citations partielles, nous allons vous offrir un choix, très peu nombreux du reste, de quelques-uns de ces curieux cantiques, choix dans lequel nous avons réuni d'abord tout ce qui est supportable quant à la forme, et ensuite tout ce qui, sous cette forme supportable, a pu avoir un fond naïf, original ou bizarre. Tous ceux cités sont à peu près anciens, les modernes ayant perdu la naïveté du langage sans rien gagner en sens ni en raison. Vous en verrez dont l'orthographe remonte assurément au moins à Ronsard, sinon plus haut. De ce nombre est le premier que vous allez lire ; les diminutifs qui y fourmillent ont une certaine grâce, et le tour du Noël est d'une avenante simplicité. Cependant nous croyons avoir besoin de vous avertir, avant de vous faire entrer dans la lecture de ces quelques Noëls, qu'ils ne sont pas cités comme bons d'un bout à l'autre ; seulement, comme la majeure partie en est acceptable, nous n'avons pas cru devoir, pour un ou deux couplets faibles, détruire l'intégrité d'une pièce, surtout quand nous en citons un si petit nombre.

Voici le titre de quelques-uns des recueils dont sont extraits les Noëls cités :

— NOELS NOUVEAUX, *sur la Nativité de nostre rédempteur Jésus-Christ, composez par Nicolas-Laurent Maillyer, chanoine, avec permission de M. Gontier, vicaire-général.* — Dernier degré de médiocrité.

— NOELS NOUVEAUX, *sur l'heureuse nouvelle, apportée de Bethléem, de la Naissance de Jésus-Christ.* — Tous les lieux communs des Noëls.

— BEAUX NOELS NOUVEAUX, *en l'honneur de la Naissance et aussi de la Rédemption de N. S. Jésus-Christ.* — Rien n'est moins beau que les pièces qu'il contient.

— LUCYFAR PRYN AU BAYTAN, *Noëls composez à l'honneur de la Vierge, par J. B. F. D. L.* (le chanoine Lachaume). — C'est de ce recueil qu'on a dit plaisamment : *In toto libro nil melius titulo.* Notre Appendice aux Noëls de La Monnoye en donne un extrait.

— Enfin, comme recueil beaucoup plus volumineux que tous ceux dont les noms précèdent : LA GRAND' BIBLE DES NOELS TANT VIELS QUE NOUVEAULX, *composez à la louange de Dieu et de la Vierge Marie, sur le chant de plusieurs hymnes et belles chansons de ce temps.* — C'est ce dernier recueil que nous avons le plus souvent mis à contribution.

NOEL NOUVEAU.

Noël nouvelet, Noël chantons icy ;
Dévotes gens, rendons à Dieu mercy ;
Chantons Noël pour le Roy nouvelet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Quand m'esveilly et j'euz assez dormy,
Ouvris mes yeux, vis un arbre fleury
Dont il issit un bouton vermeillet :

Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Quand je le vy mon cœur fust resjouy,
Car grand' clarté resplendissoit de luy,
Com' le soleil qui luit au matinet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

D'un oysillon après le chant j'ouy,
Qui aux pasteurs disoit : Partez d'icy ;
En Bethléem trouverez l'Aignelet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

En Bethléem Marie et Joseph vy ;
L'asne et le bœuf, l'enfant couché parmy,
La creiche estoit au lieu d'un bercelet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

L'estoile vint, qui le jour esclaircy.
Et la vy bien d'où j'estois départy.
En Bethléem les trois Roys conduiset :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

L'un portait l'or, et l'autre myrrhe aussy,
Et l'autre encens, qui très bon faict seny.
De Paradis sembloit un jardinet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Quarante jours la nourrice attendy.
Entre ses bras Siméon le rendy,

Deux tourterell' dedans un paneret :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy ?

Quand Siméon le vid, fit un haut cry :
Voicy mon Dieu ! mon Sauveur ! Jésus-Christ !
Voici celui qui joie au peuple met :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Un prestre vint, dont je fus esbahy,
Qui les paroll' hautement entendy ;
Tôt les mussa dans un petit livret ;
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Et puis me dit : Frère, crois-tu cecy ?
Si tu y crois, ès Cieux seras ravy ;
Si tu n'y crois, d'Enfer va au gibet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Et l'autre jour je songeois dans mon lict
Que je voyois un enfant si pety,
Qui s'appelloit Jésus de Nazareth :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Par douze jours fut Noël accomply ;
Par douze jours sera mon chant finy ;
Par chacun jour j'en ai fait un couplet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Un autre commence par ces couplets :

Laissez paistre vos bestes,
Pastoureaux ;
Par monts et par vaux
Laissez paistre vos bestes,
Et venez chanter Nau !

J'ay ouy chanter le rosignó,
Qui chantoit un chant si nouveau,
Si bon, si beau,
Si résonneau ;
Il m'y rompoit la teste,
Tant il preschoit
Et caquetoit.
Adonc prins ma houlette,
Pour aller voir Naulet.

Je m'enquis au berger Naulet :
As-tu ouy le rossignolet
Tant joliet,
Qui gringotoit
Là haut sur une espine ?
Ouy, dict-il, ouy,
Je l'ay ouy ;
J'en ay pris ma doucine,
Et m'en suis resjouy.
. . . . . .

Puis, coupant court à ce style où l'incorrection est presque gracieuse, il tombe aussitôt dans la niaiserie et la platitude.

NOEL NOUVEAU.

O heureuse journée,
Jour gracieux,
Que nous est retournée
La paix des Cieux!

Voilà Paix et Justice,
Sans nul discord;
Dieu tout bon et propice
Les met d'accord.

Douceur, Bonté, Concorde,
Marchent après,
Et la Miséricorde
Les suit de près.

La Charité s'avance,
La Grâce aussi;
Divine Providence
Les guide ainsi.

Divine *compagnie*,
Où allez-vous
En si bel *équipage*
Dites-le nous.

Le Fils de Dieu nous meine,
Touché d'amour,
Pour à Nature humaine
Faire la cour.

Il l'a seule choysie
Pour son plaisir.

Elle est sa chère amie,
  Tout son désir.

C'est sa douce rebelle,
  Son tout, son mieux.
Il veut pour l'amour d'elle
  Quitter les Cieux.

Bienheureuse Nature!
  Oh! quel honneur!
Mais, las! qui lui procure
  Tant de bonheur!

Dieu, par sa bonté même,
  S'y est abstreinct.
C'est son amour extrême
  Qui l'y contrainct.

O chose merveilleuse!
  Le fils de Dieu
Veut-il faire amoureuse
  En si bas-lieu?

Il est de sa nature
  Courtois et doux;
Et de sa créature
  Il est jaloux.

Il est tout amiable,
  Plein de pitié;
Il n'est point variable
  En amitié.

Sus donc! Nature humaine,
  Retournez-vous

Vers la face sereine
De votre époux.

Ne soyez tant ingratte.
De l'offencer;
Votre main délicatte
L'aille embrasser!

Il est certain, à voir l'exactitude de la rime dans tout le cours de cette pièce, que celle du cinquième couplet n'est *pauvre* que par suite d'une faute d'impression. Tous ces recueils en fourmillent tellement, qu'on est parfois tout fier de mettre le doigt sur le sens des paroles.

NOEL NOUVEAU.

Marie en Bethléem s'en va. (*bis.*)
Le fils de Dieu elle enfanta. (*bis.*)
Ce fut une grand' mélodie,
Marie m'amye,
D'ouïr la douce chalemie,
Des bergers et des pastoureaux.
Nau! Nau!
Marie m'amye,
Vous êtes si saincte et jolie
Que chacun pour vous chante Nau,
Nau! Nau!
Que chacun pour vous chante Nau!

Ce fut le sainct divin vouloir (*bis.*)
Qui vous fist ceste grâce avoir. (*bis.*)
Nature humaine étoit bannie,
Marie m'amye,

De la céleste compagnie,
Pour avoir fait péché trop gros.
Nau! Nau!
Marie m'amye,
Vous estes si saincte et jolie
Que chacun pour vous chante Nau,
Nau, Nau!
Que chacun pour vous chante Nau!

Le sainct Fils de la déité (*bis.*)
A pris en vous humanité, (*bis.*)
Et vous a première choisie,
Marie m'amye,
Et vous a si fort bien choisie
Que c'est un mystère mou t beau.
Nau, Nau!
Marie m'amye,
Vous estes si saincte et jolie
Que chacun pour vous chante Nau,
Nau, Nau!
Que chacun pour vous chante Nau!

Les Anges vous faisoient honneur. (*bis.*)
Les rois vous ont donné du leur. (*bis.*)
Les pastoureaux vous ont servie,
Marie m'amye;
Ils ont fait une confrérie
Pour aller voir l'Enfant nouveau.
Nau, Nau!
Marie m'amye,
Vous estes si saincte et jolie
Que chacun pour vous chante Nau,
Nau, Nau!
Que chacun pour vous chante Nau!

Et nous, pauvres pécheurs humains, (*bis.*)
Nous vous prions à jointes mains; (*bis.*)
Pour Dieu, ne nous oubliez mye,
Marie m'amye;
Mettez-nous en la compagnie
De Jésus le vray Messiau.
Nau! Nau!
Marie m'amye;
Vous êtes si saincte et jolie
Que pour vous chacun chante Nau,
Nau! Nau!
Que chacun pour vous chante Nau!

Il y a dans ce Noël, et surtout dans le refrain, un certain laisser-aller, une certaine mignardise, qui sont loin de déplaire. Le rhythme en est coulant et facile: c'est de la gracieuseté de forme. Il doit être d'une époque plus moderne que le premier que nous avons cité; les diminutifs s'y font beaucoup moins sentir.

En voici un autre d'une allure différente; il est dialogué, et d'une morale si chrétienne, que nous avons bien peur qu'elle ne le fasse prendre pour une licence poétique :

AUTRE NOEL.

— Chantons Noël, Janneton;
Chantons, je te prie.
Entonnons une chanson
Au doux Fruict de vie.
Chantons Nau autant de fois
Qu'il y a de feuill's ès bois,
Et d'herbes flories
Dedans les prairies!

— Vous me faictes grand plaisir,
Je vous remercie,
D'avoir changé le désir
Et la folle envie
Que l'autre jour vous aviez,
Quand d'amour vous me parliez.
Aymons donc Marie
Et le Fruict de vie!

— Janneton, qui n'aymera
L'Enfant de Marie?
Que l'on me croy' qui voudra,
Jamais en ma vie
Je n'ay vu enfant si beau
Que ce petit fruict nouveau;
Jamais en ma vie
Rien tel que Marie!

— Y auroit-il à vos yeux
Fille plus jolie
Qu'elle qu'a ravi ès cieux (que celle qui a)
L'auteur de la vie;
Qui par un de ses cheveux
A charmé le Dieu des dieux,
En luy blessant l'âme
De sa douce flâme?

— Janneton, je t'aymois mieux
Qu'une damoiselle;
Mais or je suis amoureux
D'une autre pucelle,
Qu'a tant d'attraits et d'appas!... (qui a)
Janne, je ne t'aymes pas;
J'aymeray sans cesse
Ma saincte maistresse.

— Vous aviez donc mal ès yeux?
Estiez sans lunette,
Quittant un lys gratieux
Pour une Jannette!
Elle est plus belle cent fois
Que les nymphes de nos bois,
Que les fleurs jolies
Qui sont és prairies.

— Adieu donc, ma Janneton;
J'ay une autre amye.
Je veux honorer son nom,
Puisque c'est Marie.
Et si je m'en veux aller
En Bethléem adorer
De Dieu la naissance,
Faisant pénitence.

— Adieu celui que j'aymois!
Que Dieu vous conduise!
Que l'estoile des trois Roys
Claire vous reluise;
Et quand serez de retour,
Nous ne pensions qu'à l'amour
Du Dieu fruict de vie
Qu'est nay de Marie! (qui est...)

C'est assurément une conversion édifiante... si elle n'a pas eu lieu uniquement dans le Noël. — En marge du quatrième couplet, l'auteur avait cité le verset suivant (le 9e du 4e chapitre du Cantique des Cantiques) : «*Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa; vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, in uno crine colli tui.*» — Qui sait s'il n'a pas cru en donner la traduction dans ses vers?

Pour terminer nos citations, nous avons gardé ce dernier, dont la facture nous a paru meilleure, la touche plus ferme et le style plus correct que dans la plupart des autres:

NOBLE ET BEAU CANTIQUE

Sur un chant musical, chanté par les bergers à la messe de minuict en révérence du jour de la Nativité de Nostre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ.

Esprits divins, chantez de la nuict saincte!
C'est ceste nuict que la Pucelle enceincte
Nous a produict ce Verbe précieux.
C'est ceste nuict que l'on a veu les Cieux
Tout descouvers, et bien cinq cent mille Anges
Chanter à Dieu éternelles loüanges.

C'est donc la nuict, la nuict la plus heureuse,
La nuict qui donne à toute âme amoureuse
Cet heur de voir par foy son Créateur;
La nuict qui donne à l'œil du corps cet heur,
Voir et toucher son Dieu en ce bas monde,
Né de la Vierge à nulle autre seconde.

Heureuse nuict, devant le jour première!
Nuict, non pas nuict, mais parfaicte lumière,
Qui luit tousjours, et tousjours reluira:
Oh! malheureux celuy qui te dira
D'oresnavant obscure, noire ou sombre,
Quand ton beau clair se faict maistre de l'ombre!

O nuict, sans nuict à toute créature!
O nuict, tu vois le secret que nature
N'a sçeu comprendre, et n'entend nullement:
C'est que Marie a naturellement

Enfanté, Vierge, un fils vray Dieu et Homme,
Qui de rigueur la loy du tout consomme.

Nuict consommée en beauté nompareille !
Je vois la Lune au Ciel qui s'appareille
Avec ses fleurs d'un esclair argentin,
Qui fera honte au plus beau du matin.
Mesme l'ardeur de sa flambante face
Le plein midy du clair Soleil efface.

Ce grand troupeau de feu qui se pourmeine,
Estincellant parmy ceste grand' plaine,
Montre assez bien ce merveilleux effect
Qu'en ce bas-monde un nouveau monde est faict,
Que (il soit vray !) la transmontagne claire
Plus que devant ardentement esclaire.

Nuict esclaircie en beauté plus que rare,
Tu voy Marie en toy, qui se prépare
Sur l'heure et poinct de son enfantement.
Dy-moy, ô nuict, ô nuict, dy-moy comment,
Toute ravie, en terre elle s'incline
Pour adorer ceste aysance divine ?

Divine nuict, oh ! quelle jouissance !
Quel bien ! quel heur ! quelle resjouissance,
Voir le Petit à sa mère riant !
La mère aussi l'adorant et priant !
O oraisons à l'enfant acceptables !
O doux sourris à la mère agréables !

Nuict agréable, ores tu peux cognoistre
Ce Dieu, je dy ; Dieu seul à qui doit estre
Gloire, vertu, loüange, empire, honneur ;

Dieu recogneu le maistre et le seigneur
De l'univers, mesme par ton silence.
L'asne et le bœuf en ont la cognoissance.

Tu es présente à ce chant angélique;
Je dy ce chant du tout évangélique
Annonçant l'heur de ceste enfantement.
Dy-moy la joye et le contentement
Que tu reçois, lorsque tu peux entendre
Le premier cry de ceste enfance tendre.

Tu as donc veu, ô nuict, ce grand miracle;
L'enfant sortir du sacré tabernacle,
Comme l'époux de son paré pourpris;
L'Enfant aymé auquel le Père a pris
Tout le playsir et la resjouissance,
Et néanmoins tous deux de mesme essence?

Dy-moy comment chascun pasteur s'assemble;
Dy comment tous, d'un grand accord ensemble,
Ont entrepris de l'aller visiter.
Nuict, saincte nuict, veuille-moy réciter
Les saincts propos et cantiques de joye
Qu'ils ont chantés sainctement par la voye.

Ils l'ont trouvé près de la Pucelette,
Qui, mère, et vierge, et nourrice, l'allaicte;
Puis se sont pris ensemble à le loüer,
Et l'ont voulu pleinement advoüer,
Comme celuy lequel doivent cognoistre
Leur Pasteur-roy et leur souverain Maistre.

Bref, nuict, ô nuit sur toutes désirée,
A mille jours et mille préférée,

Ainsi qu'on voit venir premièrement
L'advent de Dieu, ainsi secondement
En toy viendra, quand il viendra dissoudre
Les éléments et par feu et par poudre.

O Fils de Dieu, coëternel au Père,
En qui ce monde entièrement espère
Par ta venüe estre icy racheté,
Et par ton sang estre vivifié ;
Seigneur, Seigneur, donne-luy ceste grâce !
Qu'en tout, partout, ta volonté se face !

AMEN.

Ce Noël n'est pas tout à fait cité là comme un modèle de perfection, ou alors ce ne serait que relativement aux autres ; mais on ne peut disconvenir non plus qu'il provient d'une plume plus exercée, plus faite aux vers; que certaines strophes en sont bonnes, et que plusieurs expressions sont pittoresques et poétiques. Quelques-unes, ce nous semble, rappellent la manière naïve et gracieuse de Marot.

Là s'arrête à peu près le choix que l'on peut faire dans cette multitude de recueils. Vous voyez qu'il faut de la réserve... Cinq ou six pièces extraites de plusieurs volumes ! Si l'on en veut prendre davantage, on court la chance de tomber, comme nous l'avons dit plus haut, dans la niaiserie, l'amphigouri, le non-sens, la platitude, les lieux-communs, et d'aller même jusqu'à une naïveté qui ressemble fort au cynisme, ou au moins à la jovialité grivoise.

Un de ce dernier genre commence ainsi :

Joseph est bien marié (*bis.*)
A la fille de Jessé. (*bis.*)
C'était chose bien nouvelle
Que d'estre mère et pucelle :

Dieu y avait besogné...
Joseph est bien marié !

Un autre Noël, en racontant la même chose, dit :

Au consentement qu'ell' donna,
Le Sainct-Esprit si bien ouvra,
Que, *sans faire brisée*,
Conçeut, puis enfanta
Jésus ceste nuictée.

Assurément cette naïveté va un peu trop loin.

Dans un autre, voici de quelle manière on rend compte de la réponse de Marie à l'ange annonciateur :

La Vierge *ébahie*
De cette voix,
Elle se prit à *dire*
Pour cette fois :
Comment pourra s'accomplir telle affaire
Quand jamais n'ai eu affaire
A nul homme qui soit ?

Ce sont là, certes, des paroles bien dignes de sortir de la bouche chaste et candide de la vierge de Nazareth !

Dans un autre encore, l'auteur demande d'abord à la mère future du Christ pourquoi elle a hésité à croire la parole de ce même ange Gabriel, puis lui fait répondre avec une expérience et une coquetterie telles, qu'une ingénue de vaudeville ou une Lorette n'eussent guère pu mieux dire.

Et tout cela est écrit et se chante avec bonne intention et sans malice !... — Faut-il le croire pour l'honneur du Bourguignon *salé ?*

Parmi toutes ces citations, vous n'avez guère vu d'échantillons de style patois. Comme nous n'avons voulu vous donner une idée que des Noëls faits dans le bon temps, c'est-à-dire avec conviction,

nous n'avons pas trouvé de ces premiers en grand nombre. Le peuple, au lieu de s'amuser à faire des chansons dans son langage ordinaire, vise, au contraire, au style épuré de la ville : c'est ce qui nous vaut les petits *chefs-d'œuvre* que nous vous avons fait entrevoir. Les Noëls patois n'ont guère été abordés que par ceux qui ont voulu essayer leur esprit à un genre amusant, et qui avaient dans leur répertoire plus d'un dialecte à leur service ; ce n'était donc pas sur ceux-là que nos études devaient porter. Le *patois*, comme l'a écrit La Monnoye, est une langue complète, correcte et piquante... Il n'en est pas tout à fait de même des Noëls *français* que nous avons parcourus ! Et puis, dans ses compositions patoises, le peuple eût apporté les mêmes défauts que dans ses compositions françaises, de sorte qu'au lieu des quelques mots qui restent et que nous pouvons comprendre dans ces dernières, nous eussions eu dans les autres des vers et des couplets impossibles à déchiffrer. Une langue-mère tronquée, défigurée, est bien déjà un labyrinthe ; mais un patois qu'on aurait massacré en serait bien un autre !

Maintenant, quoique nous nous réservions de parler des Noëls bourguignons de La Monnoye dans sa notice biographique, nous tenons néanmoins, comme complément à cet *aperçu*, à constater ici leur vogue et leur popularité. Il n'y a presque pas de famille bourguignonne qui n'ait son exemplaire, pris indistinctement dans l'une des quinze ou seize éditions qu'on en a faites. Chez ceux qui n'en ont pu avoir, par une raison quelconque, l'exemplaire imprimé, on est sûr d'en trouver au moins une copie manuscrite. Ce recueil s'est peut-être copié autant de fois que les seize éditions ensemble en ont fourni d'exemplaires au commerce. Vous trouveriez plutôt en Bourgogne (ce qui est plus que rare), un toît inhospitalier, qu'un âtre qui n'aurait pas entendu retentir, aux veillées de l'Avent, les *Noëi* de *Gui Barôzai*. Nous en avons sous les yeux un exemplaire, qu'on ne peut comparer qu'à une seule chose : au paroissien d'une vieille bigote, qui a marmoté ses prières dessus pendant plus de soixante ans. On y voit l'usure et l'empreinte crasseuse des doigts marqués d'une façon si vigoureuse,

qu'il faut que plusieurs générations se soient délectées au chant journalier de ces malins cantiques. —Vous attendez peut-être que, par un commentaire *ad hoc*, nous nous mettions à vous expliquer cette popularité, à vous en chercher les causes? — Et pourquoi, s'il vous plaît, aurions-nous donc entrepris la réimpression de ce volume? — Nous vous dirons, comme la voix céleste au père de l'Eglise : *Tolle et lege*, prenez et lisez. Oui, lisez; et faites mieux : chantez.

Chantez, francs Bourguignons, chantez, race joyeuse...,

car, pour clorre comme nous avons commencé, et pour rester tout à fait dans notre sujet :

Quiconques bon François sera,
Point de chanter ne se foindra
Noël à grand' gorgée,
Et son bien luy croistra
Tout le long de l'année.

Finale bien en rapport avec tout ce que vous avez pu voir de l'humeur joviale des Bourguignons, que celle qui promet le plus de bien-être à celui qui chantera le plus! — Et en Bourgogne, chanter, c'est boire!

Voilà où nous a conduits l'examen de ces chants religieux, faits pour la grande fête de la naissance du Sauveur! Voilà tout ce que nous avons pu y découvrir touchant la dévotion bourguignonne!...

Dieu nous fasse paix,

Et nous admette en son sainct Paradis!

C'est ainsi que finissent presque tous les *Noëls*.

F. FERTIAULT.

NOTICE SUR LA MONNOYE.

A. M. OUDENIAUT,

Secrétaire de l'Académie de droit, à Dijon.
F. F.

Voici une de ces vies tranquilles, une de ces existences simples, dans lesquelles on prend plaisir à voir se refléter et la candide modestie d'un homme infiniment savant, et les mœurs pures, la probité à toute épreuve d'un homme de bien.

Bernard de La Monnoye naquit à Dijon, le 15 juin 1641, de Nicolas de La Monnoye et de Catherine Baron, sa femme. Une fortune honnête mit ses parents en état de lui donner une bonne éducation, dont on put voir, dès les premiers débuts, qu'il retirerait les plus beaux fruits. C'est au collége des jésuites de Dijon qu'il commença ses études, et que l'écolier faisait déjà courir sur les bancs de sa classe des épigrammes dans la langue de Martial, et qu'assurément Martial lui-même n'aurait pas toutes désavouées. Un penchant irrésistible semblait l'attirer vers la poésie latine ; il était plus à l'aise avec ce rhythme, et donnait souvent plus d'élégance à son expression. Il ne négligea pas cependant la poésie française, et l'on cite de lui, faite à l'âge de seize ans, une lettre mêlée de prose et de vers, dans laquelle il décrit avec autant d'esprit que d'enjouement... je ne vous dirai pas quoi ; la lettre est adressée à son médecin, et le jeune La Monnoye était malade ! Les auteurs grecs et latins firent les amusements de ses premières années, et devinrent, dans un âge plus mûr, l'objet de ses occupations les plus attentives et les plus sérieuses.

On s'étonnera peut-être de voir un jeune homme de douze à seize ans pâlir sur Homère et Virgile, ou, pour dire mieux, sur

toute la littérature d'Athènes et de Rome. Un modeste biographe de La Monnoye, à l'amitié duquel nous devons plusieurs communications importantes, l'explique dans le passage suivant :

« A l'époque où étudia notre auteur, dit-il, l'éducation était encore mâle et sévère; la jeunesse, exercée sans cesse sur les modèles de la savante antiquité, instruite par ses graves leçons, toujours guidée par des lumières sûres et vraies, ne contractait point cet esprit de dissipation et de frivolité qui règne aujourd'hui. On aurait rougi alors de ne paraître dans le monde qu'avec des connaissances superficielles, et cette faible teinture qui reste quelquefois des objets qu'on n'a fait qu'entrevoir. Loin d'en imposer au public, en s'annonçant pour ce qu'on n'était pas réellement, on ne s'occupait qu'à fonder sur des études suivies, qu'à soutenir avec de vrais talents, une réputation qui semblait ne devoir être le prix que des travaux assidus, utiles et féconds. »

La Monnoye atteignit donc jusqu'à son adolescence, plongé avec délices dans ces occupations, tantôt agréables, tantôt solides. Son père, et les amis de son père, avaient depuis longtemps remarqué en lui un style pur, un goût fin, et une sagacité rare à son âge; ses connaissances en outre étaient déjà très grandes. Est-ce là ce qui détermina ce père à le destiner au barreau? c'est probable. Il pensait, le brave homme, que les talents de son fils, en se développant tous les jours avec plus d'avantages, lui indiquaient particulièrement cette route. Quel père ne se sent pas orgueilleux de rêver un bonnet carré sur la tête de son fils?

On l'envoya donc étudier le droit à Orléans, dont l'université passait alors pour une des plus célèbres de l'Europe. Il y resta quelques années, feuilletant, compulsant, méditant avec une application soutenue les graves questions de ses profonds jurisconsultes. Il y mettait toute la bonne volonté possible, puisque c'était là un vœu de ses parents; mais les Muses s'arrangent-elles de la robe noire de l'avocat? D'ailleurs, la diversité étonnante de jurisprudence, jointe à la mobilité des opinions des jurisconsultes d'alors, qui prenaient tranquillement pour règle de leurs avis les lieux, les temps et les circonstances, était peu propre à charmer le jeune

La Monnoye. Ses goûts poétiques et littéraires l'entraînaient plus puissamment. C'est dans ce moment que, par une impulsion instinctive et peut-être ignorée de lui-même, il s'amusa à rechercher et recueillir, à travers les occupations arides du droit, des notes curieuses, des particularités peu connues sur les livres et les auteurs qui s'étaient occupés de cette science : l'érudit commentateur prenait déjà le dessus sur l'homme de lois.

Son cours d'études fini à Orléans, il revint à Dijon, où il fut reçu avocat au Parlement le 16 novembre 1662 ; mais contrarié de plus en plus du choix de cet état, il chercha un prétexte pour l'abandonner ; il mit en avant l'affaiblissement de sa santé. En fait de mauvaises raisons, autant celle-là qu'une autre. Il abandonna donc cette carrière, dans laquelle il avait des éléments de réussite, et se jeta tout entier dans ses chers travaux de poésie et de littérature.

Il avait senti de bonne heure qu'il ne triompherait jamais de son inclination dominante, et comme il possédait l'ame la plus honnête et la probité la plus inaltérable, il avait préféré au labeur assidu et pénible de l'avocat, le loisir, le doux et vaste loisir qu'exige (quelquefois) l'agréable commerce des lettres. Peu jaloux de la célébrité, il renonça sans peine à celle qu'il aurait pu acquérir par son éloquence.

Libre enfin, il chercha dans sa ville natale des amis sur les lumières desquels il pût compter, et il en trouva qui eurent pour lui, malgré sa jeunesse, toute la considération que méritaient ses talents reconnus. De ce nombre furent le président Bouhier, qui édita par la suite les Noëls de notre auteur, Lamare, Lantin, Dumay, élégant traducteur bourguignon de l'Énéide, Legouz, Chevannes, Moreau de Mautour, l'abbé Nicaise, et le père Oudin, qui remplit plus tard la triste mission de chanter la mort de son ami. Tous ces personnages célèbres virent avec plaisir La Monnoye embrasser un genre de vie dont ils devaient partager les agrémen ts. Ils l'encouragèrent ; ils accueillirent ses jeunes œuvres, et pendant longtemps ce petit cercle académique fut le seul univers dont La Monnoye ambitionna les suffrages.

La liberté qu'il venait de gagner, loin d'être pour lui une source de dissipation, ne servit, au contraire, qu'à le rendre plus aimable dans la société, et plus attaché à ses devoirs. Sa fidélité à les remplir fit le bonheur de toute sa vie ; il était convaincu qu'à ce prix seulement on pouvait retirer du monde les avantages que parfois il procure.

La Monnoye étant né, d'un côté, avec un caractère vif, gai, ennemi de toute gêne ; d'un autre côté, avec l'ame la plus probe, le cœur le plus droit et le plus honnête, il résulta de cet heureux mélange qu'il eut l'aménité la plus douce, la bonté la plus exquise, et qu'il mit en pratique la plus séduisante et la plus saine des philosophies.

Sa modestie était si grande, que dix ans s'étaient déjà écoulés sans que l'on eût une idée juste de la masse énorme de connaissances qu'il avait amassées. A part ses amis intimes, on ne le regardait que comme un homme d'esprit, se délassant avec Anacréon et Pindare, Horace et Virgile, et aiguisant quelquefois l'épigramme à la manière de Martial. Mais un triomphe inattendu pour lui vint le tirer de l'obscurité qu'il chérissait tant. On était en 1671, et l'Académie française venait, pour la première fois, de proposer un concours pour un prix de poésie. Le sujet était : *La fureur des duels abolie par Louis XIV*. La Monnoye concourut, l'emporta sur ses rivaux, et l'Académie le couronna. — On sait, à ce sujet, le mot de Charles Perrault. Avant que le nom de l'auteur fût connu, il parlait avec chaleur de la pièce : « Mais, lui objecte un des quarante, si elle était de Boileau? — Fût-elle du diable, répond l'ennemi du satirique, elle mérite le prix, et l'aura. » Cette boutade a un ton de brusquerie qui fait grand honneur à l'équité de l'académicien.

Ce succès n'énorgueillit pas La Monnoye ; mais il le fortifia dans ses goûts, et l'enhardit à donner plus d'essor à son talent. A cette époque, la carrière des lettres n'était pas une des plus lucratives, et un peu pour obvier à cet inconvénient, beaucoup pour se rendre aux vœux de sa famille et de ses amis, dont la sollicitude veillait à ce qu'il n'oubliât pas le soin de sa fortune, il fit,

en 1672, l'acquisition d'une charge de conseiller-correcteur en la Chambre des comptes, charge qu'il exerça jusqu'en 1696, sans rien diminuer de ses travaux ordinaires. Il n'avait pas plus d'ambition pour la richesse que pour la renommée. Parmi ses belles qualités, il possédait celle de savoir se contenter de peu.

En 1672, Louis XIV se déclara le protecteur de l'Académie française. Quel autre sujet pouvait choisir la docte secte pour le second prix qu'elle avait à proposer! La Monnoye concourut; mais, soit que son poëme ne fût pas achevé assez tôt, soit qu'il ne l'eût pas envoyé dans le délai convenu, il ne fut pas admis au concours; néanmoins l'Académie fit imprimer le poëme à ses frais dans le recueil des pièces qui avaient disputé le prix avec avantage.

A son retour de la seconde conquête de la Franche-Comté, faite en six semaines, Louis XIV passa par la Bourgogne. La Monnoye fut le premier à célébrer ce glorieux événement dans une ode qu'il eut l'honneur de présenter lui-même au roi, au château d'Arc-sur-Tille, à deux lieues de Dijon. — Celui à qui suffisait l'approbation restreinte de quelques amis, dût trouver dans les témoignages de satisfaction que lui donna *le grand roi*, une récompense plus que suffisante. Il ne songea pas à se demander s'il aurait dû, ou même s'il aurait pu obtenir autre chose (1).

Le 6 novembre 1674, M. Soirot, conseiller au parlement de Metz, et assez versé dans la poésie latine et française, recevait de

---

(1) Cependant quelques années après, en 1689, le poëte, ayant été taxé à une somme de mille livres, fit ce couplet de chanson :

Grand roi, je vous dois mille francs
Pour cette dette,
Depuis quelques tems
Contre vos traitans
Je me bats en retraite.
Mais enfin j'attends mille écus;
Je vous paîrai quand ils seront venus.
Vous les derez à l'ode que j'ai faite,
Et peut-être encor plus.

d.

son ami Bernard de La Monnoye un sonnet italien, dans lequel celui-ci lui faisait la peinture de l'état de son cœur... Il manquait à La Monnoye une compagne digne de lui; le modeste savant songeait sérieusement à se marier. Le mariage eut lieu huit mois plus tard. Au mois de juin 1675, notre auteur épousa Claudine Henriot, fille de M. Henriot, officier en la chancellerie du palais près le parlement de Bourgogne, et depuis receveur général des finances de la même province. C'est à tort que plusieurs de ses biographes disent qu'il se *laissa* marier; une union assortie était la seule chose qui pût convenir à ses goûts bons, simples et modestes. Et cette union procura à La Monnoye tous les bonheurs qu'il en avait espérés. Pendant cinquante ans, qui furent le terme de sa durée, rien n'altéra la tendresse mutuelle des deux époux. Ils eurent quatre enfants; deux garçons et deux filles. Un de ces premiers, établi à Paris, eut pour fils un célèbre avocat au parlement.

A peine La Monnoye goûtait-il les douceurs de son nouvel engagement qu'une seconde couronne académique vint, en 1675, récompenser son poëme sur *la gloire des armes et des lettres sous Louis XIV*. — Il y avait, comme vous le voyez, peu de variété dans les sujets proposés par l'Académie, et c'était certes un mérite chez les lauréats d'alors, de surmonter cette monotomie d'inspirations.

Dans le cours de cette même année, 1675, le deuil que répandit sur toute la France la mort violente de M. de Turenne, inspira à La Monnoye un sonnet d'un goût nouveau, en forme de dialogue, et dont les interlocuteurs étaient la France et l'Espagne. Ce sonnet, tout à la fois le panégyrique et l'épitaphe du héros, réunit les suffrages des plus habiles connaisseurs du temps.

L'année 1677 arrive. L'Académie propose : L'*éducation de monseigneur le Dauphin*. La Monnoye se présente, et remporte une troisième couronne !

Mais, comme si ce n'était pas assez que La Monnoye triomphât quand il cherchait le triomphe, le hasard se plut, quelques années après, à lui décerner une couronne qu'il n'avait, cette fois, pas même sollicitée. L'Académie, en 1683, avait proposé pour sujet :

Les grandes choses faites par le roi (toujours le roi!) *en faveur de la religion*. Santeuil, lié avec La Monnoye, qu'il préférait à tout autre pour la souplesse et la fidélité de ses traductions, Santeuil avait fait un poëme latin sur l'hérésie extirpée par le roi. Mais l'Académie française n'ayant point de lauriers pour les muses latines, l'abbé de Saint-Victor avise un expédient. Il avait en portefeuille une traduction de son poëme en vers français, par La Monnoye. Il envoie au concours cette traduction de son ami, et cela sans même le prévenir. La Monnoye obtient la médaille. Santeuil la revendique comme premier auteur. Un acte authentique s'ensuit, et le notaire pris pour juge, termine le différend en donnant la médaille à Santeuil, qui reconnut et déclara que La Monnoye en avait toute la gloire.

En 1685, l'Académie proposa : *La gloire acquise par le roi, en se condamnant dans sa propre cause*. Notre poëte remporta encore le prix. C'était sa cinquième couronne académique !

Ces succès donnèrent alors un nouveau cours aux bruits qui avaient déjà circulé quelques années auparavant, savoir que l'Académie avait invité La Monnoye à ne plus se présenter au concours. Mais ces bruits n'avaient pas grand fondement. — A son quatrième prix, le lauréat bourguignon avait eu, entre autres concurrents, l'abbé Dujarry et Fontenelle.

Plus la réputation de La Monnoye s'augmentait, plus ses amis le sollicitaient de quitter la province; mais il leur répondait toujours avec cette modestie, si rare dans un homme de mérite : qu'il tenait à son pays, et qu'il fuyait le grand jour de la célébrité. Et puis, quoique médiocre, sa fortune suffisait à ses désirs, et il ne redoutait rien tant que de se voir obligé d'aller solliciter les grands :

A te nil unquam petii, Lodoïce, petamve;
A me nil unquam sic, Lodoïce, petas.

Disait-il. Il chérissait son indépendance, et la charmait par ses vers, ses recherches et ses annotations savantes et curieuses sur les auteurs et sur les livres.

On trouve parmi les poésies françaises de l'aimable et laborieux Dijonnais, un poëme connu sous le titre de *Glose de Sainte-Thérèse*, traduction vers pour vers d'une pièce espagnole, dans laquelle le dernier vers du texte revient à la fin de chaque stance. C'est peut-être la meilleure pièce parmi ses traductions. Il a aussi traduit un assez grand nombre d'hymnes, et trois autres pièces : l'une sur *le vin de Bourgogne*, par Benigne Grenan, bourguignon, professeur d'humanités au collége d'Harcourt; la seconde sur *le vin de Champagne*, réponse à la précédente, par Charles Coffin, Rémois, aussi professeur d'humanités au collége de Dormans; la dernière sur le *cidre*, que Charles Ybert, poëte normand, fit pour défendre la boisson de son pays, que Coffin avait appelée *limon de la Neustrie*, *Neustriaco miser limo*. — Je ne crois pas qu'il faille, dans cette liste, oublier une chanson devenue si populaire, que la tradition, en chanteuse non satisfaite, n'a pu s'empêcher d'y ajouter des couplets, malgré le grand nombre qu'elle compte originairement... Il est ici question de la chanson sur le fameux *La Palisse*.

A part ce qui vient d'être cité, les autres poésies de l'auteur sont faibles et négligées ; son travail était trop facile. Les sujets sérieux n'étaient pas dans son genre, et il les soutenait difficilement. En général, il manque de mouvement, de noblesse, et d'onction. Mais tout ce qui rentrait dans la catégorie de l'épigramme et du conte, prenait sous sa plume une allure légère, vive et piquante, qui s'augmentait encore quand il maniait l'hémistiche grec ou latin. On a de lui, en cette dernière langue, quelques odes, plusieurs épigrammes, la traduction de son poëme sur le duel, et un recueil de contes excellents, pour l'élégance et la pureté du style, la finesse et les grâces naïves avec lesquelles ils sont rendus. Tout y rappelle le temps de la belle latinité. Il a traduit en grec plusieurs odes d'Horace, quelques épigrammes et la sixième satire de Boileau.

Nous voici, à travers des pièces plus ou moins oubliées aujourd'hui, arrivés à l'œuvre qui, malgré le renom de critique et de philologue de notre auteur, ne doit pas être un des moindres

titres à sa réputation. Ce n'était point assez pour le talent poétique de La Monnoye de s'être essayé en plusieurs idiômes et sur plusieurs modes, il voulut encore convertir en langage élégant et gracieux le patois de son pays. Jusqu'alors ce dialecte n'avait guère servi aux paysans des environs de Dijon, et surtout aux vignerons, qu'à chanter leurs parties et leurs plaisirs. Il n'était même usité que parmi eux. Nés sous un ciel où, avant tout, la nature donne à ses enfants de l'esprit et de la gaieté, ils l'employaient aussi à des réparties vives, ingénieuses et souvent satiriques. Ce patois fait encore les délices de ceux qui l'ont conservé; mais il faut aujourd'hui l'étudier, et en connaître parfaitement l'accent et la ponctuation, pour en sentir tout l'agrément. La Monnoye s'en servit pour composer ses NOELS BOURGUIGNONS. Il trouva, lui qui dans ses autres vers rencontrait souvent des expressions vulgaires, il trouva, dis-je, le secret d'anoblir ce jargon, et de lui communiquer ce qui manque parfois à ses poésies françaises, l'élégance, les grâces, les images, la clarté, la vigueur, et le coloris de la poësie.

Il dut cette idée à un pari tenu entre lui et Aimé Piron, père du fameux Alexis, et de plus, apothicaire. Ce dernier avait fait dans ce genre nombre de petites pièces, des chansons surtout, et celles-ci la plupart politiques et de circonstance, et ces spirituelles bluettes jouissaient de la vogue la plus extraordinaire. Un jour La Monnoye en parlait avec lui : C'est plein d'esprit, lui dit-il, mais c'est négligé; vous faites cela trop vite. — *Vrà?* lui répond l'apothicaire, en le regardant ironiquement du coin de l'œil. — *Vrà!* lui réplique La Monnoye, en appuyant plus fort sur son mot. — *E bé!* reprend l'autre, en continuant de parler patois, *i vorò bé t'i voi.—Parguienne!* reprend aussi le poëte dijonnais, *tu m'i voirai.* Et peu de temps après, (1700) il publiait ses treize premiers *Noëi.* Seize autres suivirent ceux-là au commencement de l'année d'ensuite... Et dès lors on n'entendit plus guère parler des chansons bourguignones d'Aimé Piron! Tout le monde lisait, tout le monde chantait, tout le monde apprenait les *Noëi Borguignon* de *Gui Barôzai.* Gui Barôzai était (et est encore) le chantre populaire de la Bourgogne.

Et en effet, dès l'apparition de ces cantiques d'un nouveau genre, on ne pouvait trop admirer avec quel art l'auteur avait su faire disparaître le trivial et la grossièreté de l'idiôme, pour y substituer, comme nous l'avons dit, le coloris et la grâce, et le rendre familier avec les plus grandes images. La renommée de La Monnoye fut complète. Les *Noei* pénétrèrent jusqu'à la cour; ils y furent accueillis, on les y chanta, et un beau jour, seigneurs, marquis, grandes dames et duchesses, se prirent plaisamment à essayer de parler bourguignon. — Le succès avait dépassé de beaucoup ce que l'auteur en avait attendu.

Mais quel est le succès qui n'ameute pas les envieux? Des voix aigres se mêlèrent au concert louangeur. Les ennemis de La Monnoye (car tout homme, si doux et probe qu'il soit, doit compter sur des ennemis) cherchèrent dans la liberté de l'expression, dans la naïveté du langage, dans la hardiesse de la poésie, le moyen de le perdre, et crurent l'avoir trouvé. Ils armèrent aussitôt le faux zèle, qui sonna l'alarme, exagéra le mal, et accusa un patois, qu'on entendait à peine, de renfermer des pensées et des sentiments qui n'entrèrent jamais dans l'esprit ni dans le cœur de La Monnoye.

Un vicaire de Dijon, nommé Magnien, tonna du haut de sa chaire contre ces innocentes satires. La Sorbonne s'en mêla; on déféra les Noëls à sa censure, et le *ruchò*, comme il s'appelle, fut traduit devant les *sotane*. On ne peut, dans cette circonstance, s'empêcher de comparer La Monnoye et la Sorbonne avec Béranger et Marchangy; mais quoique neuf de ses docteurs voulussent fulminer contre Gui Barôzai, la Sorbonne fut plus sage alors que notre récent tribunal... Elle s'abstint de condamner. — La Monnoye avait laissé gronder l'orage, et, sûr de ses sentiments, il publia dans le même patois bourguignon l'apologie de ses Noëls (*Epôlôgie dé Noei*), où il démontra avec autant de solidité que de finesse et de plaisanterie attique, le ridicule, l'ineptie, et surtout la mauvaise foi de ses accusateurs.

C'est pourtant ce recueil spirituel et fin, ces couplets d'une méchanceté bénigne, ces légères satires revêtues d'une forme

pieuse, qu'un éditeur crut pouvoir se dispenser d'insérer dans les Œuvres complètes de La Monnoye! Ne les comprenait-il pas, ou si c'est par scrupule de conscience?

Parmi les nombreuses éditions de ces Noëls (la biographie de Michaud en compte seize, et nous en possédons une in-32, qui n'est pas comprise dans ce nombre), une des meilleures sans contredit est celle qui fut faite à Dijon, en 1720, sous les yeux et par les soins du président Bouhier, ami intime de l'auteur.

Le glossaire bourguignon, que La Monnoye publia à la suite de ses Noëls, et qu'il donna comme étant d'un de ses amis, ne fut qu'un cadre dans lequel il fit entrer une foule de remarques et d'anecdotes curieuses, d'étymologies, de dissertations philologiques, et de citations piquantes. C'est un vrai joyau d'érudition, et d'érudition agréable; on peut, en outre, le considérer comme le commentaire des Noëls, et, à ce mot de commentaire, on doit être tranquille, car notre auteur s'y connaissait.

La poésie n'occupait pas seule les loisirs de La Monnoye; il joignait à cet agréable talent des talents plus durables et plus solides. Sans doute pour réaliser l'*utile dulci* d'un de ses chers auteurs, il passait de ses vers et de ses anecdotes littéraires à des études sérieuses et profondes. Indépendamment des langues grecque et latine, italienne et espagnole, qu'il avait apprises parfaitement, il savait à fond l'histoire ancienne et moderne. Rien ne lui était étranger en littérature: « Ses connaissances, très nombreuses et très variées, étaient rangées dans sa mémoire avec un si bel ordre, qu'interrogé sur quelque sujet que ce fût, il répondait sur le champ avec une précision et une netteté si grandes, qu'on aurait pu croire, s'il avait été moins connu, que le sujet dont il parlait était le seul qu'il eût jamais étudié. »

En 1707, La Monnoye céda aux instances de ses amis; il vint s'établir à Paris. Il n'y fut pas plus tôt installé, que nombre d'érudits et de personnes d'un haut mérite vinrent le visiter, et l'assurèrent qu'il pourrait facilement obtenir une place à l'Académie française, pour peu qu'il voulût tenter quelques démarches. Le modeste savant resta inactif. L'idée qu'il s'était faite du talent et du

savoir d'un académicien le rendait si timide, qu'il fut très longtemps sans voir aucun des quarante, de peur qu'on ne le soupçonnât (*d'avoir la témérité*, sans doute) d'aspirer à une place parmi eux. Messieurs les candidats d'aujourd'hui n'attendent pas tous d'être aussi savants que La Monnoye pour craindre encore de se mettre sur les rangs.

Le cardinal d'Estrées, et l'abbé d'Estrées son neveu, vainquirent sa résistance. L'abbé Régnier-Desmarais venait de laisser par sa mort une place vacante à l'Académie ; ils la sollicitèrent pour lui. Ils réunirent en sa faveur l'unanimité des suffrages, et le 23 décembre 1713, Bernard de La Monnoye fut unanimement élu. — Trente-sept des quarante immortels durent à son élection le privilége de s'asseoir sur des fauteuils ; jusque-là le directeur, le chancelier et le secrétaire seuls en avaient. Dans le nombre des autres trente-sept, se trouvaient trois cardinaux qui brûlaient de donner leur voix au candidat bourguignon ; mais la raide étiquette ne leur permettait pas de compromettre la dignité du chapeau rouge en se confondant dans la foule sur des siéges ordinaires. Louis XIV, qui avait confirmé avec plaisir l'élection du savant, proclama l'égalité académique...; et depuis on n'a plus dit : Avoir *une place* à l'Académie, mais y avoir *un fauteuil*.

Il semble que, dans ces moments, rien n'aurait dû troubler la satisfaction de La Monnoye. Mais, ô vide des grandes choses pour les cœurs simples! le savant applaudi regrettait son indépendance de province ; l'homme choyé avait le mal du pays ; l'académicien de Paris laissait percer le Bourguignon !

Le premier ouvrage que donna La Monnoye après son entrée à l'Académie, fut la nouvelle édition du *Ménagiana*. Il s'en occupait depuis longtemps. Il y ajouta tout ce que sa lecture immense, sa critique exacte et approfondie, sa connaissance et son étude particulière des langues, des livres et des auteurs, purent lui fournir d'inconnu, de nouveau, de rare, de singulier, de curieux, d'original et de piquant dans tous les genres, en sorte que l'ouvrage, qui parut au mois de mai 1715, eut quatre vol. in-12 au lieu de deux, dont Ménage, son premier auteur, l'avait composé.

Le faux zèle et l'hypocrisie des ennemis de La Monnoye s'armèrent de nouveau contre lui, comme ils avaient fait autrefois au sujet de ses Noëls bourguignons, et le *Ménagiana* fut arrêté. L'éditeur, menacé de toutes parts, n'était rassuré ni par sa réputation, ni par le rang qu'il tenait alors dans la littérature, et sans le crédit du cardinal de Rohan, on ne sait de quelles tracasseries il aurait pu être victime. Le commentateur de Ménage avait-il dévoilé quelqu'un dans ses notes? ou si l'on n'avait à lui reprocher que la liberté de certains passages ajoutés par lui? Il y avait peut-être un peu de l'un et de l'autre; toutefois il eut encore à se débattre contre des censeurs. Mais qui dit censeurs ne dit pas toujours connaisseurs. La Monnoye commença par se moquer d'eux; puis il les remercia tout bas, et en riant dans sa barbe, de ce qu'*ils eurent la bonté de laisser par-ci, par-là, des articles plus licencieux que ceux qu'ils avaient supprimés*. Peu à peu cependant les tracasseries se calmèrent, et le savant, apportant dans ses corrections une lenteur calculée, le nouveau *Ménagiana* eut le temps de se débiter presque en entier sans cartons.

Mais un événement au-dessus de toute prévoyance humaine éprouva cruellement sa constance. Le système de Law, qui porta un coup si funeste à tant d'honnêtes familles, ruina entièrement La Monnoye. Ayant vendu ses biens fonds pour venir s'établir à Paris, il en avait placé le prix à constitution de rentes sur l'État. Tous ses contrats lui furent remboursés en billets de banque, qui devinrent quelque temps après de nulle valeur entre ses mains. Il fut affecté, mais non abattu par cette perte totale de sa fortune. Pour se créer des ressources, il fut obligé de vendre jusqu'aux médailles de ses prix remportés à l'Académie française. Il s'en plaignit par ce distique :

Laurum, aurumque tuli, felicis præmia venæ.
Aurum rex repetit. Laurea sola manet (1).

---

(1) Il fit aussi à ce même sujet les vers français que voici :

Les prix du pauvre La Monnoye,
Du système fatal sont devenus la proye.

Encore cette vente ne lui fournit-elle qu'un secours momentané. Mais la Providence lui en ménageait un autre. Le duc de Villeroy, ayant, peu de temps après la banqueroute de Law, entendu faire une vive peinture de l'infortune où elle avait réduit La Monnoye, en fut si touché, qu'il lui assura aussitôt pour toute sa vie une pension de cinq cents livres. A la nouvelle de ce bienfait, que mademoiselle du Thil fut la première à lui annoncer, La Monnoye pouvait à peine y ajouter foi; mais il se rendit à la vue d'une lettre de la comtesse de Caylus, qui lui mandait que M. de Villeroy, ayant trouvé trop modique la pension de cinq cents livres qu'il voulait lui faire, avait résolu de la porter à six cents.

La générosité du duc méritait, certes, les plus grands éloges; aussi la reconnaissance de son protégé fut-elle sans bornes. Ce seigneur, n'ayant même pas laissé à La Monnoye la liberté de le remercier de vive voix, celui-ci y suppléa par des vers qu'il lui fit remettre : le poëte fut l'interprète de l'homme.

A peu près vers le même temps, une société de libraires de Paris résolut de réimprimer les *Jugements des savants* de Baillet. Cette société, ayant été avertie que La Monnoye avait fait beaucoup de corrections et d'additions à cet ouvrage, lui constitua, pour les obtenir, une pareille pension de six cents livres. — Il vendit aussi quelques autres de ses ouvrages.

Peu après, la vente de sa bibliothèque vint encore adoucir sa position. Les douces conditions de ce marché lui furent offertes par M. de Saint-Port, avocat général au grand-conseil. Les nombreux livres de La Monnoye étaient chargés de notes curieuses de sa façon. Le gracieux acheteur que nous venons de nommer lui en donna dix mille livres payées comptant, et lui en laissa la jouissance pendant sa vie. C'est là faire le bien en galant homme.

Ces divers adoucissements mirent La Monnoye en état de faire

Ciel! faut-il perdre ainsi tout le fruit de mes vers!
Ce coup me perce les entrailles;
Et pour d'assez belles médailles,
Il le faut avouer, c'est un vilain revers.

face à l'adverse fortune, et lui rendirent sa première tranquillité. — Les préfaces savantes qu'il mit en tête de quelques éditions d'anciens auteurs qu'on réimprimait alors (1723 et suiv.), prouve que le grand âge, qui avait affaibli considérablement sa vue, n'avait point affaibli ses idées, et que, malgré son infirmité, il fut aussi assidu que jamais au travail. — Ces goûts laborieux lui durèrent jusqu'à sa dernière vieillesse.

Le 20 janvier 1726, un nouveau coup vint le frapper au cœur : il perdit sa femme qu'il chérissait. — On ne peut lire sans un vif intérêt la pièce dans laquelle il a déploré cette perte. Les stances en sont peut-être faibles quant à la forme (l'auteur avait quatre-vingt-cinq ans), mais le sentiment qui les a dictées est délicieux. — Un mois après, l'Académie lui envoya en députation MM. Mongault et Boivin pour le complimenter sur cette mort. Il en remercia ses confrères par une nouvelle pièce de vers.

Ce bon et digne vieillard ne sortait presque plus; mais il enchantait chez lui tous ceux qui allaient le visiter. Sa conversation était agréable et gaïe ; c'est à peine si l'on s'apercevait de son grand âge..... Il semblait qu'il eût mis en réserve des fleurs pour parer ses vieux jours.

Le bonheur de ses amis était un bonheur encore plus grand pour lui-même. Lorsqu'il apprit que son ancien compatriote, le président Bouhier, venait d'être nommé membre de l'Académie, cette nouvelle le combla d'une joie d'autant plus vive, qu'il lui avait toujours souhaité cet honneur ; il eut le doux plaisir de revoir encore son ami, qui, après son élection, vint s'établir à Paris.

Au milieu de ces tranquilles événements, La Monnoye touchait insensiblement à son dernier terme. Comme il s'y préparait depuis longtemps, il n'en fut point effrayé, et, plein d'idées douces et religieuses, il mourut paisiblement le 15 octobre 1728, dans sa quatre-vingt-huitième année. — Le savant octogénaire fut inhumé dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse. — M. Poncet de la Rivière lui succéda à l'Académie, et ce fut l'abbé de Rothelin qui prononça son éloge.

Est-il besoin, à propos d'éloge, de résumer ici tout ce qu'on a

trouvé épars dans cette notice sur l'érudition et l'omni-science de La Monnoye? — Quatre langues lui étaient aussi familières que la langue française. — Il écrivait dans toutes ces langues avec pureté. — Critique judicieux, il découvrait avec une sagacité surprenante les beautés et les défauts des auteurs. — Savant aimable, il communiquait avec plaisir ses trésors littéraires à ceux qui recouraient à ses lumières. — Chéri des Muses, elles le couronnèrent toutes les fois qu'il voulut disputer le prix. — Tant qu'il vécut, il fut regardé comme l'oracle de la littérature.

Les qualités du cœur n'étaient pas moins admirables chez lui que les qualités de l'esprit : il était d'un caractère doux, obligeant, enjoué, poli et d'un commerce agréable et facile. Sa probité était à toute épreuve, et son désintéressement sans exemple. Quoiqu'il aimât à se livrer avec ses amis à d'ingénieuses saillies, il ne s'en permettait jamais qui pussent dégénérer en satires ; et malgré la gaieté parfois un peu grivoise de ses contes, il se tenait toujours, durant la conversation, dans les bornes les plus exactes de la décence.

Son anagramme, qui est : *I amo le donne*, et non pas : *Io amo le donne*, a inquiété quelques-uns de ses lecteurs. On s'est demandé si celui qui tournait si bien la phrase libre, ne devait pas l'être un peu lui même ? Qu'on se rassure : les mœurs de La Monnoye furent en tous points irréprochables. Je sais tel amateur des Noëls qui ne partageait pas du tout cette opinion : « Mais Blaizotte, me disait-il, Blaizotte, cette maîtresse de Gui Barôzai ? » Il est vrai que l'auteur des Noëls entre, à propos de Blaizotte, dans certains détails qui porteraient volontiers à croire que cette liaison fut véritable ; mais si l'on revient à songer que La Monnoye se cachait sous un pseudonyme, on comprendra sans peine que chacun des détails touchant Blaizotte, et que Blaizotte elle-même ne sont que des moyens employés par l'auteur pour épaissir le voile. Il se dit vigneron ; personne n'a jamais cru La Monnoye vigneron... Pourquoi lui donnerait-on davantage la maîtresse que Gui Barôzai a chantée ? — Je ne crois pas que cela mérite réfutation sérieuse.

Plusieurs années avant sa mort, notre poëte avait composé son

épitaphe. Elle est simple et élégante, et nous la rapporterons ici d'autant plus volontiers qu'elle fait parfaitement connaître les sentiments dont La Monnoye était animé :

Bernardus, placidâ compostus pace, Monetæ
Conditur hic : artes cui placuere bonæ,
Cui tribuit crebras Academia Gallica lauros,
Qui Latias etiam Cecropiasque tulit.
Felix! ni fluctus incautum egisset in altos,
Vexare ingenuum fraus meditata caput!
Hæc attrivit opes, studiorum hæc otia rupit :
Forsan et hinc mors est aspera visa minus.
Communem sensit conjux dilecta dolorem,
Hîc prope dilecti quæ cubat ossa viri.
Non his ambitio, non sedit pectore livor :
At simplex probitas, et sine labe fides.
Credibile est animas adeo virtutis amantes,
Ad quos hæc abiit nunc habitare locos.

Il faut une ame bien candide pour permettre à sa plume de faire de soi un semblable portrait! Et le portrait n'a pas la moindre exagération ; il n'est que ressemblant.

Chacun s'empressa de rendre à la mémoire de La Monnoye le juste tribut d'éloges qui lui était dû. Mais de tous les regrets que témoignèrent les poëtes, il n'en est point de mieux exprimés que ceux du père Oudin, jésuite, son ami, dans son poëme latin intitulé : *Bernardi Monetæ, eximii poëtæ et critici epicedium*, qu'il adressa à M. du Tillot, l'admirateur et aussi l'ami de La Monnoye (1).

Ce ne fut qu'aux instances réitérées de sa famille que La Monnoye consentit à se faire peindre. Il avait alors plus de 80 ans. Le président Bouhier ayant désiré une copie de son portrait, elle

(1) Ce poëme a été traduit en vers français par M. Richard de Ruffey ; mais cette traduction ne nous a pas paru *assez bonne* pour que nous puissions en extraire et en citer quelques passages. J'aurais l'air de faire

fut faite par le même peintre qui avait travaillé à l'original. La Monnoye envoya cette peinture à son ami, après avoir fait mettre au bas l'inscription suivante, curieuse par son laconisme, et qui est la biographie abrégée de l'auteur :

Divio me genuit, retinet Lutetia. Gallo,
Argolico, Latio, *Burgundo* carmine lusi.

Vous voyez qu'il ne faisait pas comme son éditeur, Rigoley de Juvigny ; qu'il ne jugeait pas ses Noëls *bourguignons* indignes de figurer parmi ses œuvres.

La Monnoye était placé haut dans l'estime des savants de toute l'Europe. — En 1687, les *Ricovrati* de Padoue le nommèrent membre correspondant de leur académie. — Bayle, qui lui devait beaucoup de communications, rendit un solennel hommage à l'immensité de ses connaissances. — Burman, lui, par exemple, l'appelle *infatigable dénicheur de bagatelles : Indefessus nugarum indagator*. C'est dur et injuste. C'est écrire avec une plume bien maussade. — En revanche, les *Acta eruditorum*, que Leibnitz dirigeait à Leipzig, lui donnent la qualification de *vir omnis elegantiæ*, en y ajoutant les deux épithètes de *peritissimus et studiosissimus*. — L'abbé Joly, éditeur d'une partie des poësies de La Monnoye, se trouva pris de pruderie à l'égard des Noëls ; le fond lui déplaisait, mais il vanta la forme : « En quoi, dit-il en en parlant, l'auteur réussit avec tant de succès, qu'il mériterait par là de grandes louanges, s'il eût pris une toute autre matière pour l'objet de son travail. » Les scrupules ne se commandent pas. — Ces Noëls si fins ont eu des appréciateurs d'opinion bien diffé-

---

une épigramme en ne vous transcrivant, pour exemple, que les deux lignes suivantes, qui traduisent ce vers :

Æterna Musæ cedro descripta linebant :

Pour conserver les vers de cet homme *célèbre*,
Les Muses avec soin les parfumoient de *cèdre*.

Il est vrai de dire que le traducteur a corrigé cette *rime* dans les éditions suivantes de sa traduction !

rente. Nous avons vu un des anciens exemplaires de l'édition du président Bouhier, exemplaire qu'on nous a dit avoir appartenu à des mains savantes, et qui porte sur la page blanche en regard du titre, et en écriture de dimension plus que lisible, cette dédaigneuse exclamation : *O curas hominum !* Le brusque lecteur venait peut-être de jeter le volume de dépit de ne pouvoir assez bien le comprendre. Un autre exemplaire, celui que nous possédons, et qui provient d'un haut dignitaire ecclésiastique, est revêtu d'une note littéraire qui témoigne du plus vif intérêt de son propriétaire pour l'auteur malin des *Noëls*. Il termine en appelant tout simplement ce recueil un chef-d'œuvre. A la bonne heure! voilà de la franchise et de la bonne foi ! — Mais ce n'est point ici la place d'une causerie anecdotique à la façon de notre auteur. Renvoyons plutôt, pour compléter son éloge, à la biographie de Michaud, qui vous donne la liste complète de ses autres ouvrages, sur lesquels nous ne nous appesantissons pas, notre attention étant principalement fixée sur ce tout petit volume de Noëls, auquel on reviendra, nous en sommes certains, plus souvent qu'aux autres. — Est-ce qu'on lit aujourd'hui l'*Africa* et les lettres latines de Pétrarque? Il a fait des sonnets pour se reposer de ses savants travaux ; les travaux savants l'ont cédé aux sonnets, qui seuls sont restés... Qui peut vous répondre qu'on n'en dira pas autant des Noëls de La Monnoye ?

F. Fertiault.

EVARTISSEMAN.

Come i seù de lai raice dé bon Barôzai, je n'ai jaimoi velu palai autre langaige que stu de feù mon peire, et de feù mon gran peire, ai qui Dei baille bone vie. C'étoo dé jan, san vanitai só-t-i di, qui aivein de lai lôquance autan qu'écharre de Dijon. El étein l'honeur de lai ruë du Tillô, voù se trôvoo de lote tam lai feigne fleur du patoi. Ma on di bé vrai : çant an banneire, çant an ceveire. Depeù que de gró monsieu, et de grande daime se son venun éborgé dan le quatei, i me seù éporsu que le borguignon y é quemancé ai faire lai quinquenelle. Mai fanne et més anfan s'y gâtein de jor an jor, et j'ai remarquai qu'on y bailloo, jeusque dan l'écraigne, de tarbe sôflai ai Chaingenai. Ene dé chôze ancor qui m'é le pu dégôtai, ç'á qu'el y é n'an, pandan l'Aivan, ein dimainche au soir, bon jor bone euvre, aidon qu'an chaufan mé graive je chantoo : *Noei ture-lure*, devan mon feù, un laquedrille d'un de cé monsieu me vin rejannai ai mai pote, et come ai saivoo qu'aipré l'eá je n'haïssoo ran tan que le jantais, el u l'insôlance, po me bravai, de me chantai de tôte sai force un Noei an bon françoi, qu'ai répéti tan et tan, qu'un de mé drôlai le redizoo le landemain tô coramman. Qui fu ben éboüi ? ce fu moi ; je ne fu potan ni

AVERTISSEMENT.

Comme je suis de la race des bons Barôzai, je n'ai jamais voulu parler autre langage que celui de feu mon père et de feu mon grand-père, à qui Dieu donne bonne vie. C'étaient des gens, sans vanité soit-il dit, qui avaient de l'éloquence autant que rustre vigneron de Dijon. Ils étaient l'honneur de la rue du Tillot, où se trouvait de leur temps la fine fleur du patois. Mais on dit bien vrai : Cent ans bannière, cent ans civière. Depuis que de gros messieurs et de grandes dames se sont venus loger dans le quartier, je me suis aperçu que le bourguignon y a commencé à faire la dégringolade. Ma femme et mes enfants s'y gâtaient de jour en jour, et j'ai remarqué qu'on y donnait, jusque dans le taudis des *veillées d'hiver*, de terribles soufflets à Saint-Genès. Une des choses encore qui m'a le plus dégoûté, c'est qu'il y a un an, pendant l'Avent, un dimanche au soir, bon jour bonne œuvre, lorsqu'en chauffant mes grèves je chantais : *Noei ture lure*, devant mon feu, un coquin de laquais d'un de ces messieurs vint me contrefaire à ma porte; et comme il savait qu'après l'eau je ne haïssais rien tant que le français pur, il eut l'insolence, pour me braver, de me chanter de toute sa force un Noël en bon français, qu'il répéta tant et

fô ni étodi, je reviri le Noei de françoi an borguignon. Ç'á stu voù el á palai dé quate saizon. Tô deu son dan ce livrô ; qu'on lés épiglôgue, je baudi, ai dire d'espar, le méne aussi frian que l'autre. Aivô tô celai, oome ai n'y é pas plaizi d'étre tôjor dan lés áfre, moi quí voyoo que le borguignon n'étoo pu an seurtai dan lai ruë du Tillô, que pechô ai pechô mai famille s'y débarôzoo, et que moi-moime j'y etoo, por ansin dire, an emillan péri, je me seù ai lai parfin évizai de me veni recogné dan le fin fon de lai Roulôte, le pu loin que j'ai pu du mauvois ar de lai moison de monsieu Peti.

Ç'á lai qu'é fête, an mai raitore,
Dan mon humeur rémargôtore,
J'ai rimai cé darrei Noei,
Que je plaice ici le premei.
Lizé-lé, Jaque, Piarre, Antone,
Lai seustance an a belle et bone ;
Bé dé prone, bé dé sarmon
Ne lé vaille pa dan le fon.
Pandan qu'an cheire un curé brâille,
Lés un dorme, lés autre bâille.
Ma po lé Noei que veci,
Ai n'éténe pa, Dei marci,
Vo peuvé tôte lai jonée
Chanté gaiman lo retonée,
Seur, tan que vo lé chanteré,
Que jaimoi vo ne dormiré.

Ai Dieu vo queman.

tant, qu'un de mes petits drôles le redisait le lendemain tout couramment. Qui fut bien ébahi ? ce fut moi. Je ne fus pourtant ni fou ni étourdi ; je retournai le Noël de français en bourguignon : c'est celui où il est parlé des quatre saisons. Tous deux sont dans ce petit livre ; qu'on les épilogue, je garantis, à dire d'experts, le mien aussi délicat que l'autre. Avec tout cela, comme il n'y a pas plaisir d'être toujours dans les transes, moi qui voyais que le bourguignon n'était plus en sûreté dans la rue du Tillot, que peu à peu ma famille s'y *débarôzait*, et que moi-même j'y étais, pour ainsi dire, en éminent péril, je me suis à la fin avisé de me venir recogner dans le *fin fond* de la Roulotte, le plus loin que j'ai pu du mauvais air de la maison de monsieur Petit.

C'est là qu'aux fêtes, en ma ratière,
Dans mon humeur enjouée,
J'ai rimé ces derniers Noëls,
Que je place ici les premiers.
Lisez-les, Jacques, Pierre, Antoine,
La substance en est belle et bonne ;
Bien des prônes, bien des sermons,
Ne les valent pas dans le fond.
Pendant qu'en chaire un curé braille,
Les uns dorment, les autres bâillent.
Mais pour les Noëls que voici,
Ils n'ennuient pas, Dieu merci !
Vous pouvez toute la journée
Chanter gaiement leur ritournelle,
Sûrs, tant que vous les chanterez,
Que jamais vous ne dormirez.

A Dieu je vous recommande.

NOELS.

NOEI TO NOVEA

Compôzai l'an MDCCI, an lai ruë de lai Roulôte.

I. NOEI.

SU UN AR DE TROMPAITE.

Gran Dei, ribon ribène, ai fau qu'anfin j'éclaite,
Deussé-je de l'éfor an chantan m'évaulai !
Moi, don lai voi n'á faite
Que po le flaijôlai,
Je vai su lai trompaite
Ronflai.

An ce bénheureu jor, si fétai dan le monde,
De conai ton sain nom baille-moi lai vatu ;
Fai que lai tarre et l'onde
An antande le bru,
Pandan qu'i me débonde
Po lu.

NOELS TOUT NOUVEAUX

Composés l'an 1701, dans la rue de la Roulotte.

I. NOEL.

SUR UN AIR DE TROMPETTE.

Grand Dieu, ribon ribaine, il faut qu'enfin j'éclate,
Dussé-je de l'effort en chantant *m'éventrer !*
Moi, dont la voix n'est faite
Que pour le flageolet,
Je vais sur la trompette
Ronfler.

En ce bienheureux jour, si fêté dans le monde,
De corner ton saint nom donne-moi le pouvoir ;
Fais que la terre et l'onde
En entendent le bruit,
Pendant que je me débonde
Pour lui.

Ai note eide aujodeù bén ai poin tu dévaule;
L'Anfar contre le Cier aivò trô fai l'anvoin.
Tai creiche, ton étaule,
Tai liteire de foin,
Recogne Fotépaule
Bé loin.

Lé Maige du Levan lo lugnôte braiquire,
Et, voyan de tô loin l'étoile s'épaumi,
D'aibor ai devignire,
San tonai le taimi,
L'éprôche du Messire
Prômi.

Venun dan lai Judée ai n'ure poin de cesse.
Montré-no, crién-t-i, vote Roi petignô.
Hérôde, tô de glaice
Quant el oüi ce mô,
Pissi dan sé gargaisse
De pô.

Cepandan, po te meù baillé le tapeçarre,
Ai fi quance d'aivoi du respai po to nom :
I vorò bén éparre
Voù geite le Pôpon,
Dizò-t-i. Ma, tarare
Pon-pon !

Ai cueùdò t'étraipai, fesan, san dire gaire,
D'un foudri d'ignôçan côpai le garguillô :

A notre aide aujourd'hui bien à point tu descends;
L'Enfer contre le Ciel avait trop fait l'opiniâtre.
Ta crèche, ton étable,
Ta litière de foin
Recognent Forte-Epaule
Bien loin.

Les Mages du Levant leurs lunettes braquèrent,
Et, voyant de tout loin l'étoile s'élargir,
D'abord ils devinèrent,
Sans tourner le tamis,
L'approche du Messie
Promis.

Venus dans la Judée, ils n'eurent point de cesse.
Montrez-nous, criaient-ils, votre Roi tout petit.
Hérode, tout de glace
Quand il ouït ce mot,
Pissa dans sa culotte
De peur.

Cependant, pour te mieux donner le coup de grâce,
Il fit semblant d'avoir du respect pour ton nom :
Je voudrais bien apprendre
Où gîte le Poupon,
Disait-il. Mais, tarare
Pon-pon !

Il croyait t'attraper, faisant, sans dire gare,
D'une foule d'innocents couper la gorge :

Ma , pôfe ! tu t'évaire
An Egypte ai prôpô,
Si bé qu'ai ne pu faire
Son cô.

Haila ! venò-tu don por amblai sai corone ?
Nainin, tu n'an veu pa ai lai pompe dé roi ;
Tu n'an veu qu'ai lai pone,
Qu'és épeigne, qu'au foi,
Et tu pran po to Tróne
Lai Croi.

Tu ne vén pa charché le plaizi, lai bôbance ;
Tu vén borgé ton san po laivai no défau.
Etrainge diférance !
J'aivon fai tô le mau,
Tu fai lai pégnitance
Po no.

Ai t'é, po no gairi, bé coutai dé cambôle ;
Du repô que j'aivon té traivau son le prei ;
Té larme no consôle :
An mémoire de quei
Ici tô rossignôle
Noei.

Mais, pouf ! tu te sauves
En Egypte à propos,
Si bien qu'il ne put faire
Son coup.

Hélas! venais-tu donc pour dérober sa couronne?
Nenni, tu n'en veux pas à la pompe des rois;
Tu n'en veux qu'à la peine,
Qu'aux épines, qu'au fouet,
Et tu prends pour ton Trône
La Croix.

Tu ne viens pas chercher le plaisir, la bombance;
Tu viens verser ton sang pour laver nos défauts.
Etrange différence !
Nous avons fait tout le mal,
Tu fais la pénitence
Pour nous.

Il t'a, pour nous guérir, bien coûté des ampoules;
Du repos que nous avons tes travaux sont le prix;
Tes larmes nous consolent :
En mémoire de quoi
Ici tout rossignole
Noël.

II. NOEL.

RIGODON DE L'OPÉRA DE GALATÉE.

Vote bontai,
Gran Dei, vo fai don parre
Note imaige su tarre
Po no rechetai ?
Hélasse, moi !
No pelobé vos émeune
Jeusque su lai Croi ;
Vo le saivé,
Ce n'à pa po dé preune
Si vo no sauvé.
Meù vaurô, ce me sanne,
Que j'aimoi le sarpan
N'eusse étraipai lai fanne
De note peire Adam.
Lai bone aifaire po vote repô,
Et po le notre aitô !

J'airein tôjor
Vicu dans l'ignôçance,
San quezan de feignance,
D'haibi, ni d'aitor.
Le vantre plein
De figue, de grenade ,
De melon seucrin,
Maulin maulô

II. NOEL.

RIGODON DE L'OPÉRA DE GALATÉE.

Votre bonté,
Grand Dieu, vous fait donc prendre
Notre image sur terre
Pour nous racheter ?
Hélas, moi !
Nos péchés vous amènent
Jusques sur la Croix ;
Vous le savez,
Ce n'est pas pour des prunes
Si vous nous sauvez.
Mieux vaudrait, ce me semble,
Que jamais le serpent
N'eût attrapé la femme
De notre père Adam.
La bonne affaire pour votre repos,
Et pour le nôtre aussi !

Nous aurions toujours
Vécu dans l'innocence,
Sans souci de finances,
D'habits, ni d'atours.
Le ventre plein
De figues, de grenades,
De melons sucrins,
Pêle-mêle

J'airein su l'harbe de
Fai le cutimblô.
Vo, su queique nuaige
Campai po no vaillé,
Vos airein di, je gaige,
No voyan gipaillé :
An véritai, velai de bone jan ;
Ai vaille trô d'arjan.

Tôt ai rebor
E bé tonai lai chance,
Depeù lai mainigance
Du maudi rambor.
Taille, prôçai,
Garre, peste, fameigne,
Faguena, goussai,
Puce, cousin,
Poüille, et d'autre vermeigne
No fon peute fin.
Aussi, dans lé mizeire
Velan vos éprôvai,
Vo n'aivé ran de peire
Dan le monde trôvai,
Que de vo faire home tô come no
Por aivoi bé dé mau.

Dé le maillô
Chargé de nos ôfance,
Tôjor dan lé sôfrance
Po dessu le cô.

Nous aurions sur l'herbe verte
Fait la culbute.
Vous, sur quelque nuage
Campé pour nous veiller,
Vous auriez dit, je gage,
Nous voyant folâtrer :
En vérité, voilà de bonnes gens;
Ils valent trop d'argent !

Tout au rebours
A bien tourné la chance,
Depuis la manigance
Du maudit rambour.
Tailles, procès,
Guerres, pestes, famines,
Faguenas, *goussets*,
Puces, cousins,
Pous, et d'autres vermines
Nous poussent à bout.
Aussi, dans les misères
Voulant vous éprouver,
Vous n'avez rien de pire
Dans le monde trouvé,
Que de vous faire homme tout comme nous
Pour avoir bien des maux.

Dès le maillot
Chargé de nos offenses,
Toujours dans les souffrances
Par-dessus le cou.

Le chau, le froi,
Vo traicaisse en viaige,
Vo claucé de soi :
Et le ragou
De tô le cairaige
Ç'á lai forche au bou !
Dan no caiboche fôle,
Diron-je que velai
Le chemin de l'école
Que vos aivé prin lai ?
Que vo peuvein, san viré tôt autor,
No padonai d'aibor ?

Nainin, le meù
Ç'á de boissé lai téte ;
Je saivon que vos éte
Le Moitre du treù.
J'étein bé mau,
Et je n'airein san dôte
Pu gairi san vo.
Je gairisson,
Fau-t-i qu'on vo chipôte
Dessu lai faiçon ?
Si meuri po lés home
Mailaide du gaulon
Qu'Adam fi de lai pome,
Ç'á parre le pu lon,
Vo lo montré meù po lai vote aimor,
Qu'an prenan le pu cor.

Le chaud, le froid,
Vous tracassent en voyage,
Vous gloussez de soif :
Et le ragoût
De tout le remue-ménage
C'est la *fourche* au bout !
Dans nos caboches folles,
Dirons-nous que voilà
Le chemin de l'école
Que vous avez pris là ?
Que vous pouviez, sans tourner tout autour,
Nous pardonner d'abord ?

Nenni, le mieux
C'est de baisser la tête ;
Nous savons que vous êtes
Le *Maître du pressoir.*
Nous étions bien mal,
Et nous n'aurions sans doute
Pu guérir sans vous.
Nous guérissons...
Faut-il qu'on vous chicane
Sur la façon ?
Si mourir pour les hommes
Malades de la bouchée
Qu'Adam fit de la pomme,
C'est prendre le plus long,
Vous leur montrez mieux par là votre amour
Qu'en prenant le plus court.

III. NOEI.

SU L'AR : *Ma mère, mariez-moi.*

Guillô, pran ton tamborin,
Toi, pran tai fleùte, Rôbin :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de cés instruman,
Je diron Noei gaiman.

C'étò lai môde autrefoi
De loüé le Roi dé roi :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de cés instruman,
Ai nos an fau faire autan.

Ce jor le Diale át ai cu,
Randons-an graice ai Jésu :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de cés instruman,
Fezon lai nique ai Satan.

L'home et Dei son pu d'aicor
Que lai fleùte et le tambor :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de cés instruman,
Chanton, danson, sautons-an !

III. NOEL.

SUR L'AIR : *Ma mère, mariez-moi.*

Guillot, prends ton tambourin,
Toi, prends ta flûte, Robin :
Au son de ces instruments,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de ces instruments,
Nous dirons Noël gaiement.

C'était la mode autrefois
De louer le Roi des rois :
Au son de ces instruments,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de ces instruments,
Il nous en faut faire autant.

Ce jour le Diable est à cu,
Rendons-en grâce à Jésus :
Au son de ces instruments,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de ces instruments,
Faisons la nique à Satan.

L'homme et Dieu sont plus d'accord
Que la flûte et le tambour :
Au son de ces instruments,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de ces instruments,
Chantons, dansons, sautons-en !

IV. NOEI.

SU L'AR : *Votre jeu fait ici grand bruit.*

DIALOGUE

DE SIMON ET DE LUCA.

SIMON.

— Sai tu bé, Lucá, mon voisin,
Qu'éne côple de Chérubin
Tô mointenan vén de me dire
Que Dei, de no larme tôché,
No dépôche ici son Messire
Aifin d'éfaici no peiché ?

Ai m'on di qu'ai ne venò pa
An Rôdômon, an Fiérabra,
Armai du feù de son tonnarre,
Don, quant ai le rôle dan l'ar,
Ai fai tramblai lé quate quarre
Et le mitan de l'univar.

LUCA.

— Ai seré don du moin venun
An Roi qui n'á pa du comun,
Seùgu d'éne cor dé pu belle,
Lu de qui l'on é di çan foi
Que sé pié fon los escabelle
De lai téte dés autre roi ?

IV. NOEL.

SUR L'AIR : *Votre jeu fait ici grand bruit.*

DIALOGUE

DE SIMON ET DE LUCAS.

SIMON.

— Sais-tu bien, Lucas, mon voisin,
Qu'une couple de Chérubins
Tout maintenant vient de me dire
Que Dieu, de nos larmes touché,
Nous dépêche ici son Messie
Afin d'effacer nos péchés?

Ils m'ont dit qu'il ne venait pas
En Rodomont, en Fier-à-bras,
Armé du feu de son tonnerre,
Dont, quand il le roule dans l'air,
Il fait trembler les quatre coins
Et le milieu de l'univers.

LUCAS.

— Il sera donc du moins venu
En Roi qui n'est pas du commun,
Suivi d'une cour des plus belles,
Lui de qui l'on a dit cent fois
Que ses pieds font leur escabelle
De la tête des autres rois ?

SIMON.

—Nainin, ai n'á pa triomfan.
Ce n'á, dize-t-i, qu'ein Anfan,
Frai soti dé flan de sai Meire,
San brizai pote, ni varô,
Come au travar d'éne vareire
Passe lai clatai du sôlô.

LUCA.

— C'át ein Enfant? me di tu vrai?
Tan meù! velai tô note fai.
Tu sai bé, quant ein anfan crie,
Que por an epoizé lé cri,
Ai ne fau qu'éne chaiterie,
Vou qu'un sublô, vou qu'un trebi.

SIMON.

— Tu veu dire que je feron
Du Peti ce que je voron.
Je n'aivon qu'ai parre coraige :
J'airon por ein Alélüa
Le Pairaidi et son figuaige;
N'á-ce pa bon marché, Lucá?

LUCA.

— Voüei, Simon, veci justeman
Lai loi du Nôvea Testaman.
Le Pôpon nos y traite en fraire;
Ai n'á fiôlan, ni rebor;
Aidieu vanjance, aidieu côlaire :
Ran po crainte, tô por aimor.

SIMON.

— Nenni, il n'est pas triomphant.
Ce n'est, disent-ils, qu'un Enfant
Frais sorti des flancs de sa Mère,
Sans briser porte, ni verroux,
Comme au travers d'une fenêtre
Passe la clarté du soleil.

LUCAS.

— C'est un Enfant? me dis-tu vrai?
Tant mieux! voilà tout notre fait.
Tu sais bien, quand un enfant crie,
Que pour en apaiser les cris,
Il ne faut qu'une friandise,
Ou qu'un sifflet, ou qu'un sabot.

SIMON.

— Tu veux dire que nous ferons
Du Petit ce que nous voudrons.
Nous n'avons qu'à prendre courage :
Nous aurons pour un Alleluia
Le Paradis et son finage;
N'est-ce pas bon marché, Lucas ?

LUCAS.

— Oui, Simon, voici justement
La loi du Nouveau Testament.
Le Poupon nous y traite en frères ;
Il n'est fanfaron, ni rebours;
Adieu vengeance, adieu colère :
Rien par crainte, tout par amour.

V. NOEI.

SU L'AR : *Pour vous voir un moment j'ai passé par Essonne.*

AUTREMAN SU L'AR : *Des Lancelots.*

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Le Varbe ammaillôtai
Jeusque ai no s'humilie,
Po no décharbôtai
Du codon qui no lie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Ene Vierge é potai
Neu moi le Fru de vie ;
Le Saint-Espri fi lai
Ene euvre bé sutie !

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Haila ! quei pôvretai !
Lai Pucelle bénie
N'u lai neù po geitai
Qu'ein coin de borgerie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Lé Dalô de citai

V. NOEL.

SUR L'AIR : *Pour vous voir un moment j'ai passé par Essonne.*

AUTREMENT SUR L'AIR : *Des Lancelots.*

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Le Verbe emmailloté
Jusqu'à nous s'humilie,
Pour nous débarrasser
Du cordon qui nous lie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Une Vierge a porté
Neuf mois le Fruit de vie;
Le Saint-Esprit fit là
Une œuvre bien subtile!

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Hélas! quelle pauvreté!
La Pucelle bénie
N'eut la nuit pour gîter
Qu'un coin de bergerie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Les Dalos de la ville

Ne l'écouchire mie,
N'esperan de celai
Ni maille, ni demie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Le bonhome Jôzai,
D'éne meigne ébaubie,
Regadò san palai
Sai Compaigne transie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
D'Ainge émerillonnai
Ene bande choisie,
Vin le reconfotai
De sai mélancôlie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
L'Arcainge Gabriai,
An rôbe craimoisie,
E borgei fu criai:
Vené voi le Messie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Tô cé bon paltôquai
An fire chére-lie,
Jüan dé tricotai
Dessu lo chailemie.

Ne l'accouchèrent pas,
N'espérant de cela
Ni maille, ni salaire.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Le bonhomme Joseph,
D'une mine ébahie,
Regardait sans parler
Sa Compagne transie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
D'Anges à l'œil éveillé
Une bande choisie,
Vint le réconforter
De sa mélancolie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
L'Archange Gabriel,
En robe cramoisie,
Aux bergers fut crier:
Venez voir le Messie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Tous ces bons paysans
En firent chère-lie,
Jouant des tricotets
Sur leur flûte champêtre.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Chécun, por étrenai
Jésu, Jôzai, Mairie,
Aivò dezô son brai
Sé boujôte garnie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Lé borgeire ai trôtai
Ne fure pa gambie :
Tamar poti du lai
De sai jeune torie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Judi de son fillai
Bailli deuz épatie,
Et Suzanne ein paquai
De chaissô de sai buie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Troi roi d'autre coutai
Moitre an estrôlôgie,
De l'Enfan. nôveá-nai
Saivein lai prófécie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Chacun, pour étrenner
Jésus, Joseph, Marie,
Avait dessous son bras
Sa bougette garnie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Les bergères à trotter
Ne furent pas boiteuses;
Tamar porte du lait
De sa jeune génisse.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Judith de son fil
Donna deux écheveaux,
Et Suzanne un paquet
De *couches* de sa lessive.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Trois rois d'autre côté,
Maîtres en astrologie,
De l'Enfant nouveau-né,
Savaient la prophétie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.

De l'étoile guidai,
Tô troi de compaignie,
Patire san menai
Gran seùte, ni meignie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
L'un prin soin d'épotai
De lai myére candie,
L'autre d'or éfeignai
Ene bone pognie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Le tier, pu mácherai
Qu'ein roi d'Etiôpie,
Prezanti po son plai
De l'ançan d'Airaibie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Aidon le beu tô gai
Antoni sai patie,
Et l'áne ein beá côplai
Qui venò d'Arcadie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Le drôle, au moi de mai,
Coran po lé prairie,

Par l'étoile guidés,
Tous trois de compagnie,
Partirent sans mener
Grand'suite, ni amille.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
L'un prit soin d'apporter
De la myrrhe candie,
L'autre d'or affiné
Une bonne poignée.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Le troisième, plus mâchuré
Qu'un roi d'Ethiopie,
Présenta pour son plat
De l'encens d'Arabie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Alors le bœuf tout gai
Entonna sa partie,
Et l'âne un beau couplet
Qui venait d'Arcadie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Le drôle, au mois de mai,
Courant par les prairies,

VI. NOEI.

SU L'AR : *Dans notre village.*

A-ce ici le Moitre
De tô l'univar ?
Ai fau voi bé clar
Po, du premei cô, requeùnoitre
Le Dei de Jaco
Fai tô come no.

Sai bontai l'émeune
An masque no voi.
Lé gran queiquefoi
An masque ai méneù se promeune,
Po devé le tam
De cairemantran.

Ma tô po tô core
Lé masque en seurtai ;
Ai son respaictai
Dan tô lé quatei qu'ai se fore :
An leù que Jésu
Seré mau reçu.

Lé Jui, cé fantasque,
Cé maudi boreá,
Su sai prôve péá
Fraiperon san respai du masque :

VI. NOEL.

SUR L'AIR : *Dans notre village.*

Est-ce ici le Maître
De tout l'univers?
Il faut voir bien clair
Pour, du premier coup, reconnaître
Le Dieu de Jacob
Fait tout comme nous.

Sa bonté l'amène
En masque nous voir.
Les grands quelquefois
En masque à minuit se promènent,
Par devers le temps
De *carême entrant.*

Mais tout par tout courent
Les masques en sûreté;
Ils sont respectés
Dans tous les quartiers où ils se fourrent:
Au lieu que Jésus
Sera mal reçu.

Les Juifs, ces fantasques,
Ces maudits bourreaux,
Sur sa pauvre peau
Frapperont sans respect du masque;

Ma lé treite ein jor
Airon lote tor.

An autre équipaige
Ai l r evoiron.
Je lés an tandron
Grincé lé dan de maule-raige,
Et no, graice ai Dei,
Je diron Noei.

Mais les traîtres un jour
Auront leur tour.

En autre équipage
Ils le reverront.
Nous les entendrons
Grincer les dents de male-rage,
Et nous, grâce à Dieu,
Nous dirons Noël.

VII. NOEI.

SU L'AR : *Sommes-nous pas bien heureux ?*

Ein jor lai-hau Dei le Fi,
Ansin que po lai lucane
De tôte par ai luzane,
Su Nazarai s'éréti.
Ai vi lai Vierge Mairie,
Fillôte de quatoze an,
Fróche come an lai prairie
Lai viôlaite au printam.

Lai Pucelle nétò pa
De cé vivre qui vo beüille ;
Elle boissò lé deuz eüille,
Et ne marchò qu'an compa.
Prié c'étò sai besogne ;
Elle en fezò son plaizi,
Et bailloo ai sai quelogne
Le réste de son loizi.

Dei le Fi, se récôdan
Qu'el aivò dessein de parre
Ene Meire su lai tarre
Depeù lai cheùte d'Adam,
Trôvi lai Vierge si daigne
De li baillé dan le brei
Ai cheulai dan sai tetaigne,
Qu'ai jeti son plom su lei.

VII. NOEL.

SUR L'AIR : *Sommes-nous pas bien heureux ?*

Un jour là-haut Dieu le Fils,
Pendant que par la lucarne
De toutes parts il regarde,
Sur Nazareth s'arrêta.
Il vit la Vierge Marie,
Fillette de quatorze ans,
Fraîche comme en la prairie
La violette au printemps.

La Pucelle n'était pas
De ces effrontées qui vous regardent;
Elle baissait les deux yeux,
Et ne marchait qu'en compas.
Prier c'était sa besogne;
Elle en faisait son plaisir,
Et donnait à sa quenouille
Le reste de son loisir.

Dieu le Fils, se rappelant
Qu'il avait dessein de prendre
Une Mère sur la terre
Depuis la chute d'Adam,
Trouva la Vierge si digne
De lui donner dans le berceau
A boire dans sa mamelle,
Qu'il jeta son plomb sur elle.

Echaufai de son aimor,
Su l'heure moime ai prôpôse
Ai Dei son Peire lai chôse,
An li tenan ce discor :
Peire, i vai, si bon vo sanne,
Parre éne Meire ai mon grai ;
Ç'à lai Fille de daime Anne,
Mairion de Nazarai.

Le Peire lai dessu di :
I seù d'aicor du mysteire ;
Elle devarré tai Meire,
Le Saint-Espri son Mairi.
Ai fanne qui sò pu saige
On ne peu le mairiai.
Vite don, po le messaige
Fezon veni Gabriai.

Quan de tô le tu-autam
L'Ainge u bé rampli sai téte,
Ai prin sés aile dé féte,
Et vôli come le van
Devé lai Vierge discraite,
Qui priò devan son feù,
Dan lai chambre qu'ai Loraite
On montre ancor aujodeù.

Po lai fenétre el antri,
Et peù de queique distance
Ai li fi lai révérance ;

Echauffé de son amour,
Sur l'heure même il propose
A Dieu son Père la chose,
En lui tenant ce discours :
Père, je vais, si bon vous semble,
Prendre une Mère à mon gré;
C'est la Fille de dame Anne,
Marion de Nazareth.

Le Père là-dessus dit :
Je suis d'accord du mystère;
Elle deviendra ta mère,
Le Saint-Esprit son Mari.
A femme qui soit plus sage
On ne peut le marier.
Vite donc pour le message
Faisons venir Gabriel.

Quand de tout le *Tu autem*
L'Ange eut bien rempli sa tête,
Il prit ses ailes de fête,
Et vola comme le vent,
Devers la Vierge discrète
Qui priait devant son feu,
Dans la chambre qu'à Lorette
On montre encore aujourd'hui.

Par la fenêtre il entra,
Et puis de quelque distance
Il lui fit la révérence;

Car el étò bén épri :
Dei vo gar, mai chére aimie,
Dit-i d'éne douce voî,
Beni sò le Fru de vie
Que vos airé dan neu moî.

Mairie, antandan celai,
Se trôbli tan, qu'an areire
Elle an chesi su sai cheire,
Qui de foteùgne étò lai ;
Elle grulle, elle tressuë,
Rougi, blaimi, s'étodi ;
Anfin, s'étan requeùnuë,
Prein coraige et répondi :

De quei fru me palé vo?
Je prétan meuri pucelle ;
Vo me lai baillerein belle,
Monsieu, si je vo croyò :
Vo me senongé bissétre.
Je seù prômise, el á vrai ;
Ma saiché que ç'á por étre
Sœur et non fanne ai Jôzai.

L'Ainge di : Je ne vén pa
Ici vo contai dé faule.
Tô se peu quan Dei s'an maule ;
Or ai s'an maule an ce cá.
N'ain pô d'aucun maulancombre,
Laissé faire au Saint-Espri ;

Car il était bien appris :
Dieu vous garde, ma chère amie,
Dit-il d'une douce voix ;
Béni soit le Fruit de vie
Que vous aurez dans neuf mois.

Marie, entendant cela,
Se troubla tant, qu'en arrière
Elle en tomba sur sa chaise,
Qui par hasard était là ;
Elle tremble, elle sue,
Rougit, blêmit, s'étourdit;
Enfin, s'étant reconnue,
Prit courage et répondit :

De quel fruit me parlez-vous?
Je prétends mourir pucelle;
Vous me la donneriez belle,
Monsieur, si je vous croyais :
Vous me présagez malheur.
Je suis promise, il est vrai ;
Mais sachez que c'est pour être
Sœur et non femme à Joseph.

L'Ange dit: Je ne viens pas
Ici vous conter des fables.
Tout se peut quand Dieu s'en mêle;
Or il s'en mêle en ce cas.
N'ayez peur d'aucun obstacle,
Laissez faire au Saint-Esprit;

L'anvelôpe de son ombre
Vo bôtré bén ai l'aibri.

Ein example tô nôveá
De lai Pussance divaigne
Eclaite an vote couzaigne,
Vote couzaigne Izaibeá;
Vo saivé que , tôjor braime,
Elle passe cinquante an;
Velai potan que lai daime
A grosse d'ein bel anfan.

L'Ainge échevan ce prôpô,
Mairie, étrainge morvaille!
An concevi po l'oraille
Le Fi de Dei tô d'un cô.
Ses entrailles fremissire
Du Varbe au dedan logé ,
Et dan troi moi quemancire
Ai santi l'Anfan rogé.

S'ai ne se feusse évizai
De veni, boissan d'étaige ,
Se coeiffai de note imaige,
Je serein tretô vezai.
Chantons-an Noei, mé fraire,
An mille et mille faiçon :
Faute de pôvoi meù faire,
Poyon du moin an chanson.

L'enveloppe de son ombre
Vous mettra bien à l'abri.

Un exemple tout nouveau
De la Puissance divine
Eclate en votre cousine,
Votre cousine Elisabeth.
Vous savez que, toujours stérile,
Elle passe cinquante ans;
Voilà pourtant que la dame
Est grosse d'un bel enfant.

L'Ange achevant ce propos,
Marie, étrange merveille!
En conçut par l'oreille
Le Fils de Dieu tout d'un coup.
Ses entrailles frémirent
Du Verbe au dedans logé,
Et dans trois mois commencèrent
A sentir l'Enfant remuer.

S'il ne se fût avisé
De venir, baissant d'étage,
Se coiffer de notre image,
Nous serions tous perdus.
Chantons-en Noël, mes frères,
En mille et mille façons:
Faute de pouvoir mieux faire,
Payons du moins en chansons.

VIII. NOEI.

SU L'AR : *Peut-on voir dans notre couvent ?*

Hai, mon Dieu ! quei tam maulaidroi !
Que de noge és étoi
Quan vo no vené voi !
Le manteá de char huméne
Don vo vos éte couvar,
N'é que trô po no fredéne
Ici sôfar,
Parcé dé bruéne
D'ein creuël hyvar.

Vo peuvein dessu le velor,
Roi d'éne nôble cor,
Vos éclôre au gran jor.
Contan de vote cabáne,
De vote brei varmôlu,
De vote beu, de vote áne,
Humble grelu,
Ni porpre, ni pane
Vo n'aivé velu.

Vo laissé l'or et le brôcar,
Lai pompe, lé grans ar
E millor, é richar;
Vo lo laissé lé déglice,
Lé jeù, lé ri, les ébai;

VIII. NOEL.

SUR L'AIR : *Peut-on voir dans notre couvent*

Hé, mon Dieu ! quel temps maladroit !
Que de neige sur les toits
Quand vous nous venez voir !
Le manteau de chair humaine
Dont vous vous êtes couvert,
N'a que trop pour nos fredaines
Ici souffert,
Percé des bruines
D'un cruel hiver.

Vous pouviez sur le velours,
Roi d'une noble cour,
Vous éclore au grand jour.
Content de votre cabane,
De votre berceau vermoulu,
De votre bœuf, de votre âne,
Humble pauvret,
Ni pourpre, ni panne
Vous n'avez voulu.

Vous laissez l'or et le brocart,
Les pompes, les grands airs
Aux milords, aux richards ;
Vous leur laissez les délices,
Les jeux, les ris, les ébats ;

Ma vo lo laissé lo vice,
Lo láchetai,
Tôte lo maglice,
Los igniquitai.

Cé vauran, cé poteguignon,
De treuffe, de pignon
S'échaufe le rognon.
Du san du peuple ai s'angraisse;
Por eu côle lé bon vin;
Ai son tôjor ai lai chaisse
Su le voisin,
Et dan lo môlaisse
Peurisse ai lai fin.

Ambrenai de mille défau,
Treite, glôton, ribau,
Fezeu de contrá fau,
Je lé plain bé daivantaige
Que vo, qui grullé de froi,
Qui sôfré de bon coraige
Lai faim, lai soi,
Qui, chargé d'ôtraige,
Meuré su lai Croi.

Vos aivé de l'home, el á vrai,
Le vizaige, lé trai,
Lé pié, lé main, lé brai.
Come lu, pousseire et çarre,
Vo tôssé, mouché, craiché;

Mais vous leur laissez leurs vices,
Leur lâcheté,
Toute leur malice,
Leurs iniquités.

Ces vauriens, ces porte-malheur,
De truffes, de pignons
S'échauffent le rognon.
Du sang du peuple ils s'engraissent;
Pour eux coulent les bons vins;
Ils sont toujours à la chasse
Sur le voisin,
Et dans leur mollesse
Pourrissent à la fin.

Embrenés de mille défauts,
Traîtres, gloutons, ribauds,
Faiseurs de contrats faux,
Je les plains bien *davantage*
Que vous, qui tremblez de froid,
Qui souffrez de bon courage
La faim, la soif,
Qui, chargé d'outrages,
Mourez sur la Croix.

Vous avez de l'homme, il est vrai,
Le visage, les traits,
Les pieds, les mains, les bras.
Comme lui, poussière et cendre,
Vous toussez, mouchez, crachez;

Vote cœu si bon, si tarre,
Po lu tôché,
An é velu parre
Tô, hor le peiché.

Toi, cheti rejeton d'Adam,
Mire-toi, j'y consan,
Dan té pleume de pan ;
Rouge, vade, jaune, et bleuë,
Elle sanne ein arcancié :
Au sôlô tu fai lai reuë;
Ma, quei pidié !
Quan tu voi tai queuë
D'ôbliai té pié !

Ai Noëi tu fai ton bonjor,
Ma rom-tu san retor
Aivô té fôle aimor?
Nainin, lai char a côqueigne.
Tu ressanne cé caiman
Que no Lochevin conteigne
Troi jor duran,
Et peù qui reveigne
Pu for que devan.

Votre cœur si bon, si tendre,
Pour lui touché,
En a voulu prendre
Tout, hors le péché.

Toi, chétif rejeton d'Adam,
Mire-toi, j'y consens,
Dans ta plume de paon;
Rouge, verte, jaune, et bleue,
Elle semble un arc-en-ciel :
Au soleil tu fais la roue,
Mais, quelle pitié!
Quand tu vois ta queue
D'oublier tes pieds !

A Noël tu fais ton bonjour,
Mais romps-tu sans retour
Avec tes folles amours ?
Nenni, la chair est coquine.
Tu ressembles à ces gueux
Que nos *Léchevins* contiennent
Trois jours durant,
Et puis qui reviennent
Plus forts que devant.

IX. NOEI.

SU L'AR DU VIELEU : *Je suis la plus contente*, etc.

Le Curé de Pleumeire
Dizò, lai fleùte en main :
Chanton, borgei, borgeire,
J'airon Noei demain :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei.

Jésu vén, camarade,
Jésu de Nazarai,
Faite po lu gambade,
Pandan que je dirai :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei.

Si dan sai creiche ai crie,
Mau-vetu, mau-bué,
Veci mai chailemie,
Je n'airain qu'ai jué :
Rôbeigne,

IX. NOEL.

SUR L'AIR DU VIELLEUR : *Je suis la plus contente*, etc.

Le Curé de Plombière
Disait, la flûte en main :
Chantons, bergers, bergères,
Nous aurons Noël demain :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël.

Jésus vient, camarades,
Jésus de Nazareth ;
Faites pour lui gambades,
Pendant que je dirai :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël.

Si dans sa crèche il crie,
Mal vêtu, mal blanchi,
Voici ma flûte champêtre,
Je n'aurai qu'à jouer :
Robine,

Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei.

San failli d'éne nôte,
Tantó su le basson,
Tantó su lai muzôte
Je mettrai lai chanson :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei.

Je sublee ein marle an caige,
Po réjoüi l'Anfan,
Qui dan troi jor, je gaige,
Diré tô fuamman :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei.

Je n'ai gade d'épárre
Ai dire ai més ozeá
Dé pairôle de quárre
Maiquereá, coupau ; ma :
Rôbeigne,

Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël.

Sans faillir d'une note,
Tantôt sur le basson,
Tantôt sur la musette
Je mettrai la chanson :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël.

Je siffle un merle en cage
Pour réjouir l'Enfant,
Qui dans trois jours, je gage,
Dira tout couramment :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël.

Je n'ai garde d'apprendre
A dire à mes oiseaux
Des paroles de travers,
Maquereau, coucou ; mais :
Robine,

Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei.

Je veu qu'an mon église,
Depeù lai Sain Matin
Jeusqu'ai Noëi, l'on dize
Por antienne au lutrin :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei.

Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël.

Je veux qu'en mon église,
Depuis la Saint-Martin
Jusqu'à Noël, on dise
Pour antienne au lutrin :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël.

X. NOEI.

SU L'AR : *Quand le péril est agréable.*

Sôverain Moitre du tonarre,
Grand Dei, que vos ain fai d'un mô
Le Cier, lai Leùgne, le Sôlô,
  L'euvre san dôte á rare.

Que vos ain de mále et femelle
Peuplai l'ar, lai tarre, lai mar,
An si jor báti l'Univar,
  L'euvre san dôte á belle.

Ma po rebôtre l'home an gloire,
Que vo-moime vos ain velu
Vo faire home tô come lu,
  Ç'á bén éne autre histoire.

On ne sairò dan vos annale
Trôvai de prôdige aussi gran,
Bé qu'on y trôve dé sarpan,
  Dés ánesse qui pale.

Au prei d'éne Meire pucelle,
Don vos éte ici-bá soti,
Adam de pousseire preti
  N'á qu'éne bagatelle.

X. NOEL.

SUR L'AIR : *Quand le péril est agréable.*

Souverain Maître du tonnerre,
Grand Dieu, que vous ayez fait d'un mot
Le Ciel, la Lune, le Soleil,
L'œuvre sans doute est rare.

Que vous ayez de mâles et femelles,
Peuplé l'air, la terre, la mer,
En six jours bâti l'Univers,
L'œuvre sans doute est belle.

Mais pour remettre l'homme en gloire,
Que vous-même vous ayez voulu
Vous faire homme tout comme lui,
C'est bien une autre histoire.

On ne saurait dans vos annales
Trouver de prodige aussi grand,
Bien qu'on y trouve des serpents,
Des ânesses qui parlent.

Au prix d'une Mère pucelle,
Dont vous êtes ici-bas sorti,
Adam de poussière pétri
N'est qu'une bagatelle.

Quei paciance! un Dei qui teusse,
Un Varbe qui ne pale pa,
Ai qui l'on baille du papa,
  Qu'on rechainge, qu'on breusse!

Haila ! combé de chansenôte
Lai pôvre Vierge vos é di,
Por au maillô vos andormi
  Aipré vote papôte!

Aivô lé petite marmaille
Ai siz an vo sôvené-vo,
Queman vo juein au bouchau,
  Vou ai lai cote-paille?

Anfan, vo prinre no foiblesse,
An Croi, pu gran, vos é sôfar :
Ancor po qui? po dé cafar,
  Dé narquoi, dé drôlaisse.

Po dé gripe, dé brelandeire,
Po dé máchedru, dé truan,
Po dés hôquelles, dé vauran,
  Dé raice de vipeire.

Compté-no tretô, je vo prie ;
Je gaige qu'an ein milion
Vo n'an trôvé pa troi de bon.
  Lai belle lôterie !

Quelle patience! un Dieu qui tète,
Un Verbe qui ne parle pas,
A qui l'on donne de la bouillie,
Qu'on rechange, qu'on berce.

Hélas! combien de chansonnettes
La pauvre Vierge vous a dites,
Pour au maillot vous endormir
Après votre panade!

Avec les petites marmailles,
A six ans, vous souvenez-vous
Comment vous jouiez à la cligne-mussette
Ou à la courte-paille?

Enfant, vous prîtes nos faiblesses,
En Croix, plus grand, vous avez souffert:
Encor pour qui? pour des cafards,
Des narquois, des drôlesses.

Pour des *gripettes,* des brelandières,
Pour des gourmands, des truands,
Pour des chicaneurs, des vauriens,
Des races de vipères.

Comptez-nous tous, je vous prie;
Je gage qu'en un million
Vous n'en trouvez pas trois de bons.
La belle loterie!

Ç'á pei qu'antan, le cœur m'an saigne;
Le monde au vice át échaiti.
Devein-vo po lu tan páti ?
  Ai n'an étò pa daigne.

Ai sanne, ai le voi si maussaige,
Que vo n'y sein venun jaimoi.
Vos y revarrein bé çan foi
  San gaigné daivantaige.

C'est pis que jamais, le cœur m'en saigne;
Le monde au vice est affriandé.
Deviez-vous pour lui tant pâtir?
  Il n'en était pas digne.

Il semble, à le voir si mal-sage,
Que vous n'y soyez venu jamais.
Vous y reviendriez bien cent fois
  Sans gagner davantage.

XI. NOEI.

SU L'AR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je n'ôblirai jaimoi le próne
Que devé Noei, l'an passai,
Note Curé Messire Antone
No fi du Prôféte Élizai.

Ce fu, no disò-t-i, mé fraire,
Un Prôféte, ma dé pu gran,
Çan miracle an éne heure ai faire
Ne li coutein non pu que ran.

Lé ville an étein ébouïe,
Lé Prince li fezein lai cor ;
Es éveugle ai baillò l'ouïe.
El airò fai voi clar ein sor.

Au Mon-Carmai an grant aprousse
Éne fanne ali le queri :
Vené, fit-elle, ai lai récousse ;
Mon prôve anfan vén de meuri.

Pai ! couzé-vo, di le Prôféte ;
Mon clar le tireré de lai,
An li bôtan dessu lai téte
Mon baton d'ormeá que velai.

XI. NOEL.

SUR L'AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je n'oublierai jamais le prône
Que devers Noël, l'an passé,
Notre Curé Messire Antoine
Nous fit du Prophète Élizée.

Ce fut, nous disait-il, mes frères,
Un Prophète, mais des plus grands.
Cent miracles en une heure à faire
Ne lui coûtaient non plus que rien.

Les villes en étaient ébahies,
Les Princes lui faisaient la cour;
Aux aveugles il donnait l'ouïe,
Il aurait fait voir clair un sourd.

Au Mont-Carmel en grande hâte
Une femme alla le chercher :
Venez, fit-elle, à l'aide;
Mon pauvre enfant vient de mourir.

Paix! apaisez-vous, dit le prophète;
Mon clerc le tirera de là,
En lui mettant dessus la tête
Mon bâton d'ormeau que voilà.

Vote clar gairirò pranture,
Di lai fanne, ein peti bobo;
Ma por éne pairoille cure,
Vené, ce n'á pa trô de vo.

El y fu don, et dan lai chambre
Voù gizò le peti garçon,
Ai trôvi qu'el aivò lé mambre
Deijai pu froi que dé glaiçon.

Ai varulle aussitó lai pote,
Et peù, montan dessu le lei,
S'y récrepissi de tei sote
Qu'ai devin pu cor d'ein quatei.

Eüille contre eüille, paite ai paite,
Lofre ai lofre su le peti,
Pei su pei, san autre recette,
Ai fi si bé qu'ai l'échauffi.

D'aibor l'anfan baaille, rebaaille,
Cleignôte, grimôle, s'étan,
Etarnuë, anfin se révaille,
Se leuve, et charche sai mamman.

Velai, dizò Messire Antone,
L'imaige du Varbe fai char.
Je vo vai, san beácô de pone,
Montrai qu'ai n'á ran de si clar.

Votre clerc guérirait peut-être,
Dit la femme, un petit bobo ;
Mais pour une pareille cure,
Venez, ce n'est pas trop de vous.

Il y fut donc, et dans la chambre
Où gisait le petit garçon,
Il trouva qu'il avait les membres
Déjà plus froids que des glaçons.

Il verrouille aussitôt la porte,
Et puis, montant dessus le lit,
S'y raccroupit de telle sorte
Qu'il devint plus court d'un quart.

OEil contre œil, patte à patte,
Lèvre à lèvre sur le petit,
Pied sur pied, sans autre recette,
Il fit si bien qu'il l'échauffa.

D'abord l'enfant bâille, rebâille,
Clignotte, grommelle, s'étend,
Éternue, enfin se réveille,
Se lève, et cherche sa maman.

Voilà, disait Messire Antoine,
L'image du Verbe fait chair.
Je vous vais, sans beaucoup de peine,
Montrer qu'il n'est rien de si clair.

Le garcenô qui ressuscite,
N'á-ce pa l'home tô craiché,
Que Jésu-Chri, po sé mérite,
Sauve de lai mor du peiché ?

Le Sain Prôféte qui dévaule
De lai cime du Mon-Carmai,
Ç'á Jésu qui vén dan l'étaule,
Du hau du céleste Palai.

Tô jeuste ai lai taille anfantaigne
Elizai se rétrecissi;
Po no lai Majestai divaigne
Au moime éta se réboissi.

Or, pansé quei fu l'aulegresse
De voi l'anfan révigôtai !
No qui recevon moime graice,
J'an devon bé tretô chantai.

Aidon, po bôtre an train sé fraire
Note bon Curé, tan qu'ai pu,
Le fin premei quemance ai braire...
J'an fire tôt autan que lu.

Le petit garçon qui ressuscite,
N'est-ce pas l'homme tout craché,
Que Jésus-Christ, par ses mérites,
Sauve de la mort du péché?

Le Saint Prophète qui descend
De la cime du Mont-Carmel,
C'est Jésus qui vient dans l'étable,
Du haut du céleste Palais.

Tout juste à la taille enfantine
Élizée se rétrécit;
Pour nous la Majesté divine
Au même état se rabaissa.

Or, pensez quelle fût l'allégresse
De voir l'enfant ravigoté!
Nous qui recevons même grâce,
Nous en devons bien tous chanter.

Alors, pour mettre en train ses frères
Notre bon Curé, tant qu'il put,
Le fin premier commence à braire...
Nous en fîmes tout autant que lui.

XII. NOEÏ.

SU L'AR : *De Léandre.*

Je ne sai voù ç'á que j'ai li
Éne coutume de no peire,
Qui de Noei, ce m'át aivi,
Reprezante bé le mysteire.
Le cá venan tôt ai prôpô,
Je vos an vai dire deu mô.

Quan po lé ruë on conduzò
Ai lai pôtance ein mizerable,
Qui, lai torche ai lai main, fezò
An cheminze aimande honorable,
Veci, po le tiré de lai,
Quei fu lai môde an ce tam lai.

Si por aivanture an chemin,
Éne fille aivò le coraige,
Ambraissan le prôve côquin,
D'an requeri le mairiaige;
Éne tei demande ai l'instan
Du licô sauvò le brigan.

Tô de moime si le licô
Étò por éne de cé fille,
Qui tode ai los enfan le cô,
De pô de passai po gaudrille,

XII. NOEL.

SUR L'AIR : *De Léandre.*

Je ne sais où c'est que j'ai lu
Une coutume de nos pères,
Qui de Noël, ce m'est avis,
Représente bien le mystère.
Le cas venant tout à propos,
Je vous en vais dire deux mots.

Quand par les rues on conduisait
A la potence un misérable,
Qui, la torche à la main, faisait
En chemise amende honorable,
Voici, pour le tirer de là,
Quelle fut la mode en ce temps-là.

Si par aventure en chemin,
Une fille avait le courage,
Embrassant le pauvre coquin,
D'en requérir le mariage,
Une telle demande à l'instant,
Du licou sauvait le brigand.

Tout de même si le licou
Etait pour une de ces filles,
Qui tordent à leurs enfants le cou,
De peur de passer pour débauchées,

Un garçon qui lai requérò,
An l'épouzan lai délivrò.

Bone jan, de vo-moime, i croi,
Vos antandé lai pairaibôle;
Po lai forme ici tôtefoi
Je serai le moitre d'écôle,
Et vo dirai lé si, lé cá,
Come si vo n'antandein pa.

Cé jan don qu'on meune au gibai,
Ç'á lai prôve naiture huméne,
An gran daingé po sé méfai
De meuri come éne villéne,
D'éne étrainge sote de mor,
Qui tuò l'áme aivô le cor.

Dei le Peire aivò contre lei
Prononçai lai tarbe santance;
D'ôfice le Diale aivò jei
An anfar plantai lai pôtance :
Ç'an étò fai si Jésu-Chri
Ne se feusse ôfar po mairi.

Por épozai l'humanitai
Su tarre el é velu déçandre.
Je peuvon, graice ai sé bontai,
No dire tô récou de pandre.
Chantons-an Noei bel et bé :
J'airein san lu chantai Salvé.

Un garçon qui la requérait,
En l'épousant la délivrait.

Bonnes gens, de vous-mêmes, je crois,
Vous entendez la parabole ;
Pour la forme ici toutefois
Je serai le maître d'école ;
Et vous dirai les *si*, les *cas*,
Comme si vous n'entendiez pas.

Ces gens donc qu'on mène au gibet,
C'est la pauvre nature humaine,
En grand danger pour ses méfaits
De mourir comme une vilaine,
D'une étrange sorte de mort,
Qui tuait l'ame avec le corps.

Dieu le Père avait contre elle
Prononcé la terrible sentence ;
D'office le Diable avait déjà
En enfer planté la potence :
C'en était fait, si Jésus-Christ
Ne se fût offert pour mari.

Pour épouser l'humanité
Sur terre il a voulu descendre.
Nous pouvons, grâce à ses bontés,
Nous dire tous *sauvés de pendre*,
Chantons-en Noël bel et bien :
Nous aurions sans lui chanté *Salve*.

XIII. NOEI.

SU L'AR : *Si la cruelle se rit de moi.*

DIALOGUE

UN BORGEI, SAI FANNE, LAI VIERGE.

LE BORGEI.

— Fanne, coraige,
Le Diale á mor ;
Aipré l'oraige
J'on lé beá jor.
Dei pré d'ici repôze ammaillôtai
Su lai fretille ;
Lés Ainge ai force de chantai
S'an égôzille,
Tôt an fremille.

LAI FANNE.

— Çai, mai gorgeire,
Mon jazeran,
Mai clarceleire,
Mon goudô blan.
Gai, marchon gai, tôjor gai, n'o pa pô
Que je m'éréte ;
Je meur de voi ce garcenô,
Don no Prôféte
Fon tan de féte.

XIII. NOEL.

SUR L'AIR : *Si la cruelle se rit de moi.*

DIALOGUE

UN BERGER, SA FEMME, LA VIERGE.

LE BERGER.

— Femme, courage,
Le Diable est mort;
Après l'orage,
Nous avons les beaux jours.
Dieu près d'ici repose emmailloté
Sur la paille;
Les Anges à force de chanter
S'en égosillent,
Tout en retentit.

LA FEMME.

— Çà, ma gorgère,
Mon collier tissu,
Mon clavier,
Mon jupon plissé blanc.
Gais, marchons gais, toujours gais, n'aie pas peur
Que je m'arrête;
Je meurs de voir ce petit garçon,
Dont nos Prophètes
Font tant de fêtes.

LE BORGEI.

— Vé sai cabane
Dreusson no pá,
Antan-tu l'áne
Qui fai hin, ha?
Antron. Dei gar! bon jor, moitre Jozai,
Daime Mairie,
Je venon po voi, s'ai vô plai,
Le Fru de vie,
Note Messie.

LAI FANNE.

— Su son vizaige
Tô clar on li
Que ç'á l'ôvraige
Du Saint-Espri :
Ç'á po le seur un vrai Dei tô naquai.
Voù son sé gade?
On antre ché lu san côquai,
Poin d'haulebade,
De rebufade.

LE BORGEI.

— Ç'a lai figure
Du Cier ôvar.
Pu de clôture,
Pu de rampar.
Je trôveron san senai, san raclai,
Tôte ébanée,
Lai pote de ce gran palai,

LE BERGER.

— Vers sa cabane
Dressons nos pas;
Entends-tu l'âne
Qui fait hin, ha ?
Entrons : Dieu gard'! bonjour, maître Joseph,
Dame Marie,
Nous venons pour voir, s'il vous plaît,
Le Fruit de vie,
Notre Messie.

LA FEMME.

— Sur son visage
Tout clair on lit
Que c'est l'ouvrage
Du Saint-Esprit :
C'est pour le sûr un vrai Dieu tout craché.
Où sont ses gardes ?
On entre chez lui sans heurter ;
Point de hallebardes,
De rebuffades.

LE BERGER.

— C'est la figure
Du Ciel ouvert.
Plus de clôture,
Plus de remparts.
Nous trouverons sans sonner, sans racler,
Toute grande ouverte,
La porte de ce grand palais,

Qui tan d'année
Fu condannée

TO DEU ANSANNE.

— Vierge parfaite,
Je vos ofron
Quatre baivaite,
Deu culoron.
Je ne serein faire que dé prezan
De trois ôbôle.
C'á dan lé main dé graipeignan
Que lé pistôle,
Les écu rôle.

LAI VIERGE.

— Côple bénie,
Le saint Anfan
Vo remarcie;
Il á contan.
Ce n'á pi l'or, ni l'arjan, croyé-moi,
Qui l'éfriande.
Un grain de moutade de foi,
Velai l'ôfrande
Qu'ai vo demande.

Qui tant d'années
Fut condamnée.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

— Vierge parfaite,
Nous vous offrons
Quatre bavettes,
Deux *collerons*.
Nous ne saurions faire que des présents
De trois oboles.
C'est dans les mains des grapignans
Que les pistoles,
Les écus roulent.

LA VIERGE.

— Couple béni,
Le saint Enfant
Vous remercie;
Il est content.
Ce n'est ni l'or, ni l'argent, croyez-moi,
Qui l'affriandent.
Un grain de moutarde de foi,
Voilà l'offrande
Qu'il vous demande.

XIV. NOEI.

Po lai conversion de Blaizôte, et de Gui, son aimin
faite vé ce sain tam.

SU L'AR : *Quitte ta musette.*

Vé Noei, Blaizôte,
Jaidi si joliôte,
Vé Noei, Blaizôte,
(Come tô chainge anfin !)
Véille et cassée,
Bé confessée,
Prin lai pansée,
Por ein maitin,
De rompre aivô Gui son aimin.

« Quitton, li fi-t-elle,
Le monde et sai sequelle,
Quitton, li fi-t-elle,
Le monde san retor.
Le Fru de vie,
Né de Mairie,
Nos y convie
Ai ce sain jor;
El á tam qu'ai só le pu for.

« Devé lu, j'anraige,
Véille, peute et maussaige,

XIV. NOEL.

Pour la conversion de Blaizotte, et de Gui, son ami, faite vers ce saint temps.

SUR L'AIR : *Quitte ta musette.*

Vers Noël, Blaizotte,
Jadis si joliette,
Vers Noël, Blaizotte,
(Comme tout change enfin!)
Vieille et cassée,
Bien confessée,
Prit la pensée,
Par un matin,
De rompre avec Gui son ami.

« Quittons, lui fit-elle,
Le monde et sa séquelle,
Quittons, lui fit-elle,
Le monde sans retour.
Le Fruit de vie,
Né de Marie,
Nous y convie
En ce saint jour ;
Il est temps qu'il soit le plus fort.

« Devers lui, j'enrage,
Vieille, laide et mal-sage,

Devé lu, j'anraige
De me tonai si tar.
J'ai tor san dôte ;
Toi seul u tôte
Lai meire-gôte :
Lu, po sai par,
N'airé mazeù ran que le mar.

« Quant i me récode
De no di, de no bode,
Quant i me récode
De note trigori ;
J'an ai tan d'onte,
Que je m'éponte
D'an randre conte ;...
Fau-t-i meuri
L'ame noire et lé cheveu gri !

« Duran tan d'année
Que tu m'é gouvanée,
Duran tan d'année,
Combé j'on fai lé fô !
An caichenôte,
Que de pinçôte !
Que d'aimorôte !
Ha ! ç'an á trô !..
J'on de quoi gemi note sô.

« Áu pié dei lai Creiche,
Pleuron, laivon no teiche,

Devers lui, j'enrage
De me tourner si tard.
J'ai tort sans doute;
Toi seule eus toute
La mère-goutte :
Lui, pour sa part,
N'aura désormais rien que le marc.

« Quand je me souviens
De nos dits, de nos bourdes,
Quand je me souviens
De notre désordre;
J'en ai tant de honte
Que je m'épouvante
D'en rendre compte;...
Faut-il mourir
L'ame noire et les cheveux gris!

« Durant tant d'années
Que tu m'as gouvernée,
Durant tant d'années,
Combien nous avons fait les fous!
En cachette,
Que de *pinceries!*
Que de caresses!
Ah! c'en est trop....
Nous avons de quoi gémir notre saoûl.

« Au pied de la Crèche,
Pleurons, lavons nos tachés,

Au pié de lai Creiche,
Prion le saint Anfan.
Le cœur san fointe,
Parcé de pointe,
Lé deu main jointe,
Prion-le tan,
Que de noir ai no rande blan.

« J'ai queique retaille,
Qu'ai fau que je li baille,
J'ai queique retaille,
Prôpe ai l'ammaillôtai.
J'ai po sai Meire
Queique jateire,
Queique braisseire;
Et po Jozai
Ton bôno qui m'á demeurai.

« Toi qui fai dé rime
Que lai Roulôte estime,
Toi qui fai dé rime,
Ofre li dé chanson.
Su lai paváne,
Su lai bôcáne,
Son beu, son áne
An danseron;
Lu dormiré petétre au son.

« Ai vén ai note eido,
Prôfiton du remeide,

Au pied de la Crèche,
Prions le saint Enfant.
Le cœur sans feinte,
Percé de pointes,
Les deux mains jointes,
Prions-le tant,
Que de noirs il nous rende blancs.

« J'ai quelques retailles
Qu'il faut que je lui donne;
J'ai quelques retailles
Propres à l'emmailloter.
J'ai pour sa Mère
Quelques jarretières,
Quelques brassières;
Et pour Joseph
Ton bonnet qui m'est resté!

« Toi qui fais des rimes
Que la Roulotte estime,
Toi qui fais des rimes,
Offre-lui des chansons.
Sur la pavane,
Sur la bocane,
Son bœuf, son âne,
En danseront;
Lui dormira peut-être au son.

« Il vient à notre aide,
Profitons du remède;

Ai vén ai note eide,
Aimin, sauve qui peu!
Mé jor s'anvôle,
Lé tén s'écôle;
Songe ai ton rôle,
Et que tô deu
Je son sú le moime lizeu. »

Gui, don le cœur tarre
Ne peuvò se déparre,
Gui, dont le cœur tarre
Tenoo encor au glu,
An fin fignelle,
Su le môdelle
De sai donzelle,
Po son salu,
Fi de nécessitai vatu.

An réjoüissance
D'éne tei repantance,
An réjoüissance
Loüon le Fi de Dei.
Ç'á lai droiture;
Por moi, je jure,
Et je rejure
Mon grain de sei,
Que j'an dirai tôjor Noei.

Il vient à notre aide,
Ami, sauve qui peut!
Mes jours s'envolent,
Les tiens s'écoulent;
Songe à ton rôle,
Et que tous deux
Nous sommes sur le même penchant. »

Gui, dont le cœur tendre
Ne pouvait se déprendre,
Gui, dont le cœur tendre
Tenait encore à la glu,
En fin finale,
Sur le modèle
De sa donzelle,
Pour son salut,
Fit de nécessité vertu.

En réjouissance
D'une telle repentance,
En réjouissance
Louons le Fils de Dieu.
C'est la droiture;
Pour moi, je jure,
Et je rejure
Mon grain de sel,
Que j'en dirai toujours Noël.

XV. NOEI.

LE NOEI DÉ PRINCE.

SU L'AR : *Laire la, laire lan lère.*

Veci l'Aivan, chanton Noei.
Ain ce sain tam le Fi de Deï
Sor po no d'éne Vierge Meïre.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Dé Sôverain de Chretiantai
Pu dé troi quar se son bôtai
Po l'alai voi dan sai chaumeire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Seugu d'éne épluante cor,
Loüi-Quatoze antre d'aïbor,
Tôjor bé var por ein gran-peire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Le roi d'Espaigne graiveman
Beni le Nôveá Testaman,

XV. NOEL.

LE NOEL DES PRINCES.

SUR L'AIR : *Laire la, laire lan lère.*

Voici l'Avent, chantons Noël.
En ce saint temps le Fils de Dieu
Sort pour nous d'une Vierge Mère.
Laire la, laire lan lère.
Laire la,
Laire lanla !

Des Souverains de Chrétienté
Plus des trois quarts se sont bottés
Pour l'aller voir dans sa chaumière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Suivi d'une éclatante cour,
Louis-Quatorze entre d'abord,
Toujours bien vert pour un grand-père.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Le roi d'Espagne gravement
Bénit le Nouveau Testament,

Et ran graice au Cier du mysteire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Le Saivoyar an bon Françoi
Redôble sés acte de foi,
Ma de foi qui n'á pu ligeire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Jésu grulle, ai li fau du feù;
L'Ampereu sôfle de son meù,
Et ne fai que de lai femeire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Guillaume vén qui sôfle aussi,
Et qui cueùde, quoique poussí,
Qu'ai feré clairé lai fouleire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Bé tó, por y chaufai lo doi,
Danoi, Poulacre, Seuédoi,
Quitteron, dit-i, lo tameire.
Leire la, leire lan lére,

Et rend grâce au Ciel du mystère.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Le Savoyard, en bon Français,
Redouble ses actes de foi,
Mais de foi qui n'est plus légère.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Jésus tremble, il lui faut du feu;
L'Empereur souffle de son mieux,
Et ne fait que de la fumée.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Guillaume vient qui souffle aussi,
Et qui pense, quoique poussif,
Qu'il fera flamber la grand' flamme.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Bientôt, pour y chauffer leurs doigts,
Danois, Polonais, Suédois,
Quitteront, dit-il, leurs tanières.
Laire la, laire lan lère;

Leire la,
Leire lanla !

Ai meune aivô lu po lai main
Les Hôlandoi sé bon aimin,
Qui fornisse au feù lai maiteire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Son béá-fraire le roi Jaço
Crie ai Jésu : Méfié-vo
De ce jüeu de gibeceire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Jésu répon : Vai, ne crain pa ;
Guillaume dedan més Eta,
Ne feré jaimoi de pousseire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Que dire ici de Brandebor ?
Ç'át ein roi qui, bé jeune encor,
N'á pa pró d'étre ai lai lizeire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Laire la,
Laire lanla !

Il mène avec lui par la main
Les Hollandais ses bons amis,
Qui fournissent au feu la matière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Son beau-frère le roi Jacques
Crie à Jésus : Méfiez-vous
De ce joueur de gibecière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Jésus répond : Va, ne crains pas ;
Guillaume dans mes Etats
Ne fera jamais de poussière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la
Laire lanla !

Que dire ici de Brandebourg ?
C'est un roi qui, bien jeune encor,
N'est pas près d'être à la lisière.
Laire la, laire lan lère,
Laire là,
Laire lanla !

Je ne scerò dire non pu
Ce que Moyance é rézôlu,
Côlogne, Traive, ni Baiveire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Ma je sai bé qu'au Portugoi
Jésu diré : *Piarre, croi-moi,*
Au foreâ laisse tai raipeire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Génoi, Flôrantin, Pantalon,
Vorein bé, plian le genon,
Ne pa déplié lai banneire.
Leire la, leire lan lére.
Leire la,
Leire lanla !

Lé Suisse grossiron le train
De queicun dé Prince en chemin,
Qui poiré lai dépanse enteire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Cléman-Onze é pié du Pôpon,
Por ôbteni lai poi, dit-on,

Je ne saurais dire non plus
Ce que Mayence a résolu,
Cologne, Trèves, ni Bavière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Mais je sais bien qu'au Portugais
Jésus dira : *Pierre, crois-moi,*
Au fourreau laisse ta rapière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla!

Génois, Florentins, Vénitiens,
Voudraient bien, pliant le genou,
Ne pas déployer la bannière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla!

Les Suisses, grossiront le train
De quelqu'un des Princes en chemin,
Qui payera la dépense entière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla!

Clément- Onze aux pieds du Poupon,
Pour obtenir la paix, dit-on,

Se feré potai dan sai cheire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Ma j'ai bé pô que, tô fâché,
Po no pugni de no peiché,
L'Anfan ne réponde au Sain-Peire :
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla !

Se fera porter dans sa chaise.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla!

Mais j'ai bien peur que, tout fâché,
Pour nous punir de nos péchés,
L'Enfant ne réponde au Saint-Père :
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla!

XVI. NOEI.

PRIERE PO LAI POI.

SU L'AR : *De Jean de Vert.*

Aujodeù que Noei devrò
  Régaudi no corée,
Hailà ! lai poi lon-tan po no
  A pranture antarrée.
L'Ampire at armai jeusqu'é dan;
Ç'á pei que ce n'étò du tam
De Jan de Var, de Jan de Var,
De Jan de Var, de Jan de Var.

Porquei diantre ansin rélemai
  Le feù dessu lai tarre?
Lé jan son bén anvairimai
  De no rebôtre an garre.
Ne porron-je, come autrefoi,
Au bó de Vincéne revoi
Cé Jan de Var? cé Jan de Var?
Cé Jan de Var? cé Jan de Var?

Vou baillé-no, beá sire Dei,
  Lai poi tan demandée,
Vou dan no côfre ai plein penei,
  De l'or tô des andée.

XVI. NOEL.

PRIÈRE POUR LA PAIX.

SUR L'AIR : *De Jean de Vert.*

Aujourd'hui que Noël devrait
  Réjouir nos corées,
Hélas! la paix longtemps pour nous
  Est peut-être enterrée.
L'Empire est armé jusqu'aux dents;
C'est pis que ce n'était du temps
De Jean de Vert, de Jean de Vert,
De Jean de Vert, de Jean de Vert.

Pourquoi diantre ainsi rallumer
  Le feu sur la terre?
Les gens sont bien envenimés
  De nous remettre en guerre.
Ne pourrons-nous, comme autrefois,
Au bois de Vincennes revoir
Ces Jean de Vert? ces Jean de Vert?
Ces Jean de Vert? ces Jean de Vert?

Ou donnez-nous, beau sire Dieu,
  La paix tant demandée,
Ou dans nos coffres à pleins paniers
  De l'or en abondance.

Ai nos an fau dé benáton
Po détrure lé rejeton
De Jan de Var, de Jan de Var,
De Jan de Var, de Jan de Var.

Lé Maige vo fire prezan
D'ançan, d'or et de myére.
Je n'aivon pa bezoin d'ançan,
Loüi n'an manque guére.
Lai myére ambaume lé chanei;
Je lai laisson bé velantei
Ai Jan de Var, ai Jan de Var,
Ai Jan de Var, ai Jan de Var.

Po l'or, ai serò de saizon.
Que n'on-je queique Maige,
Qui nos an épote ai foizon?
J'an ferein bon uzaige.
Je ne no trôverein pa cor;
Je ne maudirein pa si for
Lé Jan de Var, lé Jan de Var,
Lé Jan de Var, lé Jan de Var.

El á vrai, gran Dei, j'estimon
Que l'Aigle airé du peire.
Victor, Cateigna, Vaudémon,
Son troi brave raipeire.
Villeroi, poussan son bidai,
Feré bé dé Reitre vredai

Il nous en faut des bannetons
Pour détruire les rejetons
De Jean de Vert, de Jean de Vert,
De Jean de Vert, de Jean de Vert.

Les Mages vous firent présent
  D'encens, d'or et de myrrhe.
Nous n'avons pas besoin d'encens,
  Louis n'en manque guère.
La myrrhe embaume les charniers ;
Nous la laissons bien volontiers
A Jean de Vert, à Jean de Vert,
A Jean de Vert, à Jean de Vert.

Pour l'or, il serait de saison.
  Que n'avons-nous quelque Mage,
Qui nous en apporte à foison ?
  Nous en ferions bon usage.
Nous ne nous trouverions pas courts ;
Nous ne maudirions pas si fort
Les Jean de Vert, les Jean de Vert,
Les Jean de Vert, les Jean de Vert.

Il est vrai, grand Dieu, nous estimons
  Que l'Aigle aura du pire.
Victor, Catinat, Vaudemont,
  Sont trois braves rapières.
Villeroi, poussant son bidet,
Fera bien des Reitres fuir

Vé Jan de Var, vé Jan de Var,
Vé Jan de Var, vé Jan de Var.

Ma lai garre ne fu jaimoi,
  Saigneur, ein bon refuge.
Du tombeá rémené lai poi,
  Forrés-y le graibuge.
Qu'el y sò si bén épôti,
Qu'ai n'an peusse non pu soti
Que Jan de Var, que Jan de Var,
Que Jan de Var, que Jan de Var.

FIN DÉ NOEÏ DE LAI ROULOTE.

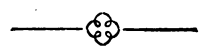
Vers Jean de Vert, vers Jean de Vert,
Vers Jean de Vert, vers Jean de Vert.

Mais la guerre ne fut jamais,
  Seigneur, un bon refuge.
Du tombeau ramenez la paix,
  Fourrez-y le grabuge.
Qu'il y soit si bien aplati,
Qu'il n'en puisse non plus sortir
Que Jean de Vert, que Jean de Vert,
Que Jean de vert, que Jean de Vert.

FIN DES NOELS DE LA ROULOTTE.

NOEI

Compôzai l'an MDCC, an lai ruë du Tillô.



I. NOEI.

SU L'AR : *Robin turelure.*

An l'honeur du Fi de Dei,
Qui récheti lai naiture,
Ai ce sain jor de Noei,
Ture-lure,
Chanton maugrai lai froidure :
Noei ture-lure-lure.

D'éne creiche ai fi son brei,
Son pálai d'éne mazure,
D'ein glô de paille son lei,
Ture-lure,
D'ein chifon sai couvature :
Noei ture-lure-lure.

NOELS

Composés l'an 1700, dans la rue du Tillot.

I. NOEL.

SUR L'AIR : *Robin turelure.*

En l'honneur du Fils de Dieu,
Qui racheta la nature,
En ce saint jour de Noël,
Ture-lure,
Chantons malgré la froidure :
Noël ture-lure-lure.

D'une crèche il fit son berceau,
Son palais d'une masure,
D'une botte de paille son lit,
Ture-lure,
D'un chiffon sa couverture :
Noël ture-lure-lure.

Ai n'aivò fcù ni sarman
Po réchaufai sai charnure;
Lai bize, et lé quatre van,
Ture-lure,
Li sôflein des anjaulure:
Noei ture-lure-lure.

Lé mau qu'el é supotai
On sauvai lai créature;
Ç'á ce qui no fai chantai,
Ture-lure;
J'an dessaron no ceinture:
Noei ture-lure-lure.

Alon, gai! sauton, danson
An çan joyeuse pôsture;
Por élongé lai chanson,
Ture-lure,
Émasson dé rime an ure:
Noei ture-lure-lure.

L'ar an á bé jôliai;
Tô lé lanturlu-lanture,
Lé flon-flon, lé triolai,
Ture-lure,
Jaimoi n'on vaillu, pranture:
Noei ture-lure-lure.

I cueùde po le çartain
Que, non san queique brôdure,

Il n'avait feu ni sarment
Pour réchauffer sa *charnure;*
La bise, et les quatre vents,
Ture-lure,
Lui soufflaient des engelures :
Noël ture-lure-lure.

Les maux qu'il a supportés
Ont sauvé la créature;
C'est ce qui nous fait chanter,
Ture-lure;
Nous en desserrons nos ceintures:
Noël ture-lure-lure.

Allons, gais! sautons, dansons
En cent joyeuses postures;
Pour allonger la chanson,
Ture-lure,
Amassons des rimes en *ure :*
Noël ture-lure-lure.

L'air en est bien joliet;
Tous les lanturlu-lanture,
Les flons-flons, les triolets,
Ture-lure,
Jamais n'ont valu, d'aventure :
Noël ture-lure-lure.

Je pense pour le certain
Que, non sans quelque brodure,

De Vizai, le moi prôchain,
Ture-lure,
Feré bôtre en son Marcure :
Noei ture-lure-lure.

Lai Caidémie en respai,
Nonôstan l'impôlissure,
Ai lai faveur du seùjai,
Ture-lure,
N'i feré poin de raiture :
Noei ture-lure-lure.

Si ce Canticle peuvò
Se faire au Louvre ôvature,
Le Roi lu-moime aussitò,
Ture-lure,
Antonnerò, je m'éssure :
Noei ture-lure-lure.

Felipe, son pèti-fi,
Tarré por ein bon augure
Qu'on dize an tô lé paï,
Ture-lure,
Voù rôleré sai voiture :
Noei ture-lure-lure.

Ici le pu vieu penar,
S'ai n'é l'oraille trô dure,
Trepille come un luzar,
Ture-lure,

De Vizé, le mois prochain,
Ture-lure,
Fera mettre en son Mercure :
Noël ture-lure-lure.

L'Académie en respect,
Nonobstant l'incorrection,
A la faveur du sujet,
Ture-lure,
N'y fera point de rature :
Noël ture-lure-lure.

Si ce Cantique pouvait
Se faire au Louvre ouverture,
Le Roi lui-même aussitôt,
Ture-lure,
Entonnerait, je m'assure :
Noël ture-lure-lure.

Philippe, son petit-fils,
Tiendra pour un bon augure
Qu'on dise en tous les pays,
Ture-lure,
Où roulera sa voiture :
Noël ture-lure-lure.

Ici le plus vieux pénard,
S'il n'a l'oreille trop dure,
Trépigne comme un lézard,
Ture-lure,

Dó qu'el antan qu'on marmure :
  Noei ture-lure-lure.

Lé Carme, lé Jaicôpin,
Lé Refuge, lés Orsure,
Lé Châtreu, lé Capucin
    Ture-lure,
Chante dedan lo clôture :
  Noei ture-lure-lure.

Ma chantai du bou dé dan,
Ç'á ne chantai qu'an painture.
Ai fau qu'ancor au dedan,
    Ture-lure,
Le cœur chante san fointure :
  Noei ture-lure-lure.

Aivan que je trépassein,
Prion Dei qu'ai no récure,
Aifin qu'ein jor je peussein,
    Ture-lure,
Lai-hau chantai de mezure :
  Noei ture-lure-lure !

Dès qu'il entend qu'on murmure :
Noël ture-lure-lure.

Les Carmes, les Jacobins,
Les Refuges, les Ursulines,
Les Chartreux, les Capucins,
Ture-lure,
Chantent dans leur clôture :
Noël ture-lure-lure.

Mais chanter du bout des dents,
C'est ne chanter qu'en peinture.
Il faut qu'encore au dedans,
Ture-lure,
Le cœur chante sans feinte :
Noël ture-lure-lure.

Avant que nous trépassions,
Prions Dieu qu'il nous écure,
Afin qu'un jour nous puissions,
Ture-lure,
Là-haut chanter en mesure :
Noël ture-lure-lure !

II. NOEI.

SU L'AR : *Du grand Saucour.*

Man Dei ! que d'anvie
Je pote ai cé borgei ,
Que le Fru de vie
Ché lu vi lé premei !
Lés Ainge lo baillire
Le bal tô po ran ,
Et l'Anfan
Qu'ai saluïre
Fit bon vizaige ai lo maigre prezan.

On peu, sans qu'on raille,
Dire, come el á vrai ,
Le tam dé morvaille ,
Que ce fu cetu-lai.
Su lé mon, su lé pléne
Volein Chérubin ,
Séraifin
Ai lai dôzéne ;
Ma mointenan ai crainde le serin.

De bonne foteùgne ,
Si le benoî Jésu
Eusse autan de leùgne
Vicu qu'el airò pu ,

II. NOEL.

SUR L'AIR : *Du grand Saucour.*

Mon Dieu! que d'envie
Je porte à ces bergers,
Que le Fruit de vie
Chez lui vit les premiers!
Les Anges leur donnèrent
Le bal tout pour rien,
Et l'Enfant
Qu'ils saluèrent
Fit bon visage à leurs maigres présents.

On peut, sans qu'on raille,
Dire, comme il est vrai,
Le temps des merveilles,
Que ce fut celui-là.
Sur les monts, sur les plaines
Volaient Chérubins,
Séraphins
A la douzaine;
Mais maintenant ils craignent le serein.

De bonne fortune,
Si le bénin Jésus
Eût autant de lunes
Vécu qu'il aurait pu,

Du Jodain lai riveire
N'eusse pa tôjor,
Su sé bor,
Vu lai lemeire
Que l'Ouche airò vu petétre ai son tor.

Qu'ici dan lé ruë,
Quant el airò passai,
De jan ai sai vuë
Se serein émassai!
De l'eüille et de l'oraille
On l'airò suvi
Tô ravi.
Su lé muraille
Le gró Cancoin sans pô airò gravi.

Chécun du Messie
Se ferò pain briô;
On ne voirò mie
Dé prôçai d'Aubriô.
Pu de morcei de fille,
Ni pu de brelan,
De boucan;
És équeville
On champerò lé mouche, et lé ruban.

Au fon de nos ame
Réchaufai lai vatu,
Emoti lé flame
De l'aimor défandu,

Du Jourdain la rivière
N'eût pas toujours,
Sur ses bords,
Vu la lumière
Que l'Ouche aurait vue peut-être à son tour.

Qu'ici dans les rues,
Quand il aurait passé,
De gens à sa vue
Se seraient amassés!
De l'œil et de l'oreille
On l'aurait suivi
Tout ravi.
Sur les murailles
Le gros Cancoin sans peur aurait gravi.

Chacun du Messie
Se ferait *du nanan;*
On ne verrait mie
Des procès d'Aubriot.
Plus de marchands de filles,
Ni plus de brelans,
De boucans;
Aux balayures
On jetterait les mouches, et les rubans.

Au fond de nos ames
Réchauffer la vertu,
Amortir les flammes
De l'amour défendu,

Ce serò note ôvraige,
Et l'on n'airò poin
D'autre soin
Que d'être saige :
Mai foi ! lai ville an airò gran bezoin !

Ce serait notre ouvrage,
Et l'on n'aurait point
D'autre soin
Que d'être sage:
Ma foi! la ville en aurait grand besoin!

III. NOEI.

SU L'AR : *Bannissons la mélancolie*, etc.

Vo trôqué le séjor des Ainge,
Anpor quoi? ç'át anpor eine grainge;
Le trôc át étrainge.
Vos étein si bén ai vote aize.
On n'á pa ché no,
Beá Dei, ne vo déplaize,
Aussi bé qu'on á ché vo.

Contre vo troi faus éscogrife,
Troi sacar, Pilate, Anne et Caïfe
Eguze lo grife.
Peut-on voi, sans an étre greigne,
Qu'ein aigneá si dou,
Ignôçamman s'an veigne
Bôtre ai lai gorge du lou?

J'aivon fai dé faute si lode,
Et potan vote miséricode
Su no se débode!
Lai bontai don vote ame á pléne,
Ne réparme pa
Jeusqu'au san de vo véne,
Et le tô po dés ingra!

III. NOEL.

SUR L'AIR : *Bannissons la mélancolie*, etc.

Vous troquez le séjour des Anges,
Contre quoi? c'est contre une grange;
Le troc est étrange.
Vous étiez si bien à votre aise.
On n'est pas chez nous,
Beau Dieu, ne vous déplaise,
Aussi bien qu'on est chez vous.

Contre vous trois faux escogriffes,
Trois pendards, Pilate, Anne et Caïphe
Aiguisent leurs griffes.
Peut-on voir, sans en être triste,
Qu'un agneau si doux,
Innocemment s'en vienne
Mettre à la gorge du loup?

Nous avons fait des fautes si lourdes,
Et pourtant votre miséricorde
Sur nous se déborde!
La bonté dont votre ame est pleine,
N'épargne pas
Jusqu'au sang de vos veines,
Et le tout pour des ingrats!

IV. NOEI.

SU L'AR : *Tranquilles cœurs*, etc.

Lor que po no révigôtai,
Jésu prin naissance su tarre,
Dite-me voai, anfan gátai,
An quei leù ç'á qu'ai lai vin parre ?
Ce ne fu pa dezô ein suparbe lambri ;
Ce fu dan ein taudi.

Le pôvre geite que c'étò !
Deu béte y éborgein ai pone.
L'éne de longue oraille aivò,
Et l'autre aivò de longue cone.
Velai le bel androi voù s'á venun plantai
Sai daigne Majestai !

Éne piarre fu son coussin,
Ein bôteá de foin son oüaite.
Tô dogne que sé mambre étein,
Ene creiche fu sai couchaite.
Aivò-t-i come vo, Quiétiste nôveá,
Tan de soin de sai peá ?

Né po lai Croi, né po sôfri,
El y meur an poyan no daite :
Vos autre meuré san meuri,
Antre lé brai de vo parfaite.
Lu por se ranfraichi n'é que du chicotin,
Vo que du Cham-Batin !

IV. NOEL.

SUR L'AIR : *Tranquilles cœurs*, etc.

Lorsque pour nous ravigoter,
Jésus prit naissance sur terre,
Dites-moi *voir*, enfants gâtés,
En quel lieu c'est qu'il la vint prendre?
Ce ne fut pas dessous un superbe lambris;
Ce fut dans un taudis.

Le pauvre gîte que c'était!
Deux bêtes y logeaient à peine.
L'une de longues oreilles avait,
Et l'autre avait de longues cornes.
Voilà le bel endroit où s'est venu planter
Sa digne Majesté!

Une pierre fut son coussin,
Une botte de foin son ouate.
Tout sensibles que ses membres étaient,
Une crèche fut sa couchette.
Avait-il comme vous, Quiétistes nouveaux,
Tant de soin de sa peau?

Né pour la Croix, né pour souffrir,
Il y meurt en payant nos dettes :
Vous autres mourez sans mourir
Entre les bras de vos parfaites.
Lui pour se rafraîchir n'a que du chicotin,
Vous que du Chambertin!

V. NOEI.

SU L'AR : *De Joconde.*

Adam nos aivò mácherai ;
J'aivein l'ame si noire,
Qu'i n'étein pa daigne d'antrai
Dan lai moizon de gloire.
Je ressanblein, anfan maudi,
Ai dé groin d'écraimore;
Ma, graice ai Jésu, no vequi
Tretô nai come un vore.

Ç'á vote mor, beá sire Dei,
Qui met l'home ai l'essôte ;
Aussi tôjor devé Noei,
Je pleure ai grosse gôte,
Quant i songe, ai taule éssetai,
An maingean de lai foisse,
Qu'éne pome vos é coutai
Mointe poire d'angoisse.

Pandan lai froidure, an ein coin
De grainge délaibrée,
Vo no vené voi su du foin :
Dieu ! quei branne d'antrée !
An Croi, le dò tô déchiré,
Le fron bodai d'otie,
Antre deu brigan vo meuré ;
Quei branne de sotie !

V. NOEL.

SUR L'AIR : *De Joconde.*

Adam nous avait mâchurés;
Nous avions l'ame si noire,
Que nous n'étions pas dignes d'entrer
Dans la maison de gloire.
Nous ressemblions, enfants maudits,
A des groins d'écumoire;
Mais, grâce à Jésus, nous voilà
Tous nets comme un verre.

C'est votre mort, beau sire Dieu,
Qui met l'homme à l'abri;
Aussi toujours devers Noël,
Je pleure à grosses gouttes,
Quand je songe, à table assis,
En mangeant de la *fouace*,
Qu'une pomme vous a coûté
Mainte poire d'angoisse.

Pendant la froidure, en un coin
De grange délabrée,
Vous nous venez voir sur du foin :
Dieu! quel branle d'entrée!
En Croix, le dos tout déchiré,
Le front bordé d'orties,
Entre deux brigands vous mourez :
Quel branle de sortie!

VI. NOEI.

SU L'AR DE L'ÔVATURE DE BÉLÉRÔFON.

Lucifar
N'á pa si gran clar
Qu'on panseroo.
El á si béte qu'ai croyoo
Que Dei varoo
An grant éproo;
Qu'ai poteroo
Et l'or et lai soo;
Que le moindre roo
Qui vireroo
Su sé lochefroo,
Scrò dé geleignôte de boo.
De tô loin qu'ai vi Baltazar,
Melkior, Gaspar,
Épotai lo prezan
É genon d'un chetit anfan,
Qui grullò, qui claquò dé dan,
Ai se môqui de lor,
Dizan : Velai de gran butor;
Un garcenô
San baibillô,
Un hairai de gredin
É bé lai meigne d'un Daufin !
Ma quan Dei, lassai de se caiché,
S'ambruï de próché;

VI. NOEL.

SUR L'AIR DE L'OUVERTURE DE BELLÉROPHON.

Lucifer
N'est pas si grand clerc
Qu'on penserait.
Il est si bête qu'il croyait
Que Dieu viendrait
En grand apprêt ;
Qu'il porterait
Et l'or et la soie;
Que le moindre rôt
Qui tournerait
Sur ses léchefrites,
Serait des gélinottes de bois.
De tout loin qu'il vit Balthazar,
Melchior, Gaspard ,
Apporter leurs présents
Aux genoux d'un chétif enfant,
Qui tremblait, qui claquait des dents ,
Il se moqua d'eux,
Disant : Voilà de grands butors;
Un petit garçon
Sans bavette,
Un enfant de malheureux
A bien la mine d'un Dauphin !
Mais quand Dieu , lassé de se cacher,
Se mit en train de prêcher;

Que su le Mon Talbor en l'ar,
Ai reluzi come ein quelar;
Qu'ai redreussi lé billar,
Fi voi lés éveùgle clar :
Le Diále,
Émorvaillai
De tô celai,
Santi que son cá étò sále,
Et vite au fin fon d'anfar
Cori, san dire mô, se meussai tô camar.

Que sur le Mont Thabor en l'air,
Il reluit comme un feu-follet;
Qu'il redressa les boiteux,
Fit voir les aveugles clair :
Le Diable,
Emerveillé
De tout cela,
Sentit que son cas était sale,
Et vite au *fin fond* d'enfer,
Courut, sans dire mot, se cacher tout camard.

VII. NOEI.

SU L'AR : *Oui, je vous dis et vous répète que Marianne*, etc.

Gran Dei, qu'ai bon droi je récláme,
Qui vené récore ici l'áme
De vote prôve sarviteur :
Dévaulan su tarre an parsonne,
Vo me faite bé de l'honeur,
Et vo prené bé de lai pone.

Si du Cier vo quitté le seüille
Po moi, qui ne seù ai vos eüille
Ran qu'ein méchan poüille-revi :
El á jeuste que je m'équite
Et qu'ein jor an vote logi
Je vo rande vote vizite.

VII. NOEL.

SUR L'AIR : *Oui, je vous dis et vous répète que Marianne*, etc.

Grand Dieu, qu'à bon droit je réclame,
Qui venez sauver ici l'ame
De votre pauvre serviteur :
Descendant sur terre en personne,
Vous me faites bien de l'honneur,
Et vous prenez bien de la peine.

Si du Ciel vous quittez le seuil
Pour moi, qui ne suis à vos yeux
Rien qu'un méchant pou mal écrasé :
Il est juste que je m'acquitte,
Et qu'un jour en votre logis
Je vous rende votre visite.

VIII. NOEI.

SU L'AR : *Si le destin te condamne à l'absence.*

Voizin, ç'á fai.
Lé troi messe son dite ;
Deus heure on senai,
Le boudin é couïte,
L'andoüille á próte, allon déjeunai.
Si lai loi Judaïcle
Défan le lar come hérétiele,
Ce n'á pa de moime an Chretiantai.
Maingeon du por frai,
Maingeon; j'airon bru
D'étre pu bon Católicle,
Pu
Je seron frian de gorai.

VIII. NOEL.

SUR L'AIR : *Si le destin te condamne à l'absence.*

Voisin, c'est fait.
Les trois messes sont dites;
Deux heures ont sonné,
Le boudin a hâte,
L'andouille est prête, allons déjeuner.
Si la loi Judaïque
Défend le lard comme hérétique,
Ce n'est pas de même en Chrétienté.
Mangeons du porc frais,
Mangeons; nous aurons bruit
D'être meilleurs Catholiques,
Plus
Nous serons friands de goret.

IX. NOEI.

IMITAI DE CÉ PAIRÔLE FRANÇOISE DE MONSIEU UN TEI.

AN FRANÇOI :

L'Eté nous vantoit l'or de ses riches moissons;
Le gai Printemps de ses fleurs la nuance;
L'Automne de ses fruits étaloit l'abondance;
L'Hiver, hélas! n'avoit que des glaçons.
Mais cette Saison cruelle,
Puisqu'un Dieu naît aujourd'hui,
Va devenir pour nous des saisons la plus belle...
Été, Printemps, Automne, cédez-lui!

AN BORGUIGNON :

SU L'AR DU GRAN BALAI DU ROI : *Ami, voici*, etc.

L'Étai, tô couvar de l'or de sé jaivelle,
S'estime lai pu belle
Antre lé quatre saizon :
L'Étai n'é pa raizon.
Le Printam var et gai
Cueùde, an vatu dé fleur du moi de mai,
Être pu beá que l'Étai.
L'Autonne s'imageigne

IX. NOEL.

IMITÉ DE CES PAROLES FRANÇAISES DE MONSIEUR UN TEL.

(*Voir l'Evartisseman.*)

SUR L'AIR DU GRAND BALLET DU ROI : *Ami, voici*, etc.

L'Été, tout couvert de l'or de ses javelles,
S'estime la plus belle
Entre les quatre saisons :
L'Été n'a pas raison.
Le Printemps vert et gai
Pense, en vertu des fleurs du mois de mai,
Être plus beau que l'Été.
L'Automne s'imagine

Que ran n'á tei que sé veigne;
Ma l'Hyvar
Sôtén, maugrai sai noge et sé broüillar,
Qu'étan lai saizon de lai Naitivitai,
Su lu, po lai beátai,
Le Printam, l'Étai, ni l'Autonne,
Mazeù ne porron l'ampotai.

Que rien n'est tel que ses vignes ;
Mais l'Hiver
Soutient, malgré sa neige et ses brouillards,
Qu'étant la saison de la Nativité,
Sur lui, pour la beauté,
Le Printemps, l'Été, ni l'Automne,
Désormais ne pourront l'emporter.

X. NOEI.

SU L'AR : *A la venue de Noël.*

Vé Jésu tô tan que je son
An l'écôle alon jeune et vieu ;
Ai vén po premeire leçon
No montrai lai Croi-de-pa-Dieu.

Dedan son étaule éssemblai
J'étudiron note Crédo.
L'áne que je trôveron lai
A pôssible áne moin que no.

Le bon Jésu nos instruré.
J'airon dés example, ai fau voi;
Ma, loin de lé seùgre, i crain bé
Que je n'alein tô de guinguoi.

Lai cave seré le santei
Qu'anfilleron pu dé deu tier.
Ancor si j'alein au grenei,
Ce serò le chemin du Cier !

Etudiron-je don torjô
San que j'éprenein jaimoi ran ?
Celai san l'écôle pu tô
D'Aneire que de Betléam.

X. NOEL.

SUR L'AIR : *A la venue de Noël.*

Vers Jésus tous tant que nous sommes
A l'école allons jeunes et vieux ;
Il vient pour première leçon
Nous montrer la Croix-de-par-Dieu.

Dans son étable assemblés
Nous étudierons notre Credo.
L'âne que nous trouverons là
Est possible âne moins que nous.

Le bon Jésus nous instruira.
Nous aurons des exemples, il faut voir ;
Mais, loin de les suivre, je crains bien
Que nous n'allions tout de travers.

La cave sera le sentier
Qu'enfileront plus des deux tiers.
Encor si nous allions au grenier,
Ce serait le chemin du Ciel !

Etudierons-nous donc toujours
Sans que nous apprenions jamais rien ?
Cela sent l'école plutôt
D'Anière que de Bethléem.

Po le moin ne ressamblon pa
É Jui, cés écôlié maudi :
Ce fu dé treite, dés ingra,
Ai lote moitre Jésu-Chri.

Ai li fire au vrai ce qu'on voi
Qu'an figure fon cés anfan,
Qu'on no dépain baillan le foi
Dan lai classe ai lote réjan.

Ai ne tenò qu'au Fi de Dei,
Varge an main de se revainché.
N'étrilli-t-i pa lé morcei
Qui fezein du Tample ein marché ?

Ancor qu'ai foite bén anvi,
Regadon sé varge an respai ;
Le vingnaigre qu'on li sarvi
Li sar petétre ai lé trampai.

Pour le moins ne ressemblons pas
Aux Juifs, ces écoliers maudits :
Ce furent des traîtres, des ingrats
A leur maître Jésus-Christ.

Ils lui firent au vrai ce qu'on voit
Qu'en figure font ces enfants,
Qu'on nous dépeint donnant le fouet
Dans la classe à leur régent.

Il ne tenait qu'au Fils de Dieu,
Verges en main, de se revancher.
N'étrilla-t-il pas les marchands
Qui faisaient du Temple un marché?

Encore qu'il fouette bien malgré lui,
Regardons ses verges en respect;
Le vinaigre qu'on lui servit
Lui sert peut-être à les tremper.

XI. NOEI.

SU L'AR : *Du poulaillier de Pontoise.*

Lor qu'an lai saizon qu'ai jaule,
Au monde Jésu-Chri vin,
L'áne et le beu l'échaufin
De lo sôfle dans l'étaule.
Que d'áne et de beu je sai,
Dan ce royaume de Gaule,
Que d'áne et de beu je sai,
Qui n'an airein pa tan fai!

On di que cé pôvre béte
N'ure pa vu le Pôpon,
Qu'elle se mire ai genon,
Humbleman boissan lai téte.
Que d'áne et de beu je sai,
Qui po tô se fon de féte,
Que d'áne et de beu je sai,
Qui n'an airein pa tan fai!

Ma le pu beá de l'histoire,
Ce fu que l'áne et le beu,
Ansin passire tô deu
Lai neù san maingé ni boire.
Que d'áne et de beu je sai,
Couvar de pane et de moire,
Que d'áne et de beu je sai,
Qui n'an airein pa tan fai!

XI. NOEL.

SUR L'AIR : *Du poulaillier de Pontoise.*

Lorsqu'en la saison qu'il gèle,
Au monde Jésus-Christ vint,
L'âne et le bœuf l'échauffaient
De leur souffle dans l'étable.
Que d'ânes et de bœufs je sais,
Dans ce royaume de Gaule,
Que d'ânes et de bœufs je sais,
Qui n'en auraient pas tant fait!

On dit que ces pauvres bêtes
N'eurent pas vu le Poupon,
Qu'elles se mirent à genoux,
Humblement baissant la tête.
Que d'ânes et de bœufs je sais,
Qui pour tout se font de fête,
Que d'ânes et de bœufs je sais,
Qui n'en auraient pas tant fait!

Mais le plus beau de l'histoire,
Ce fut que l'âne et le bœuf,
Ainsi passèrent tous deux
La nuit sans manger ni boire.
Que d'ânes et de bœufs je sais,
Couverts de panne et de moire,
Que d'ânes et de bœufs je sais,
Qui n'en auraient pas tant fait!

XII. NOEI.

SU L'AR : *Pierre Bagnolet*, etc.

Tô lés an quan Noei s'éprôche,
Saigneur, i panse an vo bontai;
Ma si le sôveni m'an tôche,
Ai fau vo dire an véritai,
D'autre coutai, d'autre coutai,
Qu'an moime tam i me reprôche
L'odon de no méchancetai.

Vo fire l'home ai vote imaige,
Vo le mire an ein Pairaidi.
Dan ce leù, s'ai feusse étai saige,
Ai l'aise ai peuvò s'ébaudi :
Ma l'étodi, ma l'étodi
Y fi bé tó si beá manaige
Qu'an se padan ai no padi.

Por trô se fié, le bon-home,
Ai lai compaigne de son lei,
Sai gueule d'un morceá de pome
Ampoizeni le monde antei.
Le pautenei, le pautenei
An celai no montre bé come
Ce n'étò ran qu'ein vrai fannei.

San vote cher Fi nos airein-je
Pu relevai d'un tei sargô?

XII. NOEL.

SUR L'AIR : *Pierre Bagnolet*, etc.

Tous les ans quand Noël s'approche,
Seigneur, je pense à vos bontés;
Mais si le souvenir m'en touche,
Il faut vous dire en vérité,
D'autre côté, d'autre côté,
Qu'en même temps je me reproche
Le tas d'ordures de nos méchancetés.

Vous fîtes l'homme à votre image;
Vous le mîtes en un Paradis.
Dans ce lieu, s'il eût été sage,
A l'aise il pouvait s'ébaudir :
Mais l'étourdi, mais l'étourdi
Y fit bientôt si beau ménage,
Qu'en se perdant il nous perdit.

Pour trop se fier, le bon homme,
A la compagne de son lit,
Sa *bouche* d'un morceau de pomme
Empoisonna le monde entier.
Le sans-cœur, le sans-cœur
En cela nous montre bien comme
Ce n'était rien qu'un vrai *mari idolâtre*.

Sans votre cher Fils nous aurions-nous
Pu relever d'un tel cahot?

Que je vo devon de loüainge
D'aivoi fai po no ce gran cô!
N'á-ce pa trô? n'á-ce pa trô?
Si lai méfaiture at étrainge,
Le remeide l'á bén aitô.

Cepandan aipré ce sarvice
Le monde á tô comme el étò.
Ce n'á tô po tô qu'injeustice,
Lé peti son maingé dé grò.
Le pu dévo, le pu dévo
Forre son prepoin de maglice.
Le motei san tôjor lés au.

Renevei, gaibelou no ronge,
Qui n'on soin que d'ampli lo sai;
Je son lo moisson, lo venonge.
Que sar, quant ai nos on seuçai,
De lé préssai? de lé préssai?
Éne gôte de tan d'éplonge
Retumbe-t-elle an no goussai?

Traïson régne san vargogne,
Loyautai n'é ni feù ni leù.
Blaise á reufien, Piarre át ivrogne,
Alizon passe dan le jeù
Tôte lai neù, tôte lai neù,
Et l'on trôve dan lai Bregogne,
Dé Boivau femelle aujodeù.

Que nous vous devons de louanges
D'avoir fait pour nous ce grand coup!
N'est-ce pas trop? n'est-ce pas trop?
Si la faute est étrange,
Le remède l'est bien aussi.

Cependant après ce service
Le monde est tout comme il était.
Ce n'est tout par tout qu'injustice;
Les petits sont mangés des gros.
Le plus dévot, le plus dévot
Fourre son pourpoint de malice.
Le mortier sent toujours les aulx.

Usuriers, gabeleurs nous rongent,
Qui n'ont soin que d'emplir leur sac;
Nous sommes leur moisson, leur vendange.
Que sert, quand ils nous ont sucés,
De les presser? de les presser?
Une goutte de tant d'éponges
Retombe-t-elle en nos goussets?

Trahison règne sans vergogne,
Loyauté n'a ni feu ni lieu.
Blaize est rufian, Pierre est ivrogne,
Alizon passe dans le jeu
Toute la nuit, toute la nuit,
Et l'on trouve dans la Bourgogne,
Des Boivault femelles aujourd'hui.

Pandan l'Aivan poin de retraite,
Ni pandan lai moigre saizon;
Si tó que lai patie á faite,
On laisse lai peire Simon;
El á trô lon, el á trô lon.
Moin dure éne heure de Bassette
Qu'éne mignute de sarmon.

Lés ame é bone euvre son mote,
On laisse le Cier an dé ar.
Un *pecavi* de bone sote
Basterò po le randre ôvar.
Le tam se par, le tam se par.
El at aizé d'ôvri lai pote,
On ne veu pa tónai lai clar.

Gran Dei, si, come i le désire,
J'antre ein jor an vote Cheiteá,
Je n'ý voirai qu'or et parfire,
Riche taipi, riche treiteá,
Ran que de beá, ran que de beá.
Ma parmettê-moi de vo dire
Que vos airé trô d'escaibeá.

Pendant l'Avant point de retraite,
Ni pendant la maigre saison ;
Sitôt que la partie est faite,
On laisse là père Simon ;
Il est trop long, il est trop long.
Moins dure une heure de Bassette
Qu'une minute de sermon.

Les ames aux bonnes œuvres sont mortes,
On laisse le Ciel en désert.
Un *peccavi* de bonne sorte
Suffirait pour le rendre ouvert.
Le temps se perd, le temps se perd.
Il est aisé d'ouvrir la porte,
On ne veut pas tourner la clef.

Grand Dieu, si, comme je le désire,
J'entre un jour en votre Château,
Je n'y verrai qu'or et porphyre,
Riches tapis, riches tréteaux,
Rien que de beau, rien que de beau.
Mais permettez-moi de vous dire,
Que vous aurez trop d'escabeaux.

XIII. NOEI.

SU L'AR : *Nos pèlerines*, etc.

Jésu vén, trezelon sai féte ;
Po no dé sai creiche ai s'épréte
Ai combaitre troi fausse béte,
Le Monde, lai Char et Satan.
Je n'airein pu lo faire téte ;
Ai no menein tambor baitan.

Ai fraipein d'estôc et de tâille;
Ma Jésu qui po no chamâille,
Aujodeù tei senau lo baille
Qu'el an on tô troi le virô ;
San sué darré lés oraille
Le Pôpon triomfle au maillô.

Féte-Dei ! lai détraipe á belle !
Velai lés Ainge ai tire-d'aile
Qui core an contai lai nôvelle
Po lés écraigne d'ailantor.
Lés un chante lai Perronelle,
Et lés autre seune du cor.

Laborei, borgei, paule-maule
Se frogne d'aize lés épaule ;
Mashuan, qu'ai vante, qu'ai graule,

XIII. NOEL.

SUR L'AIR : *Nos pèlerines*, etc.

Jésus vient, carillonnons sa fête;
Pour nous de sa crèche il s'apprête
A combattre trois fausses bêtes,
Le Monde, la Chair, et Satan.
Nous n'aurions pu leur faire tête;
Elles nous menaient tambour battant.

Elles frappaient d'estoc et de taille;
Mais Jésus, qui pour nous chamaille,
Aujourd'hui tels coups de poing leur donne
Qu'elles en ont toutes trois le vertige.
Sans suer derrière les oreilles
Le Poupon triomphe au maillot.

Fête-Dieu! la délivrance est belle!
Voilà les Anges à tire d'ailes
Qui courent en conter la nouvelle
Par les taudis d'alentour.
Les uns chantent la *Perronnelle*,
Et les autres sonnent du cor.

Laboureurs, bergers, pêle-mêle
Se remuent d'aise les épaules;
Désormais qu'il vente, qu'il grêle,

Poin de sôci, poin de quezan.
Tretô von gai dedan l'étaule
Faire au Petignô lo prezan.

Tei le côvre de sai jaicôte,
Tei, por échaufai lai chambrôte,
Pote aivô lu dés élemôte,
Dé cheneveüille, dés arseá.
C'étò lai dé prezan d'anôte.
J'an veci qui fure pu beá.

Lé Maige su lo dremedaire
Potire ai l'Anfan débonaire
Or, ançan, myére, po li plaire.
Que de jan tô pó tô je voi,
Qui, san demandai tan d'aifaire,
Serein contan d'éne dé troi!

FIN DÉ NOEI DU TILLÔ.

Point de souci, point d'inquiétude.
Tous vont gais dans l'étable
Faire au Tout-Petit leurs présents.

Tel le couvre de sa jacquette,
Tel, pour échauffer la chambrette,
Porte avec lui des allumettes,
Des chenevottes, des *charbonnets*.
C'était là des présents de rien.
En voici qui furent plus beaux.

Les Mages sur leurs dromadaires
Portèrent à l'Enfant débonnaire
Or, encens, myrrhe, pour lui plaire.
Que de gens tout partout je vois,
Qui, sans demander tant d'affaires,
Seraient contents d'une des trois!

FIN DES NOELS DU TILLOT.

SEUTE DÉ NOEI

De lai Roulôte et du Tillô.

I. NOEI.

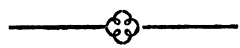
SU L'AR : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

Veci le sain tam, mé fraire,
Que le bon Jésu,
Au monde vin po l'aifaire,
De note salu,
De note salu, mé fraire,
De note salu.

Ai veli come nos autre
Aivoi le né fai,
Lé main ansin que lé notre
Au bou de sé brai,
Au bou de sé brai, mé fraire,
Au bou de sé brai.

SUITE DES NOELS

De la Roulotte et du Tillot.



I. NOEL.

SUR L'AIR : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

Voici le saint temps, mes frères,
Que le bon Jésus,
Au monde vint pour l'affaire
De notre salut,
De notre salut, mes frères,
De notre salut.

Il voulut comme nous autres
Avoir le nez fait,
Les mains ainsi que les nôtres
Au bout de ses bras,
Au bout de ses bras, mes frères,
Au bout de ses bras.

Ancor qu'ai feusse le moitre
De grandi d'aibor,
Ai se contanti de croitre
Tô lé jor d'ein jor,
Tô lé jor d'ein jor, mé fraire,
Tô lé jor d'ein jor.

Bé tó potan le mysteire
Sorti du caichô.
Qu'airò sarvi lai lemeire
Dezô le tenô?
Dezô le tenô, mé fraire,
Dezô le tenô?

Anvié po nos instrure,
Ai n'u pa dôze an,
Qu'ai quemanci l'ôvature
Dan Jérusalan,
Dan Jérusalan, mé fraire,
Dan Jérusalan.

Ç'á lai qu'ai sôteni taize
Devan les éspar,
Qui ne montire pa fraize
Ai ce jeune clar,
Ai ce jeune clar, mé fraire,
Ai ce jeune clar.

Son peire et sai meire fure
Éboïi de voi,

Encore qu'il fût le maître
De grandir d'abord,
Il se contenta de croître
Tous les jours d'un jour,
Tous les jours d'un jour, mes frères,
Tous les jours d'un jour.

Bientôt pourtant le mystère
Sortit du cachot.
Qu'aurait servi la lumière
Dessous le boisseau?
Dessous le boisseau, mes frères,
Dessous le boisseau?

Envoyé pour nous instruire,
Il n'eut pas douze ans
Qu'il commença l'ouverture
Dans Jérusalem,
Dans Jérusalem, mes frères,
Dans Jérusalem.

C'est là qu'il soutint thèse
Devant les experts,
Qui ne montèrent pas fraise
A ce jeune clerc,
A ce jeune clerc, mes frères,
A ce jeune clerc.

Son père et sa mère furent
Stupéfaits de voir,

Qu'ai saivó les Écriture
Su le bou du doi,
Su le bou du doi, mé fraire,
Su le bou du doi.

Ma quan de son grant ôvraige
Le tam fu venu,
Son nom é ville, é villaige
Fi bén autre bru,
Fi bén autre bru, mé fraire,
Fi bén autre bru.

Jan, le premei pote-ansaigne
De lai véritai,
Dizò : Je ne seù pa daigne
De le débôtai,
De le débôtai, mé fraire,
De le débôtai.

Ai sai pairôle benie
Lé van se couzein,
Lé sor aivein bone oüie,
Lé muô jázein,
Lé muô jázein, mé fraire,
Lé muô jázein.

Lé Diale en l'eá s'an alire
Faire le plonjon,
Lé cu-de-jaite marchire,
Droi come dé jon,

Qu'il savait les Écritures
Sur le bout du doigt
Sur le bout du doigt, mes frères,
Sur le bout du doigt.

Mais quand de son grand ouvrage
Le temps fut venu,
Son nom aux villes, aux villages
Fit bien autre bruit,
Fit bien autre bruit, mes frères,
Fit bien autre bruit.

Jean, le premier porte-enseigne
De la vérité,
Disait : Je ne suis pas digne
De le débotter,
De le débotter, mes frères,
De le débotter.

A sa parole bénie
Les vents se taisaient,
Les sourds avaient bonne ouïe,
Les muets jasaient,
Les muets jasaient, mes frères,
Les muets jasaient.

Les diables dans l'eau s'en allèrent
Faire le plongeon,
Les culs-de-jatte marchèrent,
Droits comme des joncs,

Droi come dé jon, mé fraire,
Droi come dé jon.

Tei manquò de lumignaire,
Qui vi le sôlô;
Lé mor champein lo suaire,
Sotan de lo crô,
Sotan de lo crô, mé fraire,
Sotan de lo crô.

Su lai mar, bé que ce feusse
Ein tarbe daingé,
Ai chemeni san qu'el eusse
Pô de se gaugé,
Pô de se gaugé, mé fraire,
Pô de se gaugé.

Aivô deu simple mouteule,
Cin livre de pain,
Ai sôli cin mille gueule
Qui meurein de faim,
Qui meurein de faim, mé fraire,
Qui meurein de faim.

Ein bel androi de sai vie,
Ç'á qu'ai taule ein jor,
Ai chaingi l'eá dé brechie
An vin de Mador,
An vin de Mador, mé fraire,
An vin de Mador.

Droits comme des joncs, mes frères,
Droits comme des joncs.

Tel manquait de luminaire,
Qui vit le soleil ;
Les morts jetaient leur suaire,
Sortant de leur trou,
Sortant de leur trou, mes frères,
Sortant de leur trou.

Sur la mer, bien que ce fût
Un terrible danger,
Il chemina sans qu'il eût
Peur de se mouiller,
Peur de se mouiller, mes frères,
Peur de se mouiller.

Avec deux simples goujons,
Cinq livres de pain,
Il *rassasia* cinq mille *bouches*
Qui mouraient de faim,
Qui mouraient de faim, mes frères,
Qui mouraient de faim.

Un bel endroit de sa vie,
C'est qu'à table un jour,
Il changea l'eau des cruches
En vin du marc-d'or,
En vin du marc-d'or, mes frères,
En vin du marc-d'or.

Mà le pu gran dé sarvicé
Serò que Jésu,
Éne bone foi chaingisse,
No vice an vatu,
No vice an vatu, mé fraire,
No vice an vatu.

Aidon, Dei sai quei fanfare
Dan le monde antei!
Le Cier ansanne et lai tarre
Tô dirò : Noei!
Tô dirò : Noei, mé fraire,
Tô dirò : Noei!

Mais le plus grand des services
Serait que Jésus,
Une bonne fois changeât
Nos vices en vertus,
Nos vices en vertus, mes frères,
Nos vices en vertus.

Alors Dieu sait quelle fanfare
Dans le monde entier!
Le Ciel ensemble et la terre,
Tout dirait : Noël!
Tout dirait : Noël, mes frères,
Tout dirait : Noël!

II. NOEI.

SU L'AR : *Toute la nuit je rôde.*

Aujodeù de pu belle,
Aimin, requemançon
No chanson;
Éne Meire Pucelle
Ai tei jor écouchi
D'ein Fi,
Conçu du Saint-Espri.

N'étan que fiancée,
Deijai rógeò l'Anfan
Dan se flan;
Jôzai u lai poussée,
Et se graitan le fron,
Aidon
Velò tiré de lon.

L'Ainge, ansin qu'ai repôse,
U soin de li contai
Tô le fai;
Jôzai prin bé lai chôse,
Lai tenan ai faveur,
Honeur,
De lai par du Saigneur.

II. NOEL.

SUR L'AIR : *Toute la nuit je rôde.*

Aujourd'hui de plus belle,
Amis, recommençons
Nos chansons;
Une Mère Pucelle
A pareil jour accoucha
D'un Fils,
Conçu du Saint-Esprit.

N'étant que fiancée,
Déjà remuait l'Enfant
Dans ses flancs;
Joseph eut la poussée,
Et se grattant le front,
Alors
Voulait tirer de long.

L'Ange, pendant qu'il repose,
Eut soin de lui conter
Tout le fait;
Joseph prit bien la chose,
La tenant à faveur,
Honneur,
De la part du Seigneur.

Quei gloire, je vo prie,
N'étò-ce pa po lu
Que Jésu,
Jésu le Fru de vie,
Le Varbe qui d'ein mô
Fi tô,
Devinsse son vaulô?

Velai de note Moitre
Quei fu l'humilitai,
Lai bontai;
No, loin de requeùnoitre
Sai pone, sé traivau
Po no,
Je li tònon le dó.

Alon-je an sés église?
Ç'á po Clairon, Quelon,
Madelon;
J'y dison dé sôtise,
J'y côlon le poulô
Douçô
An queique carrenô.

Lai clochôte ai lai messe,
É beá faire din-din,
Dre-lin-din,
Dé cheiti traîne-caisse,
Come dé pau son lai

Quelle gloire, je vous prie,
N'était-ce pas pour lui
Que Jésus,
Jésus le Fruit de vie,
Le Verbe qui d'un mot
Fit tout,
Devînt son valet ?

Voilà de notre Maître
Quelle fut l'humilité,
La bonté;
Nous, loin de reconnaître
Ses peines, ses travaux
Pour nous,
Nous lui tournons le dos.

Allons-nous dans ses églises?
C'est pour Clairon, Jacquelon,
Madelon;
Nous y disons des sottises,
Nous y coulons le poulet
Doucet
En quelque petit coin.

La clochette à la messe
A beau faire din-din,
Dre-lin-din,
De chétifs traîne-gaine,
Comme des pieux sont là

Plantai,
San plié lé jarrai.

El airon de lai cásse.
Nun n'antre an Pairaidi
Tô brandi;
Lai pote an á si básse,
Que borgei, vaigneron,
Baron,
N'y pásse qu'ai genon.

Plantés,
Sans plier les jarrets.

Ils auront de la casse.
Nul n'entre en Paradis
Tout d'un jet;
La porte en est si basse,
Que bergers, vignerons,
Barons,
N'y passent qu'à genoux.

III. NOEI.

SU L'AR : *Nicolas va voir Jeanne.*

J'antan po note ruë
Passai lé menétrei ;
Acouté come ai juë
Su los hauboi dé Noei :
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

An déçanbre on trezeule
Dé Noei tô lé jor;
Dé chantre fot-an-gueule
An antóne é carrefor.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

Lé borgei dan lai grainge
Voù grullò le Pôpon,
Chantire ai sai loüainge
Dé Noei de tô lé ton.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

III. NOEL.

SUR L'AIR : *Nicolas va voir Jeanne.*

J'entends par notre rue
Passer les menétriers ;
Écoutez comme ils jouent
Sur leurs hautbois des Noëls :
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

En décembre on carillonne
Des Noëls tous les jours ;
Des chantres forts en gueule
En entonnent aux carrefours.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Les bergers dans la grange
Où grelottait le Poupon,
Chantèrent à sa louange
Des Noëls de tous les tons.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Lé bone jan disire
Dé Noei bé dévo;
Ma quant ai lé chantire,
Ai n'aivein pa lé pié chau.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

Dan lo froide chambrôte
Lé none an ce sain moi,
Faute d'autre emusôte,
Chante Noei queique foi.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

Lé prôve laivandeire,
Au son de lo rullô,
An chante ai lai riveire,
La téte au van, lé pié mô.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

Qui montre au feù sé cueùsse
Trepille de chantai;
Qui sôfle dan sé peùce
N'an di pa Noei si gai.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

Les bonnes gens dirent
Des Noëls bien dévots;
Mais quand elles les chantèrent,
Elles n'avaient pas les pieds chauds.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Dans leur froide chambrette
Les nonnes en ce saint mois,
Faute d'autre amusette,
Chantent Noël quelquefois.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Les pauvres lavandières,
Au son de leur battoir,
En chantent à la rivière,
La tête au vent, les pieds mouillés.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Qui montre au feu ses cuisses
Trépigne de chanter;
Qui souffle dans ses pouces
N'en dit pas Noël si gai.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

IV. NOEI.

SU L'AR : *La Saint-Martin*, etc.

Vive Noei!
Ç'át éne bone féte;
J'an aivein métei :
Lucifar et sés écoussei,
Aujodeù, graice ai lei,
Boisse lai créte;
Du bon Dei je devenon lé fraire;
Po no randre gran, ai s'á randu peti;
Éne fanne contre no l'irriti,
Éne autre fanne époise sai côlaire.

Le Fiermaman,
Fai po l'Humain lignaige,
Li fu cependan,
Depeù lai sôtise d'Adan,
Fromai quate mille an
Et daivantaige;
Ma dó qu'ai Noei lai poi jurée
U remi le Moitre et lé Vaulô d'aicor,
Dan le Cier on se prépari d'aibor,
Ai nos y faire éne joyeuse antrée.

On retandi
D'haute-lice nôvelle
Tô le Pairaidi;

IV. NOEL.

SUR L'AIR : *La Saint-Martin*, etc.

Vive Noël !
C'est une bonne fête ;
Nous en avions besoin :
Lucifer et ses acolytes
Aujourd'hui, grâce à lui,
Baissent la crête ;
Du bon Dieu nous devenons les frères ;
Pour nous rendre grands il s'est rendu petit ;
Une femme contre nous l'irrita,
Une autre femme apaise sa colère.

Le Firmament,
Fait pour l'Humain lignage,
Lui fut cependant,
Depuis la sottise d'Adam,
Fermé quatre mille ans
Et davantage ;
Mais dès qu'à Noël la paix jurée
Eut remis le Maître et les Valets d'accord,
Dans le Ciel on se prépara d'abord
A nous y faire une joyeuse entrée.

On retendit
De haute-lice nouvelle,
Tout le Paradis ;

L'Arcainge Miché vargeti
Lé meuble du Logi
D'aivô ses aile;
Ein autre épreti dé caquetore,
Dé siége môlai por y bôtre de ran
Lés ame de no bon vieu peire-gran,
Que Jésu vin tiré de lai bandore.

Ai dire vrai,
Tô cé bon Patriâche,
Sai, Lamai, Jarai,
Mailaileai, Maithieusalai,
Trôvire jeusque lai
Dei bé riâche.
Ai se consôlein dan l'espérance,
Mé diré queicun; ma je répon que, si
Ai fure ansin tôjor lai san dormi,
El ûre, ma foi, belle patiance

No, quan lai mor
Véaré graissé no bôte,
Je no feson for
D'alai dans lai Céleste Cor,
San raibô ni détor,
Qui nos anrôte;
Je no détraipon du Précatoire,
Et quan d'y géitai je coron queique hazar,
Le padon de Monsieu Sain-Felebar
No juche an ein vire-main dan lai gloire.

L'Archange Michel vergeta
Les meubles du Logis
Avec ses ailes;
Un autre apprêta des caquetoires,
Des siéges mollets pour y mettre par rang
Les ames de nos bons vieux pères-grands
Que Jésus vint tirer de la prison.

A dire vrai,
Tous ces bons Patriarches,
Seth, Lameth, Jared,
Malaléel, Mathusalem,
Trouvèrent jusques-là
Dieu bien dur.
Ils se consolaient dans l'espérance,
Me dira quelqu'un; mais je réponds que, si
Ils furent ainsi toujours là sans dormir,
Ils eurent, ma foi, belle patience.

Nous, quand la mort
Viendra graisser nos bottes,
Nous nous faisons forts
D'aller dans la Céleste Cour,
Sans rugosités ni détours
Qui nous embourbent;
Nous nous débarrassons du Purgatoire,
Et quand d'y gîter nous courons quelque chance,
Le pardon de Monsieur Saint-Philibert
Nous juche en un vire-main dans la gloire.

V. NOEI.

LES AIVANTAIGE DE LAI LOI DE GRAICE.

SU L'AR : *Hélas! hélas! saint-Nicolas.*

Ai mon grai, de tôte lé jonée
Lai pu daigne, ç'á Noei;
Je n'airein ni Pâque san lei,
Ni Pantecóte dan l'année :
Ç'át éne onte que Noei n'á
Le premei dan l'armana.

Ai tei jor, Jésu de son Eglize
Vin pôsai le fondeman :
Aidieu vo di, vieu Testaman;
Retire té cone, Moüise,
Graice ai Noei tôt á chaingé....,
Je li son bén ôbligé.

Prôve Jui, que tan de loi chargire,
Padei! vos ure bon dô;
Le linceu dé nôce ché vo,
At ein poin qui no fai bé rire;
Ma ché no ç'át ein poin de foi,
Que croire vau meù que voi.

Vos ôfrein, po faire Dei bén aise,
Su son autai dés eigneá,

V. NOEL.

LES AVANTAGES DE LA LOI DE GRACE.

SUR L'AIR : *Hélas ! hélas ! saint-Nicolas.*

A mon gré, de toutes les journées
La plus digne, c'est Noël;
Nous n'aurions ni Pâques sans lui,
Ni Pentecôte dans l'année :
C'est une honte que Noël ne soit
Le premier dans l'almanach.

A pareil jour, Jésus de son Eglise
Vint poser le fondement :
Adieu vous dis, vieux Testament;
Retire tes cornes, Moïse;
Grâce à Noël tout est changé....,
Nous lui sommes bien obligés.

Pauvres Juifs, que tant de lois chargèrent,
Pardieu ! vous eûtes bon dos;
Le linceul des noces chez vous
Est un point qui nous fait bien rire;
Mais chez nous c'est un point de foi,
Que croire vaut mieux que voir.

Vous offriez, pour faire Dieu bien aise,
Sur son autel des agneaux,

Tantó dé beu, tantó dé véá;
El an coutò, ne vo deplaise :
Por no, san borse délié,
Je dison dé *Kyrie.*

Eussein-vo dés anfan deu dôzéne,
Vo lé mairïé tretô;
Diantre! je ne son pa si fô;
Je feson no fille Campéne,
No darei garçon Jaicôpin,
Codelei, vou Capucin.

Ein goüisô, raice de Dieu maudite,
Vo rogne ein bou de lai peá;
Su lé fon, por ein pechô d'eá,
Nos autre Chrétien j'an son quíte.
Vaut-i pa meù voi l'eá côlai,
Que note san rigôlai?

Vo n'aivé su vo taule cagôte
Jaimoi ni lar ni boudain;
Su lé notre, dó lai Tôssain,
Ai fau voi come le por trôte,
Jambion, cóti, saucisson;
Le vin n'an á que pu bon.

Vo n'ózé faire éprò, ni cuséne,
Tan que dure le Saibai :
No, le Dimainche ai tor de brai,

Tantôt des bœufs, tantôt des veaux ;
Il en coûtait, ne vous déplaise :
Pour nous, sans bourse délier,
Nous disons des *Kyrie.*

Eussiez-vous des enfants deux douzaines,
Vous les mariiez tous ;
Diantre ! nous ne sommes pas si fous ;
Nous faisons nos filles Religieuses,
Nos derniers garçons Jacobins,
Cordeliers, ou Capucins.

Une serpette, race de Dieu maudite,
Vous rogne un bout de la peau ;
Sur les fonts, pour un peu d'eau,
Nous autres Chrétiens nous en sommes quittes.
Vaut-il pas mieux voir l'eau couler,
Que notre sang rigoler?

Vous n'avez sur vos tables cagotes
Jamais ni lard ni boudin ;
Sur les nôtres, dès la Toussaint,
Il faut voir comme le porc trotte,
Jambon, côtelettes, saucisson ;
Le vin n'en est que meilleur.

Vous n'osez faire apprêts, ni cuisine,
Tant que dure le Sabbat :
Nous, le Dimanche à tour de bras,

Je travaillon po lai bedaine;
Les hate, lé pô, lé trépei,
Sarve come é jor ôvrei.

Ç'at aissé le maitin d'oüi messe ;
Campo le reste du tam.
Je no baillon le passe-tam
De lai póche, vou de lai chaisse,
De l'arbelaite, vou de l'ar,
Du tripô, vou du billar.

El á vrai que je prenon dé gainche
Bé grande, d'auquéne foi:
Vos an écode-t-on d'ein doi,
Je velon l'aune tôte frainche;
Trô r'á trô; de libre ai lai fin,
Je devenon libatin.

Si l'église át éne bone meire,
Devon-je, an anfan padu,
No vantai que j'aivon randu
Sai loi dé troi quar pu ligeire ?
Gaire qu'ein jor l'Ainge de Dei
Ne no trôve bé ligei !

FIN DE LAI SEUTE DÉ NOEI DE LAI ROULÔTE
ET DU TILLÔ.

Nous travaillons pour la bedaine ;
Les broches, les pots, les trépieds
Servent comme aux jours ouvriers.

C'est assez le matin d'ouïr messe ;
Congé le reste du temps.
Nous nous donnons le passe-temps
De la pêche, ou de la chasse,
De l'arbalète, ou de l'arc,
Du tripot, ou du billard.

Il est vrai que nous prenons des licences
Bien grandes, d'aucunes fois :
Nous en accorde-t-on d'un doigt,
Nous voulons l'aune toute franche ;
Trop r'est trop ; de libres à la fin
Nous devenons libertins.

Si l'église est une bonne mère,
Devons-nous, en enfants perdus,
Nous vanter d'avoir rendu
Sa loi des trois quarts plus légère ?
Gare qu'un jour l'Ange de Dieu
Ne nous trouve bien légers !

FIN DE LA SUITE DES NOELS DE LA ROULOTTE
ET DU TILLOT.

ÉPOLOGIE DE NOEI

De lai Roulôte et du Tillô.

CHANSON.

SU L'AR : *Le démon malicieux et fin.*

Noei vén; j'aivon criai si for
Qu'ai lai fin le veci de retor.
Mes hairai s'étande que lai suche
Lo pisseré de preneá, dé maron:
Le gran poin, ç'á qu'ai fau qui m'épluche
Po récuré tantó mon chauderon.

Ai Noei je n'y manque jaimoi.
Celai fai, j'an ai po quate moi,
Vou po troi, quan pu tò j'aivon Páque :
An récuron je ne fai pas gran frai;
Deu foi l'an, au paire Jan, vou Jáque
De mé fredéne y pote le paquai.

APOLOGIE DES NOELS

De la Roulotte et du Tillot.

CHANSON.

SUR L'AIR : *Le démon malicieux et fin.*

Noël vient; nous avons crié si fort
Qu'à la fin le voici de retour.
Mes enfants s'attendent que la suche
Leur pissera des pruneaux, des marrons :
Le grand point, c'est qu'il faut que je m'épluche
Pour écurer tantôt mon chaudron.

A Noël je n'y manque jamais.
Cela fait, j'en ai pour quatre mois,
Ou pour trois, quand plus tôt nous avons Pâques :
En *lavette* je ne fais pas grand frais ;
Deux fois l'an, au père Jean, ou Jacques
De mes fredaines je porte le paquet.

Plaît ai Dieu qu'ici po confesseu
Je n'aivon le Peire Le Vasseu !
É genon de sai grosse figure
Je poterein no fadeá libreman ;
Ce seroo, ai voi son écarure ;
Ein confesseu bé large seureman.

Ce n'á pa que j'an ó gran besoin ;
Dei marci, je peiche beácô moin
Qu'autrefoi, quan l'humeur fringuenelle
Come ai Davi (1), me gonflò le rognon :
Aujodeu de jeune pimprenelle
Me direin : voüei, que je répondrò : non.

Ma, pranture, on croiré qu'i devrò
Bôtre au ran dé peiché lé pu grò
Mé Noei, trô gai po lai maiteire ;
Ansin le cru le bon home Maignié.
Contre lor ai disi raige en chaire ;
Celai lé fi ranchéri de mitié.

Lai Sarbone aitô veli depeù
An jugé, ma n'an jugi pa meù.
Quei pidié de voi tan de sôtane
Contre ein ruchô si for se démenai !
C'étò lai le cá de choisi Beáne
Por y logé tei qui m'é condannai.

(1) Ps. XXXVII.

Plut à Dieu qu'ici pour confesseur
Nous eussions le Père Le Vasseur!
Aux genoux de sa grosse figure
Nous porterions nos fardeaux librement;
Ce serait, à voir son écarrure,
Un confesseur bien large sûrement.

Ce n'est pas que j'en aie grand besoin;
Dieu merci! je pèche beaucoup moins
Qu'autrefois, quand l'humeur fringante
Comme à David me gonflait le rognon:
Aujourd'hui de jeunes évaporées
Me diraient: oui, que je répondrais: non.

Mais, peut-être, on croira que je devrais
Mettre au rang des péchés les plus gros
Mes Noëls, trop gais pour la matière;
Ainsi le crut le bonhomme Magnien.
Contre eux il dit rage en chaire;
Cela les fit renchérir de moitié.

La Sorbonne aussi voulut depuis
En juger, mais n'en jugea pas mieux.
Quelle pitié de voir tant de soutanes
Contre un roquet si fort se démener!
C'était là le cas de choisir Beaune
Pour y loger tel qui m'a condamné.

Vo trôvé, messieu lé dangreignar,
Mé Noei, dite-vo, trô gaillar :
Ai celai, j'ai deu chôse ai vo dire,
Vou qu'ai lé fau tretô faire an françoi,
Vou qu'ai fau no parmaitre d'y rire,
No parmaitan de lé faire an patoi.

Le notre á tô prôpe ai réjoüi,
Quan su tô, po li baillé le boüi,
J'y maiton queique chôse qui pique :
Ein grain dc sei por iqui, por ilai.
Vo saivé que le prôvarbe antique,
Palan de no, di : Borguignon salai.

J'ai l'honeur, fran Barôzai qu'i seù,
D'aivoi fai mes étude an bon leù.
Dó l'instan que j'u lai mareneire,
Come i jazò, que j'étò révaillé,
Chaingenai, le cousin de mon peire,
Qui vi celai, me prin por écôlié.

Ce gran clar, qu'on vante aivô raison,
M'éluchi paiz-aise an sai moison.
Vé son feù, dan lai Sainte-Ecriture,
Ai me fezò lire au soir an hyvar.
El étò poüaite de naiture,
Et po gaussai n'airé jaimoi son par.

De lai vén que mé var son badin.
Tôte foi ce n'á qu'ai bonc fin ;

Vous trouvez, messieurs les grondeurs,
Mes Noëls, dites-vous, trop gaillards :
A cela j'ai deux choses à vous dire,
Ou qu'il les faut tous faire en français,
Ou qu'il faut nous permettre d'y rire,
Nous permettant de les faire en patois.

Le nôtre est tout propre à réjouir,
Quand surtout, pour lui donner l'assaisonnement,
Nous y mettons quelque chose qui pique :
Un grain de sel par-ci, par-là.
Vous savez que le proverbe antique,
Parlant de nous, dit : Bourguignon salé.

J'ai l'honneur, franc Barôzai que je suis,
D'avoir fait mes études en bon lieu.
Dès l'instant que j'eus la culotte,
Comme je jasais, que j'étais réveillé,
Saint-Genès, le cousin de mon père,
Qui vit cela, me prit pour écolier.

Ce grand clerc, qu'on vante avec raison,
M'éleva en paix et à l'aise en sa maison.
Vers son feu, dans la Sainte-Écriture,
Il me faisait lire au soir en hiver.
Il était poëte de nature,
Et pour gausser n'aura jamais son pair.

De là vient que mes vers sont badins.
Toutefois ce n'est qu'à bonne fin ;

An risan, j'y laive é jan lai téte.
Raillé sier bé, quant on raille ai prôpô :
Dan lai Bible on voi que lé Prôféte
Et le bon Dei lu-moime raille aitô.

Dei le Peire, an l'aifaire d'Adam,
Étò greigne, et le railli potan,
Quant ai vi que ce maingeu de pome
Se tenò lai devan lu tô penau :
Le velai, fesi-t-i, ce daigne home,
Devenu Dei voireman come no (1) !

Qui ne sai come Elie (2), hà ! hà ! hà !
Se môqui de Préte de Baà ?
Lo disan : D'ô vén qu'ai vo pairôle
Baà retade ; á-ce don qu'el á sor ?
Vou si ç'á qu'ammi chemin le drôle
Ai lai tavane é tan bringué qu'ai dor ?

Le Sauveu, quan Nicôdaime fu (3)
Su lai Loi disputai contre lu,
San faiçon peuvò l'anvié poitre ;
Ma le trai fu mille foi pu janti,
De li dire : Hei, monsieu note moitre !
C'étò li dire : Hei, monsieu l'épranti !

(1) Gen. III, 22.
(2) III Reg XVIII, 27.
(3) Joan. III, 10.

En riant, j'y lave aux gens la tête.
Railler sied bien, quand on raille à propos :
Dans la Bible on voit que les Prophètes
Et le bon Dieu lui-même raillent aussi.

Dieu le Père, en l'affaire d'Adam,
Était triste, et le railla pourtant,
Quand il vit que ce mangeur de pomme
Se tenait là devant lui tout penaud :
Le voilà, fit-il, ce digne homme,
Devenu Dieu vraiment comme nous !

Qui ne sait comme Élie, ha ! ha ! ha !
Se moqua des Prêtres de Baal ?
Leur disant : D'où vient qu'à vos paroles
Baal retarde ; est-ce donc qu'il est sourd ?
Ou si c'est qu'en chemin le drôle
A la taverne a tant bu qu'il dort ?

Le Sauveur, quand Nicodème fut
Sur la Loi disputer contre lui,
Sans façon pouvait l'envoyer paître ;
Mais le trait fut mille fois plus gentil
De lui dire : Hé ! monsieur notre maître !
C'était lui dire : Hé ! monsieur l'apprenti !

Au Jadin, lor qu'el u po deu foi
Vu sé jan dormi, sôflai lé poi,
Lai troizeime : Oçai, Jan, Jaque, Piarre(1),
Lo dizi-t-i, mointenan ronflé for ;
Lai, dormé, veci qu'on me vén parre.
N'á-t-i pas clar qu'ai se môquò de lor ?

An sai vie é-ti jaimoi reprin
Lé bon mô qui n'on poin de vairin ?
Nainin-dà, taimoin lai Cainainée (2),
Qui d'ein beá di su l'époisé tô coi :
Lu, rávi d'oüi lai retonée,
Loüi lai fanne et benissi sai foi.

Bé loin don por mé Noei, lai-hau,
D'aivoi pô que Dei me veüille mau,
Qu'au contraire, i croi, sans neule dôte,
Quant ai serò d'autre par ambrunché,
Tô d'aibor qu'i chanterò Blaizôte,
Qu'ai ne porò de rire s'ampóché.

(1) Matth. XXVI, 45.
(2) Matth. XV, Marc VII.

FIN DÉ LAI SUITE DÉ NOEI DE LAI ROULOTTE ET DU TILLÔ.

Au Jardin, lorsqu'il eut par deux fois
Vu ses gens dormir, *souffler les pois*,
La troisième : Or çà, Jean, Jacques, Pierre,
Leur dit-il, maintenant ronflez fort ;
Là, dormez, voici qu'on vient me prendre.
N'est-il pas clair qu'il se moquait d'eux ?

En sa vie a-t-il jamais repris
Les bons mots qui n'ont point de venin ?
Nenni-dà, témoin la Cananée,
Qui d'un beau dit sut l'apaiser tout court ;
Lui, ravi d'ouïr la repartie,
Loua la femme et bénit sa foi.

Bien loin donc pour mes Noëls, là-haut,
D'avoir peur que Dieu me veuille mal ;
Qu'au contraire, je crois, sans nul doute,
Quand il serait d'autre part fâché,
Tout d'abord qu'il chanterait Blaizotte,
Qu'il ne pourrait de rire s'empêcher.

FIN DE LA SUITE DES NOELS DE LA ROULOTTE ET DU TILLOT.

CHANSON

An dialôgue, su le passeiĝe de Monseiĝneur le Duque de Breĝoĝne ai Dijon, le 21 septambre 1703,

ANTRE BREUGNETTE ET GRO-JAN.

N. B. La chanson qui suit, étant l'unique pièce bourguignonne que l'auteur ait faite depuis ses Noëls, on l'y a exprès ajoutée, pour ne rien omettre de ce qu'on a de lui en ce genre.

(*Voir*, malgré l'assertion de cette note que nous reproduisons, le *Glossaire*, où se trouvent une *Chanson à une abbesse*, et l'*Épitaphe de Blaizotte.*)

BREUGNETTE.

Qu'é-tu, Grò-Jan ? quei fôlie
Te fai gambadai ?

GRO-JAN.

Padei ! jaimoi de mai vie
Je ne fu si gai,
Je ne fu si gai, Breùgnette,
Je ne fu si gai.

BREUGNETTE.

N'an peu-je saivoi lai cause ?

CHANSON

En dialogue, sur le passage de Monseigneur le Duc de Bourgogne à Dijon, le 21 septembre 1703,

ENTRE BRUNETTE ET GROS-JEAN.

BRUNETTE.

Qu'as-tu, Gros-Jean ? quelle folie
Te fait gambader ?

GROS-JEAN.

Pardieu ! jamais de ma vie
Je ne fus si gai,
Je ne fus si gai, Brunette,
Je ne fus si gai.

BRUNETTE.

N'en puis-je savoir la cause ?

GRO-JAN.

Voüei-dà, lai veci :
Je vén de Loüi-Quatoze
Voi le peti-fi,
Voi le peti-fi, Breùgnette,
Voi le peti-fi.

J'ai vu passai dan sai cheire
Ce jeune soudar ;
Son Saint-Espri de pousseire
Étò tô côvar ,
Étò tô côvar, Breùgnette ,
Étò tô côvar.

Autour de lu lé fanfare ,
Lé tambor bruein.
Ancor adan de lai garre ,
Ses eüille épluein ,
Ses eüille épluein, Breùgnette ,
Ses eüille épluein.

BREUGNETTE.

Vén-t-i de baillé lai chaisse
Ai nos annemain?

GRO-JAN.

Ai vén de parre éne plaice
Dessu l'Aulemain ,
Dessu l'Aulemain, Breùgnette,

GROS-JEAN.

Oui-dà, la voici :
Je viens de Louis-Quatorze
Voir le petit-fils,
Voir le petit-fils, Brunette,
Voir le petit-fils.

J'ai vu passer dans sa chaise
Ce jeune soldat ;
Son *Saint-Esprit* de poussière
Était tout couvert,
Était tout couvert, Brunette,
Était tout couvert.

Autour de lui les fanfares,
Les tambours bruyaient.
Encore ardents de la guerre,
Ses yeux étincelaient,
Ses yeux étincelaient, Brunette,
Ses yeux étincelaient.

BRUNETTE.

Vient-il de donner la chasse
A nos ennemis ?

GROS-JEAN.

Il vient de prendre une place
Sur l'Allemand,
Sur l'Allemand, Brunette,

Dessu l'Aulemain.

BREUGNETTE.

El é don lai sarre bone?

GRO-JAN.

Ho ! je t'an répon :
Ç'à de lai raice Borbone
Un daigne borjon,
Un daigne borjon, Breùgnette,
Un daigne borjon.

Por son cô d'essai, le Peire
Gripi Felisbor;
Ma qui porrò du Gran-Peire
Contai lé bon tor,
Contai lé bon tor, Breùgnette,
Contai lé bon tor?

An fai de parre dé ville
Ç'á dé moître ôvrei :
Celai lo vén de famille ;
El an fon métei,
El an fon métei, Breùgnette,
El an fon métei.

Le bon ç'á qu'ai vo lé préne
Tôjor au galô ;
Je velai qu'an deu seméne

Sur l'Allemand.

BRUNETTE.

Il a donc la serre bonne ?

GROS-JEAN.

Hô ! je t'en réponds ;
C'est de la race Bourbonne
Un digne bourgeon,
Un digne bourgeon, Brunette,
Un digne bourgeon.

Pour son coup d'essai, le Père
Grippa Philisbourg ;
Mais qui pourrait du Grand-Père
Conter les bons tours,
Conter les bons tours, Brunette,
Conter les bons tours ?

En fait de prendre des villes
Ce sont de maîtres ouvriers :
Cela leur vient de famille ;
Ils en font métier,
Ils en font métier, Brunette,
Ils en font métier.

Le bon c'est qu'ils vous les prennent
Toujours au galop ;
Voilà qu'en deux semaines

Brisac át éclô.
Brisac át éclô, Breùgnette,
Brisac át éclô.

Traize jor de petarade
L'on mi su lé dan,
Lu qui fi tête ai Veimade
Quate moi duran,
Quate moi duran, Breùgnette,
Quate moi duran.

Graice au Duque de Bregogne,
L'Autriche bé tó
Airé dedan sai quelogne
Pu d'euvre que no,
Pu d'euvre que no, Breùgnette,
Pu d'euvre que no.

Ai nos é de l'Aulemaigne
Mi lai clar en main;
Ai son retor on l'éreigne
To po lé chemin,
To po lé chemin, Breùgnette,
To po lé chemin.

El é velu, le bon Prince,
Passai po Dijon,
Po l'aimor de lai Prôvince,
D'où li vén son nom,
D'où li vén son nom, Breùgnette,
D'où li vén son nom.

Brissac est hors de défense,
Brissac est hors de défense, Brunette,
Brissac est hors de défense.

Treize jours de pétarade
L'ont mis sur les dents,
Lui qui fit tête à Weimar
Quatre mois durant,
Quatre mois durant, Brunette,
Quatre mois durant.

Grâce au Duc de Bourgogne,
L'Autriche bientôt
Aura *à* sa quenouille
Plus d'œuvre que nous,
Plus d'œuvre que nous, Brunette,
Plus d'œuvre que nous.

Il nous a de l'Allemagne
Mis la clef en main;
A son retour on le fête
Tout par les chemins,
Tout par les chemins, Brunette,
Tout par les chemins.

Il a voulu, le bon Prince,
Passer par Dijon,
Pour l'amour de la Province
D'où lui vient son nom,
D'où lui vient son nom, Brunette,
D'où lui vient son nom.

BREUGNETTE.

An bon leù po lai daignée
Ai s'át érétai.

GRO-JAN.

El é, morguienne, u bon née,
Ai s'á bé geitai,
Ai s'á bé geitai, Breùgnette,
Ai s'á bé geitai.

Lai taule á dé meù garnie
Ché monsieu Farran.
Qui n'é vu celai, jarnie,
N'é vu jaimoi ran,
N'é vu jaimoi ran, Breùgnette,
N'é vu jaimoi ran.

BREUGNETTE.

Queman lai, maugrai lé gade,
Té-tu pu forrai?

GRO-JAN.

Ein grivoi de lai brigade
M'é fai jarre antrai,
M'é fai jarre entrai, Breùgnette,
M'é fai jarre antrai.

J'u d'aibor les ébreluë,
Voyan lé baissin,

BRUNETTE.

En bon lieu pour la dînée
Il s'est arrêté.

GROS-JEAN.

Il a, morguenne, eu bon nez,
Il s'est bien gîté,
Il s'est bien gîté, Brunette,
Il s'est bien gîté.

La table est des mieux garnies
Chez monsieur Ferrand.
Qui n'a vu cela, jarni,
N'a vu jamais rien,
N'a vu jamais rien, Brunette,
N'a vu jamais rien.

BRUNETTE.

Comment là, malgré les gardes,
T'es-tu pu fourrer?

GROS-JEAN.

Un grivois de la brigade
M'a fait jà entrer,
M'a fait jà entrer, Brunette,
M'a fait jà entrer.

J'eus d'abord la berlue,
Voyant les bassins,

Vaisselle grosse et menuë
D'or et d'arjan fin,
D'or et d'arjan fin, Breùgnette,
D'or et d'arjan fin.

Le Prince étan dan sai plaice,
Monsieu l'Intandan
É fai de tré-bone graice
L'écüé trainchan,
L'écüé trainchan, Breùgnette,
L'écüé trainchan.

J'ai vu lai dé trutte ai force,
Ma poin de paidri.
Et porquei, diré-tu ? Porce
Qu'hier c'étò jeudi.
Qu'hier c'étò jeudi, Breùgnette,
Qu'hier c'étò jeudi.

Le Duque an tô catôlique,
Jusqu'an sé repá,
Lé jor moigre, pique-nique,
Ne veu poin de grá,
Ne veu poin de grá, Breùgnette,
Ne veu poin de grá.

Grande n'á pa lai corvée.
Feussei-je tenu
De faire tôte l'année

Vaisselle grosse et menue
D'or et d'argent fin,
D'or et d'argent fin, Brunette,
D'or et d'argent fin.

Le Prince étant à sa place,
Monsieur l'Intendant
A fait de très bonne grâce
L'écuyer tranchant,
L'écuyer tranchant, Brunette,
L'écuyer tranchant.

J'ai vu là des truites à force,
Mais point de perdrix.
Et pourquoi, diras-tu? Parce
Qu'hier c'était jeudi,
Qu'hier c'était jeudi, Brunette,
Qu'hier c'était jeudi.

Le Duc en tout catholique,
Jusqu'en ses repas,
Les jours maigres, ric à ric,
Ne veut point de gras,
Ne veut point de gras, Brunette,
Ne veut point de gras.

Grande n'est pas la corvée.
Fussé-je tenu
De faire toute l'année

Moigre come lu,
Moigre come lu, Breùgnette,
Moigre come lu !

Du poisson venù de Sóne,
Vou de bé pu loin ;
De gran brôchai lon d'éne aune
Montrein lai lo groin,
Montrein lai lo groin, Breùgnette,
Montrein lai lo groin.

Ai semblò qu'ai ce passeige
Lé pu gró feussein
Députai po randre hômeige
Au fi du Daufin,
Au fi du Daufin, Breùgnette,
Au fi du Daufin.

L'ombre, lai parche, lai lôte,
Moime un saumon frai,
Qui s'étó dan l'eá douçôte
Laissé parre esprai,
Laissé parre esprai, Breùgnette,
Laissé parre esprai.

Au réste, éne chôse étrainge,
Le Prince Borbon,
Tô come no, quant ai mainge,
Branne le manton,

Maigre comme lui,
Maigre comme lui, Brunette,
Maigre comme lui !

Du poisson venu de Saône,
Ou de bien plus loin;
De grands brochets longs d'une aune
Montraient là leur groin,
Montraient là leur groin, Brunette,
Montraient là leur groin.

Il semblait qu'à ce passage
Les plus gros fussent
Députés pour rendre hommage
Au fils du Dauphin,
Au fils du Dauphin, Brunette,
Au fils du Dauphin.

L'ombre, la perche, la lote,
Même un saumon frais,
Qui s'était dans l'eau doucette
Laissé prendre exprès,
Laissé prendre exprès, Brunette,
Laissé prendre exprès.

Au reste, une chose étrange,
Le Prince Bourbon,
Tout comme nous, quand il mange,
Branle le menton,

Branne le manton, Breùgnette,
Branne le manton.

Ai bu, non pa dé razade,
Ma de jôli cô,
Et tan qu'ai bu, je pri gade,
Qu'ai ne disò mô,
Qu'ai ne disò mô, Breùgnette,
Qu'ai ne disò mô.

Lai pitainche étò diveigne;
Dó qu'el an táti,
Lochan troi foi sé babeìgne :
El á bon, fi-t-i,
El á bon, fi-t-i, Breùgnette,
El á bon, fi-t-i.

A-ce du Cier que tei máne
É plu su Dijon ?
Ç'á de Saivigny vé Beáne,
Li répondi-t-on,
Li répondi-t-on, Breùgnette,
Li répondi-t-on.

Ç'á du clô de ce deigne home
Monsieu Demigieu.
Moi, disi-t-i, je le nome
Monsieu Demidieu,
Monsieu Demidieu, Breùgnette,
Monsieu Demidieu.

Branle le menton, Brunette,
Branle le menton.

Il but, non pas des rasades,
Mais des jolis coups,
Et tant qu'il but je pris garde
Qu'il ne disait mot,
Qu'il ne disait mot, Brunette,
Qu'il ne disait mot.

La boisson était divine;
Dès qu'il en tâta,
Léchant trois fois ses babines :
Il est bon, fit-il,
Il est bon, fit-il, Brunette,
Il est bon, fit-il.

Est-ce du Ciel que telle manne
A plu sur Dijon?
C'est de Savigny vers Beaune,
Lui répondit-on,
Lui répondit-on, Brunette,
Lui répondit-on.

C'est du clos de ce digne homme,
Monsieur Demigieu.
Moi, dit-il, je le nomme
Monsieur Demi-Dieu,
Monsieur Demi-Dieu, Brunette,
Monsieur Demi-Dieu.

Le Duque soti de taule
An disan celai.
Jaimoi Prince de lai Gaule
É-t-i meù palai,
É-t-i meù palai, Breùgnette,
É-t-i meù palai?

Aidon de treufe choisie,
Maidaime Farran
Vin d'éne faiçon pôlie
Li faire prezan,
Li faire prezan, Breùgnette,
Li faire prezan.

An biaude viôlette,
Note Maigistra
Li fi d'épeigne-veignette
Ein don délica,
Ein don délica, Breùgnette,
Ein don délica.

Lu, montan vite en sai cheire :
Foite, pôstillon!
Aidieu, faite lai fouleire,
Messieu de Dijon,
Messieu de Dijon, Breùgnette,
Messieu de Dijon.

FIN DÉ LAI CHANSON AN DIALOGUE, ETC.

Le Duc sortit de table
En disant cela.
Jamais prince de la Gaule
A-t-il mieux parlé,
A-t-il mieux parlé, Brunette,
A-t-il mieux parlé?

Alors de truffes choisies,
Madame Ferrand
Vint d'une façon polie
Lui faire présent,
Lui faire présent, Brunette,
Lui faire présent.

En blaude violette,
Notre Magistrat
Lui fit d'épine-vinette
Un don délicat,
Un don délicat, Brunette,
Un don délicat.

Lui, montant vite en sa chaise :
Fouette, postillon!
Adieu, faites le feu de joie,
Messieurs de Dijon,
Messieurs de Dijon, Brunette,
Messieurs de Dijon.

FIN DE LA CHANSON EN DIALOGUE, ETC.

APPENDICE.

AJUTORION.

I. NOEI NOVEA.

SU L'AR : *De Joconde.*

TOMA.

— Hé bé! di don, mon Gro-Janò,
  È-tu torjó si béte,
De craire que Jésu po no
  N'é poin cligné lai téte?
Tu n'é don poin ein brin de foi?
  Mon Gro-Janò, pran gade!
I ne repondrò pa de toi :
  Le Diale te regade.

GRO-JANO.

— I n'é jaimoi comprin celai.
  Ein Dei meuri su tarre!

APPENDICE.

I. NOEL NOUVEAU.

SUR L'AIR : *De Joconde.*

THOMAS.

— Hé bien ! dis donc, mon Gros-Jeannot,
Es-tu toujours si bête,
De croire que Jésus pour nous
N'ait point penché la tête?
Tu n'as donc point un brin de foi ?
Mon Gros-Jeannot, prends garde !
Je ne répondrais pas de toi :
Le Diable te regarde.

GROS-JEANNOT.

— Je n'ai jamais compris cela :
Un Dieu mourir sur terre !

Du Cier fau qu'ai sò dévaulai...
Peu-tu bé le comparre ?

TOMA.

— I le compran du premei cô ;
Ce n'á poin déficille :
Ne le voyein-je pa tretô
Écri dan l'Evaingile ?

GRO-JANO.

— Ç'àt ein paipié blan mácherai,
Qui di celai, san dôte ;
Ma jaimoi l'eüille ne lirai
Voù l'espri ne voi gôte.
Vrá ! i faurò qu'ai feusse fô,
Qu'ai no cogneusse garre,
Por que Jésu veigne po no
Borgé son san su tarre.

TOMA.

— Ma, bé vráman ! ç'á lai raison
Qui fai belle l'histoire :
Dei, po no, quittai sai moizon !
N'á-ce poin méritoire ?
N'á-ce poin faire meù que no,
Cœu dur voù tô se jaule ?
Ai no prôche an meuran... Janò,
Quei bon moitre d'écôle !

Du Ciel faut qu'il soit descendu...
Peux-tu bien le comprendre ?

THOMAS.

— Je le comprends du premier coup ;
Ce n'est point difficile :
Ne le voyons-nous pas tous
Écrit dans l'Évangile ?

GROS-JEANNOT.

— C'est un papier blanc mâchuré,
Qui dit cela, sans doute ;
Mais jamais l'œil ne lira
Où l'esprit ne voit goutte.
Vrai ! il faudrait qu'il fût fou,
Qu'il ne nous connût guère,
Pour que Jésus vînt pour nous
Verser son sang sur terre.

THOMAS.

— Mais, bien vraiment ! c'est la raison
Qui fait belle l'histoire :
Dieu, pour nous, quitter sa maison !
N'est-ce point méritoire ?
N'est-ce point faire mieux que nous,
Cœurs durs où tout se gèle?
Il nous prêche en mourant... Jeannot,
Quel bon maître d'école !

GRO-JANO.

— Ç'á celai qui, tô jeusteman,
Ran mai téte ébouïe :
I croi le bon Dei trô saivan
Po teile étôderie.
De no, brigan, grelu, pandar,
Tô daigne de lai code,
Lu parre le vizaige et l'ar ?...
Gran Dei ! misaricode !

TOMA.

— Et ç'á potan ce qu'el ai fai ;
T'é beá charchai maglice.

GRO-JANO.

— Qu'aurò-t-i gaigné ai celai ?
N'aivon-je pu de vice ?
Glaudó s'an vai cori lai neù ;
Jeróme bai sai fanne...

TOMA.

— Ma, no ?

GRO-JANO.

— Lu, antei po no deu ?...
Ç'á beácô, ce me sanne.

TOMA.

— Quant i di po no deu, Janò,
Ç'á faiçon de laingaige ;

GROS-JEANNOT.

— C'est cela qui, tout justement,
Rend ma tête ébahie :
Je crois le bon Dieu trop savant
Pour telle étourderie.
De nous, brigands, misérables, pendards,
Tous dignes de la corde,
Lui prendre le visage et l'air ?....
Grand Dieu ! miséricorde !

THOMAS.

— Et c'est pourtant ce qu'il a fait ;
Tu as beau chercher malice.

GROS-JEANNOT.

— Qu'aurait-il gagné à cela?
N'avons-nous plus de vices ?
Claude s'en va courir la nuit?
Jérôme bat sa femme...

THOMAS.

— Mais nous ?

GROS-JEANNOT.

— Lui, entier pour nous deux?..
C'est beaucoup, ce me semble.

THOMAS.

— Quand je dis pour nous deux, Jeannot,
C'est façon de langage ;

Ç'á po no, et peù pa po no,
Po lé saige et maussaige.
Son san fi po le genre-humén
Éne imanse buie.

GRO-JANO.

— An ai-t-i bé laivé... no main?
Lai chôse á prou sutie!

TOMA.

— Acoute, Janò, t'é bringué.
Le Diable ai tai corée.

GRO-JANO.

— Fau don qu'an mai téte, ai ton gré,
Lai chôse sò forée?
Bé! ma tu convinra, gaiçon,
Et ç'á ce qui me dáne,
Que Jésu padi son saivon
Ai récuré sés áne.

C'est pour nous, et puis par pour nous,
Pour les sages et mal-sages.
Son sang fit pour le genre humain
Une immense lessive.

GROS-JEANNOT.

— En a-t-il bien lavé... nos mains?
La chose est assez subtile!

THOMAS.

— Écoute, Jeannot, tu as bu;
Le Diable a ta *corée*.

GROS-JEANNOT.

— Il faut donc qu'en ma tête, à ton gré,
La chose soit fourrée?
Bien! Mais tu conviendras, garçon,
Et c'est ce qui me damne,
Que Jésus perdit son savon
A écurer ses ânes.

II. NOEI D'EIN AUTRE AUTEU.

SU L'AR : *Lon lanla drapchou, la baccarou.*

Antron dan lai borgerie
Voù por no sauvai tretô,
Jésu á nai de Mairie...
Chut! on di qu'ai fai dadó ;
Ne dison mô.
Pran gade que lé cló,
Gro Talebó,
Lé cló, lé cló, lé cló
De té saibô,
Lé cló de té saibô
N'évaillein ce Petiô!

Robin, caiche tai musôtte,
Ote ton tambor, Glaudô!
Cose tai gueule, Jaicôtte,
Laisson-le dormi son sô.
Ne dison mô.
Pran gade que lé cló,
Gro Talebó,
Lé cló, le cló, lé cló
De té saibô,
Lé cló de té saibô
N'évaillein ce Petiô!

II. NOEL D'UN AUTRE AUTEUR.

SUR L'AIR : *Lon lanla drapchou, la baccarou.*

Entrons dans la bergerie,
Où, pour nous sauver tous,
Jésus est né de Marie...
Chut, on dit qu'il fait *dodo ;*
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit !

Robin, cache ta musette,
Ote ton tambour, Claude!
Baisse le verbe, Jacquette,
Laissons-le dormir son saoûl.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit !

Y le dirai ai tai meire,
Peti drôlai de Charlô;
Si dedan ta póteneire
Tu ne sarre ton sullô.
Ne dison mô.
Pran gade que lé clô,
Gro Talebó,
Lé cló, lé cló, lé cló,
De té saibô,
Lé cló de té saibô
N'évailleiń ce Petiô!

Le beu qu'á dan sai cabâne
Ne dirai ran; ma j'ai pô
Que son camarade l'áne
Ne faise le rôssignô;
Ne dison mô.
Pran gade que lé cló,
Gro Talebó,
Lé cló, lé cló, lé clô
De té saibô,
Lé cló de té saibô
N'évaillein ce Petiô!

Dessu le sein de sai Meire
Regade ce Gacenô;
D'eine pu jôlie maneire
Peut-ai prare son repô?
Ne dison mô.
Pran gade que lé clô,

Je le dirai à ta mère,
Petit drôle de Charlot,
Si dans ta poche
Tu ne serres ton sifflet.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit!

Le bœuf qui est dans sa cabane
Ne dira rien; mais j'ai peur
Que son camarade l'âne
Ne fasse le rossignol.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit!

Sur le sein de sa Mère
Regarde ce *Garçonneau;*
D'une plus jolie manière
Peut-il prendre son repos?
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,

Gro Talebó,
Lé cló, lé cló, lé cló
De té saibô,
Lé cló de té saibô
N'évaillein ce Petiô!

Tu voi bé come ai somaille,
Come ai farme les oeüillô;
Pandan qu'ai dor son cœur vaille
Por lé bésoin de tretô.
Ne dison mô.
Pran gade que lé cló,
Gro Talebó,
Lé cló, lé cló, lé cló
De té saibô,
Lé cló de té saibô
N'évaillein ce Petiô!

Prion-le qu'ai no récure
Depeù lai téte és aitô;
Qu'ai remaisse nos odure,
Aifin que je sein bé nô.
Ne dison mô.
Pran gade que lé cló,
Gro Talebó,
Lé cló, lé cló, lé cló
De té saibô,
Lé cló de té saibô
N'évaillein ce Petiô!

Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit !

Tu vois bien comme il sommeille,
Comme il ferme les yeux;
Pendant qu'il dort son cœur veille
Pour les besoins de tous.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit!

Prions-le qu'il nous écure
Depuis la tête aux orteils;
Qu'il ramasse nos ordures,
Afin que nous soyons bien nets.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit!

III. NOEI NOVEA.

SU L'AR : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

Quei ! fillôte, ancor breussée
  Quan le jor ai lu ?
Vos éte bén aivancée !
  Vo n'aivé ran vu !
Vo n'aivé ran vu, fillôte,
  Vo n'aivé ran vu !

Peu-t-on bén ansin, Jaicôte,
  Et toi, Madelon,
Restai, quan le sôlô trôte,
  Couché tou du lon ?
Couché tou du lon, fillôte,
  Couché tou du lon ?

Tandi que no et nos home,
  Au cou de méneù,
J'aivon tô étai voi come
  No veignai un Dieu,
No veignai un Dieu, fillôte,
  No veignai un Dieu.

Vouei, un Dieu qu'on nos anvie
  Del hau fiermaman,
Po poyé l'étôderie

III. NOEL NOUVEAU.

SUR L'AIR : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

Quoi ! fillettes, encore bercées
  Quand le jour a lui ?
Vous êtes bien avancées !
  Vous n'avez rien vu !
Vous n'avez rien vu, fillettes,
  Vous n'avez rien vu !

Peut-on bien ainsi, Jacquotte,
  Et toi, Madelon,
Rester, quand le soleil trotte,
  Couchée tout du long ?
Couchée tout du long, fillettes,
  Couchée tout du long ?

Tandis que nous et nos hommes,
  Au coup de minuit,
Nous avons tous été voir comme
  Nous venait un Dieu,
Nous venait un Dieu, fillettes,
  Nous venait un Dieu.

Oui, un Dieu qu'on nous envoie
  Du haut firmament,
Pour payer l'étourderie

De lai gran-mamman,
De lai gran-mamman, fillôte,
De lai gran-mamman.

D'aibor eine étoile étrainge
Reluzi dans l'ar,
Et peu j'oüire lés Ainge
Fezan un conçar,
Fezan un conçar, fillôte,
Fezan un conçar.

Aidon : fanne, di Guillaume,
Sù! ai bá du lei!
Sous ein autre étoi de chaume
Fau nos an alé,
Fau nos an alé, fillôte,
Fau nos an alé.

Et peu, choupan au passeige
Tô no bon aimin,
J'aivon d'ein bé gran coraige
Pri note chemin,
Pri note chemin, fillôte,
Pri note chemin.

An ran de tam j'airivire
Dan un vrá taudi,
Taudi que lés Ainge dire
Note Pairaidi,

De la grand'maman (*Eve*),
De la grand' maman, fillettes,
De la grand' maman.

D'abord une étoile étrange
Reluit dans l'air,
Et puis nous entendîmes les Anges
Faisant un concert,
Faisant un concert, fillettes,
Faisant un concert.

Alors : femme, dit Guillaume,
Sus! à bas du lit!
Sous un autre toit de chaume
Faut nous en aller,
Faut nous en aller, fillettes,
Faut nous en aller.

Et puis, appelant au passage
Tous nos bons amis,
Nous avons d'un bien grand courage
Pris notre chemin,
Pris notre chemin, fillettes,
Pris notre chemin.

En rien de temps nous arrivâmes
Dans un vrai taudis,
Taudis que les Anges dirent
Notre Paradis,

Note Pairaidi, fillôte,
Note Pairaidi.

Lai, je treuvire eine mére,
Qui tan belle étò,
Qu'on airò di lai prémeire
De quéque cheitau,
De quéque cheitau, fillôte,
De quéque cheitau.

Je di çai por sai feigure;
Car po sés haibi,
Lás! ai laissein lai froidure
Bé dru l'angôdi!
Bé dru l'angôdi, fillôte,
Bé dru l'angôdi!

Po darrei, su lai leiteire,
Un bé genti vieu
Se tenò, qui n'airò gueire
Pu l'échaufai meù,
Pu l'échaufai meù, fillôte,
Pu l'échaufai meù.

J'on bén ancor vu lés cône
D'un beu grivaulai,
Et peu lés auraille jaune
D'ein roussin paulai,
D'ein roussin paulai, fillôte,
D'ein roussin paulai.

Notre Paradis, fillettes,
  Notre Paradis.

Là, nous trouvâmes une mère
  Qui tant belle était,
Qu'on aurait dit la première
  De quelque château,
De quelque château, fillettes,
  De quelque château.

Je dis ça pour sa figure;
  Car pour ses habits,
Las! ils laissaient la froidure
  Bien dru l'engourdir!
Bien dru l'engourdir, fillettes,
  Bien dru l'engourdir!

Par derrière, sur la litière,
  Un bien gentil vieux
Se tenait, qui n'aurait guères
  Pu l'échauffer mieux,
Pu l'échauffer mieux, fillettes,
  Pu l'échauffer mieux.

Nous avons bien encore vu les cornes
  D'un bœuf taché de gris,
Et puis les oreilles jaunes
  D'un roussin pelé,
D'un roussin pelé, fillettes,
  D'un roussin pelé,

Ma, mé fillôte, ai vo caiche
  Tô le suparflu :
Bôton nos eüille ai lai creiche;
  Fau palai de lu,
Fau palai de lu, fillôte,
  Fau palai de lu.

Le veci dessu sai paille,
  Tei qu'el á venu :
Ç'á qu'el á, vaille que vaille,
  Assai beá tô nu,
Assai beá tô nu, fillôte,
  Assai beá tô nu.

Ne voi-t-on pa ai sai meigne
  Qu'el á tô divin?
Tô prè qu'ein autre anfan veigne...
  Ç'á l'eá et le vin,
Ç'á l'eá et le vin, fillôte,
  Ç'á l'eá et le vin.

Qen vos ein padu, maussaige,
  De n'y poin véni!
Vos airein vu son corsaige
  Et son fron beni,
Et son fron beni, fillôte,
  Et son fron beni.

Et de sai boucôte sainte

Mais, mes fillettes, je vous cache
Tout le superflu :
Jetons nos yeux sur la crèche;
Faut parler de lui,
Faut parler de lui, fillettes,
Faut parler de lui.

Le voilà sur sa paille,
Tel qu'il est venu :
C'est qu'il est, vaille que vaille,
Assez beau tout nu,
Assez beau tout nu, fillettes,
Assez beau tout nu.

Ne voit-on pas à sa mine
Qu'il est tout divin?
Tout près qu'un autre enfant vienne...
C'est l'eau et le vin,
C'est l'eau et le vin, fillettes,
C'est l'eau et le vin.

Que vous avez perdu, mal-sages,
De n'y point venir!
Vous auriez vu son corsage
Et son front béni,
Et son front béni, fillettes,
Et son front béni.

Et de sa *bouchette* sainte

Ai vos u criai
Quéque béreigne complainte
Po vo naitoyai,
Po vo naitoyai, fillôte,
Po vo naitoyai.

Tandi que de vo couchôte
Restan dan lé dra,
Vo demeurai dan lai crôte...
Çai vos éprarra !
Çai vos éprarra, fillôte,
Çai vos éprarra !

Il vous eût crié
Quelque bénigne complainte
Pour vous nettoyer,
Pour vous nettoyer, fillettes,
Pour vous nettoyer.

Tandis que de vos couchettes
Restant dans les draps,
Vous demeurez dans la crotte...
Ça vous apprendra!
Ça vous apprendra, fillettes,
Ca vous apprendra !

Nous avions envie de faire entrer dans cet appendice deux ou trois Noëls patois du chanoine La Chaume, dont La Monnoye parle aux mots *Baitan* et *Étoi* de son Glossaire. Mais nous les avons trouvés si plats, ils justifient si bien le jeu de mots fait sur leur titre, que nous aurions regretde vous faire perdre la moindre parcelle de temps à les lire. Cependant, pour détourner de nous le reproche fait à je ne sais plus quel annotateur, de

LUCYFAR PRYN AU BAYTAN.

SU L'AR : *Quan depey soo de lai gare.*

Te vequy bé, Lucyfar,
Enchénay dedan lanfar!
Tu ney gáde den soty,
Aytoo-tu ayssé suty
De regymbay ay ton moytre?
Te vequy bén ésoty!

Tu è lay cause du dam
De note bon peyre Adam.
Ma te vequy pryn san var :
Tu é du boo por lyvar.
Bou, bou, bou dan lay chaudayre,
Dan lay chaudayre danfar.

se tirer d'un mauvais pas par une gasconnade, et d'affirmer une chose sur la simple parole d'un autre ; en un mot, pour ne pas vous laisser croire que nous passons sous silence ce que nous ne possédons pas, nous allons vous citer quelques fragments des couplets du second Noël, de celui qui, donnant son titre au recueil, doit nécessairement en être la pièce la plus saillante :

LUCIFER PRIS AU TRÊBUCHET.

SUR L'AIR : *Qu'en dépit soit de la guerre !*

Te voilà bien, Lucifer,
Enchaîné dans l'Enfer !
Tu n'as garde d'en sortir.
Étais-tu assez subtil
De regimber contre ton maître?
Te voilà bien abrité !

Tu es la cause du *dam*
De notre bon père Adam.
Mais te voilà pris sans vert:
Tu as du bois pour l'hiver.
Bous, bous, bous dans la chaudière,
Dans la chaudière d'Enfer.

Y no môquon bé de toy :
Dey té my en désarroy.
Tu fesoo lou fyolan,
Bé pu meychan que Rôlan ;
Dree aygà lou pôvre syre :
Ayl á pryn dan lou baytan !

Y ne craygnon don pu ran.
Jayvon yn for bon gayran ;
Caa JESU, quy a venu
Dedan ce monde tô nu,
Ay veen parre no myseyre :
Quay soo de tô requenu !

Ce solô ná pa meussay,
Quey quay soo ménu senay ;
Ayl á yquy pôvreman,
Su du foin tan seuleman,
Dan éne meychante étaule,
San baygue ny bylleman.

Peù que çaa ay ce sayn jor
Quayl ay por no tan daymor,
Aulon ay confessyon ;
Aypray y le recevron.
Quay no padóne no faute ;
Jaymoy ny retoneron.

Quy ne syn pa yntady
Dantray dan son Payraydy ;

Nous nous moquons bien de toi :
Dieu t'a mis en désarroi.
Tu faisais le fanfaron,
Bien plus méchant que Roland ;...
Voyez donc le pauvre sire :
Il est pris dans le *battant !*

Nous ne craignons donc plus rien.
Nous avons un fort bon garant.
Car Jésus, qui est venu
Dans ce monde tout nu,
Y vient prendre nos misères :
Qu'il soit de tous reconnu !

Ce soleil n'est pas couché,
Quoiqu'il soit minuit sonné ;
Il est là pauvrement,
Sur du foin seulement,
Dans une méchante étable,
Sans nippes ni liens.

Puisque c'est en ce saint jour
Qu'il a pour nous tant d'amour,
Allons à confesse,
Après nous le recevrons.
Qu'il nous pardonne nos fautes ;
Jamais nous n'y retournerons.

Que nous ne soyons pas interdits
D'entrer dans son Paradis ;

Et qualor quy patyron
Du monde, et quan sotyron,
Quay faysse antray sou sé vôtte
Tô lé pôvre vygneron !

Voilà le chef-d'œuvre du recueil ! Jugez par lui des autres Noëls ! — Le cher chanoine est très drôle, surtout avec ses suppressions d'apostrophes et son étonnante multiplicité d'*y*. — Et encore, si les sept couplets que nous venons de citer étaient intégralement de lui, quelque peu qu'ils valussent! Mais, pas du tout. Comparez le troisième, le quatrième et le cinquième avec celui-ci, tiré d'un Noël qui ne vaut guère mieux, par parenthèse, mais qui a au moins le mérite d'être venu le premier :

La nature estoit en désarroy,
Sans l'assistance de ce roy,
Qui (chose est étrange !)
Est venu,
Comme un pauvre tout nud,
Naistre dans une grange.

Il y a là dedans, n'est-ce pas, certains airs de famille un peu incontestables ? Et si l'on feuilletait tous ces recueils oubliés de Noëls communs et ridicules, nous vous garantissons qu'on y remarquerait plus d'une ressemblance pareille.— Il n'a fait, dans tout son volume, offert par une sotte dédicace à S. A. R. Mademoiselle, il n'a fait, di-

Et qu'alors *que nous partirons*
Du monde, et *que nous en sortirons*,
Qu'il fasse entrer sous ses voûtes
Tous les pauvres vignerons !

sons-nous, que mettre en vers moins fautifs les lieux communs et les platitudes dont fourmillent les recueils cités plus haut, et que l'on ne peut pas même comparer, pour le mérite littéraire, à ces chansons étonnantes de mesure et de rimes que débitent nos joueurs actuels d'orgues de Barbarie.

Nous ne voulons pas clore cet appendice sans rapporter deux couplets, que nous trouvons dans une petite édition in-32 des Noëls de Gui Barôzai, et qu'on lui attribue. Nous nous permettons d'élever un doute sur l'authenticité de ces deux couplets, malgré ce que dit la note qui les précède, et que nous reproduisons, parce qu'elle donne un exemple de cette modestie d'anonyme, qui ne vise tout simplement qu'à faire passer, comme étant du maître, un méchant pastiche de l'écolier.

Voici cette note et ces deux couplets :

« Il y a apparence que l'auteur de ces Noëls n'a « pas jugé dignes de l'impression les deux cou- « plets qui suivent, qu'*on assure* avoir vus dans « ses papiers. Le premier est la fin du 11e Noël de « la Roulotte : *le Curé de Pleumeire* (page 52). « Le second doit être mis avant le couplet qui « commence par : *Lé Carme, lé Jaicopin* , dans le « premier Noël du Tillot (page 106).

PREMIER.

« Si Dei no baille plaice
« Lai-hau dan son grenei,
« Je chanteron san cesse,
« San faire autre métei :
« Robeigne,
« Lubeigne,
« Béreigne,
« Ligei,
« Chanton tô : Noei ! Noei !

DEUXIÈME.

« Le Préte rantai vous non,
« Et le moitre de sai cure,
« Chante dessu tô lé ton,
« Ture lure,
« Ammistôflai de forure,
« Noei ture lure lure ! »

Qu'on veuille ou non, maintenant, les attribuer à La Monnoye, nous ne nous y opposons pas. Mais nous croyons toujours, comme auparavant, qu'il est au moins aussi sage de douter. Du reste, le

PREMIER.

« Si Dieu nous donne place
« Là-haut dans son grenier,
« Nous chanterons sans cesse,
« Sans faire autre métier :
« Robine,
« Lubine,
« Bénigne,
« Léger,
« Chantons tous : Noël ! Noël !

DEUXIÈME.

« Le Prêtre rentier ou non,
« Et le maître de sa cure,
« Chantent sur tous les tons,
« Ture lure,
« Enterrés sous la fourrure,
« Noël ture lure lure ! »

Gui-Barôzai, le *Bourguignon salé* par excellence, n'en est pas à deux couplets près ; et ce n'est pas lui faire grand tort que de lui retrancher ceux-là.

GLOSSAIRE

ALPHABÉTIQUE.

GLOSSAIRE ALPHABÉTIQUE

POUR

L'INTELLIGENCE DES MOTS BOURGUIGNONS ET AUTRES,

QUI PEUVENT AVOIR BESOIN D'EXPLICATION DANS LES NOELS DE GUI-BAROZAI.

A

A. Est. *El a vrai*, il est vrai. *A* se met devant une consonne, *at* devant une voyelle. *El at étraipai*, il est attrapé.

A-ce ? Est-ce ? *A-ce ici le moitre?* Est-ce ici le maître ?

Acouté. Ecoutez. Pontus de Tyard, pag. 18 de son livre *de recta nominum impositione*, a reconnu qu'*accouter* était l'expression alors vulgaire en Bourgogne, où il écrivait en 1603, à Châlon-sur-Saône : *Ecoutez*, dit-il, *vulgò, accoutez*. Ce mot avait aussi cours ailleurs. Il est dans Nicot, mort à Paris l'an 1600, et dans Monet, qui fit imprimer à Lyon ses dictionnaires plus de 30 ans après. *Accouter* fait mieux sentir l'origine tirée du latin *auscultare*, qu'*écouter*. Nous disons aussi vulgairement que deux hommes *se saccoutent* lorsqu'ils se parlent à l'oreille, et simplement *saccouter*, prêter l'oreille pour entendre. *Je saccoute encore fretiller*, dit Mathieu Garreau, dans la dernière scène du Pédant joué.

Adan. Ardent, ardents. *Eüille adan*, yeux ardents.

Afre. Transe, effroi, épouvante, horreur. C'est de ce substantif qu'on a formé *affreux*, puis effroi.

Ai. C'est tantôt l'article qui marque le datif singulier ou plu-

riel : *Ai monsieu*, à monsieur ; *ai messieu*, à messieurs. Tantôt la préposition *à : Vai t'an ai Rome*, va t'en à Rome. Tantôt le pronom *il*, ou *ils*, lorsqu'une consonne suit : *ai feré*, il fera, *ai feron*, ils feront. *S'ai*, s'il, ou s'ils ; *s'ai ne vén*, s'il ne vient ; *s'ai ne vène*, s'ils ne viennent. J'ai dit, *lorsqu'une consonne suit*, car lorsque c'est une voyelle, il faut mettre *el* au lieu d'*ai*, et dire, *el iré*, il ira, *el iron*, ils iront. Voyez **El**.

Aibri. Abri. *Ai l'aibri*, à l'abri.

Aicor. Accord, accords. *D'aicor*, d'accord.

Aidieu. Adieu. *Aidieu bon tam*, adieu bon temps. Quand on sépare *à* de *Dieu*, cela fait un autre sens. Par exemple : A Dieu honneur, *Deo honor;* c'est une devise que certaine femme de vertu problématique avait prise, ce qui donna lieu aux railleurs, dit Tabourot, de lire comme s'il y avait eu : Adieu honneur, *vale honor*.

Aidieu vo queman. *A Dieu vous command*, façon de parler ancienne et familière pour dire : *Je vous recommande à Dieu*. Voyez Nicot, aux mots *Command* et *Commander*. Voiture finit une de ses lettres au Cardinal de la Valette, par cette espèce d'adieu vous command : *Adio, Signore, a voi mi raccomando*, et cela pour se moquer du Boiardo, qui finit ainsi le sixième chant du troisième livre de son Orlando innamorato : *Cari signori, a voi mi raccomando*.

Aidon. Alors, du vieux mot adonc. *Aidon que*, alors que, ou pour mieux parler, *lorsque*. L'italien *adunque*, ne signifie pas la même chose que le français *adonc*. Celui-ci retient la signification de *tunc*, l'autre celle de donc, *igitur*, *ergo*. Jacques du Bois, dit Sylvius, me paraît avoir fort bien rencontré lorsqu'il dit page 143 de sa grammaire : *tunc*, donc, *sed hoc fere pro ergo usurpamus, ut* vien donc, *id est veni igitur. Pro tunc autem dicimus* addonc, *ab attunc*.

Aifaire. Affaire, affaires.

Aifin. Afin.

Aignea. Agneau, agneaux.

Ailantor. Alentour.

Aimande. Amende.

Aimie. Amie, amies.

Aimin. Ami, amis. *Mnaimin*, mon ami. Panurge, dans Rabelais, liv. 4, ch. 67, dit en bon tourangeau à frère Jean : *Aga mon èmi*.

Aimor. Amour, amours.

Aimorôte. Amourette, amourettes. *Que d'aimorôte!* au quatorzième Noël, signifie *que de caresses amoureuses!*

Ain. Ayez. *N'ain pô de ran*, n'ayez peur de rien.

Ainge. Ange, anges. A Dijon, *anvié un Ainge*, envoyer un

ange, c'est envoyer un Sergent. Ce qui, dans le temps de l'introduction du papier timbré, donna lieu à un pauvre homme que son créancier avait fait assigner, de dire : *Ai m'é anvié trois Ainge*, par où il entendait le Sergent et l'assignation, où pour timbre la figure de deux anges était marquée.

Aipré. Après.

Airai. Aurai. *Je n'airai qu'ai jüé*, je n'aurai qu'à jouer.

Airaibie. Arabie.

Airé. Aurez. *Vos airé*, vous aurez; *el airé*, il aura; *tu airé*, tu auras.

Airein. *J'airein*, nous aurions; *vos airein*, vous auriez; *el airein*, ils auraient; *airein-je?* aurions-nous?

Airo. Aurais, aurait.

Airon. Aurons, auront.

Aissé. Assez.

Aitor. Atour, atours.

Aivan. Avant, tantôt préposition, tantôt adverbe. C'est aussi le substantif masculin *Avent*, le temps des quatre dimanches avant Noël; et comme à Dijon, des hautbois payés exprès ont ordre de jouer pendant ce temps de rue en rue, depuis les neuf heures du soir jusqu'à minuit, le menu peuple appelle ces hautbois les *Aivan*. *Velai*, dit-on, *les Aivan qui passe*, c'est-à-dire : voilà les hautbois de l'Avent qui passent. Les Bourguignons disent aussi, *el at aivan*, pour *il s'en est allé;* ce qui fait croire à de bonnes gens que pour exprimer cela en bon français, il n'y a qu'à dire : *il est avant*.

Aivanture. Aventure, aventures.

Aivé. Avez.

Aivein. *J'aivein*, nous avions; *vos aivein*, vous aviez; *el aivein*, ils avaient.

Aivi. Avis. *Ce m'at aivi*, ce m'est avis, pour *ce me semble*.

Aivo ou **Aivoo**. Avais, avait.

Aivoi. Avoir.

Aivô. Avec. Le circonflexe sur l'o final d'*aivô*, marque une certaine prononciation bourguignonne, qu'il n'y a que les naturels qui puissent attraper. C'est une espèce de diphthongue, dont le son grossier approche de celui que formerait *ohu* prononcé très vite, comme si c'était un monosyllabe des plus brefs.

Aivon. *J'aivon*, nous avons.

Alai. Aller.

Alelua. Alleluia, cri de réjouissance dont use l'Eglise au temps de Pâques. C'est un mot hébreu qui signifie, *louez Dieu*.

Alein. Allions, alliez, allaient.

Ali. Allai, allas, alla.

Alire. Allâmes, allâtes, allèrent.

Alizon. Nom de femme, diminutif d'*Alis*, qu'on écrirait plus régulièrement *Alis*, puisque la dernière se prononce comme dans *Senlis*. C'est d'Adélaïs, nom connu vers le dixième siècle, que par divers degrés de corruption s'est formé *Alis*. Les auteurs latins Barbares écrivent Aleydis, Alays, Aëlis, quelques-uns *Aleta*, nom de la mère de saint Bernard, écrit de sept ou huit manières différentes dans les manuscrits. Bucanan a dans ses Elégies employé *Alisa;* Jovien Pontan *Lisa;* mais on pourrait croire que celui-ci est abrégé d'*Elisa*, comme *Ælisa* d'Elisabeth.

Alon-je? Allons-nous?

Amblai. Embler, vieux mot qui signifie *dérober*. Le bien d'autrui tu n'*embleras*. Embler vient d'*involare*.

Ambraissan. Embrassant.

Ambrenai. Embrené, embrenez, embrener.

Ambruï. Mit en train. Il ne se dit qu'avec le pronom personnel. *S'ambruï de proché;* se mit en train, en humeur de prêcher. L'infinitif de ce verbe c'est *ambruer*, formé, ce semble, de la préposition *en* et de *bruit*. Quand les enfants voient que leur sabot, leur toupie ou leur moulinet commence à tourner de bonne sorte, ils disent en bourguignon, que leur *trebi*, leur *fiade*, leur *melin s'ambruë*, c'est-à-dire commence à faire du bruit en tournant, et de là par métaphore *s'ambruër*, pour se porter à faire quelque chose avec ferveur. *Le velai ambrué*, le voilà en train.

Ambrunché. Fâché, de mauvaise humeur. *Embruncher*, conformément à *imbricare*, d'où il vient, a premièrement signifié couvrir de tuiles, ensuite, généralement, couvrir de quoi que ce fût. Rabelais, liv. 2, chap. 14, parle d'un solier, ou plancher d'en haut, d'une chambre qui était *embrunché de sapin*. On trouve en de vieux romans, *s'embruncher de son chaperon*. De là par métaphore *embrunché*, ou, comme on le trouve d'ordinaire écrit, *embronché*, pour chagrin, malcontent. Le roman de Garin manuscrit : *Mult vos voi ore embronchiés, et pansif*. Le mot *embroncher* a signifié aussi pencher en devant, et c'est alors un composé de brancher, de l'italien *bronco*, tronc, chicot où l'on se heurte et qui fait broncher. Mais dans la signification de couvrir, il vient sûrement d'*imbricare*. Un front couvert, un front sombre, *frons nubila*, *supercilii nubes*, ὀφρύων νέφος, ce sont des marques de mécontentement. Une chose à remarquer, c'est qu'on prononce la seconde syllabe d'*ambrunché*, comme *brun*, et qu'on appelle à Dijon *ambrun*, cette mine qu'on fait quand on fronce le sourcil, ou que par quelque autre changement du visage on témoigne de l'indignation. Les Italiens ont tiré de là leur *broncio*, car le vers du roman de Garin que j'ai cité, où se trouve *embronchiés*, est plus ancien qu'aucun ouvrage en langue italienne.

Ammaillôlai. Emmailloter, emmailloté, emmaillotez.

Ammaillôtai, le même qu'*ammaillôlai*.

Ammi. Emmi, au milieu. *Emmi* ne se dit plus il y a déjà du temps.

Ampereu. Empereur, empereurs.

Ampòché. Empêcher, empêché, empêchez. Le vers, *Qu'ai ne porò de rire s'ampòché*, qu'il ne pourrait s'empêcher de rire, par où finit l'*Epôlôgie*, est la même chose que le *solventur risu tabulæ* d'Horace; et comme cette pensée est également naïve et plaisante, on en a fait en vers iambes un petit conte latin qu'il est bon de rapporter ici.

DE ENNIO ET JOVE.

Osco Ennius sermone, quem norat probe,
Rudi quidem illo, sed jocis idoneo,
Cecinerat, animi gratia, infantem Jovem,
Adeo facetis prosecutus laudibus
Deum sub antro vagientem Cretico,
Res nulla ut unquam visa sit facetior.
At non saporis illa publici fuit.
Fremuere passim Flamines, Antistites
Contaminari sacra, rideri Deos,
Medio profanum carmen urendum foro.
Rumore motus Jupiter, spirans minas
Abominandam paginam sibi ocius
Promi jubet. Paretur; ecquid hic moror?
Uno, altero-ve lectitato cantico
Judex severus in cachinnos solvitur.

Ampoizeni. J'empoisonnai, tu empoisonnas, il empoisonna.

Ampotai. Emporter. C'est aussi le participe tant singulier que pluriel. *Le Diale l'é ampotai*, le Diable l'a emporté; *le Diale les é ampotai*, le Diable les a emportés.

An. Année, années.

An. En. Quelquefois au, comme *an leù*, au lieu. Nos anciens ont dit *en lieu*.

Ançan. Encens.

Ancor. Encore. Le Bourguignon dit aussi *ancore*, et se conforme à l'ortographe italienne *ancora*. Coquillart, et d'autres vieux poëtes ont dit *encoire*, qu'ils font rimer avec mémoire, histoire, etc.

Andée. Sentier dans la vigne appelé autrement *raie*. Ces sentiers étant des espèces de rues, qui ont leurs longueurs et leurs traverses, on a dit *tô des andée*, pour marquer l'abondance de quelque chose que ce soit, comme si en disant qu'on en aura *tô dés andée*, on donnait à entendre qu'on en aura tout du long et du

large. Les vignerons latins appelaient ces sentiers *āntes*, d'un nom qui approche de celui d'*andées*, mais que je ne crois pas néanmoins en être l'origine, y ayant plus d'apparence que c'est de l'italien *andata*, que vient le bourguignon *andée*. Aussi est-ce de l'italien *andare* que du Cange dérive le bas latin *andena*, et le français *andain*, dans la signification de l'espace que contiennent en large les deux jambes écarquillées. Voyez Nicot, Monet, Ménage et Furetière au mot *Andain*.

Andormi. Endormir, endormi, endormis.

Aneire. Village nommé *Anières* à une lieue de Dijon, fameux par ses grottes, et encore plus par son Université, où il se reçoit plus de docteurs qu'en toute autre.

Anfan. Enfant, enfants. *Mnanfan*, mon enfant.

Anfantaigne. Enfantine, enfantines.

Anfar. Enfer, enfers.

Anfilleron. Enfilerons, enfileront. Les deux ll d'*anfilleron* se mouillent.

Anfin. Enfin.

Angraisse. Engraisse, engraissent.

Anjaulure. Engelure, engelures. Plusieurs en Bourgogne, croyant bien parler, disent des *égelures*.

Annemain. Ennemi, ennemis.

Anote. Sorte de bulbe que ceux qui croient bien parler nomment *arnote*, mot que les Bourguignons ont emprunté des Flamands, lorsque les uns et les autres avaient un même souverain. *Eertnote Belgæ vocant*, dit Saumaise, ch. 15, p. 201 de ses Homonymes des plantes, *quod sonat nucem terræ*. Ménage, dans ses Origines françaises, au mot *Arnote*, n'a pas ignoré qu'en Bourgogne on dit d'une chose vile, qu'on n'en donnerait pas une *arnote*. Aussi le poëte, dans un de ses Noëls, appelle-t-il des *prezan d'anôte* ce que dans un autre il appelle des *prezan de trois ôbôles*.

Anpor. Pour, pour le prix, en échange.

Anraige. Enrage, enrages, enragent.

Anrôte. Engagé dans une ornière, car c'est proprement lorsque la roue d'une voiture est engagée dans une ornière, qu'on dit en bourguignon, *qu'on at anrôtai*, mot qui semble venir d'*inrotare*, à moins qu'on n'aime mieux le faire venir de *route*, parce qu'*être enrôtai*, c'est être arrêté sur la route par quelque difficulté du chemin; mais comme alors c'est toujours quelque roue qui est arrêtée, je m'en tiens à la première étymologie.

Ansanne. Ensemble. Les plus anciens poëtes français disaient ensement, qui a quelque chose de l'italien *insiememente*.

Ansin. Ainsi. Nos poëtes du règne de Charles IX, écrivaient *ainsin*, pour éviter dans leurs vers le choc de quelque voyelle. C'est ce que Nicot remarque de Ronsard au mot *ainsi*. Montaigne,

qui a voulu apparemment se moquer de cette diversité, a fini burlesquement par *qu'il soit ainsin ou ainsi*, le 20e chapitre du 1er livre de ses Essais. Henri Etienne, Dialog. 2 du Nouveau langage français italianisé, dit *qu'ainsin* semble un peu tenir de la badauderie.

Ansin que. Dans le temps que. *Ainsi que* pour *lorsque*, *dans le moment que*, a vieilli en français, mais en bourguignon *ansin que* est très élégant dans cette signification.

Antan. L'an passé, du latin *ante annum*. De là *ç'a pei qu'antan*, pour dire c'est pis que l'an passé, pis que jamais. *Antan* est aussi *entens*, et *entend* du verbe *entendre*.

Antandan. Entendant.

Antande. Entende, entendent.

Antandé. Entendez.

Antandein. Entendions, entendiez, entendaient.

Antandren. Entendrons, entendront.

Antarrée. Enterrée, enterrées.

Antei. Entier, entières.

Anteire. Entière, entières.

Antone. Antoine, nom propre. C'est aussi le singulier des trois personnes du verbe *antonai*, entonner, au présent de l'indicatif.

Antonerò. Entonnerais, entonnerait.

Antoni. Entonnai, entonnas, entonna.

Antraille. Entrailles.

Antre. J'entre, tu entres, il entre, ils entrent. C'est aussi la préposition *entre*. Pour *antre* dans la signification du latin, *antrum*, ou du grec ἄντρον, ce n'est pas un mot qui soit employé en bourguignon.

Antri. Entrai, entras, entra.

Anvairimai. Envenimer, envenimé, envenimez. Voyez *vairin*.

Anvelôpe. Enveloppe, substantif féminin. *L'anvelôpe de son ombre*, au 7e Noël, c'est à l'égard de la Vierge, l'enveloppe de l'ombre du Saint-Esprit, l'obombration. Le substantif bourguignon *anvelôpe* est là au propre. Il se prend au figuré dans un sens bien différent. C'est le nom que par injure on donne aux servantes maladroites. *Anvelôpe* signifie aussi j'enveloppe, tu enveloppes, etc.

Anvi. Involontairement, contre son gré, malgré soi, avec répugnance. On a écrit en vieux français *envis* et *envi* du latin *invitus*. Lorsque les enfants apprennent leurs sept psaumes, on a coutume, dit Des-Accords, de leur dire qu'ils en demeurent longtemps à *laboravi*, laboure envi, pour leur donner à entendre qu'ils travaillent malgré eux. Ces mots : *Ancor qu'ai foite ben anvi*, qui se lisent au dernier couplet du dixième Noël de la rue du Tillot, signifient qu'encore que Dieu, miséricordieux comme il

est, ne fouette, c'est-à-dire ne châtie les hommes, que forcé à cela par leurs péchés, cependant, etc.

Anvié. Envoyer, envoyé, envoyez.

Anvoin. Opiniâtre, obstiné. Il semble venir de vouer, *envouin*, parce que les obstinés s'attachent à leur dessein comme s'ils y étaient engagés par vœu. On trouve en italien *invotare* pour *vouer*. On pourrait aussi le dériver d'*invogliare*, puisqu'*anvoin* et volontaire sont synonymes, et qu'*anvoin* revient assez à *invogliato*.

Aprousse. Hâte, ardeur, empressement. *Aprousse* vient de l'ancien mot *apresse*, dit pour *âpreté*, et qui se trouve dans Nicot.

Ar. Air, dans toutes ses significations. C'est aussi *arc*, l'un et l'autre tant au pluriel qu'au singulier.

Arbelaite. Arbalète.

Arcainge. Archange, archanges.

Arcancié. Arc-en-ciel.

Arjan. Argent.

Armai. Armer, armé, armés.

Armana. Almanach.

Areire. Arrière.

Arsea. Charbon d'un bois moins brûlé que le charbon ordinaire. *Arsea*, du vieux mot *ars*, brûlé.

At. Est. Voyez *A*.

Au. Aulx, pluriel d'*ail*. Le mortier sent toujours les aulx, *le motei san tôjor les au*.

Aubriô. Preçai d'Aubriô. On entend par là tout procès où l'on emploie des pièces fausses, telle qu'était cette dénonciation qu'un notaire fit faire le 20 août 1697, par un autre notaire contre le sieur Massenot, lieutenant-général au bailliage de Dijon, laquelle ayant été reconnue fausse, et faite sous le nom supposé de Thomas d'Aubriot, marchand de Paris, ces deux notaires furent condamnés à diverses peines contenues dans l'arrêt rendu sur cette affaire, par le parlement de Besançon, le 15 mars 1701. Thomas d'Aubriot était un fantôme.

Aulegresse. Allégresse.

Aulemain. Allemand, Allemands. Nicot écrit *Alman*. On trouve dans Rabelais, suivant les différentes éditions, *Almain*, *Almaing*, *Alman*, *Aleman*, *Allemant*, et *Alemant*, mais il ne s'y trouve ni *Alemand*, ni *Allemand*.

Aulemaigne. Allemagne. On a écrit et prononcé avant et pendant tout le règne de François Ier et sous une partie de celui de Henri II, Alemaigne, Espaigne, Bretaigne, Champaigne, à cause de l'*i* final d'*Alemania*, *Hispania*, *Britannia*, *Campania*, etc.

Auquéne. Aucune, aucunes.

Aussitò. Aussitôt.

Autai. Autel, autels.

Autan. Autant.

Auteu. Auteur. Le bourguignon retranche les *r* finales de la plupart des noms en *eur*. On en use de même ainsi à Paris dans le discours familier touchant quelques-uns de ces mots. Voyez la première partie des Remarques du P. Bouhours, et la deuxième partie des Observations de Ménage sur la langue française.

Autor. Autour, préposition.

Autre. Autres.

Autrefoi. Autrefois.

B

Ba. Bas.

Baa. Baal, idole des Phéniciens révérée à Samarie par Achab roi d'Israël. *Baa* pour Baal, comme on prononce *arsena* quoiqu'on écrive *arsenal*.

Babaigne. Babine, babines, burlesquement *lèvres*. Quelques-uns dérivent *babine* de *bavine*, parce que c'est par là qu'on bave; mais je pense que le mouvement fréquent des lèvres, exprimé par le mot factice *bab*, d'où vient *babil*, en est l'origine sûre.

Baibillô. Bavette. *Baibillô* de l'italien *babaivola*.

Baigues. Bagues, pour bagages, nippes.

Baille. Donne, donnent. *Baille* avec un circonflexe, ou suivant l'ancienne orthographe *baaille*, c'est en latin *oscitat*, *oscitant*. Bailler vient de béer, beailler, par contraction bâiller. Bailler, donner, vient de *bajulare*.

Baillé. *Bailler*, donner. *Baillé*, donné et donnez.

Baillerein. Donnerions, donneriez, donneraient. *Vo me lai baillerein belle*, dans le neuvième Noël, signifie *vous me donneriez une jolie alarme*, et quoique en français *bailler* ait vieilli, on remarque pourtant qu'avec *belle* il a quelquefois plus de grâce que *donner*, comme quand on dit d'un air de mépris *baille lui belle*, pour témoigner qu'on ne croit rien, ou qu'on ne fait point d'état de ce qu'on nous dit. On prononce d'ordinaire *baillé li belle*.

Bailli. Donnai, donnas, donna.

Baillire. Donnâmes, donnâtes, donnèrent.

Bailloo, Baillò. Donnais, donnait. *Bailloo* fait par contraction *baillò* pour la commodité du vers; mais il faut se souvenir que cet *o* est toujours long.

Baissin. Bassin, bassins.

Baitan. Battant. *Tambor baitan*, tambour battant. On appelle aussi *baitan* un trébuchet à prendre des oiseaux, témoin *Lucifar prin au baitan*, titre des Noëls du fameux La Chaume, dont on di-

sait, *in toto libro nil melius titulo*. Il est parlé de cet auteur au mot **Étoi**.

Baivaite. Bavette, bavettes.

Baiveire. Bavière. L'électeur de Bavière, en 1701.

Baltazar, Melkior, Gaspar. Noms vulgairement donnés aux Mages qui vinrent adorer le Sauveur. L'Ecriture ne les qualifie point rois, ne spécifie point leur nombre, et ne les nomme point. Le vénérable Béde, écrivain du septième siècle, est le premier qui nous ait appris et leur nombre et ces trois noms, auparavant inconnus. Des auteurs moins dignes encore d'être cités, prétendant que Melchior, Baltazar, Gaspar, étaient des noms latins, en ont produit trois hébreux et trois grecs, que Casaubon a rapportés pour en faire voir le ridicule. C'est au chap. 10 de la deuxième Exerc. sur les Annales de Baronius.

Bandore. Prison. Métaphore tirée de la paume, où *bander une balle*, c'est la jeter dans les filets qui lui servent de prison.

Banneire. Bannière, bannières. Voy. à la lettre C. *çant an banneire*, *çant an ceveire*. Touchant l'origine du mot *bannières*, dans la signification de ces morceaux d'étoffe qu'on accuse les Tailleurs de dérober, ce conte de Guillaume Pepin dans son 22e Sermon *de destructione Ninives*, est original. *Semel enim*, ce sont ses termes, *domini sutores decreverunt facere vexillum de diversis coloribus, et pectis pannorum, quo uterentur quoties in unum convenire haberent, pro cujus factura quilibet spopondit se suam peciam daturum, quam accepturus esset de pannis ex quibus vestes aliis facturus esset. Quo statuto, non multo post vexillum amplissimum consuerunt, quo completo adhuc multæ peciæ superfuerunt. Orta est igitur quæstio inter eos, quid de hujusmodi reliquiis et frustis pannorum fieri deberet? Qui unanimi consensu decreverunt inde initiandum mantellum ad cooperiendum totum mare, nec prius cessandum ab ablatione, et retentione hujusmodi peciarum, quousque dictum coopertorium maris completum esset; et quia nondum completum est, nec ante mille annos complebitur, propter nimiam maris distentionem, hinc est quod domini sutores non cessant pecias pannorum qui ad eorum manus veniunt retinere, jure possessorio utentes*. Pepin mourut l'an 1529. Voy. encore à ce sujet le 65e conte du Piovano Arlotto.

Barôzai. Vigneron ainsi nommé, parce que d'ordinaire il portait un bas couleur de rose. Comme il s'était rendu célèbre dans le corps des vignerons de Dijon, et qu'il était un de ceux qui parlaient le bourguignon le plus franc, il est arrivé de là que le nom de Barôzai est devenu commun à tous les vignerons de la ville, en sorte qu'aujourd'hui vigneron et Barôzai (en français bas-rosé) sont synonymes. Voy. **dé-Barôzoo.**

Bassette. Jeu de cartes connu depuis plus de 300 ans en Italie,

d'où un noble Vénitien l'apporta en France, où il était ambassadeur de la république en 1678.

Basterò. Suffirait, de l'italien *bastare*, suffire. *Bastare* vient, non pas de *bene stare*, comme le croit du Cange après Ménage, mais de *basto*, bast, qui vient de Βαστάζειν, porter, en sorte que dire *questo basta*, c'est comme si l'on disait, *cela est assez fort; le sue facultà non bastano*, ses facultés ne peuvent *soutenir* cette dépense. De *bene stare*, il faudrait dire *le sue facultà non bene stanno*, ce qui ne reviendrait pas juste à la signification de *bastano*.

Baudi. Garantir. *Je baudi*, je garantis ; tu *baudi*, tu garantis ; *ai baudi*, il garantit. *Je baudi, ai dire d'espar, le méne aussi frian que l'autre*, signifie : je garantis, à dire d'experts, mon Noël aussi délicat que l'autre. *Baudi* vient du bas latin ou de l'italien *bandire* dans la signification de publier, proclamer, notifier. De *bandire*, changeant *n* en *u baudir*, comme de *montone* mouton, de *Conventus* couvent, de *Constantia* Coutance, ville épiscopale de Basse-Normandie, de *sponsus*, époux, etc.

Bé. Bien ; *bé* devant une consonne, *bén* devant une voyelle. *El a bé contan*, il est bien content ; *el a bén aise*, il est bien aise. *bé*, de même qu'en français *bien*, est tantôt adverbe, tantôt substantif. Quelle est, dit-on vulgairement à Dijon, la lettre de l'alphabet qu'on aime le mieux ? On répond le *b*, par allusion à *Bé* qui signifie bien. L'italien par apocope dit *orbé et orben*, pour *orbene*. Les Poitevins prononcent *B*, *boi*, ce qui sert à expliquer ce proverbe qu'on lit *page* 280 de l'apologie d'Hérodote, en quelques exemplaires de l'édition de 1566, *enluminé comme le Boi de Beati quorum*, à cause que dans les anciens livres, principalement d'église, les lettres initiales étaient d'ordinaire enluminées.

Bea. Beau, beaux.

Beacô. Beaucoup. Ce mot ne vient pas de *bella copia*, qui n'est qu'une allusion, mais simplement de *beau* et de *coup*, en prenant *coup* pour *fois*, parce que ramasser en un seul coup une grande quantité de quelque chose qu'on souhaite, c'est un *beau coup*. Ainsi le pêcheur, qui du coup qu'il jette son filet, prend quantité de poissons, fait, dit-on, un beau coup de filet, ce qui a même passé en proverbe pour la capture qu'un prévôt fait d'une compagnie de voleurs. A Dijon, *en voici une belle fois*, est la même chose qu'*en voici beaucoup*, ce qui ne sert pas peu à confirmer l'étymologie que j'ai donnée. Ménage, qui l'avait d'abord proposée dans la première édition de ses Origines françaises, s'en est assez mal à propos rétracté dans la seconde, où il a mieux aimé dire qu'il ne savait d'où venait ce mot.

Bea-fraire. Beau-frère, comme on dit beau-sire, beau-cousin.

Beau est là une épithète d'honneur, comme dans le χαλόγηρος ou χαλόγερος des Grecs, que nous écrivons et prononçons en français *Caloier* comme s'il venait de χαλὸν et d'ἱερεύς, au lieu qu'il faudrait écrire et prononcer *caloger*, puisqu'il vient de χαλὸς et de γέρον.

Beane. Beaune, jolie ville à sept lieues de Dijon. Pour entendre ces deux derniers vers du sixième couplet de l'Epôlogie :

> **C'étô lai le ca de choisi Beane**
> **Por y logé tei qui m'é condannai,**

il faut savoir que les habitants de Dijon, et ceux de Beaune étant dans une vieille possession de se railler les uns des autres; ceux de Dijon, lorsqu'ils parlent d'un niais, ont coutume de dire qu'il est de Beaune, ou qu'il faut l'y envoyer; et comme un des neuf docteurs qui avaient censuré les Noëls, fut peu de temps après relégué à Beaune, pour l'affaire du cas de conscience, on prend de là occasion de dire, qu'ayant eu la simplicité de condamner ces Noëls, il ne fallait point d'autre raison pour le loger à Beaune que celle-là.

Bea-peire. Beau-père.

Belle. Belles.

Bén. Voyez **Bé.**

Benaton. Panier à mettre la vendange. Un *benaton*, des *benatons*. Ce mot vient de *béne*, sorte de grande manne ovale dans laquelle on voiture du charbon en Bourgogne. Ainsi *benaton* vient de *béne*, et *béne* du mot celtique *benna*. Les dictionnaires écrivent *banne* et *benne*.

Benheureu. Bienheureux. Les paysans de Bourgogne prononcent *benheurou*, *aimorou*, *gloriou*, et de même tous les adjectifs qu'on termine en *eu* à Dijon, *aimoreu*, *glorieu*, dont la terminaison latine est en *osus*.

Benissi. Bénit, *benedixit*.

Benoî. Benin, doux, bienveillant.

Bereigne. Benigne, nom du saint que la ville de Dijon reconnaît pour son apôtre, en latin *Benignus*, que Colomiés dans ses Mélanges historiques a traduit *Benin*, ne sachant pas qu'il fallait, quand c'est un nom propre, dire *Benigne*. D'autres en ont fait une sainte, trompés par la terminaison féminine. Le nom *Benigne* à la vérité devient féminin quand c'est une femme qui le porte : il en est de même du bourguignon *Bereigne*, mal écrit *Breigne* dans le Vocabulaire hagiologique de l'abbé Chatelain. A Dijon, les ignorants qui veulent bien parler français, évitant de dire *S. Bereigne*, disent ridiculement *S. Berine*. Le diminutif en patois est *Binbin*. On

refois ce rondeau pour une jolie demoiselle nommée Benigne :

Bénigne vous fut la nature
Qui vous fit un teint sans rature,
Blanche la main, blanc le teton,
L'œil bien fendu, le pied mignon,
La lèvre de rouge teinture.
Si mon étoile me procure
Près de vous heureuse aventure,
Je l'appellerai tout de bon
Benigne.
Recevez, je vous en conjure,
L'amour qu'aujourd'hui je vous jure.
Mon cœur s'offre à vous don pour don.
Vous offenseriez votre nom,
Si vous alliez faire la dure,
Benigne.

tléem. Bethléem le premier rime avec *Océan*, le second avec rjection *ehem*.
u. Bœuf, bœufs.
uille. Regarde, regardent. Le verbe *beuillé* signifie regarder ès et avec attention, de *beu* et d'*euille*, c'est à dire de *bœuf* et , comme qui dirait regarder avec de gros yeux de bœuf, tels omère en donne à Junon qu'il a coutume d'appeler Βοῶπις.
aude. Souquenille. L'ancien mot était *bliaut*, qu'on écrivait airement *bliaus*, quelquefois *bleaut*, en latin *bliaudus*, *bliaublisaudus*, et même *blidalis*. Le *bliaud* n'était pas toujours une longue veste de grosse toile, il était plus court; on le it sur la chemise, et le manteau dessus. Il y en avait de chanle futaine, de soie, de satin, d'étoffe riche et ornée, plus ou s suivant la condition. Voyez des preuves de tout ceci dans ossaire de du Cange aux mots latins barbares cités. Il est e que *biaude*, quoiqu'aujourd'hui restreinte à la signification *uquenille* vient de *bliaut*; j'en suis d'autant plus persuadé 'ai souvent ouï prononcer *blaude*, et cela de la même manière es Bourguignons prononcent *Claude*, qu'ils font sonner *Gliaude*. çard de l'étymologie de bliaut, on pourrait la tirer de *bladum*, ire que les premiers *bliaus* étaient de couleur de blé; l'italien revient encore assez à *biaude*. Du reste, le poëte a fort bien t même avec élégance, prendre en général *biaude* pour robe; ésie, en pareille occasion, ayant dans toutes les langues toué en possession d'employer l'espèce pour le genre.
dai. Bidet, bidets.
llar. Boiteux. Le bâton appelé *billard*, avec lequel on pousse

les billes dans les blouses, étant recourbé, je ne doute point que ce ne soit de là qu'on a dit à Dijon *billard* dans la signification de boiteux. Il semble même qu'on appelait autrefois *billard* tout bâton recourbé par le bas. Villon, du moins, parlant d'une crosse à crosser, a dit par cette raison de ressemblance :

Et un billard de quoi on crosse.

C'est dans son petit Testament et non pas dans le grand, comme l'a cité Ménage.

Billeman. Substantif du verbe *biller*, attacher, lier.

Bissétre. Malheur. *Vo me senongé bissétre*, vous me présagez malheur. *Bissétre* en bourguignon, de même qu'en français *bissètre*, s'est dit dans la signification de malheur, parce que la superstition a fait croire anciennement, et fait croire encore, qu'il y avait un mauvais sort attaché, tant aux années bissextiles qu'aux jours intercalaires du bissexte de février. A Dijon, en ces sortes d'années, le vulgaire dit que *bissétre cor*, bissètre court, et qu'ainsi on ne doit rien entreprendre d'important. Voyez au tome XI de la Mothe le Vayer une lettre fort curieuse touchant les jours heureux et malheureux.

Blaimi. Blémit, pâlit, devint pâle.

Blaizôte. C'était une très jolie fille de Dijon, née avec beaucoup de vivacité et de grands talents pour l'amour. Il est aisé de voir que le Gui, amant aimé de cette Blaizôte, n'est autre que le poëte. Elle avait eu plus d'une fois envie de le quitter pour ne penser qu'à son salut. Enfin, l'an 1699, après une habitude de vingt années, un jeudi, veille de Nativité, elle lui déclara qu'elle ne voulait plus vivre dans le péché. C'est le sujet du 14e Noël, et comme c'est un des plus jolis, le poëte dans le pénultième vers de l'Epôlôgie, a entendu par *Blaizôte* tous les autres Noëls, en prenant la partie pour le tout.

Blan. Blanc.

Bò. Bois. On a dit anciennement *bos*, témoin Bos-le-Duc et le nom propre Du Bos.

Bôbance. Magnificence, profusion, vieux mot que Ménage dérive de *pompantia*. On a dit originairement *boban*, faire des bobans, ensuite *bobance*, et enfin *bombance*. Les Italiens *bombanza* et *burbanza*. Je me souviens d'avoir lu *beubance* dans un livre de très vieille impression sans date, intitulé l'*Abusé en court*, composé par le roi René; et dans le Dictionnaire bas breton *boubance*, interprété par le français *bombance*, et par le latin *pompa*. Ce Dictionnaire compilé par maître Auffret Quoatqueveran, chanoine de Treguier, y fut imprimé en lettres gothiques, in-4°, chez Jean Calvez, 1499.

Bôcane. Bocane. Il est fait mention de deux danses au Noël 14, savoir, de la bocane et de la pavane. La première a tiré son nom de Bocan son inventeur, fameux maître de danse sous le règne de Louis XIII. La seconde, beaucoup plus ancienne, a été ainsi nommée de l'italien *Pavana*, comme qui dirait *Padovana* de *Padova*, Padoue, lieu apparemment de son origine. Antonio Massa Gallesi, jurisconsulte vers le milieu du seizième siècle, *lib.* 3, *de exercitatione Jurisperitor. Fingamus*, dit-il, *nos musicæ imperitos, musico fidibus eam, quam appellant Lucretiam, seu Paduanam, aut similem saltationem, nobis etiam de nomine incognitam pulsanti, ac saltatori illam ad numeros saltanti assistere, cognoscemusne an saltator ille vere et probe Lucretiam, aut Paduanam imitetur?* Ce passage fait voir que cette danse ne vient pas d'Espagne, comme Furetière et d'autres l'ont cru, et que son nom ne vient pas non plus de *pavo*.

Bodai. Bordé, bordez, border.

Bode. Bourde, conte, fable. *Bode* est tantôt singulier, tantôt pluriel. On dit aussi à Dijon, quand on voit un grand feu allumé, que *ç'a dé bode*, par allusion aux feux solennels qu'on allumait dans les rues le premier Dimanche de carême, nommé le Dimanche des brandons ou le Dimanche des *bordes*, parce qu'originairement les villageois, à pareil jour, faisaient des processions le long de leurs *bordes*, c'est-à-dire de leurs granges, avec des flambeaux de paille tortillée, pour chasser, disaient-ils, le mauvais air de dessus la terre. Voyez dans les Bigarrures de Tabourot, au chapitre des *Equivoques français*, la turlupinade qu'on fit sur un apothicaire nommé Desbordes.

Boissan. Baissant.

Boisse. Baisse, baissent.

Boissé. Baisser, baissé, baissez.

Boissò. Baissais, baissait.

Boivau. Comme Despréaux, dans sa dixième Satire, a dit une *Capanée* pour dire une femme impie, à cause de Capanée fameux par son impiété, l'auteur des Noëls a dit de même une *Boivau femelle* pour dire une grande joueuse, à cause du président Boivault de la Chambre des Comptes de Dijon, l'un des plus grands joueurs de son temps. On conte de lui qu'un soir, veille de Noël, s'étant engagé au jeu, il joua toute la nuit et même une partie du lendemain, en sorte qu'il ne rentra chez lui qu'à deux heures après midi. Il avoua sans façon à sa femme, avec laquelle il ne se contraignait pas, qu'il venait de l'académie, où il avait passé la nuit à jouer jusqu'à l'heure qu'il était, et qu'il avait perdu quinze cents pistoles. Comment, lui dit sa femme, vous avez joué toute la nuit jusqu'à l'heure qu'il est? Vous n'avez donc pas ouï messe? Non

lui répondit-il froidement. Ah ! malheureux, s'écria-t-elle, il ne faut pas s'étonner si vous avez perdu ! M'amie, répliqua-t-il sans s'émouvoir, celui qui m'a gagné ne l'a pas ouïe non plus.

Bon. Bon, bons, bond, bonds. *Bon* dans la signification de *bonus* se prononce *bonne* devant une voyelle, en bourguignon, au pluriel comme au singulier : *g'a de bon éfronteu*, ce sont de bons affronteurs. Le Bourguignon dit souvent *pu bon*, et quelquefois *pu muglieur* pour meilleur. L'Italien dit aussi *piu buono*, et, si l'on en croit le Varchi, *più migliore* et *più peggiore*. Nos grammairiens latins citent des exemples de ce pléonasme, non seulement tirés de Plaute, mais de Virgile dans son *Culex*, de Valère-Maxime, de Boëce, etc.

Bone. Bonne, bonnes.

Bonô. Bonnet, bonnets. L'Histoire secrète dit que Blaizôte, quand elle rompit avec son amant, lui rendit tout ce qu'elle avait à lui, hors le bonnet qu'il avait coutume de mettre chez elle, ôtant sa perruque. Cela explique l'endroit de *Ton bonô qui m'a demeurai.*

Bontai. Bonté, bontés.

Borea. Bourreau, bourreaux.

Borgé. Répandre, verser, du latin *vergere*, employé dans le même sens par Lucrèce, L. 2, v. 212 : *In terras igitur quoque solis vergitur ardor ;* et L. 5, v. 1007 : *Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum vergebant.* Le composé *invergere* est dans Plaute, dans Virgile, dans Ovide, etc. L'italien *bergolo*, c'est-à-dire homme facile, qui penche aisément tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, vient aussi de *vergere*, comme l'a fort bien reconnu le Salviati, ch. 8 du L. 1 de ses *Avvertimenti.*

Borgei. Berger, bergers.

Borgeire. Bergère, bergères.

Borgerie. Bergerie, bergeries.

Borguignon. Bourguignon, Bourguignons.

Borjon. Bourgeon.

Borse. Bourse, bourses.

Bôtai. Botter, bottez.

Bôtan. Mettant.

Bôtea de foin. Petite botte de foin.

Bôtré. Mettra, mettras ; je *bôtrai*, je mettrai ; tu *bôtré*, tu mettras ; *ai bôtrai*, il mettra ; *vo bôtré*, vous mettrez. L'infinitif c'est *bôtre*, de l'ancien verbe français *bouter*. En bourguignon, un *bôtantrain* se dit d'un homme qui anime les autres, soit au plaisir, soit au travail. Les tetons d'une belle, ses caresses, en ce langage-là, s'appellent *des bôtantrain*. Ce mot en français, lorsqu'on en use en riant, se doit écrire *boute-en-train*, et non pas *bout-en-train*.

Bou. Bout.

Boucan. Bordel. *Boucan* n'est pas un terme bourguignon. Il est familier au menu peuple de Paris, et c'est pour cela qu'un cordelier de Dijon, nommé le P. Boucan, étant à Paris, fut obligé de changer son nom. Au lieu de Boucan, dont la signification n'était pas honnête, il se fit appeler le P. Beauchamp.

Bouchau. Cligne-mussette, et par corruption *climussette*, jeu d'enfants, appelé en bourguignon *bouchau*, parce qu'un des joueurs s'y bouche les yeux, pendant que ses compagnons se cachent. *Cligne-mussette* formé de *cligner* et de *musser*, exprime mieux l'action entière du jeu. C'est l'ἀποδιδρασκίνδα des Grecs.

Boucôte. Petite bouche.

Boûi. Assaisonnement, haut goût.

Boujête. Bougette, bougettes, petit sac, petite valise à mettre quelques provisions, nippes, même de l'argent; du latin *bulga*, d'où l'on a fait *bouge*, comme de bouge, *bougette*. André de la Vigne, dans le Dialogue de l'Amant et de la Dame, fait dire à celle-ci :

> Ha nenni ; mais quoi ? bon renom
> Vaut mieus que trésor en bougette.

L'amant lui avait dit :

> Changer, madame, pourquoi non ?
> Etes-vous à un si sujette ?

Brai. Bras.

Braille. Crie, ou crient fort. Ce mot, quoique bas, est français. Il n'est pas ancien dans la langue : je le crois né sur la fin du seizième siècle, et qu'il a été formé de braire. *Débrailler* pour cesser de brailler, ne se dit guère, ou plutôt ne se dit point, en français s'entend ; car en bourguignon, *ai ne débraille pa*, pour *il ne cesse de brailler*, n'aurait pas mauvaise grâce. *Débrailler*, dans le sens de se déboutonner, de se découvrir l'estomac indécemment, est beaucoup plus ancien. C'est comme qui dirait se débarailler, se mettre au large.

Braime. Femme stérile. Le poëte appelle sainte Élisabeth *braime*, du français *bréhaigne*, mot tiré du bas-breton *brahaing*, qui signifie la même chose. Sainte Élisabeth conçut, nonobstant sa stérilité et sa vieillesse. L'histoire s'en voit au premier chapitre de saint Luc, et voici la broderie qu'y a faite saint Vincent Ferrier, en son sermon de saint Jean-Baptiste : *Zacharias ergo veniens de oratione mutus, intravit domum suam, et non potuit loqu uxori, nec petere debitum verbo, sed signis. Et admirans Elisa-*

beth dicebat : Hay, hay, hay, Domine ! benedictus Deus ! quid habetis ? quid accidit vobis ? nihil sciens de annuntiatione Angeli. Et cepit eam inter brachia. Cogitate qualiter Elisabeth antiqua mirabatur ? sed finaliter videns voluntatem viri sui, consensit. Nota hic quod ex quo sunt in matrimonio, unus debet alteri consentire, sive sint juvenes, sive senes ; nec debet alter se excusare aliqua ficta devotione, alias damnat se, et alium. Ideo Apostolus : Uxori vir debitum reddat, similiter et uxor viro. Corinth. I, 7. *Nota hic de illa muliere devota quæ, quando vir exigebat debitum, semper inveniebat excusationes. Si in Dominica : Hay, sancta mater Dei ! hodie quæ est dies resurrectionis Domini, vultis talia facere ? Si die Lunæ, dicebat : Hay, hodie debet homo rogare pro mortuis. Si die Martis : Hodie Ecclesia facit pro Angelis. Si feria quarta : Hodie Christus fuit venditus. Si feria quinta : Hay, Domine ! quia hodie Christus ascendit in cœlum. Si feria sexta : Quia hodie Christus fuit passus pro nobis. Si Sabbato : Hodie, quæ est dies Virginis Mariæ, quia tali die in ipsa sola remansit fides. Videns vir quod ipsa semper inveniebat excusationes, vocavit ancillam, dicens : De sero venias ad me ut dormias mecum. Respondit : Libenter, mi domine. Quod videns mulier voluit se ponere in lecto ; et vir noluit : Non, domina, oretis pro nobis peccatoribus. Et nunquam extunc voluit uxorem cognoscere, ita abhorruit eam, sed adamavit captivam. Ipse peccabat mortaliter, et damnabat se ex culpa uxoris. Ideo sancta Elisabeth, licet esset devota, sancta, et antiqua, ex quo requirebatur a viro, consensit, et concepit ab eo. Transactis tribus mensibus venter intumuit ; et dicebat ipsa : Hay, misera ! quid est hoc ? numquid essem hydropica ? Finaliter cognovit quod erat gravida. De hoc sancta Elisabeth multum verecundabatur, in tantum quod dicit Lucas quod occultavit se mensibus quinque. Cogito ego quod fecit sibi amplas hopulandas, sive vestes, ut absconderet partum, timens ne gentes dicerent : Ecce, licet sit devota, tamen adhuc vacat libidini.* On voit dans la vie de la bienheureuse Colette Boellet, que sa mère accoucha d'elle à l'âge de 60 ans passés.

Braiquire. Braquames, braquates, braquèrent. *Lé Maige braiquire lo lugnôte*, les Mages braquèrent leurs lunettes.

Braisseire. Brassières.

Brandebour. Brandebourg.

Brandi. Jeté de force, lancé. *Brandir*, dans Nicot, est interprété *lancer*, *jeter*, *ruer de force*. Monet, et plusieurs autres, ne l'interprètent pas autrement. Ainsi ces vers :

Nun n'entre an Pairaidi
Tô brandi.

signifient que personne n'entre en Paradis comme s'il y était jeté à force de bras. *Brandir* peut venir de l'allemand *brand*, tison, les tisons étant, avec les pierres, les premières armes qu'on *brandit*, et qu'on se jette de part et d'autre dans une émeute. *Jamque faces, et saxa volant*, dit Virgile. L'italien *brando*, dans la signification d'épée, vient du même mot allemand, parce que les épées nues brillent comme des *brandons*, et de là le nom de *flamberge* donné à l'épée de Renaud.

Branne. Branle, branlent.

Bravai. Braver.

Brechie. Pot à l'eau, petite cruche à mettre de l'eau. Ces pots étant ordinairement de terre, on les a nommés *brechies*, parce qu'ils sont sujets à être *ébréchés;* car je ne crois pas que nous ayons été en Grèce chercher dans βρέχω l'origine de ce mot.

Bregogne. Bourgogne.

Brei. Berceau, qu'on devrait, comme l'a fort bien remarqué Ménage, écrire *berseau*, puisque c'est un diminutif de l'ancien mot *bers*, qu'on a aussi écrit *ber*, d'où, par transposition de lettres, est venu le bourguignon *bré*, qu'on prononce *brei*. Ainsi, de *bertauder* on a fait *bretauder*, de *berlan*, *brelan*, etc.

Brelandeire. Brelandière, brelandières.

Breùgnette. Brunette, diminutif de *breùgne*, brune; car en bourguignon brun se prononce *breun*. Le vieux père Blandin, jésuite, qui, par son long séjour à Dijon, s'y était comme naturalisé, prêchant à Saint-Philibert le jour de l'Annonciation, et y expliquant le *nigra sum, sed formosa* du Cantique des cantiques : Ce *nigra sum*, disait-il, mes chers auditeurs, ne doit pas être pris à la lettre; non, la sainte Vierge n'était pas noire. Le verset suivant, où elle est appelée *fusca*, fait voir qu'elle n'était que *breugnette*. Barlette, dans son Sermon du cinquième Dimanche de carême, s'en explique ainsi : *Fuit nigra aliquantulum, et hoc triplici ratione : primo, ratione complexionis, quia Judæi tendunt in brunedinem quamdam, et ipsa fuit Judæa; secundo, testificationis, quia Lucas qui tres fecit imagines, unam Romæ, aliam Loreto, aliam Bononiæ, sunt brunæ; tertiò, assimilationis : filius matri communiter assimilatur, et e converso; sed Christi facies fuit bruna*, etc.

Breusse. Berce, berces, bercent.

Brigan. Brigand, larron.

Bringué. Bu largement : *on voit bé qu'el é bringué*, on voit bien qu'il a bu d'autant qu'il a trinqué, qu'il a chinqué. *Trinquer* et *chinquer*, quoique bas, se disent en français, mais non pas *bringuer*. Tous trois pourtant viennent de l'allemand.

Briô. Pain briô. Pain broyé. On appelle ainsi une sorte de pain

fait de fine fleur de farine broyée longtemps à tour de bras avec des bâtons ferrés. C'était le chef-d'œuvre des boulangers, quand on les recevait maîtres ; et comme il était fort friand, on a dit de là, par manière de proverbe, à Dijon, se faire *pain briô* d'une chose, pour *s'en faire un grand plaisir*.

Brisai. Briser, brisé, brisés.

Brôcar. Brocart. Quelques-uns écrivent *brocar* en français, d'autres *brocard*, et d'autres *brocat*. Cette dernière orthographe serait la plus régulière ; mais l'usage veut qu'on écrive *brocart*, sans néanmoins qu'on prononce le *t*, même devant une voyelle.

Bru. Bruit, bruits.

Bruein. Bruyaient, et les deux autres personnes de *bruire* au pluriel de l'imparfait.

Bruéne. Bruine, bruines.

Buie. Lessive. On dit en plusieurs provinces *buée*, de l'italien *bucata*, sur quoi on peut voir le Tassoni, L. 4, de ses *Diversi pensieri*, ch. 16, et Ménage, dans ses Origines, ou françaises, au mot *buée*, ou italiennes, au mot *buca*. On dit des taverniers qui mêlent de l'eau dans leur vin, qu'*ai fon lai buie*.

Ç.

Ça. Rencontre, cas. *Au ce ça*, en ce cas.

Ç'a. C'est : *ç'a* devant une consonne, *ç'a lu*, c'est lui ; *ç'at* devant une voyelle, *ç'at un fô*, c'est un fou.

Çagôte. Cagote, cagotes.

Çai. Çà. *O çai*, or çà. Les crieuses de cerises, à Dijon, crient : *Ai mes belles cerises, çai*. A mes belles cerises, çà.

Çaiboche. Grosse tête, mot burlesque formé de l'espagnol *cabo* par extension.

Çaiché. Cacher, caché, cachez.

Çaichenôte. Cachette, cachettes.

Çaichô. Cachot, cachots.

Çaidémie. Académie. Quand on joint l'article à ce mot, et qu'on dit *l'Académie*, les ignorants, dont l'oreille est trompée, prennent *Cadémie* pour le substantif, et *l'A* pour l'article féminin *la*. Tel était ce marchand de Paris, qui, au rapport de Pellisson, ayant appris que l'Académie française s'assemblait à certains jours dans le voisinage d'une maison dont il avait fait prix, rompit son marché, disant qu'il ne voulait point se loger dans une rue où se tenait toutes les semaines une *Cadémie de manopoleurs*. Ainsi, ces termes abrégés, *s'amie, m'amie*, pour *son amie, mon amie*, ont été

par ignorance écrits en deux mots : *sa mie*, *ma mie*, ce qui fait qu'on appelle *mie* la gouvernante d'un enfant : *Où est votre mie? Voici votre mie ;* et qu'on nomme aussi *mies* les maîtresses des anciens paladins. Oriane était la *mie* d'Amadis ; Maguelonne celle de Pierre de Provence.

Caige. Cage, cages.

Caiman. Caimand, caiman, gueux, mendiant.

Cainainée. La Cananée, qui, dans S. Mathieu, c. 15, et dans S. Marc, c. 7, fit à Jésus-Christ cette réponse si juste, si pleine d'esprit, que le Seigneur en fut touché. *Mira mulieris argutia*, dit à cette occasion l'évêque d'Ypres, *qua circumventa et capta Dei sapientia exclamavit : O mulier, magna est fides tua !*

Cairemantran. Carême-prenant, carnaval, en quelques provinces carême-entrant, à Dijon *cairemantran*, et plus souvent en trois syllabes, *cairmantran*. On y donne ce dernier nom à ces gens du petit peuple qui, sur la fin du carnaval, courent les rues masqués en plein jour, et habillés en Jodelet ou en Dame Gigogne. Les masques qui courent de nuit sont ou joueurs, ou danseurs. Les joueurs sont, à Dijon, appelés *mommons*, les danseurs simplement *masques*. Les uns et les autres commencent à courir dès Noël. Les personnes riches et de qualité se font alors un plaisir de se masquer : c'est sur cette idée que roule le sixième Noël. L'humanité dont il a plu au Seigneur de se revêtir, y est regardée comme un masque dont il s'est couvert, et cette allégorie, qui paraît très naturelle, est ici continuée jusqu'à la fin.

Cairiaige. Cariage, vieux mot qui proprement signifie charroi, voiture, conduite de bagage par charriot, mais qui, au figuré, se prend dans le langage familier pour tout le tracas, toute la suite d'une affaire. Charles de Bordigné, prêtre Angevin, chap. 9 de sa légende de maître Pierre Faifeu, imprimée l'an 1532, à Angers, a dit :

> Mais il sourvint un autre quariage,
> Quar la fillette eut soudain un enfant.

Et chapitre 43 :

> Voyez comment faisant tels quariages
> Souvent on est trompé ès mariages.

Cairimonie. Cérémonie, cérémonies.

Cambôle. Elevure causée par quelques contusions. D'*échauboule*, synonyme d'*échauboulure ;* on aura d'abord fait chauboule, *calida bulla*, de chauboule, *cauboule*, et de cauboule, par le changement d'*u* en *m*, *camboule*, qu'on prononce en bourguignon *cambôle*, enflure produite sur la peau par des coups-orbes.

Campai. Campé, placé avantageusement : c'est aussi l'infinitif *camper*, poster.

Campéne. Bigotte et aussi religieuse, parce que les gens du monde traitent de bigottes toutes les religieuses. Quelques-uns croient que *Campéne* a été dit pour guimpéne, de *guimpe*, mouchoir de cou de religieuse. L'Arétin, pour dire bigots et bigotes, use des mots *Chieppini* et *Chieppine*, d'où, avec plus de vraisemblance, notre *Campéne* pourrait venir. On trouve aussi chez lui en cette même signification *Chietini* et *Chietine*, termes de médisance contre le pape Paul IV, originairement évêque de Chietti, que les satiriques de ce temps là voulaient faire passer pour un hypocrite.

Campo. Congé, liberté, parce que les écoliers vont *ad campos* quand ils ont congé. Voyez dans Ménage, pag. 729, de ses Origines françaises, col. 1, au mot *campos*, un endroit curieux qu'il cite de du Boulay.

Cancoin. Nom d'un marchand drapier de Dijon, si gros, pendant un certain temps, et si pesant, qu'il en avait peine à marcher. L'auteur avait d'abord mis :

De l'euille et de l'oraille
On l'airò suvi,
Et Chavi
Su lé muraille
Tó gro qu'el a san pô airò graivi.

Mais ayant fait réflexion que celui-ci, quoique très massif, ne laissait pas, étant presque grand à proportion, d'être encore assez alerte, il changea l'endroit et mit Cancoin à la place de Chavi.

Çant. Cent. On écrit *çant* devant une voyelle, *çant écu*, cent écus ; *çan* devant une consonne, *çan fran*, cents francs.

Çant an banneire, çant an ceveire. Cent ans bannière, cent ans civière. Proverbe pour donner à entendre qu'avec le temps on peut déchoir de la plus haute noblesse, dont la bannière est une marque, comme la civière est une marque de roture et de pauvreté. Du Cange, dans sa dissertation 9e sur le sire de Joinville, pag. 194, donne une autre origine de ce proverbe. Il prétend aussi que *civière* vient du saxon *cive*, sur quoi il cite le glossaire d'Aelfric, où le latin *traha* est expliqué par ce mot saxon. Je suis de l'opinion de ceux qui dérivent *civière* de *cœnum* et de *veho*. On peut avoir dit premièrement *ceviere*, comme le fait voir le bourguignon *ceveire*, conformément aux mots *cenovectorium*, *cenovehum*, *cenovectis* et *cenovexa*, qui se trouvent dans les écrivains de la basse latinité. Le traîneau, en latin *traha*, est bien différent de la civière.

Canticle. Cantique, cantiques. A Paris, comme à Dijon, le menu peuple change *ique* en *icle*, témoin cet endroit de l'Epître de la Dame au jeune fi de Pazi :

Un jour mon mazi me diret
Qu'i voudret savoir la muricle
Pour la chanté en la bouticle.

Caquetore. Caquetoire, *fauteuil où l'on caquète à son aise*, disent Furetière et Richelet, contre lesquels l'Académie française vient de décider que c'est une chaise sans bras qui est basse, et dont le dos est fort haut.

Carefor. Carrefour, carrefours.

Carmai. Carmel. Le Mont-Carmel dans la Palestine.

Çarre. Cendre, cendres. On a fait de cendre *çarre*, comme de tendre *tarre*, de gendre *jarre*, de prendre *prarre* et *parre*, d'apprendre *éprarre*, etc. Du bourguignon *çarre* viennent, ou semblent venir, les deux mots français suivants, CHARRÉE, cendre qui reste au cuvier après la lessive coulée, et CHARRIER, drap de grosse toile sur lequel on met cette cendre quand on coule la lessive, comme qui dirait *çarrée* et *çarrier*.

Carrenô. Petit coin. Voyez **Quarre**, dont *carrenô*, qu'on pourrait écrire *quarrenô*, est un diminutif.

Çartain. Certain, certains.

Casse. L'endroit où, parlant des irrévérences à la messe, il est dit que ceux qui les commettent *airon de lai casse*, donne à entendre que le Seigneur les *cassera* aux gages, les privera de ses grâces.

Cateigna. Le maréchal de Catinat.

Catôlicle. Catholique, catholiques.

Cé. Ces, pluriel du pronom démonstratif *ce*. En bourguignon comme en français, on écrit *ces* devant une vovelle, *ces anfan*, qu'on prononce *cez anfan*, ces enfants.

Celai. Cela.

Cepandan. Cependant. Matthieu Gareau, dans le Pédant joué de Cyrano, dit toujours *stanpandant*.

C'étoo. C'était, c'étaient. *C'étoo* n'est que de deux syllabes, les deux *oo* n'y faisant que l'office d'*omega* et ne servant qu'à marquer la longueur de l'*o* final, en sorte que comme on écrit d'ordinaire *bea*, *nôvea*, etc., sans redoubler l'*a*, on pourrait de même écrire *éto* sans redoubler l'*o*, pourvu qu'on eût soin d'allonger cet *o* dans la prononciation comme on y allonge l'*a* de *bea* et de *nôvea*. Il faut pour cela écrire *étô*. Voyez **Étoo**.

Cetu-lai. Celui-là. On ne dit plus absolument ni *celui-là*, ni *celui-ci*.

Ceveire. Civière.

Chailemie. Flûte champêtre. Antoine *de Arena*, dont le nom français, selon la Croix-du-Maine, était Sablon ou de la Sable, dans sa question *quid sit dansa?* parle de plusieurs instruments, et entre autres de *calamia*.

Chainge. Change, changes, changent.

Chaingé. Changé, changez, changer.

Chaingenai. Nom propre corrompu de Saint-Genès, *San-Genesius*. J'ai de tout temps ouï parler à Dijon d'un vigneron fameux, qui avait un merveilleux naturel pour la poésie bourguignonne et qui était très éloquent dans son patois, en sorte que, comme le proverbe, *donner un soufflet à Ronsard*, signifie faire quelque solécisme ou barbarisme en français, parce que de son temps Ronsard passait pour un grand maître en langue française, de même ici *donner un soufflet à Chaingenai*, c'est faire quelques fautes dans le langage bourguignon, dont Chaingenai possédait toute la naïveté. L'auteur du livre intitulé *Les illustres Proverbes*, et après lui Furetière, disent que Ronsard avait composé une rhétorique française, ce qui n'est pas, et l'origine du proverbe est uniquement celle que j'ai rapportée. On dit par la même raison, dans les colléges, quand un écolier n'est pas congru, qu'il donne un soufflet à Despautère, et l'on sait assez ce que c'est que le *Priscianus vapulans* de Nicodème Frischlin.

Chaingisse. Changeasse, changeasses, changeât.

Chaisse. Chasse *venatio*, et chasse *expello*; tu chasses, il chasse, ils chassent. Le bourguignon *chaisse* signifie tout cela.

Chaissô. C'est le linge appelé *couche*, qu'on met aux enfants pour recevoir leurs excréments. *Chaissô* a été dit par corruption pour *sèchô*, parce que quand ces linges sont sales on les lave et puis on les sèche.

Chaiterie. Friandise. *Chai* signifie tantôt un chat *felis*, tantôt *friand*, avec cette différence que quand c'est un *chat*, on prononce *chai* long, comme si l'on écrivait *chate* pour rimer à *plaie*, au lieu que quand c'est *friand*, on prononce *chai* bref comme *vrai*. Les chats aiment les friandises; aussi dans Oudin *chatter* est interprété *friander;* c'est en bourguignon *chaitogné*, et les friandises en Bourgogne s'appellent *chaiterie*. La pensée, au reste, de cet endroit du Noël IV :

Tu sai bé, quant ein anfan crie,
Que por an époizé lé cri
Ai ne fau qu'éne chaiterie,
Vou qu'un sublô, vou qu'un trebi.

est tirée du quarante-unième sermon de l'Avent d'Olivier Maillard, en ces termes : *Habetis historiam de una muliere dissoluta quæ discurrerat per universum mundum sicut canis, et immunda erat, quæ incepit cogitare suam vitam vilem, et volebat se desperare; tunc subito incepit cogitare infantiam Christi, et dicere intra se : Domine, vos fuistis parvus filius, sed filii statim pacificantur, et contentantur pro causa parva, ut pro pomo.* Ainsi Pierre Gringore, pag. 10 de son Jeu du Prince des sots et de Mère sotte, fait adresser par le *Premier sot* ces paroles au général d'Enfance :

Approchez, général d'enfance ;
Appaisé serez d'un hochet.

Chamâille. Chamaille.

Cham-Batin. Chambertin, vignoble célèbre dans le voisinage de Dijon. Voyez le 3e tome du *Menagiana*, pag. 8.

Chambrôte. Chambrette, chambrettes, petites chambres.

Champein. Jetions, jetiez, jetaient. L'infinitif *champai*, jeter, vient du mot *champ*, comme qui dirait *jeter au champ*. A propos de quoi l'on dit qu'à Dijon un écolier de sixième, nommé Champeau, ayant fait voler par la classe le chapeau d'un de ses camarades, celui-ci, quand le Régent fut venu, s'en plaignit en ces termes : *Monsieur*, car c'était avant l'établissement des Jésuites auxquels on dit mon Père, *voilà Champeau qui m'a champé mon chapeau. Qu'on me champe à ce champeur six grands coups de fouet*, dit le Régent; ce qui dans le moment fut exécuté par le correcteur.

Champero. Jetterais, jetterait.

Chanei. Charnier, charniers. En français *charnier*, est un lieu à mettre les ossements des morts. En bourguignon, c'est un caveau où les particuliers de quelque famille ont droit de se faire enterrer. *Chanei*, au XVIe Noël, est pris en cette signification.

Chansenête. Chansonnette, chansonnettes. Touchant les anciennes chansons des nourrices pour endormir les enfants au maillot, voyez Casaubon, sur les Caractères de Théophraste, au chap. περὶ λαλίας.

Chantai. Chanter. *Chantai Salvé* se dit par manière de proverbe, pour marquer qu'on est perdu sans ressource, la coutume étant de chanter pour les criminels le *Salve Regina* sur le point de leur exécution.

Chantan. Chantant.

Chanteré. Chanterez, chantera.

Chantirs. Chantâmes, chantâtes, chantèrent.

Chantoe. Chantais, chantait.

Chanton. Chantons.

Char. Chair. *Char* pour *chair* était, il y a 250 ans, le mot d'usage.

Charche. Cherche, cherches, cherchent.

Charché. Chercher, cherché, cherchez.

Chargire. Chargeâmes, chargeâtes, chargèrent.

Chatreu. Chartreux.

Chau. Chaud, chauds : c'est aussi de la chaux, *calex*.

Chaufai. Chauffer, chauffé, chauffez.

Chaufan. Chauffant.

Chaumeire. Chaumière.

Ché. Chez. *Ché no*, chez nous.

Chécun. Chacun.

Cheire. Chaire de prédicateur ou de professeur, et chaise ou chaises.

Cheitéa. Château, châteaux.

Chemini. Cheminai, cheminas, chemina.

Cheminze. Chemise, chemises.

Cheneveuille. Chenevote, chenevotes.

Chérubin. Chérubin, chérubins.

Cheti. Chétif, chétifs. Au féminin, en bourguignon, *chetite*.

Chetit. Chetif. *Chetit* devant une voyelle, *cheti* devant une consonne.

Cheulai. Boire. De *chôvea*, sorte de mesure qui tient à Dijon le quart de la pinte, on a dit *chôvelai*, et par contraction *cheulai*, dans la signification de boire plusieurs *chôvea* de suite, et généralement de boire : ce mot a été employé en ce sens dans la fameuse pièce qui commence :

I ne m'estimero pa daigne
D'aivoi cheulai dans lai tetaigne, etc.

Pièce recherchée des curieux, et dont fait honorable mention Claude-Barthélemy Morisot, Epît. 6 de la première Centurie, où il l'attribue à un habile poëte bourguignon nommé Malpois, qui la composa en 1620. L'auteur des Noëls ayant trouvé à son gré l'expression des deux vers ci-dessus rapportés, s'est fait un plaisir de l'enchâsser, stance 3 du Noël *Ein jor lai hau*.

Cheûte. Chute.

Chezi. Tombai, tombas, tomba. *Ai Chezi*, il tomba ou chût. Une servante, à Dijon, pour s'excuser de ce qui s'était passé entre elle et le valet, disait à sa maîtresse : *Ai me poussi, je chezi;* il me poussa, je chus.

Chicoli. Fit jaillir. Ces petites canonières ou seringues de bois, dont se servent les enfants pour jeter quelque liqueur que ce soit,

s'appellent en bourguignon *chiccle*, du bruit qu'elles font lorsque cette liqueur est poussée. De là l'infinitif *chicclai* pour faire jaillir et le nom *chicclo* pour jet.

Chipôte. Chicane. *Faut-i qu'on vo chipôte?* Faut-il qu'on vous chicane? Le mot *chic*, terme originairement factice, a donné en diverses langues une idée de peu de chose, témoin le *ciccum* de Plaute, le *chico* des Espagnols, *chiquet*, d'où nous avons fait *chiqueter* et *déchiqueter*, comme de *chicot chicoter*, pour contester sur un rien, et de chicoter *chipoter*.

Chôse. Chose, choses.

Chretiantai. Chrétienté. Cyrano fait dire à Mathieu Gareau *la Cresquiantai*, mais cela sort un peu trop du naturel.

Cier. Ciel, comme *mier* pour miel. On ne dit pourtant pas *fier* pour fiel. J'ai connu un bon homme qui, voulant dire qu'il n'avait point de *fiel*, disait : *Je n'ai point de fief*.

Cin. Cinq. *Cin* devant une consonne, mais *cinq* devant une voyelle, comme en français.

Citai. Cité, ville, cités, villes.

Clairé. Flamber.

Clairon. Petite fille nommée Claire.

Claquò dé dan. Claquait des dents, grelotait de froid. Dans certains auteurs satiriques, *aller au pays de claquedent*, c'est passer par le grand remède.

Clar. Tantôt c'est l'adjectif *clair*, tantôt le substantif féminin *clef*, et tantôt le substantif masculin *clerc*, comme au sixième Noël de la rue du Tillot, *Lucifar n'a pa si gran clar*. L'auteur l'a employé encore en ce sens dans la chanson suivante :

CHANSON

Faite au nom de queique religieuse, su le pechô de santai de lote Aibaisse.

Note reverende meire,
Vote espri n'é pas son par.
Vos aivé pu de lemeire
Que n'en on lé pu gran clar.
Ma ce qui fai de lai pone
Ai tô lé jan du couvan,
Ç'ò qu'éne tête si bone,
Sò mailaide si sôvan.

Ç'a lai tête lai pu daigne
Qui sò petétre ai Dijon.

Tôte lé vatu s'y taigne
Ansin qu'an lote donjon.
D'ô vén don qu'étan si pléne
De saigesse et de bontai,
Le débor et lai migréne
Trôve plaice ai s'y geitai?

Graice ai Dei, vote coraige
Sôfre vo mau san quezan.
El on bea faire lai raige,
Vo ne vo plaindé de ran.
Jaimoi nun de l'Evaingille
Ne prôvi meù le dicton,
Que si le cor a débille,
L'espri an revainche a pron.

Clavelaire. Clavier, d'où pendent les clefs que les femmes d'artisans, et les paysannes portent à leur côté.

Clatai. Clarté.

Claucé. Glousser. *Vo claucé de soi* se dit à quiconque a une soif extrême, jusqu'à en être enroué comme une poule qui glousse, et cette expression fait ici un effet d'autant meilleur, qu'on se souvient par une vieille tradition, qu'aux anciens jeux de Gevré, village à deux lieues de Dijon, célèbre par ses bons vins, dans une tragédie de la Passion, le curé auteur de la pièce y faisait dire au paysan qui jouait le rôle du crucifix : *Je clauce de soi*, pour exprimer le *sitis* de l'Evangile. *Claucé* est quelquefois infinitif, et quelquefois, comme ici, le pluriel de la seconde personne du verbe à l'indicatif, *vous gloussez de soif.*

Cleignôte. Clignote, clignotes, clignotent.

Clô. Clos, en particulier *clos de vignes. Clô* signifie aussi un *clou*, des *clous.*

Clochôte. Clochette.

Cô. Coup, coups, ou cou, *collum.*

Codelei. Cordelier, cordeliers. Ils sont appelés *funigeri* dans Hutten, Euricius Cordus, Bucanan, et autres poëtes latins modernes. *Chorda* pour *funis* n'est pas latin, quoique Jovien Pontan ait dit, *Amor.* 1 :

Jam mihi Francisci tunicam, chordamque parate.

Muret a fait encore une plus grosse faute en alliant le grec avec le latin dans *Chordiger*, que même il écrit mal *Cordiger*. Mais Pontan et Muret étaient alors jeunes, et l'on pardonnerait au dernier son *Cordiger*, s'il n'avait pas fini son épigramme par *hoc fusum*

pour *hic fusus*, pour dire un fuseau. *Fusum* en ce sens n'est que dans les Gloses.

Codon. Cordon, cordons.

Coeiffai. Coiffé, coiffer. Il y a eu un cabaretier à Beaune qu'on appelait *Mau-coeiffai*, parce qu'on avait donné à sa femme le sobriquet de *Mau-coeiffée*. Costar, page 233 de ses Entretiens avec Voiture, rapporte la même chose d'un hôtelier d'Argenteuil.

Cœu. Cœur. On dit aussi *cœur* en bourguignon, comme en français. Le choix en poésie dépend de l'oreille.

Côlai. Couler, ou colet, colets.

Côlaire. Colère.

Côle. Coule, coules, coulent. C'est aussi de la colle.

Côlogne. L'électeur de Cologne en 1701.

Côlon. Coulons.

Combé. Combien.

Come. Comme.

Compa. Compas.

Compozai. Composé, composez, composer.

Conai. Corner, sonner du cor. *Corner* est ici mis pour publier. Voyez plus bas *Cone*.

Concevi, Conçus, conçut.

Condannai. Condamné, condamnez, condamner.

Conduzo. Conduisais, conduisait.

Cone. Corne, cornes. L'abbé des *Conards* de Rouen est célèbre dans nos vieux auteurs. On voit une pièce sous son nom parmi celles du différend de Marot et de Sagon; une seconde sous le nom du secrétaire de l'abbé des *Conards*, et une troisième intitulée Réponse à l'abbé des *Conards* de Rouen, où, quoique cet abbé ne soit jamais autrement nommé que l'abbé *Conard*, et l'abbé des *Conards*, on ne trouve pas néanmoins qu'on y dise *cone* pour *corne*. J'ai remarqué même que cet abbé, en des livres moins anciens, était appelé l'abbé des *Cornards*. L'édition, en effet, des Arrêts d'Amours, *in*-16, à Paris, et 1586, à Rouen, outre le 52e arrêt ajouté par Gilles d'Aurigni dit le Pamphile, en contient un 53e rendu par l'abbé des *Cornards*, en ses grands jours tenus à Rouen. Les Bourguignons eux-mêmes disent *cornar*, quoiqu'ils prononcent toujours *cone*, à peu près comme les Latins, qui n'ayant jamais dit que *cornu*, n'ont pas laissé de dire *coniscare* au lieu de *corniscare*, pour exprimer la lutte des béliers l'un contre l'autre, *adversis cornibus*. Ils ont dit *conisco* pour *cornisco*, de même que *prosa* pour *prorsa*, *curulis* pour *currulis*, et plusieurs autres mots dont on peut voir des exemples dans Passerat, pag. 134 et 135, *de litterar. cognatione*. Cette étymologie, qui jusqu'ici n'a point été proposée, me paraît la seule véritable.

Confesseu. Confesseur. Si le mot latin *confessor* pouvait être reçu, disent les critiques, ce serait plutôt dans la signification du pénitent qui se confesse, que du prêtre qui l'écoute en confession. J'en demeure d'accord; mais *confessarius* qu'on lui substitue est-il plus latin? Budé, croyant bien raffiner, appelle la confession *sacrum oricularium*, et l'un de ses imitateurs dédie en ces termes un livre au confesseur du roi Françcis I : *Guilielmo Petit, episcopo Sylvanectensi, noxiarum regis auriculario.* Un prédicant luthérien, Vitus Theodorus, a bien fait pis : *Auditor sordium Cæsaris* signifie chez lui le confesseur de Charles-Quint. C'est dans une lettre qui est la soixante-septième en nombre parmi celles de Calvin.

Consan. Consens, consent.

Consôle. Console, consoles, consolent.

Consôlein. Consolions, consoliez, consolaient.

Contai. Conter ou compter. *Conter* un fait, une fable, une histoire. *Compter* de l'argent. *Contai* peut aussi être un participe passif, tant singulier que pluriel. *Velai un fai bé conté*, voilà un fait bien conté : *Velai dé fai bé contai*, voilà des faits bien contés. *De l'arjan bé contai*, de l'argent bien compté; *dés écu bé contai*, des écus bien comptés.

Contan. Content, contents, *contentus vel contenti.* Quelquefois c'est contant, *narrans*, ou comptant *numerans.*

Contanti. Contentai, contentas, contenta.

Conteigne. Contienne, contiennes, contiennent.

Contra. Contrat, contrats.

Conversion. Conversion.

Côpai. Couper, coupé, coupez.

Côplai. Couplet, couplets.

Côple. Couple, couples.

Côquai. Heurter. *Côquai* vient de *calcare.* On s'est naturellement servi du talon pour heurter, et l'on s'en sert tous les jours aux portes où il n'y a ni racloir, ni marteau, ni cloche. *Côquai*, coquer, cauquer, caucher, cocher viennent également de *calcare :* aussi n'est-ce pas de *coc* qu'on a dit *caucher* ou *cocher ;* c'est de ce qu'il *cauche* ou *coche* souvent la poule, *quod eam sæpius calcet*, qu'on l'a nommé *coc.* De là cochemar, cauchemar, cauchemare, ou à la Picarde *cauquemare*, cette oppression qui arrive pendant le sommeil, appelée par les médecins incube, en bourguignon *fôletô* du verbe *fouler*, à moins qu'on n'aime mieux le dériver de *folet*, conformément à l'italien *folletto*, qu'Oudin rend par *le folet*, *esprit incube.*

Côqueigne. Coquine. *Lai char a côqueigne*, la chair est coquine, la chair s'habitue aisément au plaisir.

Côquin. Coquin, coquins.

Cor. C'est tantôt court, *curtus*, tantôt cours, *cursus*, tantôt cour, *chors* ou *cors*, tantôt cour, *curia*, quoique *cour* en ce second sens comme dans le premier, vienne également du latin barbare *cortis* ou *curtis*, et que, soit pour cour de maison, soit pour cour de de prince ou de justice, on dût écrire *court*, comme on faisait autrefois. *Cor* est aussi, en bourguignon, le singulier des trois personnes du présent de l'indicatif du verbe *courir*, c'est encore l'impératif *cor*, cours, *cor tant que tu poré*, cours tant que tu pourras. *Cor*, de plus, signifie *corps*.

Coraige. Courage. Il n'y a pas deux cents ans que les mots terminés aujourd'hui en *age* avaient tous leur terminaison en *aige*.

Coramman. Couramment, ou comme on dit plus élégamment encore en bourguignon, *fuamman*. Voyez **Fuamman.**

Coran. Courant.

Core. Courent, ou coure.

Corée. Corée, corées. Proprement fressure, intestins autour du cœur et le cœur ensemble. Aussi *se regaudi lai corée*, c'est se réjouir le cœur. Le Bernia, dans sa lettre en vers à Baccio son ami, a dit de même *curatella* pour *core :*

> Sò che i pidocchi, le cimici e'l puzzo
> M'hanno la curatella a sgangherare.

Les académiciens de la Crusca produisent un passage tiré d'une vie de saint Jean-Baptiste, écrite dans le bon siècle, où *la mala curata* est pris pour ce que nous appelons *mauvais cœur ;* et ce qui est remarquable, c'est que *corata*, *curata*, *curatella*, et notre français *corée*, termes si bas, sont pourtant synonymes du latin *præcordia*, qui entre dans les plus nobles vers.

Cori. Courus, courut, courir.

Coron. Courons.

Corone. Couronne, couronnes, *hæc corona*, *hæc coronæ :* c'est aussi le singulier des trois personnes de *couronner* au présent de l'indicatif. Il y a quelque cinquante ans que certaines personnes, croyant mieux parler que les autres, prononçaient *norrir*, *norriture*, *norrice*, *coronne*, *coronnement*, *fornir*, *forniture*, *torment*, etc. Un marchand de Dijon, ayant fait quelques voyages à Paris, affectait fort cette prononciation, et comme il avait pris la Couronne royale pour son enseigne, il fit écrire en grosses lettres au-dessus de sa porte, A LA CORONE ROYALE. Par malheur pour lui sa femme était fort coquette, ce qui donna lieu à des rieurs d'effacer la nuit le second O de CORONE, en sorte qu'il ne resta que CORNE, ayant si bien allongé et grossi l'R pour remplir la place de l'O, qu'il semblait effectivement qu'il n'y eût jamais eu

autre mot écrit que CORNE. C'étaient principalement les Dauphinois qui, comme l'a remarqué Beze, ôtaient l'*u* de la diphthongue *ou*, prononçant *oop*, *beaucoop*, *doleur*, *oi* pour *oui*, etc.

Cote-paille. Courte-paille. Jouer à la courte-paille, d'autres disent aux *buchettes*, d'autres au *court-fétu;* je crois même que le *court-bâton* mentionné dans Rabelais, c'est le même jeu, et qu'ainsi Ménage se trompe, lorsqu'au mot *court-fétu* il dit que Rabelais a omis ce jeu parmi ceux de Gargantua. Qui voudra voir des procès décidés au sort de ce jeu, n'a qu'à lire dans La Fontaine le conte du Juge de Mèle, et dans Furetière, page 508 de son Roman bourgeois, le jugement des buchettes.

Coti. Cotelettes de porc.

Couite. Hâte. *Aivoi couite*, c'est avoir hâte, expression métaphorique tirée des chevaux qu'on pique si vivement pour les faire courir plus vite, que les flancs leur en cuisent : ce vers de Perceval rend indubitable cette étymologie,

Brochent à cuite d'éperon.

Les pointes de l'éperon étant comme des broches, on a dit brocher pour piquer. *Brocher à cuite d'éperon*, c'était appuyer si fort l'éperon pour le galop qu'il en cuisait au cheval. De là le Toulousain et le Limosin *couyta* pour hâter, et le bourguignon *couite* pour hâte. Le Noël où il est dit, *le boudin é couite*, donne à entendre que ce boudin pressait, qu'il avait la cuisson telle qu'il la lui fallait pour être mangé à propos, qu'en le laissant sur le gril plus longtemps, il aurait brûlé. Dans Homère, au 20e chant de l'Odyssée, ce n'est pas le boudin qui *é couite*, c'est l'homme qui le grille, μάλα δ' ἀχα λιλαίεται ὀπτηθήναι. Que ce soit boudin, que ce soit ventre farci de sang et de graisse, je m'en rapporte à Casaubon sur Athénée, l. 3, c. 14. Il savait bien, je pense, autant de grec que Despréaux.

Coupau. Cocu. *Coupau* n'est pas, comme on s'imagine, un mot bourguignon, mais un vieux mot gaulois, qu'on trouve en des auteurs d'autre pays que de Bourgogne. On a dit originairement *cou*, ensuite *coup*, et puis *coupau*. Ce terme n'est véritablement bourguignon que lorsqu'il signifie cette grappe de raisin égrenée qu'apparemment on appelle alors *coupau*, parce qu'il n'y reste que le bois, et que l'on dit que les *coupaus* le portent. Ce bois de raisin, dans le Dictionnaire de Charles Etienne, au mot *scapus uvæ*, est appelé d'un nom bien opposé à *coupau*, il est appelé *ribaud*. C'est que les ribauds sont les coupaus.

Coutai. Coûté. *Ai t'é coutai*, il t'a coûté. C'est aussi l'infinitif *coûter*, et le substantif *côté*, tant au pluriel qu'au singulier.

Coutein. Coûtions, coûtiez, coûtaient.

Couto. Coûtais, coûtait.

Couvan. Couvent. Il y a lieu d'être surpris que tout le monde sans exception prononçant *couvent*, d'habiles professeurs de la langue aiment mieux écrire encore aujourd'hui *convent*, que *couvent*, quoiqu'ils demeurent d'accord qu'il faut prononcer *couvent*.

Couvar. Couvert, couverts.

Couvature. Couverture, couvertures.

Couzaigne. Cousine. A Dijon, le nom de *couzaigne* s'est donné aux blanchisseuses, aux couturières, *couzaigne Mairie*, *couzaigne Jaiquette*. On y entend aussi par *couzaigne* une débauchée. *Ai vai voi lé couzdigne*, il va voir les cousines. Les anciens Latins les appelaient *sorores*, et de même, quand nous parlons d'une fille de joie, *elle est de nos sœurs*, disons-nous. On sait, en style de Menot, ce que c'est que *ire ad commatres*.

Couzé-vo. Apaisez-vous. *Couzé*, de l'inusité *coiser*, simple d'*acoiser*, comme qui dirait *coisez-vous*.

Couzein. *Se couzein*, s'apaisaient, se taisaient.

Covre. Couvre, couvres, couvrent.

Crainde. Craigne, craignent.

Craimoisie. Cramoisie.

Creiche. Crèche.

Creiché. Cracher, craché, crachez. Au figuré *tô creiché*; tout craché est une façon de parler proverbiale dont on se sert pour comparer une chose avec une autre. On ne s'est pas contenté de dire que deux œufs, deux mouches, deux gouttes de lait, deux gouttes d'eau ne sont pas plus semblables, on a burlesquement ajouté qu'un crachat ne ressemble pas mieux à un autre crachat, qu'un tel homme à un tel homme. Outre *tout craché*, on a, dans le même sens, dit *tout poché*. L'un et l'autre se trouvent en cet endroit de la farce de Patelin, où celui-ci parlant au drapier dont il feint avoir connu le père, lui dit :

Ainsi m'aist Dieus, que des oreilles,
Du nez, de la bouche, des yeux,
Onc enfant ne ressembla mieus
A pere. Quel menton fourché!
Vraiment, c'êtes vous tout poché,
Et qui diroit à votre mere
Que ne fussiez fils votre pere,
Il aurait grand faim de tanser.
Sans faute je ne puis penser
Comment nature en ses ouvrages
Forma deus si pareils visages,

Et l'un comme l'autre taché.
Car quoi ? Qui vous aurait craché
Tous deux encontre la paroi ;
D'une maniere, et d'un arroi
Etes vous, et sans différence.

Ménage, qui dans ses Origines françaises, au mot *cracher*, n'a pas eu de peine à comprendre d'où venait *c'est lui tout craché*, demande d'où peut venir *c'est lui tout poché?* On dit qu'une écriture est pochée, lorsque la plume, étant trop chargée d'encre, fait sur le papier de ces taches que les maîtres écrivains appellent *poches*, ainsi nommées vraisemblablement du mot *pouce*, parce que le pouce, quand on l'appuie trop sur la plume, en fait couler l'encre en trop grande quantité; et comme les gouttes d'encre qui font ces poches, se ressemblent fort entre elles, on a dit de là, quand on voyait un homme très ressemblant à un autre, que *c'etait lui tout poché*. Le latin *pollex*, dans un vieux dictionnaire latin picard imprimé en lettre gothique *in-folio*, à Rouen l'an 1500, est expliqué en français *pouchier*, ce qui ne confirme pas peu mon étymologie de *poche*.

Créte. Crète. A propos de *crête*, il faut que je rapporte ce conte. Deux vignerons, à Dijon, voyant passer une jeune fille qui avait sur la tête une belle fontange rouge : *Padei*, dit l'un, *elle pondré bé to. Coman don?* dit l'autre : *ç'a*, reprit le premier, *qu'elle é lai crête bé rouge*. La plaisanterie consiste en ce que les poules n'ont jamais la crète si rouge, que lorsqu'elles sont prêtes à pondre.

Creuel. Cruel.

Cri. Cris.

Criai. Crier.

Criein. Criaient.

Crô. Creux à enterrer un mort, fossé et généralement un creux. Lorsque Blaizôte mourut à Dijon, sur la fin du mois d'août 1709, Gui, son ami, lui fit cette épitaphe :

Passan, Blaizôte a dan le crô,
Le prôve Gui di qu'el a quite
De li jeté de l'ea benite,
Ai n'é pu ran dan l'aiguerô.

Croi. Croix, *crux* ou *cruces* : c'est aussi le singulier des trois personnes de croire au présent de l'indicatif et *croi* à l'impératif.

Croyoo ou **Croyò.** Croyais, croyait.

Cu. Je ne mets pas ici *cu* comme un mot bourguignon, mais pour avoir occasion de remarquer, premièrement, que ceux qui

ont dit que bien peu de gens écrivaient *cul*, ne devaient pas eux-mêmes l'écrire ainsi. Secondement, que dans le troisième Noël, quand le poëte dit : *Le diale at ai cu*, le diable est à cu, c'est comme s'il disait : Le diable est poussé à bout, il est réduit à demeurer pour toute défense le cu rangé contre un mur, il est acculé. On appelle *accul* le lieu où l'on est acculé.

Cu-de-jaite. Cul-de-jatte, homme qui ne pouvant se servir de ses jambes, se traîne comme il peut, assis sur une grande écuelle de bois nommée jatte, du latin *gabata*.

Cueùde. Crois, croit, croient. De *cogitare* on a fait par degrés cogiter, coïter, coïder et enfin *cuider*. De là, gois, goës ou goettes, car on le trouve écrit de ces trois manières, sorte de gros raisins blancs ainsi nommés de *cogitare*, *goïtare*, *coïtare*, parce que ceux qui en mangent, *cuidant peter*, dit Rabelais, c. 25, du liv. 1, *se conchient*, d'où, ajoute-t-il, sont nommés *les cuideurs de vendange*. Le même, dans la pronostication Pantagruéline, au chapitre de l'Automne : *Les cuidez seront de saison, car tel cuidera vessir, qui baudement fiantera*. Les Champenois donnent à *cuider* un sens plus honnête par rapport à la vendange. Ils disent : *On cuide*, quand ils espèrent qu'elle sera bonne. S'ils reconnaissent qu'ils se sont trompés : On *décuide cette année*, disent-ils.

Cueùdò. Croyais, croyait.

Cueùsse. Cuisse, cuisses.

Cuséne. Cuisine.

Cutimblô. Culebute ou culbute. *Faire le cutimblô*, c'est faire la culbute. *Cutimblô* de *culus* et de *tumulus*, parce que les enfants qui jouent à ce jeu, après avoir fait passer leurs pieds par dessus leur tête, se retrouvent étendus sur leur derrière, *ita ut culus tumuletur*. Les Italiens, par rapport à la tête qui est la première renversée dans ce jeu, ont appelé *capitombolo* ce qu'on appelle à Dijon *cutimblô*. Sur quoi l'on peut voir les Origines italiennes d'Ottavio Ferrari. Ceux qui croient que, dans Rabelais, liv. 2, chap. 22, *combrecelle* est la même chose que *culebute*, se trompent. Rabelais, qui par une mauvaise orthographe corrompt souvent divers mots, a mal écrit *combrecelle* pour *combreselle*, mot composé de *combre* et de *selle*. On a dit *combre* pour *comble*, ce qui se reconnaît dans *décombres* pour *décombles*, en ce que *décombrer* n'est autre chose que débarrasser un lieu *comblé* de platras et de démolitions. *Combre-selle* donc est une selle comblée, c'est-à-dire chargée du cavalier. Ainsi, lorsque Panurge invite la dame de Paris à lui faire la *combreselle*, c'est comme s'il invitait la selle à recevoir le cavalier.

D.

D'abord. D'abord.

Daigne. Digne, dignes : c'est aussi le verbe je dîne, *il daigne*, il dîne. *Cote Messe et lon daignai*, courte messe et long dîner.

Daignée. Dînée.

Daime. Dame, dames. *Grande daime*, grande dame, grandes dames. L'auteur dans son *Evartisseman* se joue sur les mots de grands et de gros, en ce que par *grande dame* il entend une femme de belle taille, et par *gros monsieur* un homme replet, qui l'un et l'autre, par des raisons apparemment d'économie, logeaient alors en la rue du Tillot. La grande dame était madame Maire de Blancé, veuve du Maître des comptes de ce nom, bien faite de corps et d'esprit, connue étant fille sous le nom de mademoiselle de Borjon, et si belle en son temps, qu'à l'âge de soixante et dix ans elle avait encore de quoi plaire. Le gros monsieur était un Maître des comptes, gros homme, beau parleur. Bèze a équivoqué de même sur le chancelier et le cardinal du Prat dans cette courte et fameuse épitaphe : *Amplissimus vir hic jacet.* Vers iambique-dimètre que Colletet, dans son discours de l'Epigramme, appelle mal-hémisuthe ou demi-vers, et qu'il n'est pas aussi malaisé de rendre en notre langue avec la grâce et la force du latin, que se l'est imaginé le même Colletet, puisqu'il n'y aurait qu'à dire : *Un puissant homme gît ici*, ou en deux petits vers :

Ci-dessous gît, couché tout plat,
Le puissant chancelier du Prat.

Molière, dans son Médecin malgré lui, s'accommodant au personnage de Sganarelle, après lui avoir fait dire qu'Aristote était un grand homme, lui fait ajouter en levant le coude : *Grand homme tout à fait, un homme qui était plus grand que moi de tout cela :* ce qui me remet en mémoire le bon homme de président Boyvault, fameux joueur et très ridicule écrivain, qui dans sa relation de la fausse alarme de Dijon, en 1673, faisant l'éloge de tous les magistrats de cette ville, avait cru bien raffiner de dire, touchant M. Bretagne, conseiller au Parlement, que c'était un grand homme, plus grand que la grande Bretagne dont il portait le nom,

Daingé. Danger, dangers.

Daivantaige. Davantage.

D'aivô. C'est la même chose qu'*aivô*, avec.

Dalô. Il y avait, depuis environ 1650 jusqu'à 1660, à Dijon, une fameuse sage-femme nommée madame Dalot, qui avait la pratique de toutes les femmes de qualité de la ville, avant que les chirurgiens, avides du gain, se mêlassent de les accoucher. On entend donc ici par *lé Dalô*, les sages-femmes en géneral, comme par les *Jabins* on entendrait à Paris les devineresses. Jacques de Voragines, dans sa Légende dorée, et après lui Petrus de Natalibus, rapportent que Joseph, lorsque la Vierge fut prête d'accoucher, fit venir deux sages-femmes, Zébel et Salomé; que Zébel ayant soigneusement observé Marie, la reconnut vierge après l'enfantement et cria tout haut miracle, mais que Salomé protesta qu'elle n'en croirait rien sans bonne preuve; qu'ayant eu ensuite la témérité de toucher la Vierge pour s'éclaircir de la chose, la main lui sécha dans le moment, et qu'elle n'en recouvra l'usage qu'après que, pleurant amèrement sa faute, elle eut, par le commandement d'un ange, porté cette même main sur le corps du saint enfant qui venait de naître. Ces fables, tirées de l'Evangile apocryphe de saint Jacques le Mineur, furent, vers le milieu du XVIe siècle, renouvelées par l'Arétin, dans sa Vie *della Madonna*. L'auteur des Noëls, sans entrer dans ce détail, s'est, par un petit trait satirique, contenté de dire que les matrones du voisinage n'avaient garde d'aller faire offre de service à une pauvre femme qui n'aurait pas eu de quoi les payer.

Dan. Dans, préposition, et dents, substantif. *Su lé dents*, sur les dents.

Dangreignar. Grondeur. En vieux français, *dame* signifiait non seulement *domina*, mais *dominus*, témoin *vidame*. De *dame* on a fait par contraction *dam* et *dan*, titre d'honneur, qui semble autrefois avoir été commun en France à tous les religieux, quoique depuis il soit devenu particulier aux bénédictins, chartreux et quelques autres : anciennement on orthographiait *damp*. Sans citer le *damp abbé* du petit Jean de Saintré, ni le *damp chevalier* de l'Amadis, je rapporterai seulement ce proverbe rimé :

> Qui damp Denier mène à son plait,
> Ce qu'il demande lui est fait,

pour donner à entendre que le seigneur Denier, c'est-à-dire l'argent, est maître de tout. Les mots *dam* et *dan*, ayant cessé d'être en usage, on n'a plus écrit que *dom* et *don*; ainsi *dangreignar* est ici la même chose que *dongreignar*, sobriquet donné à un ancien portier malgracieux de la Chartreuse de Dijon, parce qu'il paraissait toujours *greigne*, c'est-à-dire, en bourguignon, chagrin, fâché; tradition qui s'est si bien conservée à Dijon, qu'elle y est prover-

biale, et qu'on y traite de *dangreignar* tout homme de mauvaise humeur.

Danseron. Danseront.

Danson. Dansons.

Darré. Derrière, préposition. Quand un homme a peiné beaucoup à quelque travail de corps ou d'esprit, on dit *qu'el an suë darré les oraille*, qu'il en sue derrière les oreilles.

Darrei. Dernier, derniers. Les Bourguignons ignorants, qui veulent quelquefois entreprendre de parler français, disent : *Il est demeuré le derrier*, pour il est demeuré le dernier, et c'est effectivement du français corrompu *derrier* que vient le bourguignon *darrei*. Le féminin de *darrei* adjectif, c'est *darreire* : ainsi, quand on dit *éne pote darrei*, on sous-entend *de darrei*, porte de derrière, porte-derrière. *Darrei* fait quelquefois l'office de *darré*, préposition, *darrei lu*, derrière lui, *an darré* ou *an darrei de lu*, en derrière de lui ; c'est aussi très souvent un substantif, *tonai le darrei*, tourner le derrière, *la darrei d'éne moison*, le derrière d'une maison.

Dé. Des, tantôt préposition, tantôt article pluriel, servant à divers cas.

Dé-Barôsoo. De *Barôzai*, qu'on dit avoir été un vigneron fort éloquent dans son langage bourguignon, le poëte a fait le verbe *dé-barôzai*, dont *débarôzoo* est l'imparfait, pour donner à entendre que la famille des Barôzai perdrait peu à peu cette naïveté de patois, conservée si longtemps par leurs prédécesseurs. Vaugelas a fait une remarque curieuse sur ces composés, où la préposition *dé* emporte le contraire de la signification du simple. Il en produit pour exemple *débrutaliser*, qu'avait fait madame de Rambouillet; le *dé-catoniser* de Scarron n'est pas moins heureux, pour dire *rendre capable de rire un homme grave*, et l'on n'a pas désapprouvé dans Molière l'endroit où Sosie dit à Amphitryon :

La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne,
Et l'on me Des-Sosie enfin,
Comme on vous Des-Amphitryonne.

Débille. Débile. *Débille* se prononce comme *bille*, *fille*, etc.

Débode. Déborde, débordes, débordent.

Débor. Fluxion, débordement d'humeurs, de bile ou de pituite. *Débord* en ce sens n'a jamais été français, et ne l'est plus en tout autre.

Débôtai. Débotter. *Et postquam veni et me debotavi audacter*, dit Bèze dans son Passavant ; *débôtai* signifie aussi *débouter*, sur

quoi je renvoie aux contes attribués à Bonaventure Desperiers, où est rapporté le mot de Jacques Colin, qui, ayant perdu un procès contre les moines de son abbaye : « Votre cour de parlement, Sire, (dit-il à François Ier, dont il était lecteur), m'a fait aujourd'hui le plus grand honneur que je pusse jamais recevoir. — Comment donc, dit le roi? — C'est (reprit-il), Sire, qu'elle m'a *déboté;* l'arrêt qu'elle a rendu contre moi porte en terme exprès : *Dicta curia debotavit, et debotat dictum Colinum.* » Cela, dit-on, donna lieu à François Ier d'ordonner, en 1539, que les jugements ne se délivrassent plus qu'en français. Ménage, partie I de ses Observations sur la lettre F, chapitre 106, fait mention de cette plaisanterie; mais il se trompe lorsqu'au lieu de l'attribuer à Jacques Colin, abbé de Saint-Ambroise de Bourges, il l'attribue à l'abbé de Vendôme.

Décharbôtai. Débarrasser. *Encharbôtai*, embarrasser. La tige de ces mots est le verbe latin *carpere*, d'où l'on a pu faire aisément *charper*, prendre avec violence, gripper. De *charper* est venu le fréquentatif *charpoter*, et comme *en charpotant* on chiffonne, on froisse, on entortille, de là, pour dire défroisser, débarrasser, on a dit *décharpoter*, et par le changement ordinaire du *P* en *B* *décharboter*. Tabourot, qui était de Dijon, s'est servi, chapitre 21 de ses Bigarrures, d'*encharboté* comme d'un mot français, en ces termes : *Mais cela me semble trop encharboté et confus.*

Dedan. Dedans.

Défau. Défaut, défauts.

Déglice. Délices. La syllabe *gli* se mouille dans le bourguignon *déglice.*

Dégôtai. Dégoûter, rebuter : *Éne dé chose qui m'é le pû dégôtai*, une des choses qui m'a le plus dégoûté; il se prend aussi dans la signification de *stillare : Aipré lai pleûge lés étoi dégôte*, après la pluie les toits dégouttent.

Dei. Dieu. Le bourguignon dit aussi *Dieu.*

Deijai. Déjà.

Déjeunai. Déjeuner, déjeuné.

Délivrò. Délivrais, délivrait.

Demenai. Démener, démené.

Demeurai. Demeuré.

Déparre ou **Déprarre.** Déprendre, détacher. Je rapporterai ici, à l'occasion de ce mot, un endroit du *Traité des Scrupules*, imprimé in-12, à Paris, chez Jacques Etienne, 1717, où l'auteur, parlant du soin qu'on doit avoir de rejeter d'abord certaines pensées séduisantes contraires à l'esprit de chasteté, dit qu'on ne doit point s'y unir les premiers instants *par une certaine glu, dont on a peine à se déprendre*, expression sur laquelle on croirait que le

poëte aurait copié celle-ci du pénultième couplet de son Noël de Blaizôte :

Gui, dont le cœur tarre
Ne peuvò se déparre,
Gui, dont le cœur tarre,
Tenoo ancore au glu,

si l'édition des Noëls, ayant paru en 1701, n'avait précédé de seize ans celle du Traité des Scrupules.

Depeù. Depuis.

Déplié. Déployer, déployé. On ne dit en bourguignon que *déplie*, mais en français on observe quelque distinction entre déployer et déplier : on *déploie* une enseigne, on *déplie* une serviette.

Dépoche. Dépêche, dépêches, dépêchent.

Députai. Député, députés, députer.

Dequei. De quoi.

Dessaron. Desserrons.

Dessu. Dessus, sur. *Dessu lai faiçon*, sur la façon ; ce serait une faute en français de dire, même en vers, *dessus la façon;* mais en bourguignon, c'est une élégance.

Détor. Détour, détours.

Détraipe. Ce mot est tantôt nom, tantôt verbe. Quand il est nom, il marque la délivrance de quelque embarras ; ainsi à la mort d'un méchant homme : *Velai*, dit-on, *ène belle détraipe.* Quand il est verbe, il signifie débarrasser, déménager, tirer les meubles d'une maison ; et de là au jeu de dames le *coquimbert*, à Dijon, est appelé *lai détraipe*, parce que c'est à qui des deux joueurs perdra le plutôt toutes ses dames. *Détraper* n'est pas dans Nicot, mais il est dans Monet, il est dans les Dictionnaires de rimes de La Noüe et de Boyer. Du Bartas l'a dit en ce vers de sa fameuse description du cheval de Caïn, semaine 2 :

Le champlat bat, abat, détrape, agrape, atrape,

Un usage fréquent de détraper en Bourgogne, c'est dans la signification de *desservir* après le repas. Le comte de Bussi, dans le premier tome de ses Mémoires qu'on m'a fait voir écrits de sa main, avait en ce sens usé de ce mot, que le P. Bouhours, qui les revit avant qu'on les imprimât, n'eut garde d'y laisser.

Détraipon. Débarrassons.

Détrure. Détruire.

Deu. Deux, *duo.*

Deussei-je. Dussé-je, *quamvis deberem.*

Devan. Devant, préposition, *ante.* Devant, participe actif *debens.*

Devarré. Deviendra, deviendras.

Dévaulan. Descendant; *dévaulai*, descendre : *dévaler*, en français, a vieilli. Régnier, qui mourut en l'an 1613, a dit, sat. XI :

> Ils contrefont le guet, et de vois magistrale :
> Ouvrez de par le roi. Au Diable un qui dévale.

Dévaule. Descends, descend.

Devé. Devers, préposition, ou *devé*, verbe, *vo devé*, vous devez.

Devein. Devions, deviez, devaient.

Devignire. Devinâmes, devinâtes, devinèrent.

Devin. Je devins, tu devins, il devint.

Devinsse. Devinsses, devint.

Dévo. Dévot, dévots.

Devon. Devons. *Devon-je?* devons-nous?

Devrò. Devrais, devrait.

Dézar. Inculte. *On laisse le cier an dézar*, on laisse le ciel en désert. C'est un bourguignonisme qui signifie qu'on abandonne le ciel sans travailler à nous le rendre utile par nos bonnes œuvres. Quand on laisse une vigne sans la cultiver, on dit que *c'at éne vaigne qu'on laisse an dézar.*

Dezo. Sous, dessous, avec cette différence de *dessous* à *dezó*, que *dessous* ne veut point absolument de régime, et que *dezó* se met également bien avec et sans régime.

Di. Dis, dit.

Diale. Diable, diables. Les Picards disent aussi *diale* pour diable.

Dialôgue. Dialogue, dialogues. Il n'est pas surprenant que l'ignorance qui a fait croire à des grammairiens du douzième et du treizième siècle que *dyabolos*, car ils l'écrivaient ainsi, venait de *dya*, deux, et de *bolos*, morceau, parce que, disaient-ils, le diable ne fait de l'homme que deux morceaux, l'un du corps, l'autre de l'ame, il n'est pas, dis-je, surprenant, que cette même ignorance leur ait fait écrire *dyalogos*, qu'ils dérivaient de *dya*, deux, et de *logos*, discours, prétendant que dialogue ne se dit que de deux personnes qui discourent ensemble; étymologie qui, très ridicule par plus d'une raison, l'est pourtant infiniment moins que celle du docteur, qui tirait ce mot de l'ânesse de Balaam nommée *Logos*, parce qu'elle parla lorsque son maître, la battant de toute sa force, lui criait *dia* pour la faire avancer.

Diantre. Diable. *Diantre* n'est pas ici rapporté comme un mot bourguignon, mais simplement comme burlesque, à l'exemple du *diascane*, du *diacine*, et du *diamberne* des Italiens.

Diré. Diras, dira.

Diron. Dirons, diront.

Diron-je. Dirons-nous.

Discor. Discours.

Disi. Dit, dis. C'est le *dixi*, le *dixisti* et le *dixit* des Latins.

Disire. Dîmes, dites, dirent.

Dison. Disons.

Disò-t-i. Disait-il.

Disputai. Disputer.

Divaigne. Divine, divines.

Dò. Dos. C'est aussi une préposition, *dò qu'ai seré venun*, dès qu'il sera venu.

D'o. D'où. *D'ô vén*, d'où vient. *O* pourtant n'est pas en bourguignon le synonyme du latin *ubi*. Il ne s'emploie que pour une espèce d'affirmation, et pour une marque de consentement : ô, comme en Languedoc O, car c'est O qu'on prononce en ce pays là, et non pas Oc, comme l'écrivent les étymologistes du mot Languedoc. On dit à Dijon indifféremment *ô*, ou *vouei*, pour *oui*.

Dogne. Qui ne peut souffrir le moindre attouchement sans douleur. *Dogne* semble venir de l'italien *doglia*, en changeant *L* en *N* comme dans *malincolia* en *maninconia*.

Doi. Doigt, doigts, et le verbe dois, doit.

Don. Dont, de qui, duquel, desquels, de laquelle, desquelles. Rabelais écrit souvent *d'ond*, pédantesquement à son ordinaire, parce que *dont* vient de *deunde*. Le *don* se prend encore pour la particule conjonctive *donc*.

Dorme. Dormes, dorment.

Dormiré. Dormiras, dormira.

Dôte. Doute, doutes substantif, et doutes, doute, doutent verbe. *Dôtai* douter. *Dôte* substantif est toujours féminin en bourguignon, comme il l'était encore en français il y a 70 ans.

Douçô. Doux. Vin *douçô*, vin doux. *Poulô douçô*, un billet doux, un poulet. *Douçô*, quoique diminutif, se met là simplement pour *doux*.

Douçôte. Doucette. Le diminutif *douçôte*, dans l'endroit où il est employé, se prend simplement pour douce. C'est où il est parlé d'un saumon pris dans la rivière d'Arroux, et qu'on dit qui s'y laissa prendre exprès pour aller d'Autun à Dijon recevoir l'honneur d'être servi à monseigneur le duc de Bourgogne. On voit bien que c'est une imitation de l'*Ipse capi voluit* de Juvénal, Sat. 4.

Dôze. Douze.

Dôzéne. Douzaine, douzaines. Les latineurs ont fait de là leur *duodena*. Clérée dans son sermon du dimanche des Rameaux : *Pauper concubinarie, quot sunt anni quibus tenes concubinam? Frater, sunt bene decem, pone auducter duodenam plenam.*

Dremedaire. Dromadaire, dromadaires, petits chameaux appelés en grec δρομαδες parce qu'ils sont fort vites. La fin du couplet, où le mot *dremedaire* se trouve, était ainsi dans l'original :

Dei benisse note bon roi,
Qui sans demandai tan d'aifaire
Se contante d'éne dé troi.

Tout bon connaisseur demeurera d'accord que rien n'était plus innocent, et qu'on a eu tort de changer un endroit dont le prince n'aurait fait que rire.

Dreusson. Dressons.

Droiture. Droiture, devoir.

Drôlai. Petit drôle. *Un de mè drôlai*, un de mes petits drôles, de mes petits enfants.

Drôlaisse. Drôlesse, drôlesses. Qui dit drôlesse, dit débauchée, et de plus friponne.

Drôle. Drôle. La Nouë dans son Dictionnaire des rimes, et quelques autres ont écrit *draule;* mais ce qui fait voir que cette orthographe n'est pas la plus ancienne, c'est que, si elle l'était, les Bourguignons l'auraient retenue, et prononceraient *draule*, comme ils prononcent Gaule, épaule, miaule, etc., la diphthongue *au* ne recevant point de changement parmi eux dans la prononciation, au lieu que la lettre *O* ne manque guère d'y en recevoir, témoin, entre autres exemples, le mot *drole* dont il s'agit, que les Bourguignons prononcent *drôle* à leur manière, uniquement parce qu'ils l'ont trouvé originairement écrit par *O*.

Duque. Duc. On écrit en bourguignon *duque*, et régulièrement on devrait l'écrire de même en français, puisqu'on ne l'y prononce pas autrement. C'est ainsi qu'au lieu de *dot* on devrait écrire *dote*, et Patru, qui l'a toujours écrit de la sorte, n'aurait pu donner une meilleure raison de son orthographe que la prononciation.

Duran. Durant.

E.

É. Quelquefois c'est as, *habes : Tu é bon tam*, tu as bon temps. Quelquefois c'est a, *habet : El é bon tam*, il a bon temps. Quel-

quefois c'est avez, *habetis : Vos é bon tam*, vous avez bon temps. Quelquefois *E* appartient au verbe *être*, comme quand on dit : *Tu é un béa garçon*, tu es un beau garçon. Quelquefois enfin c'est l'article *aux* du datif pluriel, auquel sens *E* ne se met que devant une consonne : *Je m'en répote é médecin*, je m'en rapporte aux médecins. Devant une voyelle il faut *és : Je m'en répote és aivôcar*, je m'en rapporte aux avocats.

Ea ou **Eaa**. Eau, qu'on écrivait autrefois *eauë*.

Ebai. Ebat, ébats.

Ebanée. Entièrement ouverte. *Pote ébanée*, porte ouverte autant qu'elle peut l'être. *Ebanée* vient de *banne*, vieux mot interprété *panier* dans Nicot, Monet, Oudin, et ailleurs. Quand le couvercle d'une banne était levé, on disait qu'elle était *ébanée*, et de là figurément s'*ébanir* et s'*ébanoyer*, pour se réjouir, parce que le propre de la joie est d'ouvrir, de dilater. *Banne* est un ancien mot celtique *benna*, touchant lequel voyez **Benaton**.

Ebaubi. Ébahi.

Eborgé. Héberger, loger. Hébergé, hébergez.

Éborgein. Hébergions, hébergiez, hébergeaient.

Éboui. Etonné, surpris. Jacques Grevin donna en 1561 une comédie qui avait pour titre *les Ébahis*. Ce verbe s'est maintenu jusqu'au milieu du siècle dernier. Il a depuis insensiblement vieilli, et il ne trouve plus aujourd'hui sa place que dans le burlesque. Saint-Amant s'en est servi dans ses pièces les plus sérieuses, témoin ce vers de son Moïse sauvé, où, décrivant les Israélites qui passaient la mer Rouge à pied sec, il dit :

Les poissons ébahis les regardent passer;

vers ; dont pour une autre raison Boileau s'est moqué dans sa Poétique, et que Saint-Amant avait imité de celui-ci :

Hinc inde attoniti liquido stant marmore pisces,

qui, comme l'a remarqué l'exact commentateur de Boileau, est du P. Antoine Millieu, jésuite, l. 5 de son *Moses viator*. Saint-Amant, qui n'entendait pas le latin, jugeant que ce poëme, dont il avait ouï parler avantageusement, pourrait lui être de quelque secours pour son dessein, s'en était fait traduire en prose française les principaux endroits. *Éboui*, en bourguignon, est plus élégant qu'ébahi, qui s'y est pourtant conservé.

Ebouïe. Etonnée, étonnées.

Ebreluë. Berlue, autrefois *barluë*, en italien *barlume*, de *varum lumen*, non pas *varium* comme dit la Crusca. *Bar* ou *ber* marque, de même que le latin *varum*, quelque chose de courbe,

d'oblique, de travers. Ainsi barguigner, dans le sens de *mésoffrir*, parce que c'est ne pas guigner ou viser droit. *Barlong*, c'est ce qui est inégalement long. *Bertauder*, c'est tondre inégalement. On prononce *bretauder*, et plusieurs aussi prononcent *breluë*. On dit en bourguignon *lai breluë*, et les *ébreluë*.

Echaiti. Affriandé, affriandez, affriander. Voyez **Chaiterie.**

Echàrre. On appelle ainsi à Dijon les vignerons les plus rustres, qui parlent le bourguignon le plus exquis ; le langage desquels est par conséquent le plus grossier, mais qui semblent se piquer, et se faire honneur de cette grossièreté. Comme ce sont gens accoutumés à la fatigue, vivant pauvrement, durement, et pour me servir d'un vieux mot, *écharsement*, je crois qu'*écharre* vient d'*échars*, c'est-à-dire chiche, mesquin. Les Italiens disent *scarso*, dont les étymologistes proposent diverses origines. *Scardus*, dans la signification d'avare, se trouve dans Ratherius, écrivain du dixième siècle. Voyez du Cange, Ménage et Furetière ; le premier aux mots *scardus* et *scarpsus ;* les deux autres à *eschars.*

Echaufai. Echauffé, échauffez, échauffés, échauffer.

Echaufi. J'échauffai, tu échauffas, il échauffa.

Echevan. Achevant.

Eclaite. J'éclate, tu éclates, il éclate, *Ai fau qu'anfin j'éclaité*, il faut qu'enfin j'éclate, que je fasse éclat, que je rompe le silence en chantant de toute ma force.

Eclô. Hors de défense. Quand un homme est déconcerté, qu'il est réduit à ne pouvoir répondre, on dit qu'*el at éclô*. Je crois qu'il vient d'*exclusus ;* savoir, *exclusus ab omni evadendi via :* ainsi, en termes de palais, *forclorre* et *forclos.*

Éclore. Èclore.

Ecode. Accorde, accordes, accordent.

Ecole. Ecole, écoles. C'est aussi le verbe écoule, écoules, écoulent.

Ecouchi. Accouchai, accouchas, accoucha.

Ecouchire. Accouchâmes, accouchâtes, accouchèrent. Le verbe *accoucher* est, comme on sait, tantôt neutre, tantôt actif. Quand il est neutre, c'est *enfanter ;* quand il est actif, c'est *aider à enfanter.*

Ecoussei. Batteur, ou batteurs en grange, vanneurs, manœuvres loués pour vanner et cribler le blé, figurément pour tout valet de peine, tout robuste et vigoureux ouvrier. Du verbe *écourre*, secouer, est venu *écousse*, et d'écousse, *écoussei*, qui nettoie le blé en le secouant. En français on écrit et prononce *escousse* comme *escouade.*

Ecraigne. Tabourot, au Prologue de ses Ecraignes Dijonnaises, dit que, de son temps, Ecraigne, à Dijon, était une hutte faite avec des perches fichées en rond, et recourbées par en haut, d'une

manière qui ressemblait à la forme d'un chapeau, le tout couvert de gazon et de fumier, si bien liés et mêlés que l'eau n'y pouvait pénétrer. En ce temps-là les vignerons de chaque quartier avaient leurs Ecraignes, où après souper ils s'assemblaient en hiver avec leurs femmes et leurs filles pour faire la veillée jusqu'à minuit. On tire ce mot de *screuna* ou *screona* dans la signification de maisonnette. *Si tres homines*, dit la loi Salique, tit. 14, § 1, *ingenuam puellam de casa aut de screona rapuerint*, où *casa* est mis par préférence à *screona*. Ecraigne se prend pour le lieu de l'assemblée et pour l'assemblée même. Les pauvres gens ne bâtissent plus à Dijon de ces sortes de taudis. Ils tiennent leurs veillées l'hiver en quelques caves, et ces assemblées conservent encore le nom d'Ecraigne. L'allemand *schrank*, barrière, treillis, revient assez à l'ancien *screuna* ou *screona*, et ne représente pas mal la construction des Ecraignes.

Ecraimore. Ecumoire. La cuillier dont on se sert pour écumer le pot, servirait aussi fort bien à lever la crème, et de là sans doute l'a-t-on appelée originairement *écraimore* au lieu d'*écumore*. Un groin *d'écraimore* est une façon de parler figurée pour marquer un visage souillé, crasseux, et comme il est dit dans une ancienne épigramme latine, *madens pingui*.

Ecué-Trainchan. Ecuyer tranchant, officier qui coupe les viandes à un prince.

Efaici. Effacer. *Ai fau éfaici ce mô lai*, il faut effacer ce mot-là. On dit aussi *j'éfaici*, j'efface, *tu éfaici*, tu effaces, *el éfaici*, il efface, et *nos peiché sont éfaici*, nos péchés sont effacés.

Efeignai. Affiné, affiner.

Efor. Effort, efforts.

Efriande. Affriande, affriandes, affriandent.

Egôzille Egosille, égosilles, égosillent.

Eguze. Aiguise, aiguises, aiguisent.

Eide. Aide, secours. Il est aussi verbe.

Ein. Un. Quelques-uns écrivent *in* et *én*. Le bourguignon dit même fort souvent *un*, qui a meilleure grâce en quelques endroits. Cela dépend de l'oreille.

El. Il, ils. *El y fu*, il y fut. *El y fure*, ils y furent, car on a remarqué ci-dessus au mot **Ai**, que le pronom *el* soit pluriel, soit singulier, se mettait toujours devant une voyelle.

Elyénan. Il y a un an. Régulièrement c'est *el y é én an* qu'il faudrait dire, mais ici, par élision, pour éviter la rencontre trop dure des deux *é*, l'on prononce et l'on écrit *el y é nan*. Cet *én* qui signifie *un* se prononce devant une consonne comme la dernière syllabe de *chien*. Devant une voyelle il se prononce *éne*, comme la dernière syllabe d'*étrène*.

Elemote. Allumette, allumettes.

Elizai. Elisée, en bourguignon *Elisai*, comme d'Enée *Aignai* dans la belle traduction bourguignonne, que feu M. Dumay, conseiller au parlement de Dijon, avait commencée du second livre de l'Enéide.

Elongé. Allonger, allongé, allongez.

Eluchi. Instruisit, éleva. Le verbe *éluché* vient peut-être de l'italien *alluciare*, regarder fixement, parce que lorsqu'on prend soin de l'éducation de quelqu'un, on ne le perd point de vue, on le couve des yeux. Je crois pourtant qu'il vient plutôt d'*allécher*, par allusion aux bêtes dont les femelles ont coutume de lécher leurs petits. Aussi dit-on en Bourgogne *elluchon* pour nourrisson: comme du temps de Louis XII, on a dit à Paris *allichon*, du verbe *allicher*, qui vient de *licher*, synonyme ancien de *lécher*.

Emassai. Amassé, amassez, amasser.

Emasson. Amassons.

Emerillonai. Emérillonné, éveillé, gai, qui a l'œil vif comme l'oiseau de proie nommé émérillon. Scarron, acte 2 de son Dom Japhet, scène première :

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infriponnable, œil émérillonné.

Emeune. Amène, amènes, amènent.

Emillan. Les bonnes gens à Dijon disent *émillan peri* pour éminent péril. Là même le nom propre *Emilien*, que toute la France, il n'y a pas un siècle, prononçait *Emilian*, se prononce en mouillant les deux *LL* *Emillan*, et par le plus bas peuple *Millan*.

Emorvaillai. Etonné, émerveillé. C'est dommage pour la langue que ce dernier commence à vieillir.

Emoti. Amortir, amorti, amortis.

Emusôte. Amusette, amusettes. On dit aussi *émusore* de l'ancien mot *amusoire* qui est dans Oudin. Saint-Amant, dans sa Rome ridicule a dit *amusoir*.

Éne. Une, unes.

Envi. Avec répugnance, *invitus*.

Eparre. Apprendre. On dit aussi *éprarre*.

Epatie. Echeveau. *Deuz épatie*, deux écheveaux. Nos anciens ont dit *espartir* pour séparer, partager, comme les Italiens *spartire*. C'est de ce verbe *espartir*, prononcé *épartir*, que cette quantité de fil mise en écheveau a été nommée à Dijon par le menu peuple *épatie*, et par ceux qui tâchent de mieux parler, *épartie*. Le mot *écheveau*, qui signifie un paquet de fil dévidé, me paraît avoir la

même origine que le bourguignon *échaivou*, petit dévidoir dont on se sert pour dévider à la main. Le latin *scapus* pourrait bien être la racine de l'un et de l'autre. Il exprime, en effet, parfaitement le fust de ces petits dévidoirs qui consistent en un bâton de la grosseur d'un manche de balai et de la longueur d'une coudée, traversé aux deux bouts obliquement d'un bâton plus court et plus menu. De *scapulus* et de *scapellus*, formés de *scapus*, le bourguignon *échaivou*, de même que le français *écheveau*, anciennement *échevel*, ont pu aisément venir.

Epaumi. Etendu comme la paume de la main. *S'épaumi*, s'ouvrir, s'étendre comme la paume de la main; car il me paraît plus naturel de tirer *épaumi* de paume, que de le prendre pour une corruption d'*épanoui*.

Epeigne. Épine, épines. Les épines de la couronne de Jésus-Christ, si l'on en croit les docteurs contemplatifs, étaient au nombre de mille, qui lui firent autant de plaies à la tête : *plus pungebant*, dit Menot, *que l'alène d'un savetier*.

Epeigne-veignette. Epinevinette.

Epiglôgue. *Qu'on les épiglôgue*, qu'on les examine avec toute l'attention possible, qu'on les épilogue. *Epiplôgai*, épiloguer.

Eplonge. Eponge, éponges.

Epluante. Eclatante, brillante. De *bluë* d'où vient *bluette*, on a fait *ébluë*, ensuite *épluë*, et de là *épluer*, qui proprement signifie *étinceler*, comme *épluë* une étincelle. La racine de bluë, bluette, etc., c'est *bleu*, à cause de la couleur bleue des bluettes. Bien des gens prononcent et même écrivent *bluâtre;* voyez-en des exemples dans Richelet, qui a omis *bluet*, dont le nom, dans toutes les significations curieusement détaillées par Ménage, vient de *bleu*, quoique depuis longtemps on n'écrive plus *bleuet*.

Epluein. Etincelions, étinceliez, étincelaient.

Epoise. Apaise, apaises, apaisent.

Epoisé. Apaiser, apaisez, apaisés.

Epôlôgie. Apologie. La pièce qui a pour titre **Epôlôgie**, n'est pas un Noël, mais une chanson de dix-sept couplets, faite pour servir de clôture, et en même temps d'apologie aux Noëls.

Eponte. Effraie, effraies, effraient. *Eponte* vient d'épouvante. Un *épontau* c'est un épouvantail. M. Dumay, dans son second livre de l'Enéide :

> El étò come én épontau,
> Et no regadò tôt étau.

Molinet, dans plus d'un endroit de ses poésies, a dit *épanter* pour épouvanter ; les Espagnols disent *espantar*.

Eporsu. Aperçu. *I m'éporsu*, je m'aperçus; *i me seù éporsu*, je me suis aperçu.

Epotai. Apporter, apporté, apportez.

Epote. Apporte, apportes, apportent.

Epôti. Laisser longtemps cuire au pot quelque viande que ce soit, en sorte que, comme on dit, elle en soit pourrie à force de cuire : *Lé poi son bon quant ai son bén épôti.* De là figurément, au Noël XVI, on souhaite que le grabuge demeure *épôti* dans le tombeau, c'est-à-dire qu'il y croupisse, qu'il y tienne à n'en pouvoir sortir, qu'il y pourrisse.

Epouzai. Epouser, épousé, épousez.

Epranti. Apprenti, qu'on ferait mieux de n'écrire jamais *apprentif;* car, puisqu'on ne dit plus au féminin ni *apprentive*, ni *apprentisse*, mais uniquement *apprentie*, qui ne peut se former que du masculin *apprenti*, pourquoi écrire *apprentif*, dont on est obligé de convenir que l'*f* ne se prononce point ?

Eprenein. Apprenions, appreniez, apprenaient.

Epréte. Apprête, apprêtes, apprêtent.

Epreti. Apprêtai, apprêtas, apprêta.

Epri. Appris. *Bén épri*, bien appris, honnête, civil. Cette idée naïve, que le poëte en son Noël VII donne de l'ange Gabriel, paraît copiée d'après l'Arioste, stance 87 du quatorzième chant de l'*Orlando furioso :*

> Avea piacevol viso, abito onesto,
> Un umil volger d'occhi, un andar grave,
> Un parlar si benigno, e si modesto
> Che parea Gabriël che dicesse AVE.

Eproo ou **Eprò.** Apprêt, apprêts.

Eprôche. Approche, approches; soit que ce soit un verbe, soit que ce soit un nom.

Eprôvai. Éprouver, éprouvé, éprouvez.

Equeville. Balayures. *Equeville*, quoique sans *s* finale est toujours pluriel; il semble venir de *quisquiliæ.*

Equipaige. Equipage, équipages.

Ereigne. Aborde gracieusement, complimente. *Ereigné* ou *airaigné*, infinitif du verbe *j'éreigne* ou *j'airaigne*, me paraît corrompu d'*arraisonner*. On disait *arraisonner quelqu'un*, en latin *alloqui*, *affari aliquem*, *aggredi aliquem dictis* (*voy.* Nicot et Monet). *Ene daime bén éreignante*, c'est une dame bien honnête, bien civile. Furetière veut qu'on dise *s'arraisonner avec quelqu'un*, et non pas *arraisonner quelqu'un.* Ni l'un ni l'autre ne se trouve dans les dictionnaires postérieurs.

Eréte. Arrète, arrètes, arrètent.

Eréti. Arrêtai, arrètas, arrèta.

Escaibea. Escabelle, escabeau. Le Noël dit que le bon Dieu *airé tro d'escaibea*, trop de siéges vides, et cela par rapport à *pauci electi ;* ce qui me remet en mémoire le quatrain fait autrefois pour être gravé au pied de l'Atlas de Plombière, village à une lieue de Dijon :

> Atlas, tu te courbes en vain.
> Il est si peu d'élûs logez dans ta machine,
> Que sans employer ton échine
> Tu pourois soutenir tout le ciel d'une main.

Sannazar a parfaitement bien exprimé ces places vacantes du paradis, en ces vers de son livre I *De partu Virginis*, où le Père Eternel, souhaitant qu'elles soient remplies par les hommes, après avoir dit :

> Tantis-ne parentum
> Prisca luent pœnis seri commissa nepotes, etc.

ajoute :

> Non ita ; sed divum potius revocentur ad oras,
> Ut decet, et manuum poscunt opera alta mearum,
> Desertosque fors, vacuique sedilia templi
> Actutum complere parent.

Escôgrife. Grand vilain escroc. Ce mot n'est pas bourguignon, mais purement burlesque ; on ne s'en est guère servi avant l'an 1640. Cyrano, acte 1, scène 1, de son Pédant joué, a écrit *escogrif*, et *Caif* dans une boutade de 73 petits vers, tous rimés en *if*.

Escuzé. Excusez, excuser.

Espar. Expert, experts.

Espéran. Espérant.

Espri. Esprit.

Essemblai. Assemblé, assemblez, assembler.

Essetai. Assis. *Essetai* d'assiette, comme qui dirait *assiétai*, ou plutôt de l'italien *assettato*, qui se trouve en ce sens dans Bocace, Nouvelle 1 de la 5me journée : *Dove le nuove spose, con molte altre donne, già a tavola erano, per mangiare, assettate.*

Esseurfantai. Epouvantés, surpris, effrayés. Ces trois mots n'expriment qu'imparfaitement l'énergie d'*esseurfantai*, dans la composition duquel il entre quelque chose de l'italien *soprafatto*. La frayeur que le poëte décrit ici fut grande : on en peut juger par

l'effet qu'elle pensa causer. Virgile, malgré toute la noblesse de l'épique, en a donné l'idée dans ce vers :

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra.

Essôté. Lieu où l'on se met à couvert de la pluie. *Asciutto*, dit l'italien, du latin *exuctus*.

Essure. Assure, assures, assurent.

Estrôlôgie. Astrologie. *Estrôlôgue*, astrologue.

Eta. Etat, états.

Etaige. Etage, étages.

Etan. J'étends, tu étends, il étend. *Ai s'étan ;* il s'étend. Il signifie aussi j'*attends*, tu *attends*, il *attend*, et de plus le participe *étant*.

Etarnue. Eternue, éternues, éternuent.

Etaule. Etable, comme *taule*, table, *faule*, fable, *ôzeraule*, érable, etc.

Ete. Êtes, pluriel de la seconde personne du verbe *être*, au présent de l'indicatif. *Je son*, *vos éte*, *ai son*, nous sommes, vous êtes, ils sont. Le premier *é*, dans le bourguignon *éte*, est fermé, au lieu que dans le français *êtes*, il est ouvert. *Ete* aussi se prend quelquefois pour l'infinitif être, comme *vote* et *note*, pour votre et notre.

Etein. Etions, étiez, étaient. L'*é* initial est ouvert dans *étions* et dans *étiez ;* mais il est fermé dans *étais*, *était* et *étaient*. En bourguignon, cet *é* initial est fermé partout dans ce verbe.

Eténe. Ennuie, ennuies, ennuient. *Tu m'éténe*, tu m'ennuies. *Ai n'éténe pa*, il n'ennuie, ou ils n'ennuient pas. Borel explique très mal *aténé* ou *atténé* par *apaisé*. Les vers qu'il cite de la ballade 3 du Grand Testament de Villon :

S'ils sont courcez ou attenez,

se lit ainsi dans l'édition de Marot :

S'ils en sont courcez ou tennez.

Téner, tenner, taner ou tainer, car on le trouve de ces quatre manières, est le simple ; atténer est le composé, d'où Borel qui explique *taine* par noise, et qui au mot *tenné* produit ce vers de Coquillart :

Souvent recreu, fasché, tenné,

pouvait bien juger qu'*atténer*, étant le composé de *téner*, ne devait

pas avoir une signification fort différente de celle du simple. On trouve *taminare* et *attaminare* pris au propre dans le Catholicon de Jean Balbi, pour *cribler*, *sasser*, *tamiser*, et au figuré pour *contrarier*. Le substantif *attamen* dans le même vocabulaire est un *tamis*. Cet *attamen* suppose le simple *tamen*, corrompu indubitablement de *stamen*, comme *taminare* de *staminare*, qui, par métaphore empruntée de l'agitation du tamis, a fait prendre *tainer* et *attainer* pour fatiguer, tourmenter, inquiéter; d'où est venu le proverbe *passer par l'étamine*.

Etiôpie. Ethiopie.

Etodi. Etourdi, étourdis, étourdit, étourdir.

Etoi. Toit, toits. On disait du chanoine La Chaume, à Dijon, qu'il ne confessait que sur les *étoi*, parce que, n'ayant pu obtenir la permission générale de confesser, il s'était restreint à celle de confesser sur les maisons ceux qui, venant au secours dans les incendies, y étaient souvent blessés à mort : *Hai, monsieu* (disait-il à M. Gontier, alors grand-vicaire), *baillé moi du moin lai parmission de confessé su les étoi ;* on dit aussi les *édegrai*, pour les degrés ou marches d'un escalier. On trouve dans un petit Dictionnaire français *spera*, *espère*, *rotundité*. Les grammairiens latins du bas siècle écrivaient tous *spera* pour *sphæra*, jusqu'à ce que l'orthographe ayant été rétablie, les Latins écrivirent *sphæra*, et les Français l'*esphère*. Gabriel Chapuis, en 1576, écrivait ainsi ce mot dans ses Amadis.

Etoo. Etais, était. *Etô*, en marquant l'*O* d'un accent grave, fait le même effet.

Etrainge. Etrange, étranges.

Etraipai. Attraper, attrapé, attrapez. Attraper vient de *trape*, comme qui dirait prendre à une trappe.

Etre. Etre. Le bourguignon *être* se prononce comme *piétre*, le français *être* comme *prêtre ;* on dit aussi les *être d'éne moison*, les êtres d'une maison, c'est-à-dire les routes, les adresses.

Etrenai. Etrenner, étrenné, étrennez.

Etrilli. Etrillai, étrillas, il étrilla.

Et tô. Aussi. *Et moi et tout*, pour *et moi aussi* en français, est du bas peuple ; mais en bourguignon, *et moi et tô*, c'est une élégance.

Eu. Eus, *illi*.

Euille. Œil et yeux. Nos anciens écrivaient *eul* et prononçaient *euil ;* ils écrivaient de même deul, orgueul, cercueul, quoiqu'ils prononçassent deuil, orgueil, cercueil, et c'est de là que le fameux poëte latin, nommé Santeuil, signait toujours Santeul, parce que sa famille, n'ayant jamais signé autrement, il ne voulait pas changer. Ses armes, par allusion à son nom, étaient une

tête d'Argus, ce qui était une preuve de la prononciation contre l'orthographe. On devrait écrire *œuil* comme on le prononce, et non pas *œil*.

Eusse. Eût, *habuisset*. Le bourguignon *eusse* se dit des trois personnes, et la diphthongue *eu* s'y prononce comme dans le français *jeu*, *feu*, *cheveu*.

Eussein. Eussions, eussiez, eussent.

Euvre. Filasse, nommée *euvre* en bourguignon par les femmes, qui en faisaient autrefois leur ouvrage le plus ordinaire. De là le proverbe : *Aivoi bé de l'euvre an sai quelogne*, pour avoir quelque affaire difficile à terminer; ce qui revient à ces deux proverbes français : *Avoir une grosse fusée à vider* ou *à démêler ; Avoir du fil à retordre*, l'un et l'autre empruntés du filage. A l'égard d'*euvre*, ouvrage, tous nos livres, excepté ceux de quelques anciens et modernes réformateurs de notre orthographe, ont toujours *œuvre*. Je ne sache qu'un petit in-8°, imprimé à Lyon chez Jean de Tournes, 1555, où il y ait *euvre*, tout le reste de l'impression y étant presque conforme à l'orthographe commune : le livre a pour titre : *Euvres de Louise Labé*. C'est cette fameuse Lyonnaise, surnommée la belle Cordière, dont le nom ne doit être écrit ni l'Abé, ni l'Abbé, ni Labe, mais Labé. Bayle, qui a écrit *Labe*, a été trompé par l'orthographe d'Antoine du Verdier, lequel n'accentuait pas les *é* fermés lorsque les lettres étaient capitales, écrivant ANDRE et RENE pour ANDRÉ et RENÉ, ANNE D'URFE pour ANNE D'URFÉ, et ainsi du reste; ce qu'il est bon d'observer pour éviter les méprises.

Evaingille. Evangile. *Evaingille* se prononce comme *fille*.

Evaire. *Tu t'évaire*, tu te sauves, tu te retires, tu décampes. *El al évairai*, ou *ai s'at évairai*, il est parti, il s'est retiré. *S'évairai*, se retirer, se sauver. *Evairai* vient d'*evarare :* aussi est-ce à peu près la même chose qu'*égarer* (*voy.* Saumaise sur Solin, pag. 946 de la première édit.). On dit *évairai* mettre en fuite, et *s'évairai*, fuir.

Evartisseman. Avertissement.

Evaulai. Avaler. *Evaulai* a, de même que le français *avaler*, diverses significations. Un vigneron dit à sa femme qui n'étend pas ses cuisses au lit : *Evaule tes cueùsses*. Le même dirait d'un mangeur avide : *Come el évaule !* comme il avale ! *Evaulai*. dans le premier Noël, marque une descente de boyau ; et quand le poëte dit : *Deussei-je de l'éfor an chantan m'évaulai*, il donne à entendre qu'il chantera de toute sa force, dût-il, de l'effort, en avoir une descente, comme Bèze dit, dans son Passage, que le docteur Le Picard *sibi fregit bursam*, à force de crier en chaire contre les luthériens. *Avaler*, c'est mettre à val, et ce mot, dit fort bien

Ménage, vient de *vallis*, comme *monter* vient de *mons*.

Eveugle. Aveugle, aveugles. L'endroit du Noël XI, où il est dit qu'Elisée donnait l'ouïe aux aveugles et la vue aux sourds, est un innocent *qui pro quo*, uniquement affecté pour égayer le cantique. Ces sortes de méprises échappent dans la chaleur du discours, et souvent même ne sont pas remarquées par l'auditeur. Telle est celle de cet officieux importun que Le Bernia, dans son Capitolo à Fracastor, introduit parlant ainsi :

> l'hò d'un vin che fa vergogna al Greco
> Con esso vi darò frutte et confetti
> Da far veder un morto, andare un cieco.

L'épigramme suivante sur un thaumaturge de nos jours est dans ce goût :

> Oui, j'ai du fameux Daviane
> Touché la robe, moi profane;
> C'est un saint, je l'ai vu, c'est un homme sans pair.
> Si tôt qu'il arriva malades y coururent,
> Un aveugle, un boiteux, y furent.
> L'aveugle marcha droit, et le boiteux vit clair.

Je me souviens que, pour surprendre un de mes amis, qui n'avait pas ouï parler de ce capucin, je commençai par lui en faire gravement l'éloge; après quoi ayant du même ton récité cette épigramme, prévenu comme il était, il me demanda sérieusement si la chose était bien vraie.

Evizai. Avisé. S'*évizai*, s'aviser.

F.

Fadea. Fardeau, fardeaux.

Faguena. Sorte de mauvaise odeur, telle que celle d'un crocheteur échauffé. Faquin, de l'italien *facchino*, se disait autrefois pour crocheteur ; on le trouve en ce sens dans Rabelais, livre III, chap. 36; dans Nicot et dans Monet : ainsi *faguena* serait une odeur de faquin, comme qui dirait *faquena;* le mot *faguena*, au reste, n'est pas bourguignon. Quelques-uns écrivent *faguenas*, d'autres *faguenar*. Saint-Amant, dans sa description du Cantal, *fromage*, ainsi appelé du nom d'une montagne en la haute Auvergne, commence son poëme par ces quatre mots, qui expriment quatre très mauvaises odeurs :

> Gousset, escafignon, faguenas, cambouis.

Fai. Fais, fait, faits.

Faiçon. Façon, façons.

Failli. Manqua, manquer. *Failli* se prend aussi pour *fallut : i failli an passai po lai*, il fallut en passer par là.

Fameigne. Famine.

Fammelôte. Pauvre petite femme. Ronsard, dans ses *Gaietez*, et plus encore Gilles Durant, dans ses traductions de Bonnefons, sont tous pleins de ces sortes de diminutifs. Catulle en a donné l'exemple en latin ; Jovien Pontan l'a imité. Ceux qui, comme Du Monin, ont voulu enchérir sur eux, se sont rendus ridicules. Voyez, touchant ces diminutifs affectés, le quatrième tome du nouveau Ménagiana, pag. 84.

Fanne. Femme, femmes. On dit néanmoins aussi *femme* en parlant bourguignon, mais alors on écrit *famme*.

Fannei. Idolâtre de sa femme. *Fannei* exprime admirablement l'*Uxorius* des Latins; les Grecs n'ont rien d'équivalent.

Fantasque. Fantasque.

Farran. M. Ferrand, intendant de Bourgogne, depuis intendant de Bretagne, aujourd'hui conseiller d'Etat.

Fau. Tantôt c'est l'adjectif *falsus*, ou au pluriel *falsi*, tantôt c'est le verbe *oportet : Ai fau voi*, il faut voir; tantôt c'est *falx* ou *falces*, une faux, des faux. C'est aussi le faux du corps, savoir, la ceinture, où est le défaut des côtes, χενέων. Rabelais, livre I, chap. 27, écrit la *faulte des costes*.

Faule. Fable, fables ; l'italien dit aussi *fola* et *fole*.

Feignance. Finance, finances.

Feigne. Fine. *Feigne fleur*, fine fleur.

Felebar. Philibert. Ce saint donne le nom à la septième et dernière paroisse de Dijon, dans laquelle on gagne d'amples indulgences.

Felipe. Philippe de France, roi d'Espagne, Ve du nom, appelé Felipe en bourguignon comme en espagnol ; c'était aussi l'orthographe des anciens écrivains français, entre autres de Villehardouin. Le menu peuple de Paris dit Flipe, Flipot et Flipote. Ce nom de Philippe a souffert plusieurs autres corruptions, dont une, aujourd'hui respectable, est Phelipeaux. Les Philippotes sont bien aises que, par une heureuse anagramme, on les transforme en Hippolytes.

Femeire. Fumée. Quelques-uns de nos vieux auteurs ont dit *fumiére* pour fumée, et Maurice de la Porte, dans ses Epithètes, donne l'un et l'autre pour bons.

Fenêtre. Fenêtre. Il y a cette différence entre le bourguignon *fenêtre* et le français *fenêtre*, que le premier rime fort bien avec *pénètre*, et le second avec *renaître*. Il est dit, Noël 7, que l'Ange

entra par la fenêtre de la chambre de la Vierge, et comme il trouva le passage apparemment un peu trop étroit, on peut croire que c'est ce qui lui fit tomber de l'aile cette plume que frère Oignon, dans la xe Nouvelle de la 6e journée du Décameron, se vantait d'avoir entre ses reliques. On tient que ce fut l'an 1296 que l'histoire de la chambre de la Vierge fut révélée à un saint ermite, et comme cette tradition passe pour constante à Lorette, il ne faut nullement douter que ce ne soit par une faute d'impression, qu'à la pag. 218 du 4e tome des Œuvres de Mantuan, de l'édition d'Anvers in-8°, 1576, on lit 1386 au lieu de 1296. Guillaume Cretin, contemporain de Mantuan, a fait pour Notre-Dame de Lorette un chant royal, qui finit par ce quatrain :

L'an mil cent quatre-vingt-seize en date,
Fut par la Vierge à un saint homme dit
Et révélé ce que je vous relate :
Or le tenez pour véritable édit.

Mais comme le premier vers est trop court d'une syllabe, l'omission de laquelle gâte en même temps le calcul, il est visible qu'il faut lire :

L'an mil deux cent quatre-vingt-seize en date,

moyennant quoi le vers et le calcul seront corrects.

Feré. Feras, fera, ferez.

Feron. Ferons, feront.

Fétai. Fêter, fêté, fêtez.

Féte. Fête, fêtes. A Dijon, donner une aubade, s'appelle *baillé lai féte;* et les enfants y disent d'un homme qui joue du violon, *qu'ai meune lai féte.*

Féte-Dei. Fête-Dieu, jurement. Nos Bourguignons jurent souvent ainsi, surtout en des occasions de joie. Quelques souverains et quelques particuliers ont affecté d'avoir un juron qui leur fût propre, comme si ç'avait été une devise. Louis XI jurait Pâques-Dieu; Charles VIII, jour de Dieu; Louis XII, le diable m'emporte; François Ier, foi de gentilhomme; Charles-Quint, foi d'homme de bien; Charles IX, toutes sortes de jurements; Henri IV, ventre saint gris; La Trimouille qui, en 1513, soutint contre les Suisses le siége de Dijon, la vraie Corps-Dieu; Charles de Bourbon, sainte Barbe; Philibert, prince d'Orange, saint Nicolas; La Roche du Maine, tête-Dieu pleine de reliques, et pour finir par Fête-Dieu, le capitaine Bayard, Fête-Dieu Bayard. Touchant le mot Fête-Dieu, qui signifie la fête du Saint-Sacrement, j'ai remarqué plus d'une

l'à Dijon ceux qui croient le mieux parler disent la *Fête de* contre l'usage qui veut qu'on dise *la Fête-Dieu*, de même dit l'Hôtel-Dieu, et non pas l'Hôtel de Dieu.

. Ce mot, quelque signification qu'on lui donne, n'est uignon que par sa manière de le prononcer, particulière aux lu pays.

sse. Fusse, fusses, fût.

ssein. Fussions, fussiez, fussent.

an. Faisant, qu'on prononce *fesant* comme *pesant*, suivant arque de Ménage contre Bèze, qui, dans son livre *de Fran-nguæ recta pronunciatione*, prétendait qu'on devait pro-r faisant *faciens*, comme faisan *phasianus*.

ein. Faisions, faisiez, faisaient, qu'on prononce *fesions*, etc.

eu. Faiseur, faiseurs, qu'on prononce *feseur*, etc.

o. Faisais, faisait, qu'on prononce *fesais*, etc.

on. Faisons, qu'on prononce *fesons*.

Fis, fit, et fils : *Dei le Fi*, Dieu le Fils.

. Fié : *Fié vos y*, fiez-vous-y ; *Ai ne s'y fau pa fié*, il ne s'y ıs fier.

rabra. Fiérabras, nom d'un fameux géant qui, dans mbat contre Olivier, pair de France, quelques mortelles res qu'il reçût, les guérissait en un moment par le moyen nerveilleux baume qu'il avait. Le roman des Douze Pairs, où ıbat est décrit fort au long, étant très commun, il est bien robable que le peuple, à qui ce livre a toujours été familier, iré le nom de Fiérabras, que de l'histoire obscure d'un ume, comte de Poitiers, dit Fiérabras, en latin *Ferribra-* Cervantes, qui, très assurément, n'avait jamais vu cette e, mais qui connaissait fort le roman, a retenu en espagnol *Fiérabras* dans son Dom Quichotte. Faire le Fiérabras, c'est e brave. Fiérabras se doit écrire en un seul mot, et non pas is Fier-à-bras.

rmaman. Firmament.

naige. Finage, territoire, contrée.

nelle. Finale.

ai. Fil, soit de lin, soit de chanvre. *Fillai* se prononce en lant les deux *ll*.

ôte. Petite fille ; dans un autre sens, fillôte est un demi-de vin. On dit vulgairement à Dijon *fillette*. Le bon usage est *euillette*.

ı fon. *Dan le fin fon*, tout au fond. Philippe de Comines, e l'observe Paquier, chap. dernier du VIIIe livre de ses Re-ıes, a dit, parlant de quelques seigneurs, qu'ils étaient

au fin bord de la rivière de Seine. Molière, scène dernière du IIe acte des Fâcheux, fait dire à Dorante :

> Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
> C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forest.

ainsi *fin fond*, c'est la fin du fond.

Fiôlan. Fanfaron, présomptueux. *Fiolant* ou *fiolent* paraît d'abord avoir été dit par un espèce de *digamma* pour *violent ;* mais à examiner de plus près la véritable signification du mot, on sent que *fiolant* est un synonyme français du latin *confidens*, qui se fie trop sur soi. Je n'ai trouvé *fiolant* que dans le seul Dictionnaire français-italien d'Oudin · Fiolant : *che fà del bravo.*

Fire. Fîmes, fîtes, firent.

Flaijôlai. Flageolet, flageolets.

Flan. Flanc, flancs, de φλάγχνα, d'où s'est fait par corruption le bas grec φλανγχῖα.

Fleûte. Flûte, flûtes

Flon-flon. Refrain d'un vaudeville de 1687, qui consistait en des couplets de quatre vers, dont le refrain était *Flon flon, larida dondaine, Flon, flon, flon, larida dondon.* Il était aisé d'entendre ce que signifiait ce flon-flon par le quatrain qui le précédait. Dans celui-ci, par exemple :

> Si ta femme est méchante,
> Apprends-lui la chanson :
> Voici comme on la chante
> Avec un bon bâton.
> Flon-flon, etc. ;

le refrain marquait la vigueur avec laquelle il fallait frapper ; mais dans cet autre quatrain :

> Vous devenez, Lisette,
> Plus jaune que souci.
> Sçavez-vous la recette ?
> Lisette, la voici :
> Flon-flon, etc,

le flon-flon signifiait autre chose.

Flôrantin. Florentins. On entend le grand duc de Toscane, en 1701.

Fô. Fou, *stultus* et *stulti ;* fô est aussi l'arbre nommé hêtre, autrefois fou, foteau, fouteau, fau, fauteau, fayant et fayard.

Foi. Fouet; c'est aussi *fois*, une fois, deux fois, etc. Il semble qu'au lieu de fois on ait prononcé originairement *foie* pour *voie*, d'où vient le *toutevoie* de nos anciens, et le *tutta via* des Italiens pour toutefois. Le *fiata* des derniers vient manifestement de *viata*, et *viage* en plusieurs provinces de France signifie la même chose.

Fointe. Feinte, feintes. *Foindre*, feindre. Autrefois, pour dire qu'un homme s'employait à une chose avec chaleur, on disait qu'il ne s'y *feignait* pas. Rien n'est encore plus commun en Bourgogne que cette façon de parler, et l'on fait là-dessus un conte d'un marchand de la porte au Lion, à Dijon, qu'un de ses voisins félicitait d'avoir des enfants dodus : *Parguié*, disait-il, *ça que je n'y réparme ran. Et moi*, dit sa femme, qui voulut avoir sa part de l'honneur, *à-ce que je m'y foin ?* Nicot, au mot *répargner*, use d'une expression qui vient ici fort à propos, quoique apparemment il n'y ait pas entendu malice, *se répargner et se feindre en besoignant;* cela fait songer au *lateri parcere* de Juvénal.

Fointure. Feinte. Le mot *fointure* est burlesque, et l'on doit le passer à l'auteur pour une licence poétique. Le vrai et naïf bourguignon est *fointe*.

Foisse. Fouace, sorte de pain blanc que les boulangers cuisent à Dijon la veille de Noël, et dont ils font un très grand débit, parce qu'il n'est pas jusqu'aux pauvres gens qui, à l'honneur de la fête, ne veuillent manger de la fouace.

Fole. Folle, folles.

Fon. Fond, *fundus* ou *fundum*. Quelquefois *fon* signifie faisons, *facimus*, et font *faciunt;* quelquefois les *fonts baptismaux*.

For. Forts, forts; c'est aussi *four*, *le for dé Fée*, nom qu'en langage du pays on donne à certaines cavernes percées naturellement dans une chaîne de rochers sur le chemin de Dijon à Plombière; en français *le four*, et non pas le *fort* des Fées.

Forche. Fourche, bois fourchu servant de gibet.

Fòre. Fourre, fourrent : *Ai se fòre an tô leù*, il se fourre, ou ils se fourrent en tout lieu. En ce sens, la pénultième de *fòre* est longue, et l'on peut fort bien écrire *forre*, se *forrai* par une double *R*. *Forai*, quand la pénultième est brève, signifie *foirer : Ai ne fore que trô*, il ne foire que trop.

Forea. Fourreau.

Fornisse. Fournisse, fournissent.

Forrai. Fourrer, faire entrer : *Se forrai*, se fourrer, se faire passage; c'est aussi fourrer, garnir de fourrure une étoffe : *Forrai sai rôbe*, fourrer sa robe.

Forre. Fourre : *Le pu devo forre son prepoin de malice*, le plus dévot fourre son pourpoint de malice; le plus dévot en apparence est en effet le plus malin. Il me vient en pensée qu'au lieu du pro-

verbe : *Un innocent fourré de malice*, on pourrait bien originairement avoir dit : *Une innocente fourrée de malice*, par une équivoque d'*innocente*, sorte de robe, à une fille ou femme qui fait l'innocente, la simple, et qui dans l'ame est très corrompue.

Forré. Fourrez, impératif de fourrer : *Forré ce côquin an prison*, fourrez ce coquin en prison ; *forrez-y sai côqueigne de fanne qui ne vau pa meù que lu*, fourrez-y sa coquine de femme qui ne vaut pas mieux que lui. Je ne répète point les autres significations de ce verbe, suffisamment expliquées.

Fot-an-gueule. Fort ou forts en gueule, qui a, ou qui ont la voix forte.

Foté-paule. Nom du lutin. Ce qu'est le Moine-bourru à Paris, la Malobestio à Toulouse, le Mulet Odet à Orléans, le Loup-garou à Blois, le roi Hugon à Tours, Forte-épaule l'est à Dijon ; ici *foté-paule* est mis pour le diable.

Foteùgne. Fortune. *De foteùgne*, par hasard, heureusement.

Foudri. Tas, foule, assemblage confus, parce que la foudre, quand elle tombe, entraîne et entasse pêle-mêle tout ce qu'elle rencontre. Ainsi un *foudri* c'est un grand nombre accompagné de tumulte, et c'est pour exprimer cette idée qu'on dit à Dijon : *En veci tan que lai foudre*, ou *en veci un foudri.*

Fouleire. Feu d'artifice, et généralement tout feu allumé plus clair et plus grand qu'à l'ordinaire. *Fouleire* vient de *focularia.* De bons Dijonnais apprêtent bien à rire lorsque, faisant les beaux parleurs, ils disent la *foutiére*, la *fumiére*, la *poteniére*, la *clercelière*, etc.

Frai. Frais, récent, nouveau, ou *frais*, dans le sens de fraîcheur ; il fait l'office d'adverbe dans *frai venun*, frais venu, *frai parcé*, frais percé, *frai soti dé flan de sai meire*, frais sorti des flancs de sa mère. Au pluriel, il signifie dépense : *Ai se bôte en frai*, il se met en frais.

Frainche. Franche, franches.

Fraipein. Frappions, frappiez, frappaient.

Fraiperon. Frapperons, frapperont.

Fraize. Fraise.

Françoi. Français, *Francus*, et François, *Franciscus ;* les écrivains de la basse latinité ont usé de *Franciscus* pour *Francicus.* Saint François d'Assise qui, au baptême, avait été nommé Jean, fut, à cause d'un voyage qu'il fit en France, surnommé à son retour le Français, et en latin de ce temps-là *Franciscus.* Bèze, dans son Passavant, a dit plaisamment du pape Jules III qu'il n'était pas *bonus Franciscus.*

Fremille. Fourmille, fourmilles, fourmillent, comme *fremi* de fourmi, *fregon* de fourgon, *freguenai* de fourgonner. *Fremille*,

en parlant du bruit que faisait le chant des anges à la Nativité, signifie proprement *retentit*.

Fremissire. Frémirent. Sannazar, livre I *de partu Virginis*, a dit :

Vigor omnia complens
Descendit, Deus, ecce Deus, totosque per artus
Dat se se, miscetque utero, quo tacta repente
Viscera contremuere.

Il aurait pourtant bien fait de placer son *quo* plus près de *Deus* que d'*utero*.

Fretille. Paille, terme de l'argot.

Frian. Friand, délicat. On donne en bourguignon un sens particulier à ce mot quand on parle d'une glissoire, qu'on appelle un *lizeu* à Dijon. Ce *lizeu*, dit-on, *a bé frian*, pour dire qu'il est bien glissant, comme qui dirait bien frayant, car c'est de frayer que friand vient dans cette signification, et il ne faut pas, lorsqu'on dit qu'un rasoir, qu'un couteau, que des ciseaux sont friands, chercher d'autre étymologie que celle-là. Furetière est plaisant quand il dit qu'on leur donne cette épithète, parce qu'un rasoir, un couteau, des ciseaux semblent être friands de chair humaine, où ils entrent volontiers.

Fringuenelle. Fringante.

Froche. Fraîche.

Frogne. Remue, remuent. C'est une marque de joie que de *se frogné d'aise les épaule*. On les hausse et baisse alors naturellement de la sorte, et c'est le plaisir, ou présent, ou prochain, qui produit ce trémoussement. *Refrogner* a une signification toute opposée.

Froi. Froid, froids.

Fromai. Fermer, fermé : *Lai pote au fromerô*, la porte au fermerot, nom d'une rue de Dijon.

Fron. Front.

Fru. Fruit, fruits.

Fu. Fus, fut, verbe. *Fu*, substantif, signifie un fuseau, des fuseaux.

Fuamman. Couramment (voy. **Coramman**). Le *fuamman* vient de fuir, le *coramman* de courre, pour donner à entendre que la facilité avec laquelle on fait telle et telle chose est si grande, qu'on la ferait tout en fuyant, tout en courant.

G.

Gabriai. Gabriel.

Gade. Garde, substantif, ou masculin, *un gade du cor*, un garde du corps; ou féminin, *Dieu vos oo an sai sainte gade*, Dieu vous ait en sa sainte garde ; il est aussi verbe, je *gade*, je garde, tu *gade*, tu gardes, *ai gade*, il garde, ils gardent.

Gaibelou. Gabeleurs, maltotiers.

Gaige. Je gage, tu gages, il gage, ils gagent ; c'est aussi le substantif *gage*, singulier et pluriel.

Gaigné. Gagner, gagné, gagnez.

Gaiman. Gaiement.

Gainche. Proprement, c'est l'avance qu'on reçoit ou qu'on donne d'un certain nombre de pas à la course ; de là figurément *gainche* pour licence. On pourrait faire venir *gainche* d'avance assez vraisemblablement de cette manière : avance, vance, guance, guanche, *gainche*. Voyez pourtant Borel, au mot GUENCHES, qu'il explique *détours*, et qu'il dérive de *gauche*.

Gaire. Gare, espèce d'impératif pour avertir quelqu'un de se détourner. Saumaise le dérive fort bien du verbe latin *varare*, dont l'impératif est *vara*.

Gairi. Guérir, guérit, guéris.

Gairiro. Guérirais, guérirait.

Gairisson. Guérissons.

Galô. Galop.

Gambadai. Gambader. De l'italien *gambata* est venu le français gambade, et ensuite gambader.

Gambie. Boiteuse, boiteuses. Le masculin est *gambi*, estropié d'une jambe, ou qui a peine à s'en aider ; *ingambe*, au contraire, vieux mot peu connu, signifie léger, agile, dispos. L'origine en paraît italienne, comme qui dirait *ben in gamba;* les Italiens, cependant, n'en usent pas. Son inventeur a été, je pense, Noël du Fail, conseiller au parlement de Rennes, dans ses contes qu'il a intitulés d'Eutrapel, où il a dit, chap. 14, *les plus in gambe* en deux mots. Ménage n'en a fait qu'un en ce vers de l'épitaphe de Guillaume Colletet :

Mais la traîtresse plus ingambe.

En quoi Furetière l'a suivi.

Gar. Gard, la troisième personne du verbe *garder*, au subjonctif *gard*, à l'antique pour *garde*. On disait autrefois : *Dieu gard la*

lune des loups, pour se moquer d'un homme qui menaçait de loin.

Garcenô. Petit garçon.

Gargaisse. Culotte ; *gargaisse* est toujours pluriel. Oudin écrit *garguesques* et *garguesses*. On trouve au singulier *grégueqsque*, interprété *chausse* dans les Dictionnaires de rimes de La Nouë et de Boyer. Ce mot est une extension de *Grégue*, ainsi dite parce que c'était une culotte à la grecque. *Voy.* Furetière et Ménage au mot *Grégue*.

Garguillô. Gorge, gosier, conduit par où l'on avale. *Garguillon* est dans les dictionnaires d'Oudin, et vient du latin *gargulio*, qu'on a originairement et plus régulièrement écrit *curgulio*.

Garre. Guerre. Le menu peuple de Paris et les paysans des environs prononcent *garre*. Dame qui *tarre a*, *garre a*, dit Mathieu Gareau, acte II, scène 2, du Pédant joué de Cyrano.

Gatai. Gâter, gâté, gâtez.

Gatein. Gâtions, gâtiez, gâtaient.

Gaudrille. Débauchée, débauchées, du latin *gaudere*, comme en français *filles de joie*.

Gaugé. *Se gaugé* se dit de ceux qui, passant dans un lieu où il y a de l'eau, sentent qu'il en entre dans leurs souliers. De *gué*, qui vient de *vadum*, on a fait *guéer*, ou comme la plupart prononcent *guayer*, dans la signification de laver, tremper, comme quand on dit *guayer* du linge et *guayer* un cheval, pour le *baigner*. Coquillart, dans le Monologue du puits, prend *gayer* pour abreuver :

> Tantôt après on vint tirer
> De l'eau pour gayer les chevaux.

De là *gauié*, et en allongeant la queue de l'*i* *gaujé*, ou suivant l'orthographe bourguiguonne *gaugé*.

Gaule. France ; *Gaule* se prend aussi pour *gale*, auquel sens il ne se dit guère qu'au pluriel : *Aivoi dé gaule*, avoir des gales, ou, comme on parle, la gale.

Gaulon. Gros morceau avalé goulument : *Ai n'an fai qu'un gaulon*, il n'en fait qu'un morceau. *Gaulon* pour *golon*, du latin *gula*, d'où les Italiens et les Espagnols ont fait *gola*. Verville dit souvent *goule* pour gueule, et de là gouler, engouler, engoulevent.

Gaussai. Gausser, railler ; du vieux mot *gaudir*, comme l'a fort bien remarqué Ménage, au participe *gaudissant*, par contraction *gaussant*, comme de gaudisseur, *gausseur*.

Geitai. Gîter, gîté, gîtez.

Geite. Gîte, gîtes.

Geleignôte de boo. Gélinote, ou gélinotes de bois.

Génoi. Génois en 1701.

Genon. Genou, genoux.

Gibai. Gibet.

Gibecoire. Gibecière : *Jueu de gibecoire*, joueur de gibecière ; ici c'est trompeur.

Gipaillé. S'ébattre, s'ébaudir, folâtrer. *Gipaillé* est un espèce de fréquentatif du verbe bourguignon *gipai*, qui signifie la même chose, et qui vient du substantif *gipe*, sorte de souquenille que les palfreniers, paysans, vignerons, et autres gens de peine, mettaient sur leur pourpoint. Comme la gipe était large et de grosse toile, le pourpoint, au contraire, étroit, et pour l'ordinaire de drap, la coutume de ces gens-là, quand ils voulaient danser, sauter, folâtrer à leur aise, était de se mettre en simple gipe, d'où sont venus les mots de *gipai* et de *gipaillé*, qu'on a même appliqué en ce sens à tout âge, à tout état, à tout sexe. Les Français donnaient à Ferdinand d'Aragon le nom de Jean Gipon, apparemment à cause de quelque jupon qu'il portait, dont la façon leur paraissait ridicule.

Gizò. Gisais, gisait.

Glaice. Glace.

Glaiçon. Glaçon, glaçons.

Glô de paille. Botte de paille. *Glô* vient de *glui*, synonyme de chaume ; on trouve même dans Nicot *glu de foarre*, c'est-à-dire de paille, rendu en latin *fascis stramentorum*.

Glôton. Glouton, gloutons. Le vieux mot *glouton*, qui est un augmentatif de *glout*, signifie proprement goulu, gourmand, et c'est en ce sens qu'il est pris, Noël 8 ; mais d'ordinaire dans les vieux romans, de même que *paillard* et *ribaud*, il se prend pour un méchant homme en général.

Gonflò. Gonflais, il gonflait. *Gonfler* n'a pas un siècle d'usage dans la langue.

Gorai. Goret, cochon, de χοῖρος. Un de mes amis le dérive avec beaucoup de vraisemblance de *verres*, d'où, selon lui, on a fait *voret*, et ensuite *goret*.

Gorgeire. Gorgère, collet antique de femme, servant à couvrir la gorge et le cou. Les mots *gorgerin* et *gorgerette* étaient plus en usage à Paris ; en province, on disait plutôt gorgère. On les y portait plus ou moins façonnés, suivant la condition. Sur quoi l'on peut voir le réglement de police, imprimé à Dijon l'an 1580. Les gorgères des femmes avaient emprunté leur nom des gorgères des gens de guerre, lesquelles faisaient partie de l'armure, et c'est ce que depuis on a nommé *hausse-cou*. Il en est de même des jaserans, ou colliers tissus, les uns à mailles d'or, les autres à mailles

d'argent, à la manière des jaserans de guerre, ainsi nommés parce que c'étaient des cottes tissues à mailles d'acier, en espagnol *azero*, d'où le mot *jazeran*, ainsi écrit anciennement, a été formé. Ces colliers ou jaserans étaient plus ou moins ornés, suivant la qualité des personnes.

Côte. Goutte, gouttes.

Goudô. Jupe plissée, faite ordinairement de plusieurs bandes de velours de diverses couleurs, tenant à un corps bigarré, ouvert et lacé par devant, mais non plissé. Les *goudô* des villageoises n'étaient souvent que d'une couleur seule et d'une étoffe fort simple, la plupart même de toile rousse. Celui dont il est parlé, Noël 13, était de toile blanche. Feu M. Dumay avait opinion que le goudô, étant un habillement où il y avait beaucoup à coudre, savoir, le corps à la jupe, et cette infinité de godrons ou plis de la jupe, on l'avait de là nommé *coudô*, quoique l'on ait dit par corruption *goudô*. J'incline plutôt néanmoins à croire que cet habit où le corps tient à la jupe, en sorte qu'il paraît rond, et qu'on ne saurait le mettre que par dessus la tête comme une chemise, est appelé en bourguignon *goûdo*, de sa ressemblance à un *godet*. C'est par rapport à cet arrondissement qu'on dit qu'un chapeau fait le godet.

Gouisô. Serpette. Le mot *gouet*, qui en Touraine signifie la même chose, est dans Rabelais, l. I, c. 27, en ces termes : *Savez-vous de quels ferremens ? A beaux gouets, qui sont petits demi-couteaus dont les petits enfans de notre payis cernent les nois.* Quelques éditions même anciennes ont *gouvets ;* mais d'autres et plus anciennes et plus correctes ont *gouets*, nom apparemment venu de Nogent-le-Rotrou, capitale du Perche-Gouet, où l'on travaille beaucoup en coutellerie. Nicot explique *goie* et *goiart* par serpe et serpette, qu'à la Parisienne il écrit *sarpe* et *sarpette*. On a remarqué sur l'endroit précédent de Rabelais, que le P. Monet donnait à sa serpe le mot *goy* pour synonyme. Tabourot, qui était de Dijon, dit dans la préface de ses Ecraignes, que *goy* est une petite serpe de vigneron, et par raillerie leur donne la qualité de chevaliers du *goy venongerot*, c'est-à-dire du *goy vendangeur*, parce qu'en bourguignon *venonge* signifie vendange. *Goy*, à Dijon, se prononce *goui*, dont *gouisô* est le diminutif.

Goussai. Gousset. Ce mot qui signifie plusieurs choses, est pris ici pour odeur d'aisselle puante. Nos étymologistes ont cherché avec beaucoup de peine l'origine de gousset dans cette signification. Rien n'était plus facile à trouver. Ce morceau de toile nommé *gousset*, qui sert à faire tenir le corps de la chemise avec la manche à l'endroit de l'aisselle, ne pouvant manquer de contracter l'odeur de cette aisselle qui touche, on a dit de là *sentir le gousset* pour exhaler une odeur semblable à celle qu'exhale ce gousset.

Il ne paraît pas que ce mot, en cette signification, soit ancien dans la langue. Il ne se trouve ni dans Rabelais, ni dans Marot, ni dans aucun de ces poëtes satiriques dont fourmillait le commencement du dix-septième siècle. Il est fréquent dans Scarron, qui a plaisamment imaginé, dans son Typhon, un gousset particulier pour les Dieux et pour les Déesses, auquel, quand on venait à le sentir, on reconnaissait qu'un Dieu ou une Déesse avait passé en cet endroit. Idée néanmoins qu'il pouvait avoir empruntée de ce Renardière, qui, au rapport de d'Aubigné, l. IV de son baron de Feneste, c. 7, disait qu'il connaissait un gentilhomme à l'odeur, et qu'il fallait qu'un vrai noble eût l'aisselle et les pieds un peu puants. Ménage, au reste, a été très mal informé, lorsqu'il a écrit qu'on disait en Bourgogne la goussette, au féminin, dans la signification de *boursoн*. Gousset, en quelque signification que ce puisse être, y est toujours masculin.

Gouvanée. Gouvernée, gouvernées.

Grai. Gré.

Graibuge. Grabuge, discorde, querelle. *Grabuge*, qu'on croit vieux dans notre langue, n'y était pas connu il y a cent ans.

Graice. Grâce, grâces.

Grainge. Grange, granges.

Graipeignan. Grapignan, nom d'un jeune procureur avide et fripon, introduit en diverses scènes françaises de la Matrone d'Éphèse, comédie italienne. De là tous les fripons de cette espèce, recouvreurs de dettes, gabeleurs et autres maltotiers, peuvent être nommés Grapignans.

Graissé. Graisser. *Quan lai Mor vénré graissé no bôte*, quand la Mort viendra graisser nos bottes pour le dernier voyage. Le peuple, sans y penser à mal, tire cette façon de parler, *ἀπὸ τῆς χρίσεως τε τελευταίης*.

Graitan. Gratan.

Graive. Grève, grèves, l'os du devant de la jambe. *Graiveire*, blessure qu'on se fait quand on vient à se heurter en cet endroit.

Graiveman. Gravement.

Graivi. Gravi, grimpé, gravir, grimper.

Gran. Grand. *Gran* singulier et pluriel devant tout substantif, même féminin commençant par une consonne. *Grant* singulier et pluriel devant une voyelle.

Graule. Grèle.

Greigne. Triste, affligé. *Greigne* est masculin et féminin. Quand un homme a quelque chose qui le chagrine, ou comme on parle en bourguignon, qui le *chaigreigne*, on dit *qu'el a greigne*, témoin la chanson de 1675 :

On di po les écraigne
Que Fabri a bé greigne.

Grelu. Pauvre, comme qui dirait grelu, par opposition à *gras* et à *gros* dans la signification de riche et puissant.

Grenei. Grenier, greniers.

Grimôle. Grommèle, grommèles, grommèlent. *Grimôlai*, grommeler.

Grincé. Grincer, grincez.

Gripe. Fille ou femme brusque, emportée, prête pour un rien à gripper au colet les personnes qui lui parlent. *C'at éne gripe*, c'est une pétulante; et au pluriel *c'à dé gripe*, ce sont de brusques femelles.

Gripi. Grippai, grippas, grippa. Griper ne signifie pas, comme je pense, ravir subtilement, mais vite, et de force.

Grivoi. Un grivois, c'est un gaillard, un drôle.

Gro. Gros.

Gro-Jan. Gros-Jean, nom du vigneron mari de *Breùgnette*, dans la chanson en dialogue imprimée à la suite des Noëls. Gros-Jean, d'ordinaire, est un synonyme de rustre, témoin le proverbe : Il ressemble à Gros-Jean qui fait la leçon à son curé, *sus Minervam*. Les Allemands disent de même *Grobian*, et c'est de là que Frédéric Dédékind, poëte allemand qui vivait au milieu du seizième siècle, a intitulé son poëme élégiaque latin : *Grobianus et Grobiana*, parce qu'il y enseigne l'incivilité aux deux sexes, quoiqu'au fond, par le contrepied, son but soit de leur enseigner la civilité. Ce poëme qui, en 1549, ne contenait que deux livres, fut, en 1552, divisé en trois par l'auteur, avec des changements et des additions considérables.

Grulle. Tremble. *Grullé*, trembler. Les mots français *crouler* et *grouiller* paraissent avoir la même origine que le bourguignon *grullé*. On dit aussi dans le même patois *craulai* pour trembler, *lai tête lui craule*, la tête lui branle.

Grullé. Trembler, greloter de froid. *Grullé* est aussi infinitif.

Grullò. Tremblait de froid. *On grulle et tô de pôô*, on tremble aussi de peur. Les deux *ll* se mouillent dans le verbe *grullé*.

Gui dit **Barôzai.** C'est l'ami de Blaizôte, et l'auteur de ces Noëls, intitulés par cette raison : *Noei de Gui Barôzai*. **Gui** est le nom, **Barôzai** le surnom.

Guidai. Guidé, guidés, guider.

Guillô. Guillot, nom propre formé de Guillaume par corruption. Guillaume, Guillemot, Guillot. Jean de la Bruyère Champier, neveu de Symphorien, dans son traité *De re cibaria*, l. xv, c. 1, parlant du fameux Guillot, cabaretier d'Amiens, dont il est fait mention dans Rabelais, l. iv, c. 51, confirme mon étymologie en ces termes : *Nostra memoria novimus in Gallia Belgica Ambiani unum popinarium, nomine Gulielmum, Guillotum vulgus cogno-*

minat. Je ne doute pas même que *Quillot* et *Quillet*, noms de famille, ne soient aussi des corruptions du nom *Guillaume*.

Guingoi. De guingoi. De travers. On dit qu'une chose va *de guingoi*, comme si on disait qu'elle va de guignois, du verbe *guigner* qui vient de *cuigner* en écrivant *cuin* à la picarde pour *coin*, parce que *guigner* c'est regarder du coin de l'œil. Dans le poëme intitulé *L'Amant rendu Cordelier à l'observance d'amours*, que je crois être de Martial d'Auvergne, on trouve pag. 57, *yeux gingans* pour *guignans*.

H.

Hahaha. Interjection redoublée qui marque le rire. Je rapporterai ici l'observation burlesque d'un astrologue italien nommé l'Abbé Damascène : *S'affaticano*, dit-il dans une brochure de six feuillets qu'il débitait en 1662, à Orléans, *per conoscer le complessioni i periti, e per mezzo di questa fatica l'hanno assottigliata in modo, che dicono quando ride l'huomo, e fà hi, hi, hi, è malinconica; se he, he, he, è collerica; se ha, ha, ha, è flematica; se ho, ho, ho, è sanguigna.*

Hai. Ha, ah.

Haibi. Habit, habits.

Haila. Hélas.

Hairai. Enfant. *Hairai*, vient d'*hoir* d'où l'on a formé le diminutif *hoiret*, qu'on prononce, et qu'on écrit en bourguignon *hairai*. Quelques-uns prennent *hairai* pour un diminutif de *héré*, du latin *herus*, comme de *herus*, disent-ils, on a pu faire *herulus*, on a pu de même faire de hère, *heret*, petit maître, les enfants étant les maîtres futurs des biens de la maison, *dominuli*, suivant l'expression de la loi, 4, § 4, *ff. de Legat.*, 3°.

Haïssoo. Haïssais, haïssait. Haïr se prononce haï en bourguignon, et n'aspire point son *H*, le bourguignon n'admettant généralement aucune aspiration. Ainsi l'on dit *je l'haï*, *je l'haïsson*, pour je le hais, nous le haïssons. La conjugaison est plaisante à l'optatif : Ai voroo que *je vos haïsseusse*, et au pluriel, que *je vos haïsseussein*, il voudrait que je vous haïsse, que nous vous haïssons.

Harbe. Herbe, herbes.

Hate. Broche, ou broches de cuisine. *Hate*, en diverses provinces du royaume, est une *broche*, et l'on appelle de là en français *hatier* un grand chenet de cuisine à faire tourner plusieurs broches, et *hateur* l'officier qui fait embrocher les viandes pour la bouche du Roi. Il est aisé de voir, par la ressemblance d'une bro-

che à une lance, que *hate* vient du latin *hasta*, quoiqu'il aspire son *H* contre la règle générale, qui veut qu'on n'aspire pas l'*H* initiale dans les mots français, lorsqu'ils viennent de mots latins qui commencent aussi par *H*.

Hau. Haut.

Hauboi. Hautbois.

Haulebade. Hallebarde, Hallebardes.

Hazar. Hasard, chance.

Hei. Hé, eh.

Helasse-moi. Interjection plaintive imitée de l'italien *ahi lasso me*. Ce *lasso* vient du latin *lassus*, las, fatigué, et l'on dit *lasso me*, ou absolument *lasso*, pour *tristôme*, *dolente me*, etc. *Las* en français pour *hélas*, n'est plus que pour le style marotique, ou tirant sur le style marotique. L'*oïme* des Italiens ressemble fort au *Væ me* de l'empereur Claude dans l'Apocolocuntose.

Hereticle. Hérétique, hérétiques. On a de même vu ci-devant *Catolicle* pour catholique. Le peuple aime ces sortes de corruptions.

Herôde. Hérode. On dit proverbialement *vieux comme Hérode*, à cause d'Hérode Ascalonite, qu'on appelle d'ordinaire le vieil Hérode, par rapport à ses descendants.

Hin-ha. Cri de l'âne. Jean Girard de Dijon a employé cet hinha dans une de ses épigrammes latines, et de nos jours, un professeur en humanités donnant une représentation publique du mystère de la Nativité, y introduisait quatre animaux; le bœuf et l'âne de la crèche, le coq de la Passion et l'agneau de saint Jean-Baptiste, les faisant parler chacun à leur manière. D'abord le coq entonnait d'une voix perçante, comme celle du coq de l'horloge de Saint-Jean de Lyon : *Christus natus est*. Le bœuf, avec un mugissement, demandait *ubi?* prononçant à l'allemande oubi. L'agneau répondait *in Bethléem*, traînant beaucoup la première syllabe de Bethléem; sur quoi l'âne concluait *hinhamus*, *hinhamus*, ce qui, en son langage, signifiait *eamus*. J'ai ouï dire à diverses personnes qui ont connu M. Courtin, dont nous avons plusieurs traités de morale, comme de la civilité, de la paresse, etc., que quand il riait, on croyait ouïr braire un âne, *rudebat*, *non ridebat*.

Home. Homme, hommes.

Hômeige. Hommage, hommages.

Hôquelle. Chicaneur, chicaneurs. Maître Éloi d'Amenrnal, qui écrivait sur la fin du xve siècle, a dit *hoquelleus* en ce sens :

D'aucuns les appellent hédrois,
Les autres plaideurs, harseleurs,
Cavilleus, hoquelleus, brouilleurs.

C'est au chap. 89 du liv. 2 de sa grande Diablerie, dialogue en vers entre Lucifer et Satan, sur la corruption générale des hommes.

Hor. Hors.

Humanitai. Humanité.

Huméne. Humaine.

Hyvar. Hiver.

I.

I pronom synonyme de *je*. En bourguignon, *i mainge*, *je mainge*, sont équivalents pour signifier en français, *je mange*. Les Italiens ont de même *i* et *io* synonymes. *I amo le donne*, anagramme d'un nom français que je connais fort, est tout aussi bien qu'*io amo le donne*. Les Bourguignons, confondant le singulier avec le pluriel, mettent toujours *i* ou *je* à la place de nous. Ils disent *i maingeon*, *je maingeon*, pour *nous mangeons*. Le menu peuple de Paris ne parle pas autrement; ce qui a donné lieu à cette bouffonnerie de Verville, chap. 45 de son M. D. P. *Comme j'étion attentif*: *Et qui somme nous? je somme ce que je somme, je jouon. Et que jouon-je? je jouon ce que j'on. Et qu'on-je? j'on ce que j'on. On-je en jeu? si je n'y on, j'y fon. Foin, ces Parisiens-ci me troublent.* Quelquefois les Bourguignons mettent *i* pour *il*, comme quand ils disent : *Se pote-t-i bé? Nainin, el y é trôi moi qu'el a mailaide, et petétre an meurré-t-i.* Se porte-il bien? Non, il y a trois mois qu'il est malade, et peut-être en mourra-t-il.

Igniquitai. Iniquité, iniquités. La syllable *gni* se prononce comme *dignité*.

Ignôçamman. Innocemment. Le *gn* se prononce comme dans le mot précédent.

Ignôçan. Innocent, innocents. *Les Ignôçan*, les Innocents.

Ignôçance. Innocence.

Ilai. Là, *Por iqui*, *por ilai*, par ci par là. Martial d'Auvergne, ainsi nommé de son nom de famille, car il était Parisien, a dit *ila* dans ses Vigiles de Charles VII :

> Quand les conducteurs ilà virent
> Tant de gens sur eux arriver.

Et dans ses louanges de la Vierge Marie :

> Quand il vit ilà Notre-Dame.

Imageigne. Imagine, imaginent.

Imaige. Image, images.

Impôlissure. Impolitesse. *Impôlissure* est un mot factice.

meu. Imprimeur. Le vrai bourguignon de Dijon veut ise *Imprimeu*, non pas *Imprimou*, qui sent le village. ıutant de *prôcurou*, *mantou*, *flaitou*, etc., au lieu de *prô-anteu*, *flaiteu*.

ıtice. Injustice, injustices.

ıce. Insolence, insolences.

ıman. Instrument, instruments. Il ne se trouvera pas qu'à e des Grecs, qui ont simplement dit *ὄργανον*, pour un in-t de musique, les anciens Latins aient usé du mot *instru-* sans y ajouter *musicum*. Antoine de Aréna est plaisant, près avoir fait une longue énumération de toutes sortes ments de musique, il renvoie au titre du Digeste, *de fide ıntorum*.

ıre. Instruire.

ıré. Instruiras, instruira.

Ici. On trouve *iki* en même signification dans Villehar-'italien, avec une syllabe de moins, dit *qui*, mais il pro-*uoui*. Il me paraît qu'*iqui* signifie aussi très souvent là.

. Irritai, irritas, irrita.

ıa. Isabeau. Le nom Elisabeth a souffert diverses altéra- français. On a dit non seulement *Isabeau*, mais Isabelle, Babeau, Babon, Belon, et peut-être d'autres que j'ignore. , outre *Izaibea*, le petit peuple dit très souvent *Lizabar*. ; au reste le nom d'Elisabeth soit, ce semble, affecté aux dans l'Amadis, néanmoins, le médecin et chirurgien ordi-es paladins est appelé maître Elisabeth.

J.

. Jacob, patriarche. *Le Dei de Jaco*, le Dieu de Jacob.

. Enfant nommé Jacques. On entend ici Jacques Stuart, acques II, roi d'Angleterre, et de Marie Eléonor de Modène, 13 ans et demi, dans le temps du Noël où il est appelé *le o*.

n. Jardin.

ıpin. Jacobin, jacobins. On a prononcé longtemps *Jacopin* ınière du *Giacopo* ou *Iacopo* des Italiens, parmi lesquels, ant, *Giacomo* n'est pas moins usité. Clément Marot, sur ce du petit Testament de Villon,

> Item à maître Jean Raguier,
> Je laisse l'abreuvoir popin.
> Perches, poussins au blanc manger,
> Toujours le chois d'un bon lopin,

Le trou de la pomme de pin,
Clos et couvert, au feu la plante,
Emmailloté d'un Jacopin.
Et qui voudra planter, si plante,

explique *emmailloté d'un Jacopin*, par *toujours empêché d'un flegme, ne pouvant cracher*. Mais il est bien plus vraisemblable que *Jacopin* se prend là pour un surtout, un manteau à la Jacobine, dont ce maître Jean Raguier se tenait chaudement affublé contre le froid et les vents coulis. Le président Ranconnet, selon le témoignage de M. de Thou, liv. 23, connaissait fort la commodité de ces sortes de surtout. L'enveloppe qu'on met aux enfants par dessus leurs habits pour les conserver, s'appelle à Dijon *un mone*, un moine; et bien des gens croient, avec Ducange, que c'est de la coiffure des Béguines, espèces de religieuses connues en Flandre, en Lorraine et en Allemagne, que le béguin a tiré son nom.

Jaiette. Jaquette, sorte de robe ou souquenille. Merlin Cocaie, Macaronée 4, f. 65 de l'édition de 1521, parlant d'un paysan, dit :

Portat zachettum frusti, factisque bisetti.

Je ne daignerais ajouter le quolibet, touchant Jacquette, rapporté par H. Etienne, pag. 459 de son Apologie d'Hérodote.

Jaidi. Jadis. L'abbé Régnier commence ainsi une pièce qu'il a intitulée la Maison en décadence :

D'une architecture
Du temps de jadis
La sage nature
M'a fait un logis.

Cette expression *du temps de jadis*, n'a pas été approuvée.

Jaimoi. Jamais.

Jaivelle. Javelle, javelles.

Jambion Jambon, jambons.

Jan. Jean, nom propre que nos humanistes latins expriment plus volontiers par *Janus* que par *Joannes*. Madame Deshoulières, dans une galanterie en vers pour un de ses amis dont le nom de baptême était Jean, lui dit sans trop s'effrayer de l'idée :

Jean! Que dire sur Jean? C'est un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.

Jean des Vignes, Jean Lorgne ; où vais-je ! Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête.

m'y arrêterai pas puisqu'il est frayé et que l'occasion se pré-
de rapporter sur le même sujet un petit conte, qui passera,
ıse, à la faveur de l'enveloppe :

Masqué dans un bal, en un coin,
Près d'une belle un petit-maître,
Jasoit sans se faire connaître,
Et poussoit le discours bien loin.
Quel est votre nom, lui dit-elle ?
Il est de six lettres, ma belle,
Répond-il, en tranchant le mot.
Elle, pour se venger du sot :
Vraiment, répliqua-t-elle, j'aime
Votre franchise, et je conçois
Qu'il faut, monsieur, qu'en bon françois
Jean soit votre nom de baptême.

ignor della Casa, fâché d'avoir nom Jean, a fait là-dessus un
olo.

n. En. C'est une élégance en bourguignon de dire : *J'an j'an velai*, pour en voici, en voilà.

n de Var. Jean de Vert, fameux commandant des troupes
riales, pris au mois de mars 1638 par le duc de Veimar dans
ɔataille près de Rhinfeld, et de là mené prisonnier au bois
ncennes. C'est ce qu'a entendu Voiture en cet endroit de sa
nse pour mademoiselle de Rambouillet à monsieur de Mon-
ɜr.

Soit que nous allions aux campagnes
De ce beau parc, où Jean de Vert
Pour quelque tems est à couvert.

ntais. Mot particulier de Dijon, où *palai jantais*, c'est parler,
u moins tâcher de parler bon français. La dernière syllabe de
ıis se prononce comme la dernière du latin *gentes*, même de-
une consonne, et ce *jantais* vient apparemment de *gent* dans
ɡnification de gentil, poli, agréable. Le bon est que ces gens,
ffectent de mieux parler qu'ils ne l'ont appris, croyant qu'il
pour cela de donner à des termes barbares une terminaison
ɡaise, tombent souvent dans de très plaisantes fautes. Ils
nt, par exemple, que, comme au lieu de *vea*, de *bea*, de

carrea, il n'y a pour parler correctement, qu'à dire veau, beau, carreau, il n'y ait de même, au lieu de *laissea* du lait, de *brôquerea* un bonbon, de *creicherea* crachat, qu'à dire *laisseau*, *broquereau*, *crachereau;* et que comme *aibricô* se doit changer en abricot, *saibô* en sabot, *escargô* en escargot, de même *saillô* seau à tirer de l'eau, doive se changer en saillot, *sargô* secousse en sargot, *tenô* cuvier en tenot, etc. A propos de quoi j'observerai que le mot *quignô*, qu'on dit se trouver dans un compte rendu l'an 1424, en la Chambre des Comptes de Dijon, est un mot pur bourguignon, dont on s'est originairement servi pour signifier le présent que les parrains faisaient à leurs filleuls le premier jour de l'an après le baptême. Ce présent s'appelait *quaignô*, de *quaigne*, *veretrum*, par métaphore de *quine*, mot français qui a dû signifier bâton, puisque son diminutif *quinette* est interprété *scipio*, *baculus* dans les vieux dictionnaires français-latins. *Quaignô*, depuis s'est aussi bien dit des présents des marraines à leurs filleules, que des parrains à leurs filleuls, et ce mot, dans ce double sens, est encore fort en usage parmi le menu peuple à Dijon. Il est dit pag. 734 de la dernière édition des Origines françaises de Ménage, que Palliot, dans son Parlement de Bourgogne, a écrit ce mot *guignot*. Je ne l'y ai point trouvé, mais s'il y est, on doit lire *quignot;* parce que comme en voulant franciser *quaigne*, on a dit *quigne*, de même en voulant franciser *quaignô*, on a dit *quignot*. Une autre remarque à faire touchant ces prétendus beaux parleurs, c'est que, ne prenant pas garde que la boucherie de Dijon est appelée en bourguignon le *Bor*, c'est-à-dire le bourg, parce qu'elle est située dans le quartier qui était anciennement hors de la ville, nommé par cette raison le bourg, ils s'imaginent que *bor* et boucherie sont synonymes, et qu'ainsi, pour rendre français le mot, il n'y a qu'à changer *bor* en bourg; en sorte qu'à Paris un de ces messieurs, voulant une fois demander si la servante était revenue de la boucherie, demanda bonnement si elle était revenue du bourg?

Janti. Gentil.

Jaque. Jacques. *Jacobus*. On peut aussi écrire *Jaque* en français, surtout en vers. Régnier a écrit *Charle* en cet endroit de sa dixième satire :

> Et dans la galerie, encor que je lui parle,
> Il me laisse au roi Jean, et s'en court au roi Charle;

Ce que des correcteurs peu sensés ont mal à propos réformé de cette sorte :

Encor que tu lui parles,
Il te laisse au roi Jean, et s'en court au roi Charles.

isant pas réflexion qu'il faut toujours représenter le texte des ırs tel qu'il est.

ırai. Jared, patriarche.

rnie. Je renie. Paquier, chap. 2 du 8e livre de ses Recher-, après avoir dit que *Goi* est une corruption de *Got*, qui si-ɜ Dieu, explique tout au long, Vertugoi, Sangoi, Morgoi, non pas Jarnigoi, mettant seulement *je renie*, etc.

rrai. Jarret.

rre. C'est une de ces particules que les grammairiens nom-. explétives, comme ἀρ, δη, ρα dans Homère. *Jarre* paraît extension de *Ja*, que le menu peuple emploie souvent, *vous ırez ja*. Les Italiens usent ainsi de leur *già*, même avec grâce. ɜ pourtant, non plus que *jei*, dont je parlerai plus bas, n'est lu patois de Dijon.

ısein. Jasions, jasiez, jasaient. Ce mot pourrait bien venir de qui se prononce *jai*.

so. Jasais, jasait.

teire. Jarretière, jarretières. *Jartière* n'étant aujourd'hui de trois syllabes en vers, et dans la prononciation, l'on ne ıit plus absolument écrire *jarretière*.

ıule. Gèle.

ızeran. Collier tissu, brodé.

velai. Voilà. *Je velai* se dit élégamment pour *velai*, avec différence qu'à la lettre *velai*, en français *voilà*, se traduirait tin par *vide ibi*, et *je velai* par *ego video ibi*. On dit aussi, *je lai* pour *le voilà*, et *j'en velai* pour *en voilà*. Une chose parti-re à *je velai*, c'est qu'il est toujours suivi d'un *que*, par ıple : *Piarre se potoo bén hier, et je velai qu'ai vén de meuri*, 'e se portait bien hier, et voilà qu'il vient de mourir.

ı. Déjà. *Jei*, n'est pas franc dijonnais, mais du patois de quel-villages voisins, témoin ce jeune paysan de Rufé, à qui son ɜsseur demandant quel âge il avait? *I ne sai*, lui répondit-il, *fai jei cequi*. Quelques-uns disent que tout naturellement il ɜha le mot. Du reste, si le poëte a usé de *jei*, c'est que, n'i-ant pas le peu de scrupule qu'Homère a fait d'adopter les lo-ıns Cypriennes, Pamphyliennes, Siciliennes, et tant d'autres, ɜru pouvoir, du moins une fois, se permettre cette sorte de li-e.

ırusalam. Jérusalem. Clément Marot, dans le rondeau *Aus ıps, aus champs*, fait rimer *Jérusalem* avec malan, Milan et

Capelan ; ce qui fait voir qu'on prononçait alors *Jérusalam.*

Jesu. Jésus.

Jetti. Jetai, jetas, jeta.

Jeù. Jeu, jeux.

Jeudaïcle. Judaïque.

Jeusque. Jusque. Plusieurs disent *jeuque*, mais *jeusque*, employé par nos anciens poëtes bourguignons les plus célèbres, est beaucoup meilleur.

Jeuste. Juste, justes.

Jeusteman. Justement.

Jodain. Jourdain, fleuve de Judée.

Jôliai. Joliet, joliets.

Jôlie. Jolie.

Jôliôte. Joliette. On dit aussi en bourguignon *jôliette*, mais *jôliôte* est plus élégant. Il faut même, en ce patois, consulter l'usage touchant ces terminaisons. Quoique, par exemple, on dise *éne pes douçôte*, du vin *douçô*, on doit, quand il s'agit des qualités de l'esprit, dire : *ç'at éne doucette*, *ç'at ein doucet.*

Jonée. Journée, journées.

Jor. Jour, jours. Au lieu de *jor*, on prononce quelquefois *jo*, ce qui a un petit air rustique qui ne déplaît pas. *Bon jo* pour bonjour.

Jôzai. Joseph.

Juan. Jouant.

Jue. Joue, jouent.

Jué. Jouer, joué, jouez.

Juein. Jouions, jouiez, jouaient.

Jueu. Joueur, joueurs.

Jugi. Jugeai, jugeas, jugea.

Jui. Juif, Juifs. Les paysans des environs de Paris prononcent de même *Jui.* Mathieu Gareau, dans le Pédant joué, sc. 3, du 2e acte. *Ous équiais un vrai Jui d'Avignon.*

K.

Kyrié. Ce mot veut dire ici litanies, parce qu'elles commencent toutes, suivant la prononciation vulgaire, par *Kyrie eleison*, mots grecs que l'Eglise latine a conservés, mais que le sieur Gaulard croyait latins, ne voulant pas qu'une messe, où on l'avait mené, fût toute grecque, parce qu'il avait observé que le prêtre

y avait dit le *Kyrie eleison* en latin. Cervantes, c. 6 du l. 1 de son Dom Quichotte parle du roman d'un chevalier nommé *Dom Quirieleyson de Montalvan*, qu'en français on a mal traduit de Montauban.

L.

Laborei. Laboureur, laboureurs.

Lachetai. Lâcheté, lâchetés. Se mettre cinq contre un c'est une grande lâcheté, et de là, en bourguignon, *faire lai lachetai*, c'est commettre le péché de mollesse.

Lai. La, article féminin, ou *là* adverbe local. C'est aussi du lait, *lac*.

Laissé. Laissez.

Laissea. Lait, proprement le lait que vendent les laitières. *Prenez un choveau de laisseau*, disait une dame à sa servante.

Laivai. Laver, lavé, lavez.

Laivandeise. Lavandière, lavandières.

Laive. Lave, lavent.

Lamai. Lamech, patriarche.

Landemain. Lendemain.

Lanturlu-lanture. Refrain d'un fameux vaudeville qui eut grand cours en 1629. L'air en étant brusque et militaire, des vignerons séditieux attroupés l'année suivante à Dijon, un jeudi au soir, 28 de février, et tout le jour du lendemain premier de mars, furent le là nommés Lanturlus, parce qu'ils faisaient battre cet air sur le tambour par la ville pendant leur marche. Ils pillèrent plusieurs maisons, et cette sédition, quand on en parle, est encore apellée le Lanturlu de Dijon.

Laquedrille. Coquin de laquais, terme de mépris pour laquais, comme *soudrille* pour soldat. Ce sont des diminutifs à l'espagnole. Laquedrille est fort usité à Dijon pour petit laquais. Ladreille, dans la huitième Satire de Régnier, est un nom de laquais.

Larme. Larmes.

Lassai. Las, lassez, lasser.

Lé. Les, article pluriel devant les mots qui commencent par une consonne, car devant ceux qui commencent par une voyelle, on écrit *lés*. *Lé nazade, lés horion.*

Lei. Elle. Les Italiens disent aussi *lei* dans la même signification. *Lei*, de plus, signifie lit *cubile*, un *lei*, des *lei*, un lit, des lits.

Leire la, leire lanleire. C'est un refrain burlesque assez ancien, comme on en peut juger par le Typhon de Scarron.

Lemeire. Lumière, lumières.

Leù. Lieu. *An leù*, au lieu. *Leù* est aussi de l'ivraie, *lolium*.

Leùgne. Lune.

Leuve. Lève. *Ai se leùve*, il se lève.

Levan. Levant.

Li. Lui, au datif. Les Italiens le disent de même. C'est aussi l'aoriste du verbe *lire*. J'ai *li*, j'ai lu.

Libatin. Libertin, libertins. Le P. Garasse appliquait comiquement à l'un des enfants d'Etienne Paquier le *libertino patre natus* d'Horace.

Licô. Licou.

Ligei. Léger, légers. C'est aussi quelquefois un nom propre. *Saint Ligei*, saint Léger, *S. Leodegarius*. Ce moine de Saint-Bénigne de Dijon, nommé *Leodegarius Agathochronius* par Claude Mignault, dans la préface de ses Commentaires sur les emblèmes d'Alciat, n'est autre que Léger Bontems, auteur de plusieurs ouvrages de dévotion rapportés dans la Bibliothèque d'Ant. du Verdier.

Ligeire. Légère, légères.

Lignaige. Lignage, race.

Liteire. Litière, *stramentum*. Les pauvres gens disent : *El y é troi moi qu'el a su lai liteire*, il y a trois mois qu'il est alité. *Liteire* est aussi une litière, *lectica*.

Livrô. Livret, livrets, petit livre, petits livres.

Lizé. Lisez *legite*, ou *legitis* vous lisez.

Lizeire Lisière. Le marquis de Brandebourg ayant pris le titre de roi de Prusse en 1701, on a, dans le Noël 15, fait cette même année-là, pris occasion de dire que c'était un roi naissant qui n'était pas prêt d'être à la lisière.

Lizeu. Glissoire. Comme on est en grand danger de tomber quand on est sur une glissoire, on a dit de là en bourguignon, par manière de proverbe, *qu'on a su le lizeu*, qu'on est sur la glissoire, quand on est dangereusement malade. *Lizeu* signifie aussi un homme qui lit, et ne se dit guère que d'un homme qui lit beaucoup sans en devenir plus savant, *ç'at un lizeu*, c'est un liseur.

Lo. Le, pronom, *leurs* quand la chose est au pluriel ; *lo* devant une consonne, *los* devant une voyelle ; *lo peire*, leurs pères, *los anfan*, leurs enfants.

Lochan. Léchant.

Lochefroo, ou **Lochefrô.** Lèchefrite. Didier Christol, médecin à Montpellier, dans sa traduction imprimée pour la première fois *in-fol.*, l'an 1505, du Traité de cuisine de Platine, a dit *lichefroie*. Du Cange et Ménage s'équivoquent terriblement sur l'étymologie

du mot. Le premier, suivi aveuglément du second, après avoir prouvé que *lancea sartatoria*, en bas latin, est une certaine mesure de terre, ajoute que c'est aussi une *lèchefrite*, croyant sans doute que *sartatoria* venait de *sartago* poêle à frire, et ne voyant pas que cette mesure de terre n'était appelée *lancea*, que parce qu'elle était de la longueur d'une lance, ce qui faisait, comme le reconnaît Du Cange lui-même, qu'elle était aussi appelée *hasta*, synonyme de *lancea*. On lui donnait l'épithète de *sartatoria*, parce qu'on s'en servait à mesurer certain espace de terre essartée. Quant à l'étymologie de lèchefrite, lècher, *leccare*, ayant anciennement signifié être gourmand, et la graisse qui tombe du rôt dans la lèchefrite étant une vraie friture, il est visible que lèchefrite est la même chose que lécheuse, c'est-à-dire gourmande de friture; ce qui est confirmé par le nom *ghiotta*, gourmande, dont les Italiens appellent une lèchefrite, à cause de l'avidité avec laquelle il semble qu'elle reçoive cette graisse que j'ai dit être une friture.

Lochevin. Léchevin, terme burlesque pour signifier échevin. Tabourot, dans ses Bigarrures, au chap. des Allusions, dit en badinant qu'échevin est ainsi nommé *quasi Léchevin, pour ce qu'il doit tâter le vin pour commencement de bonne police, afin qu'on n'en vende de mauvais*. Rabelais, l. 4, c. 40, donne le nom de Léchevin à un de ses cuisiniers.

Lode. Lourde, lourdes.

Lôfre. Lèvre, lèvres. Des *lôfre*, proprement, sont de grosses lèvres, telles qu'on dit vulgairement que sont celles de la maison d'Autriche, touchant l'origine desquelles on rapporte qu'en 1530, la reine Eléonor ayant eu, en passant à Dijon, la curiosité de voir dans les caveaux des Chartreux, les corps de Philippe-le-Hardi et de Jean-sans-peur qu'on y conserve embaumés, s'écria, voyant leur grosse bouche relevée : Vraiment j'avais cru jusqu'ici que c'était de la maison d'Autriche que nous tenions nos lèvres; mais je reconnais que c'est de la maison de Bourgogne, en la personne de Marie, fille du dernier duc, épouse de notre aïeul Maximilien. Brantome, au 2e volume de ses Dames galantes, pag. 110 de l'édition de Hollande, 1666, dit avoir appris cette particularité d'une dame qui était présente lorsque la reine dit ces paroles.

Logé. Loger, logez.

Loizi. Loisir.

Lon. Long, longs.

Lôquance. Les bonnes gens, à Dijon, pour dire qu'un homme a de l'éloquence, disent qu'*el é de lai lôquance*, ce qui, à le bien prendre, signifie qu'il a du caquet. On dit encore *aivoi une belle lôquance*, pour avoir le talent de s'exprimer avec grâce. J'ai vu

dans un vieux Dictionnaire gothique, latin-français, le mot *loquela* exprimé en ces termes, *parole, facunde, loquence*. Nicot, loquence, *loquela*. Oudin, Dict. fr. ital., loquence, *favella*, et dans le fr. espagnol loquence, *habla*. Le cordelier Denis Nestor, trompé par un exemplaire peu correct de Nonius Marcellus, a cru que Névius avait autrefois employé le mot latin *loquentia*. Voici ses paroles: *Loquutio et loquentia in uno significatu accipi possunt, teste Nonio Nævium inducente dicentem in Gallinaria: O pestifera, pontifica, fera, trux, tholutim loquentia*, i. *volubilis loquutio*. Personne ne doute que, conformément à toutes les éditions, on ne doive lire en ce passage de Névius ou de Novius, *tolutiloquentia*. Salluste est le seul auteur qu'on ait cru avoir hasardé *loquentia*. Valérius Probus assurait qu'au lieu de *satis eloquentiæ; sapientiæ parum*, il fallait très certainement lire *satis loquentiæ*, sur quoi l'on peut voir Aulu-Gelle, l. 1, c. 15. Le mot *loquentia*, semble avoir été de la conversation plutôt que de la composition; témoin ce Julius Candidus, qui, au rapport de Pline le Jeune, l. 5, Ep. 20, avait coutume de dire : *Aliud esse eloquentiam, aliud loquentiam*.

Lor. Eux, pronom. *Ai se môqui de lor*, il se moqua d'eux. Ce *lor* est un italianisme, *di loro*.

Los. Voyez **Lo.**

Lote. Leur, pronom quand le nom est au singulier. *Tote lote raice ne vau ran*, toute leur race ne vaut rien.

Lôte. Lote, sorte de poisson.

Lôterie. Loterie, loteries. Le nombre des gagnants dans les loteries est très petit à proportion des perdants, mais le nombre des élus est infiniment plus petit à proportion des réprouvés. C'est la pensée de notre poëte dans le onzième couplet de son dixième Noël de *lai Roulôte*. Quelques mystiques cependant ont cru que le quart du genre humain serait sauvé, et cela, sur ce que, des douze apôtres, Jésus-Christ en ayant pris trois, c'est-à-dire de quatre un, pour témoins de sa transfiguration, nous avait par là donné à entendre, que de quatre ames qui sortent de ce monde, il n'en va qu'une en paradis. A la bonne heure, dit Menot, notre compte, si cela est, ne sera pas encore trop mauvais, *compotum erit satis bonum*.

Loué. Louer, louez.

Loui. Louai, louas, loua.

Lu. Lui.

Lubeigne. Lubine, nom de bergère. Lubin, en latin *Leobinus* nom d'un saint qui était évêque de Chartres au milieu du sixième siècle.

Lucane. Lucarne; la lucarne du ciel, c'est ce que Lucien dans son Icaroménipe appelle Τύρις, que Rabelais, dans le second prolo-

gue de son 4e livre, rend par trape, et d'Ablancourt, de peur de se méprendre, par *trape façon de fenêtre.*

Lucifar. Lucifer, nom qu'on a donné au prince des diables, parce que ces paroles du prophète Isaïe, ch. 14 : *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris?* ont été allégoriquement appliquées à l'ange rebelle par les Pères, qui cependant n'ignoraient pas qu'elles devaient littéralement être entendues de Nabuchodonosor, roi de Babylone, déchu par une punition divine, de cet éclat qui auparavant le faisait appeler *Lucifer*, c'est-à-dire brillant comme l'étoile du jour. De Lucifer, nos vieux Gaulois ont fait, les uns Lucibel, les autres Luciabel ; et pour *Lucifar*, nos bonnes gens de Bourgogne disent très souvent *Cifar.*

Lugnôte. Lunettes, soit petites à mettre sur le nez pour lire plus aisément, soit grandes, à observer les astres. Quoique l'usage des unes et des autres fût alors inconnu, l'auteur, par le privilége de la poésie enjouée, a pu agréablement supposer que les Mages, grands astronomes, avaient découvert, par le moyen du télescope, l'étoile miraculeuse qui leur annonça la naissance du Messie. Les petites lunettes, burlesquement nommées bésicles, ont été trouvées les premières. L'opinion commune est que ce fut sur la fin du XIIIe siècle. Ménage et Furetière se trompent, quand ils disent que Du Cange les croyait plus anciennes tout au moins de 100 ans, sur ce passage d'un poëme manuscrit de Prochoprodromus, qui n'est autre que Theodorus Prodomus, écrivain du XIIe siècle, sous l'empire de Manuel Comnène :

Ἔρχονται, βλέπουσιν εὐτύς, χρατοῦσι τὸν σφυγμόν τοῦ,
Θωροῦσι ζέ τὰ σκύβαλα, μὴ οὐ υἐλίου.

Du Cange, bien loin d'être de ce sentiment, dit, tout au contraire, pag. 1629 de son Glossaire bas-grec, qu'il ne s'agit point du tout là de lunettes, le mot υἐλίου ne signifiant autre chose que l'urine du malade regardée par les médecins dans le verre où elle était. Il fallait, au reste, qu'au milieu du XVe siècle, l'usage des lunettes fût encore bien rare, puisque Jean Tortellius, dans son Traité de l'orthographe latine, dédié au pape Nicolas V, doutait qu'elles pussent, autant qu'on le disait, soulager la faiblesse de la vue. *Illud autem*, ce sont ses termes au mot HOROLOGIUM, *in artem nullam cadit, fecisse duos orbes e tenui vitro crystallove, aut beryllo, per quos infirmior visus, si credibile est, videat, quos ocularia nominant.* Une *lugnôte*, en bourguignon, signifie aussi une linotte, ce qui est cause que les ignorants, qui veulent faire les beaux parleurs, donnent souvent lieu de rire lorsqu'ils disent : J'ai en cage une *lunette* qui chante admirablement.

Lumignaire. Luminaire.

Luzane. Regarde, regardes, regardent. L'infinitif c'est *luzanai*, qu'on croit qui signifie proprement regarder d'un œil vif et perçant, comme qui dirait *luzarnai*, parce que le lézard, que les Bourguignons appellent *luzar*, a l'œil fort vif. D'autres ne conviennent pas de cette étymologie et veulent, quoique *luzanai* puisse en général se prendre pour *regarder*, que cependant sa véritable signification soit *regarder de près*, comme si ce verbe venait de *luscinare*, formé de *luscus*, qui dans la bonne et ancienne latinité, signifiait *cocles*, mais que Ménage, au mot *louche*, prouve fort bien avoir depuis été pris pour *strabo*. Oudin, dans ses Dictionnaires Français-Espagnol et Français-Italien, explique l'adjectif *luiserne* par *luzido* et par *lucente*. Il y a plus d'apparence que *luiserne* était ce que nous appelons blafard, comme l'infinitif *luiserner*, employé dans le proverbe qui suit, tiré de Pierre Grosnet, le justifie:

La femme qui parle latin,
L'enfant qui est nourri de vin,
Soleil qui luiserne au matin,
Ne viennent point à bonne fin.

M.

Machedru. Gourmand, gourmands, mot formé de *mâcher* et de *dru*. Neufgermain, dans ses vers au duc d'Angoulême, a dit d'un goulu:

Il mâchoit dru de chaque dent.

Macherai. Barbouillé de noir, charbonné, vulgairement *machuré*. Les imprimeurs disent qu'une feuille est machurée quand elle n'est pas tirée nette, et appellent *machurats* les apprentis, parce qu'ils sont sujets à gâter les feuilles qu'ils tirent. Aussi est-ce par allusion à *machurat* que Naudé a nommé *Mascurat* l'imprimeur qu'il fait parler dans son Dialogue touchant le cardinal Mazarin. Dans le Glossaire de Doujat sur Goudelin, *Mascarà* est interprété charbonner, barbouiller, *machurer*. Le mot toulousain vient de l'espagnol *mascarar*, mais notre *macherai*, infinitif actif tout ensemble et participe passif, ressemble plus à l'italien *mascherare*, noircir le visage à quelqu'un, lui faire un masque. Ce que j'ai, au reste, observé touchant le Mascurat de Naudé, est

très certain ; car croire que, par transposition de lettres, Camusat soit là caché sous le nom de Mascurat, il n'y a nulle apparence, le Mascurat du Dialogue y étant représenté comme un misérable colporteur, au lieu que Camusat, imprimeur célèbre, avait du bien, et que, de plus, étant mort dès l'an 1639, il y aurait eu de l'absurdité à l'introduire comme témoin oculaire de plusieurs choses arrivées dix ans après. Naudé, pour se divertir, a choisi ses personnages comme bon lui a semblé : l'un qu'il nomme Saint-Ange, pauvre libraire ruiné ; l'autre Mascurat, imprimeur, aussi gueux que Saint-Ange ; tous deux néanmoins ayant quelque littérature, Mascurat surtout, en sorte que l'erreur de ceux qui appliquent à Naudé le personnage de Saint-Ange, aurait été moindre s'ils lui avaient appliqué celui de Mascurat.

Madelon. Diminutif de Madeleine. *Malon*, que certaines gens disent pour Madelon, n'est ni reçu, ni presque connu ; *Magdon* l'est encore moins, dont pourtant le carme, auteur du poëme de la Madeleine, use en trois ou quatre endroits. C'est de *Magdalum*, bourg de Galilée, que venait le nom de Madeleine, soit qu'elle en tirât son origine, soit à cause du séjour qu'elle pouvait y avoir fait. Menot la croyait dame de ce lieu. *Magdalena*, dit-il au sermon de la femme pécheresse, *erat domina terrena de castro Magdalon ;* il avait trouvé cela dans l'histoire de la Passion mise en rime par Jean Michel de Beauvais, mort l'an 1447, évêque d'Angers. La Madeleine, feuillet 60 tourné de l'édition de Paris in-4°, 1542, y dit ces paroles à ses demoiselles, Pérusine et Pasiphaé :

J'ai mon chateau de Magdalon,
Dont on m'apelle Magdaleine,
Où le plus souvent nous allon
Gaudir en toute joie mondaine ;

et le bon carme que j'ai cité n'a fait, sur de tels garants, nulle difficulté de dire qu'au moment qu'expirait Madeleine, Jésus-Christ se préparait à recevoir dans le ciel

Celle qui sur la terre, en ce triste vallon,
Le reçut plusieurs fois au chateau Madelon.

Mador. C'est ainsi que, par corruption de *marc d'or*, est nommé un célèbre vignoble du Dijonnais.

Maglice. Malice, malices. La syllabe *gli* se mouille.

Mai. Pronom personnel féminin devant une consonne : *Mai meire*, *mai tante*, *mai borse ;* on dit néanmoins toujours *ma foi* en jurant, à moins qu'on ne fasse précéder une épithète, comme *mai daigne foi ; mai* est aussi verbe, je *mai*, tu *mai ; ai mai*, je mets, tu mets, il met. L'impératif *mai* reçoit, en certaines

rencontres, une *s* finale : *mais-y lai main*, mets-y la main ; *An leù d'éne pistôle, mais an deu ai lai lôterie*, au lieu d'une pistole, mets-en deux à la loterie. Hors cet *y*, et la particule relative *an*, qui en français s'écrit *en*, l'impératif *mai* ne se prononce ni ne s'écrit point *mais* devant les autres voyelles. Ainsi le bourguignon dit *mai ordre ai tés aifaire*, mets ordre à tes affaires ; *mai an ba ce que tu é mi an-n-au*, mets en bas ce que tu as mis en haut ; *mai ein point su st'i*, mets un point sur cet i.

Maige. Mage. Les mages qui vinrent adorer le Sauveur.

Maigistra. Magistrat.

Maignié. Magnien, nom propre d'un prêtre connu à Dijon par ses brusqueries. Dans le temps qu'il y était vicaire de la cure de Saint-Etienne, s'étant avisé de déclamer dans un de ses prônes très mal à propos contre les pères jésuites, il fut obligé de se rétracter publiquement le dimanche suivant. Le même, n'étant pas content de s'être déchaîné en chaire plus d'une fois contre les Noëls, voulut depuis les faire censurer par neuf docteurs de Sorbonne, sur quelques endroits détachés et mal traduits qu'il leur présenta. C'est ce qui a donné occasion au couplet où il est dit :

Quei pidié de voi tant de sôtane
Contre ein ruchô si for se demenai !

phrase poétique, élégante, pour marquer l'assemblée de neuf docteurs contre un vigneron. Le mot *maignié*, quand ce n'est pas un nom propre, se prend à Dijon pour chaudronnier. La prononciation du mot n'y est pas uniforme, les uns disant *maignié*, les autres *magnien*. Elle n'a pas moins varié ailleurs. Nicot et Monet ont écrit *maignen ;* Oudin seul, que je sache, écrit *magnan ;* les Italiens ont *magnano*, qu'on dit être proprement un serrurier, mais qu'on ne laisse pas d'expliquer aussi d'un chaudronnier.

Mailaide. Malade, malades.

Mailaileai. Malaléel, patriarche.

Maille. Obole, monnaie valant un demi-denier.

Maillô. Maillot, le maillot d'un enfant. Ce mot ne vient ni d'ἄμαλλα, ni de μαλλὸς, mais de mailles, en italien *maglia*, en latin *macula*, maille de rets, parce qu'on liait de bandes les enfants à divers tours, qui, se traversant l'un l'autre, formaient comme des mailles de rets. *Maillô*, de plus, outre la signification précédente, a encore celle de *maillet*, marteau de bois.

Mainge. Mange, manges, mangent.

Maingé. Mangé, manger, mangez.

Maingean. Mangeant.

Maingeon. Mangeons.

Maingeu. Mangeur, mangeurs.

Mainigance. Manigance : *Lai mainigance du rambor*, signifie l'affaire de la pomme fatale. La main est l'instrument de l'action ; de main on a fait manier; de manier, maniance, en y insérant un *g* manigance. *Mantance* pour maniement est très fréquent à Dijon : *Aivoi lai maniance de son bé*, avoir le maniement de son bien.

Maiquerea. Maquereau, injure qu'on apprend aux oiseaux qui parlent ; sur quoi certain curé disait un jour dans son prône qu'il vaudrait bien mieux leur apprendre de bons *oremus*. On trouve dans Villehardouin que, en 1200, un des ambassadeurs de Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, pour la guerre sainte, avait nom Alard Maqueriaus. M. Huet, qui a trouvé que Paillard, nom de famille, était originairement un nom propre corrompu de Paul, dont on avait d'abord fait Paulard, ensuite Pauliard, et enfin Paillard, n'hésiterait pas ici à dire que Macqueriaus était de même originairement un nom propre corrompu de Macaire, dont on avait fait le diminutif Macaireau, prononcé depuis et écrit Maqueriaus.

Mairi. Mari, maris.

Mairiage. Mariage. Chasseneuz, au sujet de la coutume en vertu de laquelle une fille sauvait de la potence un criminel le demandant en mariage, a dit que c'était pour ce pauvre homme l'échange d'un moindre supplice à un plus grand. *Et pro certo*, ce sont ses paroles sur la coutume de Bourg, collection 208 de l'édition de Lyon, 1552, *non sine causa huic condemnato ad mortem parcitur, si a muliere petatur, cum incidat in tormentum perpetuum, quod vix narrari aut exprimi posset, ut sciunt multi quos docuit experientia ;* il était lui-même un de ces *multi*.

Mairiai. Marier, marié, mariez.

Mairie. Marie, la Vierge Marie. La salutation des pasteurs, qui lui disent en entrant dans l'étable : *Dei gar, bon jo, daime Mairie*, convient fort au caractère des personnages ; le *domina Maria*, tout au contraire, dans la bouche des Pharisiens jaloux de la réputation de Jésus-Christ, marque parfaitement leur arrogance. Voici comme Menot les fait parler dans son Carême de Tours, folio 103, collection 4 : *Non bene cognoscitur iste prædicator ? Nonne est filius istius dominæ Mariæ et Josephi ?*

Mairié. Pluriel de la seconde personne de l'indicatif du verbe *marier*.

Mairion. Diminutif du nom Marie, *Marion*, à l'exemple des terterminaisons diminutives grecques Γλυκέριον, Δημάριον, Μουσάριον.

Maiteire. Matière.

Maithieusalai. Mathusalem, patriarche.

Maitin. Matin.

Majestai. Majesté.

Mamman. Maman. Les Grecs disaient μάμα et μάμμα, les Latins seulement *mamma*.

Manaige. Ménage.

Mandieu. Mon Dieu, comme dans l'Amadis, *dam chevalier* pour *dom chevalier*.

Mane. Manne. Les biberons appellent le bon vin une bonne manne.

Manquo. Manquais, manquait.

Mantea. Manteau, manteaux.

Mar. Mer. On appelle aussi à Dijon *mar* les pièces de bois sur lesquelles on range les tonneaux de vin dans les caves : *El é cinquante queuë de vin su sé mar ;* on dirait à Paris : il a cent poinsons sur le chantier; *mar*, de plus, signifie le marc, soit des raisins, soit des olives.

Marcho. Marchais, marchait.

Marci. Merci.

Mareneire. Culotte, haut-de-chausses. *Mareneire* est corrompu de *maronnière*, parce que les génitoires, qu'à cause de la ressemblance on appelle en Bourgogne *marrons*, y sont enfermés ; l'origine de ce mot est bien aussi honnête que celle de culotte.

Marle. Merle : de là *le Marlet*, nom de famille à Dijon pour *le Merlet*. La Relation latine imprimée en lettres gothiques, in-4°, de l'entrée qu'on fit à la reine Eléonore l'an 1530, à Dijon, est d'un Claude le Marlet, qui, par allusion de Marlet à *Marle*, s'est nommé en latin *Merula*. Il se nomma plus simplement *Marletus*, en 1528, dans quelques opuscules de sa façon, que Sébastien Gryphe imprima. Le menu peuple de Paris et les paysans des environs disent aussi *marle*. Voy. **Suble.**

Marmure. Murmure, tantôt verbe, tantôt nom.

Maseù. Désormais. *Maseù* du vieux mot *meshuit*, sur lequel il faut voir Nicot.

Mashuan signifie la même chose que *maseù*. Il est formé de ces trois mots *mas hu an*, c'est-à-dire plus de cette année, *magis hoc anno*. Je ne vous verrai plus de cette année, *je ne vo voirai mashuan*. Rabelais, et d'autres écrivains plus anciens, ont dit *mesouan* dans la même signification. Ménage le dérive de *medesimo hoc anno*, confondant l'italien avec le latin, et ne faisant pas réflexion qu'ayant dérivé *meshui* de *magis hodie*, il devait par la même raison dériver *mesouan* ou *maishouan* de *magis hoc anno*. Voyez-le au mot *mais*, et Nicot à *meshui*.

Masque. Masques : *Lé masque core an seurtai*, les masques courent en sûreté. Ici *lé masque* signifie les personnes masquées. Voyez, à la suite des Arrêts d'amours, le 52e arrêt, et les Ordonnances pour les priviléges des masques, deux pièces de l'invention de Gilles d'Aurigni, dit le Pamphile.

Matin. Martin : *Lai Sain-Matin*, la Saint-Martin.

Mau. Mal et maux. On disait autrefois *mau* pour mal adjective-

ment, témoin ce Pierre de Dreus, duc de Bretagne, que son peu d'habileté fit surnommer *mauclerc*, témoin cet *ignis sacer*, nommé dans le roman de la Rose *maufeu*, folio 156 tourné de l'édition de 1529, sans parler de ces proverbes qui restent encore, à mau chat, mau rat; c'est mau chaud, mau froid. Le premier est dans Nicot; le second est dans Oudin, qui néanmoins aurait, ce semble, mieux fait d'écrire c'est *mo chaud*, *mo froid*, puisqu'il témoigne que cela se dit d'un homme qui passe d'un excès à l'autre, *modo calidus*, *modo frigidus*. A l'égard de *mau* pris adverbialement, une infinité de composés, tels que *maussade*, *maupiteux*, *maudire*, *maugréer*, etc., sont autant de preuves de cet usage.

Maubué. En linge sale, car la langue française n'a point d'adjectif qui puisse représenter celui-là. *Buer*, vieux mot, signifie mettre à la lessive. Un homme *maubué* est un homme dont on ne blanchit le linge que rarement. Voyez **Buie.**

Maudi. Participe masculin de maudire, tant singulier que pluriel, c'est aussi le singulier des trois personnes du même verbe au présent de l'indicatif; *item*, l'impératif maudi *maledic*. On dit, par une froide raillerie en bourguignon, qu'un bréviaire est *maudit* quand un ecclésiastique n'est pas exact à le dire, équivoquant de *mal dit* à *maudit*.

Maudirein. Maudirions, maudiriez, maudiraient.

Maugrai. Malgré. *Maugrai* vient de *maugré* qu'on a dit anciennement, et qui s'est conservé dans *maugrébieu*, jurement que le timoré Pellisson déguise en *magrébi* dans l'impromptu qu'il rapporte fait par Blot contre Voiture; on dit encore *maugréer* pour jurer, *blasphémer*, et j'ai souvent ouï dire en bourguignon *maugrenoi de l'aifaire*, pour maugrébieu de l'affaire.

Maulaidroi. Maladroit. Au figuré, un homme *maulaidroi* c'est un homme difficile, bizarre, fâcheux. *Un tam maulaidroi* par rapport à la constitution de l'air, c'est un mauvais temps, un temps incommode, fâcheux, tel que les faiseurs de Noëls supposent que fut le temps de la naissance de Jésus-Christ, quoiqu'il y ait lieu de croire qu'il ne faisait pas alors trop froid à Bethléem, puisqu'au rapport de saint Luc, les bergers du voisinage gardaient en ce temps-là leurs troupeaux à l'air en pleine campagne.

Maulancombre. Mauvais obstacle; c'est proprement ce que signifie *malencombre*, vieux terme gaulois devenu burlesque. *Encombre*, originairement, était l'embarras causé par un abatis d'arbre, ensuite par les démolitions d'une maison : de là ces démolitions sont appelées *décombres*; les ôter, les enlever, c'est *décombrer*. Nos anciens disaient *encombre* et *encombrier* pour tout accident fâcheux; *malencombre* marquait encore mieux la chose. Scarron, dans son Dom Japhet, acte II, scène 1re :

Malencombre
Puisse arriver à qui me répond toujours oui.

Maule. Mêle, mêles, mêlent : *Dei s'an maule*, Dieu s'en mêle.

Maule-raige. Male-rage, composé de rage, et de *male*, féminin de l'ancien adjectif *mal*, qui se reconnaît encore dans quelques mots, tel que malan, malengin, malheur, maltalent. Voyez **Mau.**

Maulin-maulô. Espèce d'adverbe élégant, qui signifie pêle-mêle.

Maussaige. Mal sage.

Mau-vetu. Mal vêtu.

Mauvoi. Mauvais. On écrit *mauvoi* devant une consonne, *mauvois* devant une voyelle.

Mé. Mes. *Mé* devant une consonne : *Mé pairan*, mes parents. *Més* devant une voyelle : *Més anfan*, mes enfants. *M'é*, avec une apostrophe, signifie *m'a :* Pierre m'a bien reçu, *Piarre m'é bé reçu.*

Méfai. Péché, péchés.

Méfaiture. Faute. Les mots *méfaiture*, *impôlissure*, *fointure*, quoique nouveaux dans le patois et hasardés, ne font pas de peine, parce qu'ils sont clairs, qu'ils n'ont pas mauvaise grâce, et qu'ils sont d'ailleurs en petit nombre.

Meignarve. Minerve, enseigne du sieur Ressayre, libraire et imprimeur à Dijon. C'est lui qui a donné les deux premières éditions des Noëls du Tillô et de lai Roulôte.

Meigne. Mine, en quelque sens que ce soit.

Meignie. Mégnie, vieux mot qui comprend toutes les personnes d'une maison, père, mère, enfants, domestiques, de *mansionia.*

Meire. Mère.

Meire-gôte. Mère-goutte, vin qui de lui-même sort des grappes dans la cuve. Nicot et Ménage dérivent mère-goutte de *mera gutta*, façon de parler inconnue en ce sens aux Latins. J'aime mieux croire qu'on a dit par excellence mère-goutte, comme mère-perle et mère-laine. Le bourguignon *meire-gôte* appuie cette explication.

Mélancôlie. Mélancolie.

Mélôdie. Mélodie.

Menai. Mener, mené, menez.

Méne. Mien : *le méne*, le mien ; *lai méne*, la mienne ; *lé méne*, les miens, ou les miennes.

Menein. Menions, meniez, menaient.

Menetrei. Ménétrier, ménétriers, autrefois ménestrel et ménestrandier.

Meneû. Minuit.

Messieu. Messieurs.

Messire. Dit comme par ignorance pour *Messie.* Ainsi la Nanna dans l'Aretin dit : *Safruganio* pour *Suffraganeo ;* Mathieu Gareau

dans le Pédant joué, Vigile pour Virgile, etc. Rien n'est plus commun que ces sortes de quiproquo.

Métei. Métier, profession. *El an fon métei*, ils en font profession. *Métei* se prend aussi pour *besoin*, comme dans le noël où il est dit *j'an aivein métei*, nous en avions besoin. On disait de même en vieux français, *si métier est*, pour si besoin est.

Meù. Mieux, c'est aussi un *muid*, ou des *muids*.

Meune. Mène, mènes, mènent.

Meuré. Mourez.

Meuri. Mourir ; c'est aussi je mourus, tu mourus, il mourut.

Meussai. Cacher : *Se meussai*, se cacher, du latin *mussare*, parler entre ses dents, à basse voix, et même se taire, parce que ceux qui se *meussent* n'osent parler de peur d'être découverts.

Migieu. De Migieu, nom du président au parlement de Bourgogne, appelé dans la chanson *Demidieu*, à cause de son bon vin de Savigny. Davila, pag. 956 de son Histoire, imprimée in-4° à Lyon, 1641, semble, parlant de Beaune, avoir dit par la même raison : *Beona città principale nel Ducato di Borgogna.*

Mignute. Minute. Le *gn* se prononce comme dans *cygne*.

Millor. Milord, Milords. Nous nous servons du mot milord en France pour désigner un gros seigneur ; aussi vient-il de *my*, qui, en anglais, signifie *mon*, et de *lord*, seigneur. Les deux *ll* du bourguignon *millor* se prononcent comme dans *meilleur*.

Misericôde. Miséricorde.

Mitan. Milieu. On trouve dans nos vieux auteurs *mitan*, et en 1636, Monet, dans ses dictionnaires, a donné *milieu*, *meilieu* et *mitan* comme trois synonymes également bons. Périon le dérive ridiculement de μεταξὺ, dit Ménage qui, avec raison, le tire de *medietanus*.

Mitié. Moitié.

Mô. Mot, mots. *Mô* a plusieurs significations. Il est adjectif quand on dit du linge *mô*, pour moite, mouillé ; du *fromaige mô*, du fromage mou ; un homme *mô*, un homme mou, qui n'a pas de résolution. Mais il est substantif quand c'est *mô*, mot, ou *mô*, mou, poumon de bœuf.

Môde. Modes : *Lai môde*, la mode ; *lé veille môde*, les vieilles modes. Un régent de troisième, dont les écoliers avaient sur la fin de l'année composé beaucoup de rébus, fit mettre sur la porte de la classe : EST MODUS IN REBUS, ce qui, disait-il, signifiait : Les rébus sont à la mode.

Moi. Mois.

Moigre. Maigre, maigres.

Moime. Même.

Moin. Moins.

Mointe. Mainte. C'est le féminin de *maint*, vieux mot qui a encore bonne grâce dans le sublime enjoué. Despréaux, satire 6 :

> Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
> Au travers des charbons va piller le Troyen.

Mointenan. Maintenant. On dit que *maintenant* vieillit; mais, peut-être, ne dira-t-on de longtemps : il est vieux.

Moison. Maison, maisons.

Moitre. Maître, maîtres.

Môlai. Mollet, mollets : *Siége môlai*, siége mollet. Mais quand on dit *un ô môlai*, alors c'est un os moelleux, que, pour le dire en passant, on a tort d'écrire moëlleux, comme si moelleux et moelle étaient des mots de trois syllabes.

Môlaisse. Mollesse, mollesses.

Mon. Mont : *Le mon Carmai*, le mont Carmel.

Monsieu. Monsieur : *Dé monsieu*, pour des messieurs. Le menu peuple de Paris, et les villageois des environs, ne parlent pas autrement.

Monsieu Peti. Sur ce que la maison de M. l'avocat Petit, homme fort poli, était à l'entrée de la rue de la Roulôte, le poëte prend de là occasion de feindre qu'il s'en était éloigné le plus qu'il lui avait été possible, fuyant, comme un air dangereux pour lui, le voisinage d'un puriste.

Montan. Montant.

Montire. Montâmes, montâtes, montèrent : *Ne montire pas fraise*, pour dire *ne purent tant soit peu résister;* façon de parler empruntée du proverbe dont on se sert à Dijon lorsque, pour exagérer l'appétit d'un grand mangeur, on dit qu'une longe de veau ne tiendrait pas plus de place en son estomac qu'une fraise en la gorge d'un loup.

Montrai. Montrer, montré, montrés.

Montré. Montrez.

Montrein. Montrions, montriez, montraient.

Môquo. Moquais, moquait. Le dernier vers du 15e couplet de l'Epôlôgie :

> N'a-t-i pa clar qu'ai se môquo de lor ?

explique le *dormite jam* du 26e de saint Mathieu 47, dans le sens de Théophylacte, d'Euthymius, de saint Augustin même, sans parler d'Erasme et de plusieurs autres modernes.

Mor. Mort, morts.

Morcea. Morceau, morceaux.

Morcei. Mercier, marchand, merciers, marchands.

Morvaille. Merveille ; on dit aussi en bourguignon *marveille*, et, ce qui surprendra, c'est qu'il n'y a guère plus de cent ans qu'un auteur français a dit *un* merveille, *ce* merveille, *un grand* merveille. C'est un médecin, nommé Siméon de Provenchères, Langrois, établi à Sens, où il fit imprimer in-8°, en 1616, cinq discours touchant un enfant qui, mort dans sa quatorzième année, avait passé les cinq dernières sans boire ni manger.

Mote. Morte, mortes.

Motei. Mortier, en quelque sens que ce soit.

Mouché. Moucher, mouchez.

Mouise. Moyse. Ménage remarque t. I de ses Observations sur la L. F., chap. 85, que les prédicateurs disent plus communément *Moïse ;* mais que tout le peuple, c'est-à-dire le peuple de Paris, dit *Mouise ;* il ajoute que son sentiment est qu'il faudrait ainsi parler dans le discours familier.

Moutade. Moutarde. Je ne répéterai point ici ce que Tabourot, et Furetière après lui, ont écrit touchant le sobriquet de moutardiers que l'on donne aux Dijonnais ; je rapporterai seulement ce qui, du temps de ma première jeunesse, arriva au collége des jésuites de Dijon, au sujet d'une énigme en tableau, qui, selon la coutume, y devait être expliquée publiquement. Le régent, qui en était l'auteur, avait fait mettre au bas du tableau : MULTUM TARDAT DIVIO RIXAM. L'inscription parut séditieuse, comme si l'on avait témoigné quelque impatience de voir la dissension dans la ville. Mais il y eut bien à rire lorsque, chaque mot étant expliqué, *Multum*, moult, *tardat*, tarde, *Divio*, Dijon, *rixam*, noise, il se trouva que le tout ensemble faisait *moutarde dijonnoise*, qui était le mot de l'énigme.

Mouteule. Goujon, en bourguignon *mouteule*, du latin *mustela*, qu'on explique communément par *lamproie*, et comme on en suppose de trois sortes, savoir, de très petites, de moins petites et de grandes, il faut conclure que les mouteules sont de la plus petite espèce.

Moyance. L'électeur de Mayence en 1701.

Musicle. Musique. On a coutume, dans le burlesque, de supposer que le menu peuple prononce *musicle* pour *musique*. Marot, si tant est que l'Epître d'un Parisien à une Parisienne et la réponse soient de lui, fait dire à cette femme dans sa réponse :

> Un jour mon mazi me diret
> Qu'i voudret savoir la musicle,
> Pour la chanté en la bouticle.

Encore me semble-t-il qu'affectant, comme il fait dans ces deux

épîtres, de changer les *S* en *R* et les *R* en *S*, au milieu des mots surtout, il devait par conséquent plutôt écrire *muricle* que *musicle*.

Myere. Myrrhe.

Mysteire. Mystère, mystères.

N.

N'a. N'est : *Ce n'a ran*, ce n'est rien.

Nai. Net, nets.

Nainin. Nenni, qu'on prononce *nani*, terme populaire pour dire *non*. Il y a une vieille chanson dont le refrain est *Nenni, nenni, hélas ! nenni*. Anciennement on disait *nani* et *nanin*, comme ainsi et ainsin : *Nani vel nanin*, dit Robert Etienne, pag. 77 de sa Grammaire française, *usui est in responsione*. As-tu fait cela? *Respondetur, nanin*. Les anciens Latins ont dit *nenu*. Nos Bourguignons disent *nen'a* pour dire qu'une chose n'est pas.

N'airò. N'aurais, n'aurait.

Naiture. Nature.

N'aivé. N'avez.

Naquai. Faire sortir de son nez l'excrément nommé en français *morve*, en bourguignon *naque*. On dit d'un morveux qu'*ai ne fai que naquai*, et *naquai* alors est infinitif, qui devient participe lorsque, par exemple, au lieu de dire d'un enfant qui ressemble extrêmement à son père que *ç'a le peire tô creiché*, on dit, à peu près dans une même idée, que *ç'a le peire tô naquai*.

Narquoi. Narquois. On entend par ce mot, en bourguignon, un trompeur, un filou : c'est aussi la signification qu'on lui donne en français; et comme ces narquois se sont fait un langage particulier, ce langage a été dit le narquois. Plusieurs l'appellent l'argot, le jargon des gueux, et simplement le jargon. Villon nous a laissé six ballades en ce langage, intitulées : *Le jargon et Jobelin de Villon*.

Nativitai. Nativité.

Nazarai. Nazareth, petite ville de Galilée, où l'on croit que naquit la Vierge Marie, et que Jésus-Christ fit avec elle sa demeure jusqu'à l'âge de trente ans.

Né. Nez, *nasus*.

N'é. N'a : *N'é-t'i pas tor ?* n'a-t-il pas tort?

Nécessitai. Nécessité, nécessités. Voyez **Vatu.**

Née. Nez. On dit plus souvent à Dijon *née* que *né*, surtout à la fin des phrases, pour signifier le nez. On trouve dans le Carême de Tours de Menot, folio 100, col. 4 : *Et vos, galans, qui ita*

ambulatis colloquendo per Ecclesiam, et à regarder qui a le plus beau née.

Neu. Neuf dans toutes ses significations, soit de *novem*, soit de *novus*.

Neù. Nuit, nuits, *nox*, *noctes;* c'est aussi le singulier des trois personnes de *nuire* au présent de l'indicatif.

Nicôdême. Nom de ce magistrat pharisien qui eut de nuit avec le Sauveur l'entretien rapporté par saint Jean, chap. 3. Ce nom, qui en grec n'a rien de relevé, n'offre en français qu'une idée fort basse; il en est de même de Nicaise et de Nicolas. On regarde ces trois noms comme une extension du mot *nice*, et cela, dans notre imagination gâtée, fait un fort mauvais effet. On sait quel est le rôle de l'avocat Nicodème dans le Roman bourgeois de Furetière. L'apprenti marchand Nicaise est connu par les contes de La Fontaine; et pour ce qui est de Nicolas, il n'y a qu'à lire cet endroit du Pédant joué, où Mathieu Gareau, parlant du frère de son maître, dit que *c'était un bon Nicolas qui s'en allet tout devant ly hurlu brelu.*

Nique, mieux **Niche**. Mauvaise plaisanterie, espiéglerie.

No. Nous, et *nos*, pluriel de nôtre. Voyez **Vo**.

Nôce. Noce, noces. Touchant *le linceu dé nôce*, dont il est fait mention au Noël *Ai mon grai*, voyez le chap. 22 du Deutéron.; et ensuite Thomas Brovvne, part. 1, sect. 9 de son livre intitulé *Religio Medici*, la 39e question du *Campus Elysius* de Gaspard à Reiès, et le 5e discours anatomique de Lamy. Une partie des fraudes dont on use dans cette occasion, ou dont on peut user, se voit dans Arnaud de Ville-Neuve, pag. 1338 de ses Œuvres, édit. de Bâle, 1585, et dans les Dames galantes de Brantôme, discours premier.

Noei. Ce mot, quand il n'est que d'une syllabe, signifie une noix ou des noix : *Une noei grionche*, *dé noei grionche*, une noix angleuse, des noix angleuses; mais *Noëi*, quand il est comme ici de deux syllabes, signifie la Fête de Noël, un Noël ou des Noëls à chanter. Dans la vieille Bible des Noëls, on trouve *chanter No* pour chanter Noël. Les Poitevins écrivaient *Nau*, témoin cet endroit de Rabelais, chap. 22 du liv. IV :

Je n'en daignerois rien craindre,
Car le jour est feriau,
Nau, nau, nau.

Endroit tiré indubitablement d'un de ces Noëls que le même Rabelais, dans l'ancien Prologue du 4e livre, dit avoir été composés en langage poitevin par le seigneur de Saint-George, nommé Frapin. Les rimailleurs ont dit aussi très souvent Noé pour Noël, et

c'est comme prononcent les bonnes gens de Bourgogne qui croient bien parler français. Mais comme il arrive que *dum vitant stulti vitia in contraria currunt*, je me souviens qu'un bon prêtre, nommé Charlot, vicaire du curé de Notre-Dame de Dijon, voyant qu'on se moquait de ceux qui, au lieu de Noël, disaient Noé, apprêta bien à rire à une partie de son auditoire, lorsque, en un de ses prônes, il répéta trois ou quatre fois l'Arche de Noël et le patriarche Noël. Depuis cette note écrite, il m'est tombé entre les mains un volume contenant trois recueils de vieux Noëls, imprimés in-8°, à Paris, en lettres gothiques, les deux premiers sans date, le troisième l'an 1520. Dans le premier, se trouve le Noël désigné ci-dessus par Rabelais : rien n'est plus froid. Le dernier, plus ample seul que les deux autres, est dit avoir été composé par *feu maître Lucas le Moigne*, *en son vivant*, ce sont les paroles du titre, *curé de Saint-George-du-Pui-la-Garde*, *au diocèse de Poitou*. Il n'y a pas d'apparence que ce curé de Saint-George soit ce Frapin, seigneur de Saint-George, dont parle Rabelais. Ses Noëls, que j'ai lus avec grande envie d'y trouver quelque agrément, même rustique, m'ont paru fort plats.

Noei-turelure. C'est le Noël qui a pour refrain *Noei turelure*, et qui est le premier que l'auteur ait composé.

Noge. Neige.

Nonostan. Nonobstant. Le bourguignon *nonostant* suit la prononciation italienne *nonostante*.

Note. Notre : *Ai note eide*, à notre aide. *Note* est ici plus doux que ne serait *notre*, qui, en d'autres endroits, remplit mieux l'oreille, comme en celui-ci du Noël VOTE BONTAI :

Lai bone aifaire po vote repô
Et po le notre et tô.

Un Bourguignon qui aura de l'oreille sentira que *note* devant *et tô*, n'aurait rien valu, ni au contraire *vôtre* devant *repô*, ce qui doit être attribué à la cadence du chant. Ménage, chapitre 60 de la première partie de ses Observations sur la L. F., a remarqué que la première syllabe de *votre* est longue quand elle finit le discours, mais qu'elle ne l'est point au commencement ni au milieu. Par exemple, quand je dis à quelqu'un *je suis votre serviteur*, ce *vo* est bref; mais quand ce quelqu'un me répond, *et moi le vôtre*, il est aisé de distinguer que le *vo* alors est long. Bèze, que Ménage aurait dû citer, avait fait cette remarque longtemps avant lui, p. 80 de son traité *de Francicæ linguæ recta pronunciatione*. Corneille le jeune a aussi fort bien remarqué, p. 742 de ses Notes sur Vaugelas, qu'on prononce *notre* et *votre* sans presque y faire sentir

l'*r*, et qu'on dit *notre* dessein, *votre* résolution, comme si l'on écrivait *note* dessein, *vote* résolution. Le P. Buffier, jésuite, observe que c'est principalement devant les substantifs qui commencent par une consonne qu'on prononce ainsi.

Nôte. Note de musique.

Nôvea. Nouveau, nouveaux. La triphthongue française *eau* se résout parmi nous en *ea*, qui se prononce *eaa*, quoique monosyllabe. Veau, *vea*, morceau, *morcea*, bandeau, *bandea*, etc., ce qui est si bien établi en Bourgogne, qu'au lieu de *Micheau*, diminutif de Michel, on y dit *Michea*, nom d'une famille de Dijon. Le *Nôvea Testaman*, dans le Noël des Princes, est une allusion au testament de Charles II, roi d'Espagne, prédécesseur de Philippe V.

Nôvea-nai. Nouveau-né. *Nai* pour *né* ne se dit que dans ce mot composé. Partout ailleurs, le Bourguignon prononce à la française *né*.

Nôvelle. Nouvelle, nouvelles.

Nuaige. Nuage, nuages.

Nun. Nul. L'Italien dit *niuno*, et même *neuno*.

O.

O. Or : *O ç'ai*, or çà.

Obliai. Oublier, oublié, oubliez.

Oblirai. Oublierai.

Obôle. Obole, oboles.

Odon. Tas d'ordures. *Odon* vient de l'adjectif *ord*, en supprimant la liquide. *Hordous* est le nom d'un cuisinier dans Rabelais, qui par là semble avoir été d'avis qu'on écrivît *hord*, comme si ce mot venait d'*horridus*. Marot a écrit *ordous* dans son épigramme à Linote, lingère, et l'usage s'est déclaré pour cette orthographe.

Ofance. Offense, offenses, substantif féminin; c'est aussi le singulier des trois personnes du verbe *offenser* au présent de l'indicatif et le pluriel de la troisième personne au même présent.

Ofar. Offert, offerts.

Ofice. Office, offices.

Ofrande. Offrande, offrandes.

Ofrein. Offrions, offriez, offraient.

Ofron. Offrons.

On. Ont, *habent : Ai m'on di*, ils m'ont dit. *J'on*, *habemus*. On dit en Bourgogne également *j'on* et *j'aivon*.

Onte. Honte. Le patois bourguignon écrit *onte* au lieu de *honte*, parce que, non plus que le menu peuple de Paris, il n'aspire aucun mot, pas même ceux où, par des raisons d'usage, il garde l'*H*.

Ôô, ou simplement **ô**. C'est l'impératif ou subjonctif singulier du verbe *avoir : O soin*, aie soin ; *n'ô pas pôë*, n'aie pas peur ; *ce n'a pa que j'oo* ou que *j'ô*, ce n'est pas que j'aie.

Oraige. Orage.

Oraille. Oreille. Au couplet penultième du Noël EIN JOR LAI HAU, il est dit que la Vierge conçut par l'oreille, sur quoi il est à propos de rapporter cette épigramme :

Si-tôt qu'eut parlé Gabriel,
La Vierge conçut l'Eternel ;
Par une divine merveille,
L'Archange ainsi le lui prédit.
Et de là, peut-être, a-t-on dit :
Faire des enfans par l'oreille.

On lit dans une ancienne prose :

Gaude, Virgo, mater Christi,
Quæ per aurem concepisti.

Et Sannazar, liv. I *De partu Virginis*, fait parler ainsi l'ange à la Vierge :

Imo istas, quod tu minime jam rere, per aures,
Excipit interpres, fecundam Spiritus alvum
Influet, implebitque potenti viscera partu.

Ordignaire. Ordinaire.

Ormea. Ormeau, orme.

Orsure. Ursulines, ou, comme on parle à Paris, Urselines, quoique de sainte Ursule, que ces religieuses ont reçue pour leur patronne, elles ne dussent régulièrement être nommées qu'Ursulines.

Otie. Ortie, orties.

Otraige. Outrage, outrages.

Oüaite. Ouate.

Ouche, et en ajoutant l'article, l'**Ouche**, en latin *Oscarus* ou *Oscara*, suivant les divers manuscrits de l'Histoire de Grégoire de Tours, avant lequel nous n'avons nul auteur qui ait parlé de cette rivière. Le bon Robert Cenalis appelle l'Ouche *Octodoram*, sans qu'on puisse en deviner la raison. Un auteur folâtre, se fondant sur l'étymologie fabuleuse de *Divio à Divis*, comme si durant la guerre des géants, Dijon, et non pas Memphis, avait servi de retraite aux dieux, a supposé plaisamment que chaque dieu

s'étant choisi pour son habitation un quartier dans cette ville, le forgeron Vulcain, mari de Vénus, avait fait élection de domicile dans la rue qui de là est appelée la rue des Forges; que Vénus, à cause de la malpropreté du métier de son époux, était obligée d'aller au bout de la rue se mirer à un coin, nommé par cette raison le Coin du miroir, mais qu'elle ne put longtemps jouir de cette commodité, parce que Junon et Pallas, ayant toujours sur le cœur l'affront qu'elle leur avait fait de leur avoir enlevé le prix de la beauté, lui cassèrent, de dépit, son miroir, en sorte que la pauvre déesse fut réduite à s'aller mirer dans l'Ouche; qu'alors ses deux ennemies triomphèrent, la tournant autant qu'il leur était possible en ridicule, trouvant en elle des défauts qui n'y étaient point, et voulant à toute force, parce qu'elle avait l'œil fripon, la faire passer pour louche, ce qu'elles répétèrent si souvent, que le nom en est demeuré à la rivière où cette belle déesse, prétendue louche, se mirait. Je renvoie ceux qui chercheront des remarques plus sérieuses à la Notice des Gaules d'Hadrien de Valois, pag 393 et 394, me contentant d'ajouter qu'Ouche, en bas latin *Olca* et *Osca*, signifiant une terre labourable, la rivière d'Ouche, qui passe le long de plusieurs de ces terres, a de là vraisemblablement tiré son nom.

Oui. Singulier des trois personnes du verbe *ouir* à l'aoriste de l'indicatif.

Ovar. Ouvert, ouverts.

Ovature. Ouverture, ouvertures.

Ovraige. Ouvrage, ouvrages.

Ovrei. Ouvrier, ouvriers : *Jor ôvrei*, jour ouvrier, jour ouvrable. Un vigneron, un paysan, un manœuvre, appelle en Bourgogne sa femme *son ôvreire*.

Ozea. Oiseau, oiseaux ; on disait anciennement oisel. Le vrai nom de Jean Avis, médecin de Louis XII, était Jean Loisel. *Avis* était le nom latin, que, suivant la coutume des gens de lettres de ce temps-là, il avait substitué à son nom français *Loisel*. Voyez Antoine Loisel, pag. 213 de ses Mémoires de Beauvais.

P.

Pa. Pas, négative de *passus*, comme *point* de *punctum*, comme si l'on disait *ne passum quidem*, *ne punctum quidem ; pa* est aussi substantif *pas*, tant au pluriel qu'au singulier, *hic passus*, *hujus passus*, *hi passus*, *horum passuum*. Hotman a dit en style macaronique *passus*, dans la signification d'un passage d'auteur : *Passus Chassanæi*, *passus Guymerii*.

Padan. Perdant.

Padei. Par Dieu, jurement. On use en Espagne du *por Dios*, et en Italie du *per Dio* sans scrupule. Nos anciens en usaient de même du *par Dieu*, témoin cet endroit de la fable où la Courge, parlant au Datillier, lui dit : *Par Dieu je jetterai tant de courgeons que je vous creverai dessous.* Cet usage s'est maintenu longtemps, quoique, en latin, au lieu de *per Deum*, les bigots disent *per diem*, et quelques-uns d'eux en français *pardique.*

Devant les gens ils n'ont autre serment;
Mais quand ils sont à part secrettement,
Ils jurent bien par Dieu à pleine bouche,

dit Laurent des Moulins dans son Catholicon des malavisés. Les cavaliers, dans l'Amadis, ne jurent jamais autrement que *par Dieu.*

Padi. Perdis, perdit.

Padon. Pardon, pardons; c'est aussi le verbe *perdons.*

Padonai. Pardonner, pardonné, pardonnez.

Padu. Perdu, perdus.

Pai. Ne dites mot; paix, du latin *pax*, adverbe comique employé pour ordonner à quelqu'un le silence, ou pour se l'imposer soi-même. Le latin *pax* est tiré du grec πάξ, tout semblable, comme le reconnaît Priscien, liv. XIVe. Le grec πάξ est, en ce sens, dans un passage qu'Athénée, liv. II, chap. 26, allègue du poëte Diphilus. Le latin *pax* est dans Plaute, dans Térence et dans Ausone. Vinet, sur ce dernier, voulant expliquer le mot *pax*, ne sait pas trop ce qu'il dit, quoique l'observation qu'il avait vue de Joseph Scaliger sur cet endroit, dût lui rendre la chose bien intelligible. *Pax*, soit grec, soit latin, a toujours été, comme l'a fort bien remarqué Scaliger, une marque de silence; à quoi Casaubon n'ayant pas fait attention, a sur Athénée pris le πάξ de Diphilus très mal à propos pour une marque d'admiration.

Pai. Pays.

Pain brio. Voyez **Brio.**

Pairaibole. Parabole. Les bouffons, quoi qu'en dise Ménage, ont fait de là par corruption *faribole*, comme d'échevin *lèchevin*, de philosophe *liffrelofre.*

Pairaidi. Paradis. Il y a dans le vignoble de Dijon un endroit nommé *Paradis*, qui produit de méchant vin, et un autre, nommé le *Creux d'Enfer*, qui en produit de fort bon, ce qui a donné lieu à ce quolibet des vignerons du pays : que *le crô d'Anfar vau meù que le Pairaidi.*

Pairole. Parole, paroles.

Paite. Patte, pattes. *Paite*, de même qu'en français patte, se dit burlesquement pour la main.

Paix-aize. En paix et à l'aise.

Palai, la première brève. Parler, parlé : *Ai ne fai que palai*, il ne fait que parler ; *quand vos airé palai*, quand vous aurez parlé ; *tu é bé palai*, tu as bien parlé. *Palai*, la dernière longue est substantif, c'est *palatium* ou *palatum*.

Palan. Parlant.

Pale. Parle, parles, parlent.

Palé. Parlez.

Paltoquai. Paysan, paysans; palletoc est une casaque de paysan. L'Espagnol dit *paletoque*. Bayf, *De re vestiaria*, prétend que *palla gallica* est un vêtement ressemblant au palletoc : *Porro autem*, ce sont ses termes, *palla gallica ad formam nostri palletoci manicati videtur accessisse, si Martiali credimus, dimidiasque nates gallica palla regit ;* à quoi il ajoute ce passage du ve livre (il devait dire du IVe) de Strabon : ἀντὶ δὲ χιτώνων χιστους χειρίδωτους φέρουσι μέχρι αἰδοίων, χαι γλοῦτος. Quelques commentateurs de Martial, auxquels Ottavio Ferrari ne devait pas s'en tenir, ont cru que Strabon, qui évidemment parle là des Belges, y parlait des Celtes. Furetière, citant le même Strabon, ne laisse pas de dire que le *paletoc* est sans manche. Il n'avait pas sans doute consulté l'original; il n'y aurait trouvé nulle mention de παλτός, mot qui n'a d'ailleurs nul rapport à quelque vêtement que ce soit. Παλτύς, qu'allègue Borel après Tripault, n'y en a pas davantage. Furetière, moins encore intelligent qu'eux, a tout confondu. Plusieurs, au lieu de *paletoc*, écrivent *paletot*, en quoi ils s'accordent avec les Bourguignons, qui prononcent *pauletô*.

Pandan. Pendant.

Pane. Panne.

Pansé. Pensez.

Panseroo ou **Pansero.** Penserais, penserait.

Pansire. Pensâmes, pensâtes, pensèrent.

Pantalon. Vénitiens, ainsi nommés à cause de saint Pantaléon leur ancien patron, d'où il est arrivé que les habits faits comme ceux que portent les Vénitiens s'appellent des pantalons.

Pantecôte. Pentecôte.

Papa. Bouillie. Les Latins paraissent avoir usé de ce mot dans cette signification. Le passage du moins que Nonius cite de Varron au livre intitulé *CATO*, la peut fort bien admettre. Le voici : *Cum cibum ac potionem buas ac papas vocent.* Quelques-uns lisent *pappas* sans nécessité, n'y ayant que les poëtes qui, dans le besoin d'une longue, ont redoublé le *p* dans *pappa*, *pappas* et *pappare*.

Papôte. Potage d'enfant. C'est un terme enfantin comme *papa*.

Paquai. Paquet, paquets.

Par. Part, parts : *De tôte par*, de toute part ou *de tôtes parts ;* c'est aussi je perds, tu perds, il perd : *Le tam se par*, le temps se perd ; *par*, de plus, signifie *pair*, comme quand on dit *Puiri san par*, Paris sans pair.

Paroé. Percé, percez, percer.

Parche. Perche, perches, sorte de poisson. *Parche* a de plus toutes les autres significations du français *perche*, soit nom, soit verbe.

Parfaite. Les parfaites, parmi les quiétistes, étaient ces sortes de dévotes qui, en vertu de la perfection où leurs directeurs leur disaient qu'elles étaient parvenues, croyaient pouvoir sans péché goûter avec eux des plaisirs sensuels.

Parfin. Dernière fin : *Ai lai parfin*, à la parfin, c'est une vieille façon de parler qui a plus de force qu'*enfin*. Furetière dit que cette expression vieillit ; il devait dire qu'elle a vieilli.

Parfire. Porphyre, sorte de marbre d'un rouge pâle, marqueté de blanc.

Parmetté. Permettez.

Paroille. Pareille. *Paroille* est le féminin de l'adjectif *paroil*, qui, bien que masculin et de deux syllabes, se prononce comme le féminin *paroille*, qui en a trois.

Parre. Prendre ; on dit aussi *prarre*.

Parsonne. Personne, personnes.

Passai. Passé, passez, passer.

Passeige. Passage, passages.

Patapatapan. Son du tambour français, Colintampon, son du tambour suisse. Voyez les tablatures du tambour dans l'Orchésographie de Thoinot Arbeau, nom anagrammatisé de Jehan Tabourot, official de Langres, oncle de l'auteur des Bigarrures.

Pati. Pâtir, et dans cette signification, la première syllabe de *pâti* est longue ; mais quand elle est brève, alors *pati* signifie *partir*, ou c'est le substantif *parti*, ou quelque temps de la conjugaison du verbe *partir*.

Patie. Partie, parties.

Patire. Partîmes, partîtes, partirent.

Patoi. Patois, langage d'un pays où l'on parle mal. *Patois*, quasi *patrois*, comme arbalète d'arbalètre.

Patriache. Patriarche, patriarches.

Pau. Pieu. *Pau* en français ne se dit plus, pas même au pluriel. *Pal* n'a cours que dans le blason. *Droit comme un pau* est un proverbe fort usité en Bourgogne :

Antre autre, quan ce gran chevau
Fu dreussé tô droi come un pau,

a dit M. Dumay dans sa traduction bourguignonne du second livre de l'Enéide.

Paule-Maule. Pêle-mêle, de *pelle* et de *mêler*, comme quand on entasse diverses sortes de grains avec une pelle.

Pautenei. Pautonnier, vieux mot qui a eu diverses significations, mais toutes injurieuses. La plus ancienne, dit Ménage avec beaucoup de vraisemblance dans ses Origines italiennes, est celle de peager, maltotier, fermier des revenus publics, de *pactare*, d'où, par corruption, sont venus *appalto* pour *appactum*, prise à à ferme, *appaltare* pour *appactare*, prendre à ferme, *appaltatore*, fermier public, dit en vieux français *pautonnier*, soit de l'italien *paltonire*, soit du bas latin *paltonarius;* et parce que ces fermiers ou pautonniers employaient pour la levée des deniers force sergents assistés d'hommes de main, la plupart gens de néant, il est arrivé de là que, confondant les maîtres avec les valets, on a nommé *pautonniers* toutes sortes de gens vicieux, fiers ou lâches, riches ou coquins. Le poëte, en traitant Adam de *pautenai*, semble avoir attaché à ce nom une idée de lâcheté, de manque de cœur. Une chose, au reste, que je ne dois pas oublier, est que comme pour *poche* on dit en bourguignon *pauteneire*, on disait en vieux français dans le même sens *pautonnière*, soit par rapport aux sacs où les fermiers dits *pautonniers*, mettaient l'argent qu'ils recueillaient sur le peuple, soit par rapport aux poches, gibecières, havresacs où les belîtres, qu'on a aussi nommés *pautonniers*, mettaient leurs larcins ou les aumônes qu'on leur faisait.

Pea. Peau, peaux.

Pecavi. Ce terme, à force d'être répété par le vulgaire, étant devenu comme français, n'est écrit par cette raison qu'avec un *c*. Il est tiré de divers endroits de la Vulgate, tant de l'ancien que du nouveau Testament, et surtout du chap. 15 de S. Luc, verset 18, où l'enfant prodigue s'écrie : *Pater, peccavi in cœlum, et coram te.* On dit d'ordinaire qu'il ne faut qu'un bon *peccavi;* et dans le style de Maillard, de Clerée, de Menot, etc., *unum bonum suspirium.*

Pecho. Peu, et encore moins que peu ; c'est un diminutif de peu. C'est le *pauxillum* ou *pauxillulum* des Latins, le *pochetto*, *pochino*, *pochettino* des Italiens, le *poquillo* ou *poquito* des Espagnols.

Pegnitence. Pénitence. Le mot *pœnitentia* dans Phèdre, liv. IV, fable 13, de laquelle il ne reste qu'un fragment, est une obscénité. Le conte 115 de Poge y peut servir de commentaire.

Pei. Pis, en latin *pejus ;* ou *pis*, mamelle de vache, de truie, de brebis, etc. ; mais en bourguignon, *pei* se dit du sein d'une nourrice en général : *Velai une norice qui é un bea pei*, voilà une nourrice qui a un beau sein. *Pei* vient de *pectus*, et proprement signifie poitrine.

Peiché. Péché, péchés. Il est verbe quand on dit *j'on peiché*, nous avons péché. *Pu to meuri que peiché*, plutôt mourir que pécher.

Peire. Gran-peire. Père, grand-père; *peire* signifie aussi pire: *Le remeide a peire que le mau*, le remède est pire que le mal. *Peire-gran* est la même chose que *gran-peire*, grand-père; *No peire-gran*, nos grands-pères, nos anciens pères.

Pénar. Penard.

Penau. Penaud, étonné, confus. Le mot *penaud*, qui n'est connu que depuis quelque soixante ans, a succédé à *peneus*, qu'on disait dans le même sens. *Il a été bien peneus*, *il est demeuré tout peneus*. Le premier *é* de *peneus* était alors féminin, au lieu qu'il devenait masculin, et qu'on prononçait *péneus* quand ce mot signifiait *pénible*, comme, par exemple, semaine péneuse, et non pas *peneuse*. Borel dérive très ridiculement *penaud* de *pes nudus*, croyant sans aucun aveu que *penaud*, qu'il a sans doute pris pour *guenaud*, signifiait gueux. L'étymologie de *penaud* a paru si difficile à Ménage, qu'il avoue n'avoir pu la trouver. Rien cependant n'était plus aisé. Il est visible que penaud, peneux et péneus viennent tous trois de *peine*. Puisqu'en effet *penaud*, synonyme de *peneus*, signifie comme l'explique l'Académie française, *embarrassé*, *honteux*, *interdit*, ne s'ensuit-il pas que tout homme qui demeure peneux ou penaud, c'est-à-dire embarrassé, honteux, interdit, ne saura t manquer d'être en *peine?* A l'égard de l'ancien adjectif *péneus*, qu'on écrivait régulièrement *peineus*, et dont le féminin *peineuse* nous reste dans la phrase *semaine peineuse*, il n'y a pas ombre de difficulté.

Penei. Panier, paniers.

Peri. Péril.

Perronelle. Air gai, chanson gaie Elle fut originairement ainsi nommée d'une qui commençait: *A vous point vu la Perronelle?* faite du temps de Louis XII, sur l'air de laquelle il y a un vieux Noël imprimé.

Petétre. Peut-être.

Peti Petit, petits.

Peti. Nom propre. Voyez **Monsieu Peti**.

Petignô. Les Bourguignons disent *peti*, *petió*, *petignô*. Ainsi *petignô* est un diminutif de diminutif, comme l'italien *piccinino* en est un de *piccino*. Le ridicule poëte Labeo, cité par le vieux scoliaste de Perse, s'était servi dans son Iliade latine du mot *pisinnus*, et pour rendre à la lettre le 35e vers du 4e livre de l'Iliade d'Homère:

Ὦμον βεβρώτος Πρίαμον, Πριάμοιό τε παῖδας,

avait dit:

Crudum manduces Priamum, Priamique pisinnos.

Peu. Peus, peut.

Peù. Puis.

Peùce. Pouce, pouces. Les bonnes vieilles à Dijon content aux enfants la fable de *Peùçô*, ainsi nommé parce qu'il n'était pas plus grand que le *peùce*.

Peu-je ? Puis-je ?

Peuplai. Peuplé, peuplez, peupler.

Peurisse. Pourrisse, pourrissent.

Peusse. Puisses, puisse.

Peussein. Puissions, puissiez, puissent.

Peute. Laide. *Peut*, qui se prononce *peuë*, comme *queuë*, est le masculin de *peute*. Il paraît venir de *putidus*, ou plutôt de *putis*, qu'on trouve dans quelques manuscrits de Lucrèce, vers 583 du 3e livre :

> Atque ideo tanta mutatum pute ruina
> Conciderit corpus penitus.

Ainsi *putidus* se prend non seulement pour puant, mais pour désagréable, et nous disons en français que ce qui est laid nous *pue*. Cette expression *no fon peute fin*, est très élégante en bourguignon, où faire *peute fin* à quelqu'un c'est le mal mener, le tourmenter au dernier point, le pousser à bout; on dit aussi *faire tôte peute fin ai quéqu'un*, ce qui est encore plus énergique. Faire *pute fin*, pour faire mauvaise fin, se trouve dans le livre intitulé les Evangiles des quenouilles, chapitre 2, de la soirée du jeudi, en ces termes : *Quant deus jones gens, fils et filles, sont pour lever un enfant, le prêtre se doit mettre entre deus, car s'il avenoit qu'ils preissent l'un l'autre à mariage, jamais n'aurait pais entre eus.* Glose. *Une vieille qui étoit là, dit tantot sur cet article, qu'il était certain et vrai, et outre que s'ils avaient enfans, ils feroient tous pute fin.* Borel, p. 393 de son Trésor, expliquant ces deux mots *pute fi* et *pute foi*, les distingue en ce qu'*aller en pute fi*, c'est aller en perdition, faire la fin d'une putain, et que *pute foi*, dans ce vers de Perceval :

> Tant cruel et de pute foi,

signifie de mauvaise foi ; il aurait plutôt fait de dire que *pute fi* signifiait mauvaise fin, comme *pute foi* mauvaise foi. Maître Eloi d'Amernal, prêtre de Béthune, chap. 43 du liv. I de sa grande Diablerie, a dit en ce sens :

> Traîtres vilains, de pute affaire.

C'est ce que les Italiens appellent *persone di mal affare*. La même raison avait fait donner le nom de *Vaupute* à cet endroit de la Savoie où, du temps de Menot, il y avait grand nombre de sorcières : *Ivistis ne ad montes Sabaudiæ, à la Vaupute, qui sunt prope suburbia inferni. Dicitur quod ibi est multitudo sortilegarum mulierum, quæ faciunt mori unum hominem super pedes, et nescit quid habet, et hoc per venena diabolica* (Menot, sermon du lundi du premier dimanche de son Carême de Paris).

Peuvé. Pouvez.

Peuvein. Pouvions, pouviez, pouvaient.

Peuvo. Pouvais, pouvait.

Peuvon. Pouvons.

Piarre. Pierre, nom propre, et pierre, *lapis*. Le menu peuple de Paris et les paysans des environs disent aussi *Piarre*. Henri Etienne, dans une remontrance aux gens de cour qui, de son temps, prononçaient je foas, je voas, troas, moas, pour je fais, je vais, trois, mois, conclut par leur prédire :

> En la fin vous direz la guarre,
> Place Maubart, et frere Piarre.

Pignon. Pignons, amandes de la pomme de pin.

Pimprenelle. Jeune fille, jeunes filles. Proprement, de *jeune pimprenelle* sont de jeunes éveillées, fringantes, évaporées. On trouve *pimprenelle* dans Menot pour *débauche* en ces termes : *O quot bona hodie perduntur in talibus abusibus, en telles pimprenelles;* cependant, comme il ajoute immédiatement : *Nam hæ miseræ rodunt leurs pailtars jusques aux os*, on pourrait croire que par *pimprenelles* il a entendu *débauchées :* c'est en son Carême de Paris au sermon de l'Enfant prodigue. Tabourot, chap. 19 de ses Bigarrures, a dit *petit pimpreneau* pour petit éventé. Les mots de pimprenelle et de pimpreneau dans le sens marqué viennent de ce que l'herbe dite pimprenelle échauffe le foie, si l'on en croit les médecins, réjouit le cœur, et donne de la vivacité. Je ne doute pas non plus que ces jeunes anguilles dont parle Jules Scaliger contre Cardan CCXXVI, et sur l'histoire des animaux d'Aristote, p. 217, n'aient été nommées *pimperneaus* de la légèreté de leur mouvement et de leur frétillement continuel.

Pinçôte. Agaceries, *pinceries*.

Pique-nique. A la rigueur, sans exception, ric à ric ; quelques-uns écrivent *pic-nic*, et citent la loi de *pic-nic*, qui veut que chacun paye également sa part de l'écot.

Pissi. Pissai, pissas, pissa. A Dijon, *pisser dans ses chausses*, c'est y lâcher tout : *Ita sunt commota viscera mea, ut ego fere*

m totum in caligis meis, dit Bèze dans son Passavant.
inche. Boisson, vin. *Pitainche* n'est pas un mot bourgui-
c'est un terme de l'argot, que le poëte a bourguignonisé.
'gon, *pier* et *piarcher* c'est boire, *pianche* c'est du vin; de
ne on a fait pitanche, en bourguignon *pitainche*. Dans la
té, qui a pour titre *la Nef de santé*, imprimée in-4° à Paris,
ıntoine Vérard, l'an 1507, un cuisinier parle ainsi :

Gallans, allons croquer la pie,
Je n'en puis plus si je ne pie
Quelque pianche bonne et frêche.

, touchant *croquer la pie*, l'ancien prologue du 4e livre de
ıis, et touchant *pier* et *pianche* le dictionnaire français-italien
in.
i. Plat, plats; c'est aussi le singulier des trois personnes du
plaire, au présent de l'indicatif.
ice. Place, places, substantif; c'est aussi le singulier des
ersonnes du verbe *placer* au présent de l'indicatif, etc. Les
uignons prononcent *plaice*, *glaice*, comme s'il y avait
, *gliaice*, mouillant toujours cette liquide entre une con-
et une voyelle.
in. Plains, plaint.
indé. Plaignez.
it-ai-Dieu. Plût à Dieu, *utinam*.
ixi. Plaisir, plaisirs.
ntai. Planté, plantez, planter.
ume. Plume, plumes.
ne. Plaine, plaines.
umeire. Plombière, gros et beau village à une lieue de Di-
à, du temps de ces Noëls, était un curé fort aimé de ses parois-
l'homme du monde le meilleur, qui, après avoir rempli ses
ons, se divertissait innocemment à jouer du flageolet, de la
te, du basson, de la cromorne, et d'autres instruments, pour
els il avait un naturel merveilleux. Son adresse particulière
l'apprendre des airs d'opéra sur le flageolet à des linotes,
ues-unes desquelles les redisaient parfaitement. Je me sou-
lui en avoir vu, entre autres, une dont il refusa trente pis-
u'un intendant de la province lui en offrait.
s. Pliez, plier.
m. Plomb : *Ai jeti son plom su lei*, il jeta son plomb sur
en pilote expert, qui, ayant bonne opinion du terrain, y
on plomb, c'est-à-dire y jette la sonde.
Pour; on dit aussi *por*, mais avec cette différence que *po*

ne se met guère que devant les consonnes, et *por* que devant les voyelles : *Ran que po voi*, rien que pour voir ; *ran que por an tàtai*, rien que pour en tâter. Au commencement de la farce de Patelin, après que Guillemette a dit ces mots :

> Maintenant chacun vous appelle
> Partout avocat dessous l'orme.

Patelin lui répond :

> Encor ne le dis-je pas pour me
> Vanter, etc.

Ce *pour me* ne rime pas mieux avec *orme*, que hallebarde avec miséricorde. Ronsard, qui croyait qu'en vers on pouvait indifféremment prononcer *trope* et troupe, *Callioupe* et Calliope, aurait ici sans façon, ou écrit l'*ourme* pour rimer avec *pour me*, ou *por me*, pour rimer avec l'*orme*. Il est encore bon de remarquer que *po* et *por*, suivis de certains adverbes et de certaines prépositions, signifient *par*, comme *po ci*, *po lai*, par-ci, par-là, *po dessu*, par dessus ; *po dessu le cô*, par dessus le cou ; *po dedan*, par dedans; *po devant*, par devant; *po devé*, par devers ; *por iqui*, *por ilai*, le même que *po ci*, *po lai; tô po tô*, tout par tout.

Po. Quand ce mot signifie *peur*, on le prononce *pôë*, et ce mot monosyllabe est alors très long ; mais quand il signifie *pot*, il est très bref, et se prononce simplement *pô* sans traîner.

Pòche. Pêche, *piscatio;* c'est aussi une cuiller à pot.

Po-devé. Par devers, vers, environ ; *po devé le tam*, vers, environ le temps.

Pofe. Terme burlesque, dont on use dans le même sens que de pouë, de poupouë, de zest, de tarare, de tarare pon pon, etc., pour marquer qu'une chose n'a point eu ou n'aura point de succès. Pouf ou poufe exprime le bruit que fait l'amorce qui prend sans que l'arme tire, ou le bruit que ferait un sac de blé tombant d'en haut sur le pavé, ce qui se fait sans aucune lésion ni du pavé ni du sac.

Pognie. Poignée. Plusieurs prononcent encore *empogner* pour *empoigner*, et même dans une chanson faite l'an 1645 sur le départ de Louise-Marie de Gonzague, reine de Pologne, on faisait rimer *élogne* et *Pologne*, ce qui ne serait pas souffert aujourd'hui.

Poi. Pais, *pax*. Nos anciens ont ainsi dit je *fois* pour je fais, et Malherbe même, dans ses lettres, a écrit je *vois* pour je vais; *poi*, de plus, en bourguignon, signifie ou pois, *pisum*, ou poids, *pondus*, ou poix, *pix*, ou poil, *pilus*, et c'est sur toutes ces si-

gnifications que roule l'épigramme suivante contre le nommé Maupoi :

Sive malum pisum, malus aut pilus, aut mala pix es,
Sive malum pondus, res mala semper eris.

Poin. Point, particule négative; c'est aussi ou point, *punctum*, ou poing, *pugnus*, ou point, *pungit*, etc. : *Ai poin, bén ai poin*, à point, à propos, bien à propos.

Poiré. Payeras, payera.

Poitre. Paître.

Pome. Pomme.

Pone. Peine, anciennement *poine*, comme *roine* pour reine, et *poinard* pour pénard: *Videbis*, dit Jean Clerée, jacobin, confesseur de Louis XII, dans son sermon du Mauvais riche, *unum grossum ponardum in una camera nattata*, imitation visible de cet endroit de la ballade de Villon :

Sur mol duvet assis un gras chanoine
Lez un brasier en chambre bien nattée.

Pòpon. Poupon, poupons.

Por. Porc, cochon; c'est aussi la préposition tantôt *pour*, tantôt *par*. Voyez **Po.**

Porce. Pour ce : *Et porquei diré tu ? porce*, imité de cette épigramme de Marot, laquelle manque dans plusieurs éditions :

Madame, je vous remercie
De m'avoir été si rebourse;
Pensez-vous que je m'en soucie,
Ne que tant soit peu m'en courousse?
Nenni non; et pourquoi? Et pource, etc.

Porquei. Pourquoi; on dit aussi *poquei*.

Porron. Pourrons, pourront : *Ne porron-je?* ne pourrons-nous ?

Porpre. Pourpre.

Pôsai. Posé, posez, poser.

Pôssibe. Possible, peut-être. En français possible, pour *peut-être*, a vieilli.

Potan. Pourtant, néanmoins; c'est aussi le participe actif de *porter : L'un potan l'autre*, l'un portant l'autre.

Pôtance. Potence, gibet.

Potanseigne. Porte-enseigne.

Pote. Porte, portes, substantif; ce mot est aussi très souvent verbe, je pote *fero*, tu pote *fers*, ai pote *fert*, ou *ferunt*.

Pote-guignon. Porte-malheur. Qui dit guignon dit travers; guignon, en effet, vient de guigner, qu'on aurait dû écrire *cuigner*, regarder du *cuin*, c'est-à-dire du coin de l'œil; *cuin*, du latin *cuneus*, est dans Nicot, qu'on peut aussi voir au mot *quignet*. Cette manière de regarder du coin de l'œil attribuée à l'envie, a de tout temps passé pour une espèce de fascination qui portait malheur. Horace, lib. I, epist. 14 :

> Non istic obliquo oculo mea commoda quisquam
> Limat.

La même superstition règne encore aujourd'hui en Espagne.

Poterein. Porterions, porteriez, porteraient.

Poteroo. Porterais, porterait.

Poti. Portai, portas, porta.

Potire. Portâmes, portâtes, portèrent.

Potugoi. Portugais. On entend Pierre II, roi de Portugal, auquel le Noël Veci l'Aivan, applique le *dixit Petro: Mitte gladium tuum in vaginam.* Sur quoi ces paroles de Menot dans son exposition des Epîtres de Carême, le lundi du 4e dimanche : *Sed quare Dominus noluit quod gladio uteretur Petrus? Dicunt aliqui quod Dominus noluit, quia ipse non didicerat ludere de spata, nam volendo amputare caput, scidit auriculam.* Clérée fait à cette occasion parler ainsi Jésus à saint Pierre : *Petre, tu es semper fatuus et calidus, converte gladium tuum in vaginam :* c'est dans son sermon du matin de la Passion.

Pouaite. Poëte. Ce mot que Régnier, en divers endroits de ses Satires, ne fait que de deux syllabes, doit toujours être de trois. Le P. Caraffe, liv. III, chap. 20, de ses Recherches des Recherches de Paquier, dit qu'un M. Richard, conseiller au parlement de Toulouse, fit les quatre vers suivants sur un maître d'école qu'on appelait le Poëte, parce qu'il apprenait à ses écoliers à lire le mot *poëta :*

> Est quidam in triviis quem dicunt esse poetam,
> Non quod Odysseas, aut magna poemata condat,
> Sed quoniam pueros genitricis ab ubero raptos,
> Ille docet p o po e poe te a ta poeta.

Mais ce M. Richard n'avait en cela fait que copier un certain Bernardinus Boccatius, de Bresse en Italie, les vers latins duquel furent imprimés in-8°, à Pavie, 1514.

Pouille, Pou. On écrivait anciennement *poul*, qu'on prononçait

ue depuis on écrivit *pouil*, en bourguignon *pouille ;* de là
lleus, terme de mépris. On sait le conte de Poge, touchant
mme qui appelait son mari *pouilleus;* aussi *pouilles* au pluriel
ifie en français injures, et chanter pouilles c'est injurier. On
l'une méchante place sans défense, que c'est un *pouillier*. Le
culus des Latins, quand ce mot signifie un *pou*, ne vient pas
es, mais de *pedis*, qui, comme le prouve Nonius par deux
ages, l'un de Novius, l'autre de Plaute, était des deux genres.
luriel *pedes*, dont Livius Andronicus, Plaute, Lucile et Var-
se sont servis dans la signification de *pous*, vient uniquement
ominatif *pedis*, et non pas, comme l'ont cru nos modernes,
es, dont les anciens n'ont jamais usé en ce sens. M. Huet s'y
rompé dans cet agréable endroit de son *Iter Suecicum*, où il
it la plaisante manière de procéder à l'élection du magistrat
derborch :

Mox Hardembergam sera sub nocte venimus.
Ridetur nobis veteri mos ductus ab ævo.
Quippe ubi diligitur revoluto tempore Consul,
Barbati circa mensam statuuntur acernam,
Hispidaque imponunt attenti menta Quirites.
Bestia, pes, mordax, sueta inter crescere sordes.
Ponitur in medio, tum cujus, numine Divum,
Barbam adiit, festo huic gratantur murmure Patres,
Atque celebratur subjecta per oppida Consul.

ouille-revi. Pou mal écrasé, revenu, en quelque façon, de
t à vie, terme d'humiliation pour un pécheur qui veut s'anéan-
levant Dieu; quelquefois aussi terme injurieux, quand on
sert par mépris contre des gens à qui on reproche la bassesse
eur premier état.

oulacre. Polonais. *Poulacre* est corrompu de Polaque. L'Italien
Polacco.

oulô. Poulet, soit dans le propre pour le petit de la poule,
dans le figuré pour un billet amoureux. Dans ce dernier sens
let n'ayant guère été en usage parmi nous que depuis 1610
u'à 1670 tout au plus, ne vient assurément pas d'un mot
i peu connu que *polyptychum*, d'où le dérive Saumaise.
lastriere est expliqué, dans Oudin, maquereau qui porte le
let, *Pollastriera* maquerelle, porteuse de poulets, *Pollastrie-*
et *portar polli* porter le poulet, être maquereau, parce que
gens de ce métier, sous couleur de porter des poulets à vendre
les maisons, remettaient le billet à la personne qui était
telligence. Les Italiens cependant n'usent pas de *pollo* dans

la signification de *lettera amorosa*. Reste donc l'étymologie de Furetière, qui dit qu'on a ainsi nommé ce billet, parce qu'en le pliant on y faisait deux pointes qui représentaient les ailes d'un poulet.

Pousseire. Poussière.

Poussi. Poussif.

Pôvoi. Pouvoir.

Pôvre. Pauvre, pauvres.

Pôvretai. Pauvreté, pauvretés. *Faire lai pôvretai*, *montrai sai pôvretai*, se disent l'un et l'autre *in obscenis*, sur quoi l'on peut voir Balsac dans l'examen de ce vers du sonnet de Job; *vous verrez sa misère nue.*

Poyant. Payant. On a dit autrefois *poyer* pour *payer*, témoin notre Maître Janotus, à qui Rabelais fait dire : *Vultis etiam pardonos? Per diem vos habebitis*, et *nihil poyabitis*. Charles Bordigné, dans sa légende dorée de Maître Pierre Faifeu, imprimée l'an 1532, in-4° à Angers, dit toujours *poyer*.

Prairie. Prairies.

Pran. Prends, prend.

Pranture. Peut-être. *Pranture* est une syncope de *par avanture*.

Précatoire. Purgatoire.

Prei. Pris, *præmium vel pretium*, tant au pluriel qu'au singulier.

Premei. Premier, premiers. *Le fin premei*, le premier de tous. Il se prend adverbialement quand on dit : *Jan a venun premei que Piarre.* Jean est venu avant Pierre, plus tôt que Pierre. *Premier que* n'est plus français il y a longtemps.

Premeire. Première, premières.

Prépari. Préparai, préparas, prépara.

Prepoin. Pourpoint. La mode des pourpoints cessa en 1675.

Presanti. Présentai, présentas, présenta.

Pressai. Pressé, pressés, presser.

Prétan. Prétends, prétend.

Préte. Prêtre, prêtres. Les Italiens, à peu près comme les Bourguignons, disent : *Prete* et *Preti*.

Preti. Pétri, participe passif. *Preti* est aussi le singulier des trois personnes du verbe à l'indicatif. Ce verbe fait encore *preti* à l'infinitif et à l'impératif. Enfin *preti* est aussi le singulier des trois personnes de *prêter* à l'aoriste de l'indicatif.

Preune. Prune, prunes. *Ce n'a pa po dé preune*, façon de parler proverbiale, pour dire ce n'est pas pour rien. Célie, dans la 16e scène du Cocu imaginaire, ayant dit à Sganarelle :

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes?

Celui-ci lui répond :

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes.

A propos de quoi ce petit conte ne viendra pas mal ici. C'est du docteur Martin Grandin, doyen de Sorbonne. On lui avait fait présent de quelques boîtes d'excellentes prunes de Gênes qu'il serra dans son cabinet. Une fois qu'il laissa par mégarde la clef à la porte, des écoliers ses pensionnaires entrèrent au cabinet, où ils firent main-basse sur environ demi-douzaine de ces boîtes qui restaient. Le docteur Grandin ne pouvant accuser de ce vol que ses écoliers, fit grand bruit, et tout résolument les aurait chassés, si l'un deux se jetant à ses genoux, ne lui eût dit : Hé! monsieur, si vous nous traitez de la sorte, voyez la conséquence, on dira que vous nous avez chassés pour des prunes. A ce mot le bon homme ne put s'empêcher de rire, et leur pardonna.

Prezan. Présent, présents. *Præsens*, *præsentes*, ou *donum*, *dona*.

Prié. Prier. *Prier* absolument dit, signifie *prier Dieu*. C'est ce qu'a entendu le poëte parlant de la Vierge, dont *lai besogne ètò de prié*, et qui *priò devant son feù*. On s'est moqué avec raison du peintre qui, ayant à faire un tableau de l'Annonciation, y représenta la Vierge disant son chapelet; mais on a, ce me semble, eu tort de reprendre Sannazar de lui avoir mis entre les mains les oracles des Sibylles. Un poëte est bien excusable d'avoir déféré à ces prophétesses une autorité que les anciens pères de l'Église ne leur ont point disputée, et que l'Église même leur défère tous les jours en chantant dans la prose pour les morts *Teste David cum Sibylla*.

Prin. Pris, *captus* ou *capti*. C'est aussi le singulier des trois personnes de *prendre* à l'aoriste de l'indicatif. On dit en bourguignon indifféremment *pri* et *prin*.

Prinre. Prîmes, prîtes, prirent.

Printam. Printemps.

Priò. Priais, priait.

Prò. Prêt.

Prôçai. Procès.

Proché. Prêcher.

Prôdige. Prodiges.

Prôphécie. Prophéties.

Prôphéte. Prophète.

Prôfiton. Profitons.

Promeune. Promènes, promène, promènent.

Pron. Prompt.

Prone. Prônes.

Prônonçai. Prononcé, prononcés, prononcer.

Prôpe. Propre. On dit aussi *prôpre*, *mauprôpre*.

Propô. Propos. *Ai prôpô*, à propos.

Prôpôse. Propose, proposes, proposent.

Prote. Prête. *Prô* est le masculin, *prote* le féminin. *Le boudin a prô, l'andouille a prote*, le boudin est prêt, l'andouille est prête.

Prôvarbe. Proverbe, proverbes.

Prôve. Pauvre, pauvres. On dit plus régulièrement *pôvre*, d'où, par transposition de lettres, *prôve* a été formé.

Prôvi. Prouva.

Pu. Plus. *Pu bea*, plus beaux. Quelquefois c'est le singulier des trois personnes de *pouvoir* à l'aoriste de l'indicatif, ou des trois personnes du verbe *puer* au présent du même mode.

Pugni. Puni, punis, punir.

Pussance. Puissance, puissances.

Q.

Qu'ai. Qu'il, qu'ils. *Qu'ai* est également pluriel et singulier. *Qu'ai veigne*, signifie qu'il vienne, et qu'ils viennent.

Quan. Quand. Il semble que par rapport au latin *quando* l'on devrait toujours écrire *quand*, l'usage néanmoins de l'orthographe bourguignonne est d'écrire toujours *quan* devant les mots qui commencent par une voyelle, parce que, d'un côté, le *D* final de *quand*, ne se prononce jamais devant les mots qui commencent par une consonne, et que, de l'autre, ce même *D* final se prononce toujours comme un *T* devant les mots qui commencent par une voyelle.

Quance. Semblant, mine. *Faire quance*, c'est faire mine, faire semblant. On dit d'un homme qui sait bien dissimuler, qu'*ai fai bé lé quance*. C'est une corruption du mot cadence, cadance, caance, *cance*, qu'on a depuis, quoique moins régulièrement, écrit *quance*. Le mot *chance* de même, originairement *chéance*, vient de *cadentia*.

Quar. Quart, quarts.

Quarre. Coin, angle, parce que tout carré ayant quatre angles ou coins, chacun de ces coins ou angles est, en bourguignon, appelé *quarre*. C'est ce qu'en français on appelle *carne*, et qui régulièrement se devrait écrire *quarne*, de *quaternus*. *Ai s'a canai*, dit-on à Dijon, pour dire il s'est heurté, parce qu'on se heurte souvent contre la carne d'une pierre, d'une table, d'une cheminée, etc.

Jué au canai, terme emprunté d'un jeu d'enfants, est pris en un sens obscène dans la Priapée de Gôdô, pièce dont, sur ce que j'en ai dit plus haut, on pourrait croire que je fais beaucoup d'estime, si je ne déclarais ici ingénument ce que j'en pense. Il s'en faut bien qu'elle mérite les louanges qu'on lui a données. Ce n'est, à le bien prendre, qu'un verbiage plein de redites, même de contradictions. Le style, quoique assez énergique par-ci, par-là, n'y est pourtant pas correct partout. Les élisions, malgré le privilége de la poésie bourguignonne, y sont choquantes, et la finesse du sens n'y dédommage presque nulle part des négligences de la versification. Ce qui a donné de la réputation à l'ouvrage n'est autre chose que sa matière. L'obscénité nue, auprès des lecteurs de mauvais goût, tenant lieu d'agrément et d'esprit, il n'est pas surprenant que des gens, qui font toujours le plus grand nombre, aient eu le crédit de faire passer ce petit poëme pour un chef-d'œuvre. Je reviens à *carne*, d'où est venu *carneau*, et par corruption *creneau*, qui est aujourd'hui le mot d'usage. La prononciation de quarre se conserve dans quarrefour, qu'on écrit plus communément carrefour. On dit en bourguignon, quand une chose est de travers, qu'elle est de *quarre*, comme si on disait qu'elle est de coin, qu'elle n'est pas droite. Ainsi *dé pairôle de quarre*, sont des paroles de travers, qui ont besoin d'être redressées.

Quate. Quatre. *Lé quate quarre*, les quatre coins. On ne dit pourtant pas *quate* pour *quatre* indifféremment partout. Il faut, par exemple, dire *quatre eu*, quatre œufs, *quatre homme*, quatre hommes, et presque toujours ainsi devant les mots d'une ou de deux syllabes, lorsqu'ils commencent par une voyelle.

Quatei. Quartier, quartiers.

Quatoze. Quatorze.

Quei. Quel, quels, quelle, quelles et quoi.

Queicun. Quelqu'un.

Queique. Quelque, quelques. On prononce quéque, et quéqu'un à Paris, et l'avis de Richelet, qu'il faut faire sonner la lettre *L* dans les mots *quelque*, *quelqu'un*, etc., n'a lieu que dans la chaire, au barreau, et sur le théâtre.

Quelar. Ardent, météore enflammé, feu sautelant qui paraît de nuit autour des marais. *Quelar* vient de clair, régulièrement il faudrait écrire *clar;* mais comme on prononce *quelar*, il a fallu aussi l'écrire, parce qu'en bourguignon l'orthographe est d'ordinaire conforme à la prononciation.

Quelogne. Quenouille. Le bourguignon *quelogne* favorise l'opinion de ceux qui, par transposition de lettres, dérivent *quenouille* de *colonne*, et se fondent sur ce que réciproquement on appelle *quenouilles de lit*, les colonnes d'un lit. Cette étymologie me paraît

la plus naturelle de toutes ; le bâton de la quenouille est en effet une petite colonne, et je suis fort tenté de croire que les Italiennes ont nommé leur quenouille *rocca*, parce que, lorsqu'elle est montée, elles la regardent comme une espèce de fort qu'elles vont attaquer.

Quelon. Jaquette, Jaqueline, Jaquelon. C'est de ce dernier que s'est formé Quelon.

Queman. Comment. Voyez l'autre signification de *queman* dans **Ai Dieu vo queman.**

Quemance. Commence, commencent.

Quemancé. Commencé, commencez, commencer.

Quemanci. Commençai, commenças, commença.

Quemancire. Commençâmes, commençâtes, commencèrent.

Queri. Quérir.

Quezan. Soin, inquiétude, souci. Je le tire du participe *quæsens* formé de *quæso*, qui se conjuguait comme *quæro*. Ennius, au 2e de ses Annales : *Nautisque mari quæsentibus vitam.* Lipse, en cet endroit du 4e livre de l'Ane d'or, *multisque precibus quærens adhortatur*, a corrigé *quæsens*, qui depuis a été reçu dans les éditions. Il m'était d'abord venu en pensée de tirer *quezan* de *cuisant.* Ennius, que je viens de citer, ayant dit *curamque levasso*

Quæ nunc te coquit,

et *cuisant* étant l'épithète ordinaire de soin, mais le participe bourguignon de *cuire* étant *cueùsan*, et non pas *cuesan*, j'ai préféré l'autre origine.

Quieitiste. Quiétistes. Le poëte avait mis **Quillôtiste**, par rapport au fameux Quillot, prêtre de l'église de Saint-Pierre, à Dijon; mais à la prière de l'imprimeur, qui appréhendait le crédit des magistrats protecteurs de cet ecclésiastique, dont le procès était alors sur le bureau, il substitua *Quieitiste.*

Quinquenelle. Répit de cinq ans. Faire quinquenelle, au propre, c'est obtenir des lettres de répit pour cinq ans. Au figuré, c'est s'affaiblir, baisser, mollir, tomber en décadence. A Dijon, les enfants qui se divertissent à jouer au volant disent qu'il fait la quinquenelle quand il a quelque plume rompue, qu'il tourne ou pirouette mal, car c'est de pirouetter que vient le bourguignon *pirôteu*, volant. On dit aussi en Bourgogne qu'un chapeau dont l'un des bords baisse, fait la quinquenelle. Ce mot vient de *quinquennalis*, qui suppose *dilatio.*

R.

R'a. Redevient, ou s'il est permis de parler ainsi, *r'est*, comme si du verbe *être*, on pouvait former le composé *r'être*. On dit en français *trop est trop*, mais le bourguignon *trô r'a trô* est une élégance inimitable pour faire sentir que l'excès est au plus haut point.

Raclai. Racler.

Ragou. Ragoût, ragoûts. Ce mot, qui est nouveau dans la langue, n'étant ni dans Nicot, ni dans Monet, vient de *regustus*, parce qu'un ragoût remet en goût, *facit ut regustemus*.

Raibô. Inégalité de pavé, endroit raboteux dans le chemin.

Raice. Race. *Raice de vipeire*, race de vipères, mauvais enfants de mauvais pères, γεννήματα ἐχιδνῶν. Le Sauveur appelait ainsi les Pharisiens. Certaine dame écrivant à un grand prince contre qui elle était en colère, l'appelait race de chien.

Railli. Raillai, raillas, railla. *Railler*, comme qui dirait *rialler*.

Raipeire. Rapière, vieille épée.

Raitore. Souricière, ratière. Ces deux mots sont dans les dictionnaires français, anciens et modernes. Ratoire n'est ni dans Nicot, ni dans Monet. Je le trouve seulement dans le dictionnaire de rimes de la Nouë, et dans les dictionnaires français-espagnol, et français-italien d'Antoine Oudin. *Raitore*, à Dijon, se dit d'une petite maison basse et étroite, qu'en bon français, par métaphore, on appelle un trou.

Raiture. Rature.

Rambor. Rambour, sorte de pomme ainsi nommée de Rambures, dans le territoire d'Amiens, où ces pommes ont commencé à être connues. Voici comme Charles Étienne, pag. 163 de son *Seminarium*, en parle après Jean de la Ruelle : *Alia sunt iis* (renetiis) *non inferiora sapore, sed prægrandia, rotunda, callo fragili, tenero, quæ in Ambianensi municipio, inquit Ruellius, vulgus Rambura nominat, mira sunt et suavitate gustus, teneritudine, ita ut in ore frusta liquescant.* Antoine Oudin ne les appelle aussi que Rambures, mais mal. *Rambour*, en prenant poétiquement l'espèce pour le genre, est ici dit pour pomme.

Rampli. Rempli, remplis, remplir.

Ran. Rien. C'est aussi l'impératif de *rendre*, et le singulier des trois personnes du même verbe au présent de l'indicatif. Il signifie encore *rang*, ordre, etc. *Chécun en son ran*, chacun en son rang.

Ranfraichi. Rafraîchi, rafraîchis, rafraîchir. L'Italien dit : *rinfrescare*.

Réboissi. Rabassai, rabaissas, rabaissa.

Rebor. Rebours. *Ai rebor*, à rebours. *Rebor* adjectif, rebours, signifie revêche. Marot :

> Madame, je vous remercie
> De m'avoir été si rebourse.

Rebours en cette signification est dans le nouveau dictionnaire de l'Académie française, sans aucune note ni de vieux, ni de bas.

Rebôtre. Remettre.

Rebufade. Rebuffade.

Recevon. Recevons.

Rechainge. Rechange, rechanges, rechangent. Dans la langue des nourrices de Dijon, *rechanger un enfant*, c'est lorsqu'il a gâté son linge, lui en donner de blanc.

Réchaufai. Réchauffé, réchauffez, réchauffer.

Réchetai. Racheté, rachetez, racheter.

Récheti. Rachetai, rachetas, racheta.

Récodan. *Se récodant*, se souvenant. On dit bien *recorder sa leçon*, quand on la répète afin de s'en souvenir; mais on ne dit plus en français *se récorder d'une chose* pour dire *s'en souvenir*.

Récode. Souviens, souvient, souviennent. *Quant i me récode*, quand je me souviens.

Recogné. Recogner, recognez.

Reconfotai. Réconforter. *Reconfort* pour consolation, *conforter* et *reconforter*, pour *consoler*, se trouvent dans le nouveau dictionnaire de l'Académie, comme des mots d'usage.

Récore. Sauver, recourre, dans le sens qu'on dit *recourre un prisonnier*, avec cette différence entre le français *recourre*, et le bourguignon *récore*, que l'*e* de la première syllabe de *recourre* est féminin, et que celui de *récore* est masculin. Ménage et Richelet ont cru *recourir* meilleur en ce sens que *recourre;* l'Académie française a décidé le contraire.

Récou. Recous. Nicot écrit *rescourre* et *rescous*, ce qui fait voir qu'alors on prononçait *récourre* et *récous* par un *é* fermé.

Récousse. Aide, secours.

Récrépissi. C'est l'aoriste bourguignon de *raccroupir*, qui exprime parfaitement la manière dont Elisée se raccourcit pour ajuster autant qu'il pouvait sa taille à celle de l'enfant. Ces formations de récrépissi, rétrécissi, etc., ont quelque chose de ces ἔχεσκε, κλαίεσκε, ποθέεσκε, κομέεσκε si familiers à Homère.

Récure. Écure, écures, écurent.

Récuré. Écurer, écurez. Ceux qui font rarement leur dévotions disent, allant à confesse, qu'ils vont écurer leur chaudron.

Récuron. Torchon à écurer, lavette.
Redisoo ou **Redizò.** Redisait, redisais.
Redôble. Redoubles, redouble, redoublent.
Redreussi. Redressa, fit marcher droit.
Regadò. Regardais, regardait.
Regadon. Regardons.
Régaudi. Réjouir.
Rejannai. Contrefaire, par manière d'insulte, le ton et la voix de quelqu'un. Tabourot, au commencement de ses Ecraignes, a dit *regenner le Décaméron de Bocace;* et au chap. de l'Echo, il définit *rejanner*, se moquer par une répétition malséante et ironique, ce qui est un des bourguignonismes de cet auteur. Quelques-uns pourraient croire que *rejannai*, ou, en le francisant, *rejanner*, vient de *rejangler*, composé de *jangler* synonyme de jongler *joculari*, mais il vient plus sûrement de *regeminare*, et peut-être Tabourot avait-il en vue cette étymologie, lorsque dans l'endroit de ses Ecraignes ci-dessus allégué, il a écrit *regenner*. On peut croire aussi qu'il vient de *regannire*, et c'est l'avis d'un de mes amis.
Reige. Rage.
Réjoüi. Réjouir.
Reitre. Cavalier allemand, de l'allemand *reiter*, qu'on prononce *reitre*.
Rélemai. Rallumer, rallumé, rallumez.
Relevai. Relever, relevé, relevez.
Reluzi. Reluisis, reluisit.
Rémargôtore. Vif, frais, vert, gaillard, enjoué. Cet adjectif est masculin et féminin. *Homme rémargôtore*, homme gai, éveillé, *fanne rémargôtore*, femme gaie, enjouée. *Humeur rémargôtore* est à peu près le *grata protervitas* d'Horace. Je tire ce mot de *margote* qu'on disait autrefois pour marcotte, parce que comme la *margote* sert à produire une nouvelle fleur ou un nouveau fruit, la gaieté de même sert à rajeunir l'homme, à le renouveler, et pour ainsi dire à le *remargoter*. De là les mots bourguignons *rémargôtore*, et *émargôtaule* synonymes. *Margote* vient de son nom latin *mergus*, étymologie que Charles Etienne aurait été bien fondé à proposer plus hardiment qu'il n'a fait, pag. 312, de son *Vinetum*. Voici ses termes : *Nescio an hæc nostra divinatio omnibus placebit, si dicamus Gallicam vocem, qua hodie etiam utimur, mergum referre, diminutione addita, ut mergottas, quas corrupte marcottas vocant, pro mergulis, vel mergis dicamus.*
Remarquai. Remarqué, remarquez, remarquer.
Remeide. Remède, remèdes.
Rémené. Ramenez.

Renevei. Usuriers. Quoique le peuple, à Dijon, appelle en général tous les usuriers *renevei*, je trouve néanmoins que ces *renevei* pratiquaient une usure d'une espèce particulière, en ce que, moyennant une certaine somme, ils prêtaient un bœuf à un laboureur, qui se chargeait de leur en rendre un de même âge dans le terme convenu. Comme par ce traité ils renouvelaient la dette, on les appelait de là *reneuviers*. Voyez Oudin, en son Dictionnaire espagnol au mot *renovero*.

Réparme. Epargnes, épargne, épargnent. Le mot bourguignon *réparme* est quelquefois substantif, comme le vieux français répargne.

Répéti. Répétai, répétas, répéta.

Repô. Repos.

Répondi. Répondis, répondit.

Répondrò. Répondrais, répondrait.

Repôze. Reposes, repose, reposent.

Reprin. Repris.

Requemançon. Recommençons.

Requeri. Requérir.

Requerò. Requérais, requérait.

Requeunoitre. Reconnaître.

Requenuë. Reconnue.

Respai. Respect, respects.

Respectai. Respectez, respecté, respecter.

Ressemblein. Ressemblions, ressembliez, ressemblaient.

Ressanne. Ressemble, ressembles, ressemblent.

Réste. Reste. La première syllabe de *reste* se prononce en bourguignon comme la première syllabe de *respect*.

Retade. Retardes, retarde, retardent.

Retaille. Retaille, morceau.

Retandi. Retendis, retendit.

Retonée. Repartie prompte et imprévue, dicton, quolibet, *una ritornata di parole*, dirait-on en italien, et s'il est permis de faire un composé de *tournée*, une *retournée* de mots. On appelle ainsi *ritournelles*, ces chansons dont les premiers vers se répètent à la fin des couplets. Quelques-uns pourraient dériver *rétonée* de *tonus*, et de la particule réduplicative *ré*, comme qui dirait *retonata*, et ce qui favorise cette étymologie, c'est que *retonare* se trouve dans l'Atys de Catulle, et qu'on dit répondre sur le même ton. Je m'en tiens cependant à la première origine.

Retor. Retour. Mais *fi retor*, c'est du fil retors.

Retumbe. Retombe. La seconde syllabe de *retumbe* se prononce comme la première d'*humble*.

Rétrecissi. C'est l'aoriste bourguignon de *rétrécir*. Bruscambille

dit qu'à Paris un bon métier, c'est celui de rétrécisseuse.

Révaille. Réveilles, réveille, réveillent.

Révaillé. Réveillé, éveillé, vif, gai.

Revainche. Revanche. *An revainche*, en récompense.

Revainché. Revencher.

Revarrein. Reviendrions, reviendriez, reviendraient.

Reuë. Roue, et tout au contraire pour *queue*, on dit en bourguignon *quouë*.

Reveigne. Revienne, reviennent.

Reufien. Rufien. Monet l'interprète maquereau, et ce devrait être son unique et véritable signification, conformément à celle de l'italien *ruffiano* d'où il vient. Cependant lorsque nous appelons quelqu'un *rufien*, nous entendons simplement qu'il est adonné aux femmes, et s'il est en commerce d'amour avec une femme mariée, ou veuve, nous disons qu'il est le rufien d'une telle. Aussi ai-je ouï dire à M. Dumay que c'était par allusion au mot rufien, que l'abbé de Cerisiers, auteur du Roman d'Amalasonte, y avait donné au président Giroud le nom de rufinien.

Révigôtai. Ravigoter, ravigotez, ravigoté.

Reviri. *Virer*, c'est tourner. *Revirer* quelque chose, c'est la retourner d'un sens à un autre. Ainsi, *je reviri le Noei de Françoi an Borguignon*, signifie à la lettre, je retournai le Noël de français en bourguignon. Verville fait un conte d'un abbé de saint Antoine de Vienne, qui, ayant fait tourner à grands frais une grosse pierre au-dessus de laquelle était écrit :

Qui me virera
Grand trésor aura,

trouva de l'autre côté, quand elle fut tournée :

Virer je me veliens
Parce que me doliens;

c'est-à-dire : lasse d'avoir été si longtemps sur un côté, je voulais me tourner sur l'autre. *Virer* venant de *girare*, il est aisé de voir que *revirer* vient de *regirare*. Un bon prêtre de Dijon, nommé Vermand, se fit bien moquer de lui autrefois, pour avoir mis dans un traité qu'il avait fait des cérémonies de la messe : *Le prêtre se revirera*. Ceux qui croient que *revire-mairion* est une expression née en Bourgogne, pour dire *un soufflet*, se trompent. *Revirenmarion* se trouve en ce sens dans les Curiosités françaises et dans les Dictionnaires d'Oudin.

Revoiron. Reverrons, reverront.

Ri. Ris.

Riache Dur, coriace, dont on a fait par corruption *riache*.

Ribau. Ribaud, ribauds. Ribaud signifie proprement paillard, et en général un méchant homme.

Ribon ribène. Ce terme n'est pas plus propre aux Bourguignons qu'aux autres peuples de la France. Le poëte, qui ne sent pas sa voix assez forte pour entonner les louanges d'un Dieu incarné, ne laisse pas d'entreprendre de donner en cette occasion, *ribon ribaine*, c'est-à-dire, malgré sa faiblesse, un témoignage de son zèle. Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croient que *ribon ribaine* est un gasconisme, au lieu de *riven rivaine*, du latin *rivus*, d'où l'on a fait *rival*, parce qu'un ruisseau, qui est commun à divers possesseurs, cause souvent de la difficulté entre eux. Je croirais plutôt qu'on aurait dit *ribon ribaine* pour *rebond rebondaine*, du verbe *rebondir*, qui marque la résistance que trouve un corps dur tombant violemment sur un autre corps aussi dur. *Ribon ribaine* est en effet la même chose que nonobstant toute résistance. On dit à Dijon dans le même sens *ribon Marion*, manière de parler introduite en Bourgogne sous la régence de Marie de Médicis, touchant ceux qui ne craignaient pas de choquer l'autorité de cette reine.

Rigôlai. Couler, ruisseler, de *rigole*, canal creusé pour faire couler l'eau. Un bon curé de Fontaine, prêchant à ses paroissiens la Passion, leur disait que les Juifs, ayant couronné d'épines le Sauveur, elles lui étaient entrées dans la tête, en sorte que le sang lui en *rigouloit* tout du long des joues.

Rimai. Rimé, rimez, rimer.

Risan. Riant.

Riveire. Rivière, rivières.

Rôo ou **Rô.** Rôt, rôti.

Rôbe. Robe, robes.

Rôbeigne. Robine, nom de bergère.

Rôbin. Nom propre, touchant lequel on peut voir le IIe tome du nouveau Menagiana, pag. 66. A quoi j'ajouterai seulement que Robin étant le nom ordinaire des moutons, il y a, comme M. Le Duchat l'a remarqué, grande apparence que les robinets de fontaines ont été ainsi nommés parce qu'ils étaient et sont encore faits la plupart en tête de mouton.

Rôdômon. Rodomont. Quoique, par la règle du bon sens, l'auteur n'ait pu raisonnablement se dispenser de donner aux deux bergers juifs de son 4e Noël des noms qui leur convenaient, il a pu néanmoins, et même dû, par le privilége de sa poésie, leur attribuer des idées de choses qui n'ont été connues que longtemps après. Les noms de Fiérabras et de Rodomont sont de ce nombre.

Rodomont est ce roi d'Alger, brave, mais altier et insolent, si connu par le portrait qu'en font le Boiardo et l'Arioste, dont les poëmes sont entre les mains de tout le monde; d'où il est arrivé qu'on a nommé rodomonts tous ceux qui, par leurs manières, paraissaient ressembler au Rodomont de ces deux poëtes. Ainsi, une comédie de Plaute a donné lieu d'appeler tous les avares Euclions; une autre de Térence, tous les faux braves, Thrasons. Le Mézence de Virgile et le Capanée de Stace, ont prêté leur nom à tous les audacieux impies. La Dariolette de l'Amadis a fait nommer Dariolettes toutes les entremetteuses d'amour. Le Tartuffe de Molière tous les hypocrites, Tartuffes, etc. Il est pourtant bon de savoir que le surnom de Rodomont n'a pas été originairement injurieux. Ce roi d'Alger, en effet, tel que les deux poëtes italiens l'ont imaginé, ressemblant fort à l'Achille d'Homère, Louis de Gonzague, duc de Traietto, distingué par sa force et par son courage, se fit un honneur d'être surnommé Rodomont. L'Arioste, qui en avait été l'occasion, était son contemporain, et peut-être est-ce par reconnaissance que Louis de Gonzague, qui joignait à ses autres grandes qualités un talent admirable pour la poésie toscane, le célébra par ces belles stances qu'on peut voir dans le recueil du Dolce. J'ajoute à ceci que Rodomont est devenu en Italie un nom de baptême. J'ai vu des vers latins imprimés de *Rodomons Germonius*, frère d'Anastase; et si l'on en croit le Castelvetro sur la poétique d'Aristote, page 212 de l'édition de Bâle, les Rodomonts, Sacripants, Gradasses, et Mandricars du Boiardo, n'étaient que des noms de paysans du comté de Scandiano dont le Boiardo était seigneur.

Rogé. Remués, remué, remuer. *Se rogé*, se remuer. *Ne vo rogé pa*, ne vous remuez pas. *Rogé* semble venir de *rotare*, en supposant que de *rota*, on a d'abord dit *roë*, que de *roë* on a fait l'infinitif bourguignon *roegé*, et de là *rogé;* ce qui ne doit pas être expliqué à la lettre par mouvoir en rond, mais en général par mouvoir. On dit à Dijon d'un homme remuant, qu'*el a de mauroge*, qu'il est incommode dans ses mouvements. Le *roteggiare* des Italiens ressemble fort au *rogé* des Bourguignons.

Roges. Remuais, remuait.

Roi. Rois.

Rôle. Roule, roules, roulent. C'est aussi *role* et *roles*, substantif singulier ou pluriel.

Rôleré. Rouleras, roulera.

Rom. Romps, rompt.

Ronflai. Ronfler. Belleau, dans son poëme macaronique, a dit au propre : *Ronflabatque super lardum.* On le dit au figuré du canon, de la trompette, de l'orgue et d'autres instruments de musique.

Rôssignôle. Chante, chantes, chantent mélodieusement.

Rougi. Rougis, rougit, rougir.

Roulôte. Nom d'une rue de Dijon qui n'est presque habitée que par de pauvres vignerons et autres gens de la lie du peuple. De ruelle, diminutif de rue, est venu le second diminutif *ruellette*, ou, selon la terminaison familière aux Dijonnais, *ruellote*, qu'ils ont prononcé *ruellôte*, et par corruption *roulôte*.

Ruchô. Roquet de vigneron, espèce de juste-au-corps de grosse toile, étroit et serré d'une ceinture sur les reins. *Ruchô*, de même que *roquet*, vient de l'allemand *rock*, qui signifie robe en général. L'auteur, à la manière des poëtes qui désignent la condition de la personne par l'habit, a dit *ruchô* pour vigneron.

Rullô. Battoir de lavandière. Je dérive *rullô* de *rudiculus*, dit pour *rudicula*, spatule de bois; le *rullô*, en effet, ayant un long manche, et étant plat et large par l'autre bout, peut fort bien être appelé une grosse spatule de bois. Caton, Columelle, Pline le Naturaliste usent de *rudicula*. Les Gloses, *rudicula*, σπαθη. Nicolas Pérot a dit *rudiculus*.

S.

Sacar. On appelle à Dijon *sacards* ces gens qui, en temps de peste, enterrent les corps des pestiférés, et qui, dans cette occasion, volent tout ce qu'ils trouvent sous leur main dans les maisons des malades. On entend par ce mot tous coquins, pendards, gens de néant et, comme on dit, de sac et de corde. Il vient de l'italien *saccardo*, pris dans Matteo Villani pour *goujat*, selon les académiciens de la Crusca, ou selon le Tassoni pour un pillard.

Sai. Sa, pronom personnel féminin devant une consonne. *Sai fanne*, sa femme. C'est aussi le singulier des trois personnes de *savoir* au présent de l'indicatif. C'est, en troisième lieu, le singulier et le pluriel du substantif *sac*. Enfin c'est le nom du patriarche Seth, troisième fils d'Adam.

S'ai. S'il. *S'ai vo plai*, s'il vous plaît.

Saibai. Le jour du sabbat des Juifs, le septième jour de la semaine, appelé parmi nous samedi. C'est aussi le sabbat des sorciers.

Saige. Sage, sages.

Saigesse. Sagesse.

Sain. Saint, saints.

Saint-Espri. Saint-Esprit. L'orthographe bourguignonne supprimant toutes les lettres qui ne se prononcent point, retranche de *Saint-Esprit*, par cette raison, le dernier *t* final, même devant

une voyelle, et écrit toujours *Saint-Espri*. Ce mot ne signifie pas seulement la troisième personne de la Trinité, mais aussi cette croix en broderie d'argent, que les chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit portent sur leur juste-au-corps et sur leur manteau. Le poëte, en parlant du duc de Bourgogne, père du roi Louis XV, a dit en ce sens :

Son Saint-Espri de pousseire
Etò tô couvar;

son Saint-Esprit était tout couvert de la poussière de la campagne.

Sairò. Saurait.

Saivé. Savez. *Vo le saivé*, vous le savez. C'est une très mauvaise orthographe d'écrire *sçavoir* au lieu de *savoir*, qui vient constamment de *sapere*, et qui ne peut venir de *scire*.

Saivein. Savions, saviez, savaient.

Saivigni. Savigni vers Beaune, belle terre féconde en bon vin.

Saivoi. Savoir.

Saivon. Savons.

Saivoo ou **Saivò.** Savais, savait.

Saizon. Saisons.

Salai. Salé, salés. *Borguignon salai*, bourguignon salé. On ne s'accorde pas touchant l'origine de ce proverbe. Ce qu'en dit l'*Epôlôgie* n'est qu'une imagination poétique accommodée au sujet. Parmi les auteurs qui ont traité sérieusement la question, plusieurs ont cru que c'était par allusion aux fontaines salées de la Franche-Comté; d'autres, parce que les Bourguignons ayant, les premiers des peuples de la Germanie, embrassé le christianisme, leurs voisins encore païens les appelèrent par dérision salés, à cause du sel qu'on mettait dès ce temps-là en la bouche de ceux qu'on baptisait. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux prétendues raisons du sobriquet n'étant que de simples conjectures modernes sans autorité, il ne me paraît pas qu'on doive s'y arrêter. Le surnom de *salés* n'ayant été donné aux Bourguignons que par injure, je croirais avec plus de vraisemblance que ce serait par rapport à la garnison bourguignonne que les habitants d'Aigues-mortes, fidèles à Charles VII, passèrent au fil de l'épée et salèrent de peur d'infection. Jean de Serres, qui rapporte ce fait, dit que de son temps on montrait encore à Aigues-mortes une grande cuve de pierre où l'on salait les Bourguignons. L'animosité qui régna entre eux et les Français durant tout le xve siècle, servit apparemment beaucoup à donner cours au proverbe, les Français dans l'occasion ne manquant pas de reprocher, par une insulte militaire, cette salure aux Bourguignons.

Saluire. Saluâmes, saluâtes, saluèrent.

San. Sans, préposition. *San lu je n'atrein ran fui*, sans lui nous n'aurions rien fait. *Je san, tu san, ai san*, je sens, tu sens, il sent. C'est aussi l'impératif du même verbe, *san cé gan, ai santé bon*, sens ces gants, ils sentent bon. C'est de plus le substantif sens : *Téte veûde de san*, tête vide de sens. *S'an* avec une apostrophe : *Ai s'an ai éporsu*, il s'en est aperçu.

Sanne. Semble. *Ce me sanne*, ce me semble.

Santei. Sentier, sentiers.

Santi. Sentis, sentit, sentir.

Sar. Sers, sert.

Sarbone. Sorbonne. Personne n'ignore que la célèbre maison de Sorbonne a été ainsi nommée de son fondateur Robert, appelé Robert de Sorbonne, à cause du village de ce nom où il était né au diocèse de Reims. Les ignorants, au lieu de Sorbonne, ont coutume de dire Sarbonne, et du temps de François Ier, les amateurs des belles lettres, pour se moquer des théologiens leurs adversaires, se jouaient sur le nom de Sorbonne, les uns le dérivant *à sorbendo*, comme Erasme dans son *Convivium profanum*, les autres, comme Budé, ἀπὸ τῆς λίμνης Σίρβωνίδος ou Σερβωνίδος, dont parle Strabon, qui, livre XVI, confond mal ce lac avec celui de Sodome. L'endroit de Budé est dans une de ses lettres à Erasme, qui est la deuxième du cinquième livre : *Exprimere nequeo*, lui dit-il, *quam tuum nuper me feceris, posteaquam Epistolam tuam accepi. Reddiderat illam juvenis is, quem mihi commendasti, Sorbonæ nunc agentem*, μαλλον δέ ἐν Σερβονίδι λίμνη διατριβοντα, etc. Dans les dernières impressions des lettres d'Erasme, parmi lesquelles se trouve celle-ci de Budé, on a très mal à propos substitué Σορβωνίδι à Σερβωνίδι. Le sens naturel de Budé est que la *Sorbonne* devait être appelée *Serbone*, par rapport au lac ainsi nommé. Rabelais moins scrupuleux, voulant, chapitre pénultième du livre II, enchérir sur cette pensée, ne s'en est pas tenu à la simple allusion, mais a dit sans façon *lac de Sorbone*, et qui plus est, a effrontément cité là-dessus Strabon comme son garant.

Sargô. Cahot. Proprement, *sargô* est une de ces secousses qu'on souffre dans un coche ou autre voiture, par un chemin haut et bas. Comme on y est exposé à de fréquents relève-mentons, *sargô* pourrait bien venir de *sergozzone*. Tabourot, l. I, de ses Contes de Gaulard, a dit, croyant parler bon français, *sargotait* pour cahotait.

Sarmon. Sermon, sermons.

Sarpan. Serpent, serpents.

Sarre. Serre, ongle d'oiseau de proie. C'est aussi je serre, tu serres, il serre, et ils serrent, etc.

Serve. Serve, servent.
Servi. Servis, servit, servir.
Service. Service, services.
Serviteur. Serviteur, serviteurs.
Sauvai. Sauvé, sauvés, sauver.
Sauvé. Sauvez, à l'impératif.
Sauveu. Sauveur.
Sauvò. Sauvais, sauvait.
Scerein. Saurions, sauriez, sauraient. *Je ne scerein chantai*, nous ne saurions, nous ne pouvons chanter. Naturellement on devait écrire *serein*, mais comme *serein* signifie *serions*, on a été obligé d'écrire *scerein*, pour éviter l'équivoque.
Scerò. Saurais, saurait. *On ne scerò li palai*, on ne saurait, on ne peut lui parler. La raison qui a obligé d'écrire *scerò* pour *serò* est la même que celle qui a fait écrire *scerein* pour *serein*.
Sé. Ses, pluriel de *son* et de *sa*. On écrit *sé* devant une consonne, *sés* devant une voyelle, *sé patran*, *sés enfan*, ses parents, ses enfants.
Sei. Sel. *Grain de sei*, figurément c'est le baptême, à cause du grain de sel bénit que le prêtre met dans la bouche de l'enfant qu'il baptise. Un gros serment à Dijon entre les enfants, dans les petits trafics qu'ils font ensemble, c'est de jurer leur *grain de sei* qu'ils ne tromperont pas, dont pourtant, de part et d'autre, ils ne font aucun scrupule.
Seiché. Sachez. On a écrit *seiché* plutôt que *saiché*, pour mieux marquer la prononciation.
Sein. Soyons, soyez, soient. Il faut traîner la prononciation de ce subjonctif *sein*.
Séjor. Séjour.
Senai. Sonné, sonner.
Senau. Coup de poing si rude qu'on en peut entendre le son, et de là *senau*, parce qu'en bourguignon, pour dire *sonner* on dit *senai*. On pourrait aussi le dériver d'*assener*.
Senongé. Annoncez, annoncer. *Vo me senongé*, vous m'annoncez; *senongé* vient de *subnunciare*. On chantait à Dijon, dans le temps de la comète de 1665 :

Voyan lai queu' de lai cômaite,
Qui no senonge tan de mau.

Sequelle. Sequelle, suite attirail.
Seré. Seras, sera, serez.
Serein. Serions, seriez, seraient.
Serin. L'air du soir vers le coucher du soleil. On écrit en fran-

çais le *serein*, et Ménage le dérive de *serenum*, parce que le *serein* tombe, dit-il, particulièrement les jours sereins. Peu de personnes seront de son avis; comme on a dit autrefois *serée* pour *soirée*, qu'on dit *sérénade* pour *soirenade*, on dit de même *serein* pour *soirein*, par rapport au soir, qui, en général, serein ou non, est toujours le temps du *serin*. C'est ainsi que pour éviter toute équivoque, on aurait dû écrire ce mot.

Seù. Suis. *I seù*, ou *je seù*, je suis; l'accent grave mis à *seù* donne à entendre que la prononciation de cet *eù* est particulière. Pour la concevoir, il faut se souvenir de celle de l'*ô* bourguignon, dont j'ai dit, sur le mot *aivô*, que le son ressemble à celui que formerait *oü* prononcé aussi vite que si c'était un monosyllabe des plus brefs; d'où il résulte que le son de cet *eù* ressemble à celui d'*eü* prononcé avec la même vitesse. J'en dis autant de *leù*, *meù*, *feù*, *neù*, *jeù*, *treù*, et autres semblables terminaisons.

Seuçai. Sucé, sucez, sucer.

Seucrin. Sucrin, sucrins. *Melons sucrins*, qui ont un goût de sucre, surtout lorsque, comme dit Charles Etienne, on les arrose d'eau sucrée, pour les rendre plus sucrins. Dans un vieux Dictionnaire latin-picard, *zucara*, au génitif *zucaræ*, est interprété *cheucre*, *épice*, *quædam species*. Nous disons en bourguignon *seucre*.

Seùédoi. Suédois.

Seùgre. Suivre.

Seùgu. Suivi. On dit aussi *suvi*, que l'on trouvera plus bas. J'ai ouï dire à l'infinitif *suvre*, *seùvre* et *seùgre*. C'est dans ce dernier qu'a été formé *seùgu*.

Seùjai. Sujet, sujets.

Seuille. Seuil, le pas de la porte. *Si du Cier vo quité le seuille;* cela a quelque chose du Βηλου Θεσπεσιοιο d'Homère.

Seune. Sonne, sonnes, sonnent.

Seur. Sûr, sûrs. Ceux qui, comme les Bourguignons, prononcent *seur* dans la signification du latin *securus*, font fort bien d'écrire *seur*; mais ceux qui, dans cette même signification, prononcent *sur*, comme le prononcent tous ceux qui parlent bien, ont grand tort d'écrire *seur*.

Seurtai. Sûreté, sûretés.

Seustance. Substance.

Seùte. Suite, suites.

Si. Six, *sex*. *Si*, en bourguignon, devant une consonne, *siz* devant une voyelle, *si pistôle*, six pistoles, *siz écu*, six écus.

Sier. Sied. *Celai vo sier bé*, cela vous sied bien.

Simon et **Luca** peuvent avoir été des noms de bergers de Judée; en quoi l'auteur marque un peu plus de jugement que certains rimailleurs, qui, dans leurs Noëls, introduisent des ber-

gers nommés Georget, Thibaud, Fiacre, Huguet, Colas, etc., ce qui n'est pas moins ridicule que s'ils donnaient à un berger français le nom d'Amos, ou de Nabal. On pourra, dans le Noël AI LAI NATIVITAI, remarquer la même attention pour les noms de Thamar, Judith, Susanne, bergères juives, dont un autre aurait fait des *Vivande*, des *Clodignôte* et des *Catin*. Jule Scaliger reprend avec raison Sannazar, d'ailleurs grand poëte, d'avoir nommé un pasteur juif, *Egon*.

Sò ou **Soo.** Sois, soit. *Que je sò*, *que tu sò*, *qu'ai sò*, que je sois, que tu sois, qu'il soit; *sò saige*, sois sage. On met *sò* devant une consonne, *sòt* devant une voyelle, *sò di san vanitai*, soit dit sans vanité; *san vanitai sò-t-i di*, sans vanité soit-il dit. De plus *sò*, et plus communément *soo*, est le substantif *soie*.

Sô. Sou, qu'on écrivait autrefois *saoul*, en latin *satur*. Quelquefois c'est le latin *siccus*, comme quand on dit *du bò bé sô*, du bois bien sec; quelquefois c'est le latin *as*, un *sô*, un sou; quelquefois enfin, c'est une *sô ai por*, une étable à pourceaux.

Sôci. Souci, soucis.

Sôfar. Souffert, soufferts.

Sôflai. Soufflet, soufflets. C'est aussi l'infinitif du verbe *souffler*. Dans l'EPÔLÔGIE *sôflai lé poi*, souffler les pois, c'est ronfler en dormant.

Sôfle. Souffle, nom ou verbe.

Sôflein. Soufflions, souffliez, soufflaient.

Sôfré. Souffrez.

Sôfri. Souffris, souffrit, souffrir.

Soi. Soif.

Sôli. Soulai, ou rassasiai, soulas, soula.

Sôlô. Soleil.

Son. Sommes, sont. *Je son contan*, nous sommes contents, *ai son contan*, ils sont contents.

Sor. Sourd, sourds. Ce peut aussi être le verbe *je sor*, *ai sor*, je sors, il sort, et le substantif *sort*.

Sotan. Sortant.

Sôtane. Soutane.

Sote. Sorte, sortes, substantif féminin. *Tôte sote*, toute sorte, toutes sortes; c'est aussi le subjonctif du verbe *soti*, sortir. *Velé vo que je sote*, voulez-vous que je sorte; *je veu que tu sote*, je veux que tu sortes; *je velon qu'ai sote*, nous voulons qu'il sorte, ou qu'ils sortent.

Sôteni. Soutins, soutint, soutenir.

Soti. Sorti, sortis, sortit, sortir.

Sotie. Sortie, sorties; *sotie*, est aussi un vieux mot français, synonyme de sottise, et de plus, une sorte de poëme dramatique

ancien, mêlé de moralités et plaisanteries ; c'est ce qu'on appelait autrement farce.

Sôvan. Souvent.

Soudar. Soldat. Soudart est l'ancien mot français. Tout le monde sait le sonnet de Ronsard :

> Je ne suis point, ma guerrière Cassandre,
> Ni Mirmidon, ni Dolope soudart.

On écrit aujourd'hui *soudard*, et même, en parlant d'un vieil officier de guerre, on dit dans la conversation enjouée, que c'est un *soudard*.

Sôvené. Souvenez.

Sôveni. Souvins, souvint, souvenir.

Sôverain. Souverain, souverains.

Stu. Celui, ou, comme le disait encore Balzac, *cetui*. On dit en français dans le discours familier, st homme, ste femme. L'italien de même dit *sta*, *sto*, *ste*, pour *questa*, *questo*, *queste ;* le bourguignon *stu*, le français *ste*, l'italien *sto*, etc., viennent du pronom latin *iste*.

Su. Sur, préposition, ou *sus*, particule propre à exciter.

Suble. Siffles, siffle, sifflent. *Sublai* en bourguignon, c'est siffler. Les Angevins disent *subler*, verbe qui se trouve dans les dictionnaires d'Oudin. Cyrano, act. 2, sc. 3 de son Pédant joué, fait dire à Mathieu Gareau : *Ce biau marle qui sublet si finement haut.*

Sublô. Sifflet, petite flûte d'enfant. Les Angevins disent *sublet*, mot qui, de même que *subler*, est dans Oudin.

Suche. Souche. C'est une très grosse bûche qu'on met au feu la veille de Noël, et qu'on appelle en Bourgogne, par cette raison, *lai suche de Noei*. Le père de famille alors, surtout dans la bourgeoisie, chante solennellement des Noëls avec sa femme et ses enfants, aux plus petits desquels il ordonne d'aller en quelque coin de la chambre, prier Dieu que la souche pisse des bonbons. Pendant ce temps-là, on met au bas de chaque bout de la bûche de petits paquets de sucreries, que ces enfants viennent recueillir, croyant de bonne foi que la souche les a pissées. Je répète le mot *pisser*, parce que c'est le terme affecté à ce badinage, et je remarque en même temps que le poëte, soi disant vigneron, n'ayant pas de quoi faire pisser des sucreries à sa souche, ne fait ici mention que de pruneaux et de marrons. Souche vient de *sublica*, d'où, avec beaucoup moins de vraisemblance, Vossius le fils, sur Catulle, tire *solive*, mot formé de *sole*, qui anciennement signifiait la même chose.

Sué. Suer.

Superbe. Superbe, adjectif et substantif.

Sutie. Subtile, féminin de l'adjectif masculin *suti*, subtil.

T.

Tai. Ta, comme *mai* ma, *sai* sa, pronoms féminins adjectifs possessifs.

Taigne. Le présent du subjonctif de *tenir*, fait, à la troisième personne du singulier et du pluriel, en bourguignon *taigne*, en français *tienne* et *tiennent*. Le pluriel bourguignon de la troisième personne de l'indicatif du présent fait aussi *taigne*.

Taimi. Tamis, crible, sas. *Tenai le taimi*, divination par le moyen d'un tamis ou sas que font tourner les bonnes gens pour retrouver les choses perdues. On en peut voir la figure et la pratique, à la suite de la Philosophie occulte d'Agrippa, dans un traité de diverses espèces de divinations. Wier en parle aussi 2. *de præstig. Dæmon.* 12. Les passages cités par Erasme au proverbe *Cribro divinare*, et par Boulanger, 3. *de rat. Divinat.* 31, font voir que les anciens en usaient. Touchant l'étymologie de *tamis*, voyez la note sur *Eténe*. Saumaise dérive *tamis* de *tramissus à tramittenda, sive transmittenda farina*, mais c'est une allusion plutôt qu'une étymologie.

Taipi. Tapis.

Taise. Thèse. *Taise*, quand on dit *je taise*, est un verbe qui signifie, je vise. Le nommé Marquet de Louans, chevalier du jeu de l'arquebuse à Beaune, ayant une fois abattu l'oiseau, *Diale m'empote*, dit-il, *si j'y taiseo*; le diable m'emporte si j'y visais, si j'y tâchais. L'infinitif de *taise* en ce sens est *taisé*, de l'italien *teso*, tendu, d'où l'on a fait *tesare*, tendre, synonyme du bourguignon *taisé*, puisque tendre à un but et y *taisé*, c'est la même chose.

Talbor. Thabor, montagne où se fit le miracle de la transfiguration. Au lieu de *Thabor* on a dit *Talbor*, par une ignorance affectée en la personne du vigneron Barôzai, qu'on feint être l'auteur de ces Noëls.

Tam. Temps.

Tambor. Tambour, tambours.

Tamborin. Tambourin, tabourin, petit tambour.

Tan. Tant.

Taneire. Tanière, tanières. On écrivait anciennement *tesnière*, ce qui ne confirme pas peu l'opinion du P. Bertet, savant jésuite, qui dérivait tanière de tessonnière, retraite du tesson. Qu'au lieu

de *tesson* et de *tesnière*, on écrive *taisson* et *taisnière*, ce sera la même chose.

Tantò. Tantôt.

Tape-çarre. Coup mortel. *Baillé le tape-çarre*, c'est porter un coup mortel, donner le coup de la mort, de *tape* qui signifie coup, et de *çarre*, c'est-à-dire cendre, mot qui donne une idée de mort. Aussi me souviens-je avoir ouï dire que Chaingenai finissait ainsi des vers de sa façon, adressés au Prince de Condé, nommé alors Duc d'Enghien :

Dan le pu gran feù de laì garre
Dei vo gade du tape-çarre.

Quelques-uns cependant croient qu'il vaudrait mieux écrire *tapesarre*, parce que ce mot naturellement signifie une tape bien serrée.

Tarare-pon-pon. Expression burlesque dont on se sert non seulement en Bourgogne, mais dans tout le royaume, pour donner à entendre qu'on ne croit point telle et telle chose. On dit *pouë* et *pou-pouë* à Dijon dans le même sens. PUPPUP que raporte Ducange dans son Glossaire latin-barbare, mais qu'il n'explique pas, est un terme tout semblable de dérision. Il l'a tiré de la préface qu'Aldhelmus, abbé anglais, et depuis évêque, mort l'an 709, a mise au-devant de son poëme *De laude Virginum :*

Ne possit rabula raptor
Regales vastans causas bis dicere pup pup.

Endroit que Rabanus, cent ans après, a visiblement imité dans son ouvrage *De laudibus sanctæ Crucis*, *l.* 1, *sig.* 2, où il dit :

Dirè ne dicere pup pup.
Rancidus is valeat deceptor, dux et iniqui,
Exemptam risit prœdam qui lucis ab æthra ;

Ce qu'il paraphrase ainsi en prose dans le livre second, qui sert d'explication au premier : *Ne antiquus hostis, qui primum parentem nostrum sibi consentientem de paradiso ejecit, diutius derisionis eulogio progeniem ejus in exilio damnatam fatigaret.* Le commentateur de Despréaux, à la fin de l'épitre du passage du Rhin, a fait sur *Tarare-pon-pon* une remarque bien curieuse.

Tarbe. Terrible, en bourguignon *tarible*, *taribe* et par syncope *tarbe*.

Tarre. Terre ; c'est aussi l'adjectif *tendre*. En français, de la

viande bien tendre, est en bourguignon *de lai viande bé tarre*, mais quoiqu'à Paris on dise *du pain tendre*, on dit à Dijon du *pain frais*, et non pas du *pain tarre*.

Tarré. Tiendras, tiendra.

Tavane. Taverne, cabaret. La pénultième de ce mot dans cette signification est brève; quand elle est longue, on écrit en bourguignon *Tavâne*, en français *Tavanes*, surnom de l'illustre maison de Sauls.

Taule. Table. Je ne sache pas qu'on ait jamais dit *taule* ni *tole* en français, quoique je me souvienne fort bien d'avoir lu *tolée* en burlesque, pour exprimer le nombre de personnes que tenait une table.

Té. Tes, pluriel du pronom *ton* ou *ta*. On met *té* devant une consonne, *tés* devant une voyelle, *té pairan*, tes parents, *tés anfan*, tes enfants; *té* est aussi le mot dont on use quand on donne quelque chose à un inférieur, comme si on lui disait *tén*, impératif bourguignon de tenir. On s'en sert de même pour appeler un chien, et cette manière nous est commune avec les Italiens. *Te, Melampo, te*, dit Silvio, sc. 2 de l'acte 2 du Pastor fido. En français on prononce *tai*, conformément au grec τῇ, qui se trouve jusqu'à cinq fois dans Homère pour λαῷ.

T'é. T'a. *Ai t'é vu*, il t'a vu.

Tei. Tels, tel, telles, telle.

Teiche. Tache, taches, substantif féminin.

Tenan. Tenant.

Tenoo ou **Tenò.** Tenais, tenait.

Teno. Proprement c'est un *cuvier*, mais *lai lemeire dezô le tenô*, c'est, dans le langage de l'Évangile, λύχνος ὑπο τὸν μοδίον, la lampe sous le boisseau. De *tine*, on a dit en bourguignon *tène*, et de *téne*, *tenô*.

Testaman. Testament, testaments.

Tetaigne. Tétine, poétiquement, sein, mamelle.

Téte. Tête, têtes.

Teusse. Tette, tettent. L'infinitif se prononce *tecé*, teter.

Tier. Tiers, troisième.

Tillô. Rue de Dijon, habitée autrefois par une partie des vignerons de la paroisse Saint-Philibert. Un grand tilleul, en bourguignon *tillô*, avait donné le nom à cette rue, sur quoi l'on peut voir Tabourot, à la fin du prologue de ses Ecraignes. Or, comme c'est dans cette rue du *Tillô*, et dans celle de *lai Roulôte* que la naïveté du langage bourguignon s'est le mieux conservée, le poëte, pour donner une plus haute idée de l'élégance de ses Noëls, a feint en avoir composé la première partie dans la rue du *Tillô*, et la seconde dans la rue de la *Roulôte*.

Tiré. Tirez, tirer.

Tireré. Tireras, tirera.

To. Tout, tous. On écrit Tôt devant une voyelle, *tôt a padu*, tout est perdu.

Toche. Touche, touches, touchent.

Toché. Touché, touchez, toucher.

Tode. Torde, tordent.

Tôjor. Toujours. En bourguignon, au lieu de *tôjor* on dit quelquefois, surtout en vers, *torjo*, ce qui, dans la rencontre, est commode pour la rime. *Quidam vero*, dit H. Etienne dans ses *Hypomneses de lingua gallica*, pag. 104, *litteram* R *male transponentes, pronunciant* Tourjou. En quoi il a raison pour le langage commun qui doit toujours être correct.

Tonai. Tourné, tournez, tourner; c'est aussi tonné et tonner. *El é bé tonai ste neù*, il a bien tonné cette nuit. *Ai fai tan de bru qu'on n'antan pa Dieu tonai*, il fait tant de bruit qu'on n'entend pas Dieu tonner.

Tonarre. Tonnerre.

Tonon. Tournons.

Tor. Tour, dans toutes ses significations, tant au pluriel qu'au singulier; c'est aussi *tort*. Vous avez tort, *vos aivé tor*.

Torie. Génisse, jeune vache qui n'a pas encore porté. *Taura* qu'on trouvait en ce sens dans la douzième des Plaisantes nouvelles, imprimées in-16, à Lyon, 1555, paraissait un mauvais mot; mais il doit paraître fort bon, puisqu'il est rapporté comme tel, et dans Furetière et dans le nouveau Dictionnaire de l'Académie Française. *Taura*, parmi les Latins, était une vache stérile.

Torjo. Voyez **Tôjor**.

Tossain. La fête de la Toussaint. Nicot rend Toussaint, nom d'homme, par *Pantagathus;* mais pour conserver l'idée de la fête de la Toussaint, et la véritable signification du mot, il aurait mieux fait de le rendre par *Panagius*.

Tossé. Tousser, toussez.

Tôte. Toute, toutes.

Tôtefoi. Toutefois.

Trai. Trait, traits.

Traicaisse. Tourmente, tourmentes, tourmentent.

Traine-caisse. Traîneur, ou traîneurs d'épée. *Ene caisse*, en bourguignon c'est une poêle, avec laquelle par mépris on compare l'épée de certains fainéants, comme si le corps rond et creux de la poêle, avec le manche qui est au bout, ressemblait à une épée, composée d'un pommeau, d'une poignée et d'une garde par le haut, et d'une lame par le bas. *Traine-caisse* est encore plus injurieux que traîne-gaine.

Traivau. Travaux.

Traive. L'électeur de Trèves en 1701.

Tramblai. Trembler.

Trampai. Tremper, trempé, trempez.

Travar. Travers.

Trebi. Sabot, sorte de toupie. *Trebi* vient du latin *turbo*. Il est appelé en français *sabot*, parce que ces toupies sont faites la plupart d'un morceau de vieux sabot. Il en est plusieurs de corne, et c'est pour cela qu'on les appelle communément à Dijon *conettes*, de quelque matière qu'elles soient. La toupie, proprement dite, est différente du sabot, tant pour la façon que pour le jeu. On la nomme à Dijon *fiade*, parce qu'on l'entortille d'un fil, avant que de la jeter pour la faire tourner.

Treite. Traître, traîtres.

Treitea. Tréteaux.

Trepassein. Mourions, mouriez. *Ai trépassein*, ils mouraient. *Aivan qu'ai trépassein*, avant qu'ils meurent.

Trepei. Trépied, trépieds.

Trepille. Frétille. *Trépiller* est le fréquentatif du simple *tréper*, que Nicot explique *pétiller*, *baudir*, *sauter avec bruit des pieds*, et ajoute que c'est un verbe familier en Languedoc. J'ai lu *tréper* pour *danser*, dans les Vigiles de Charles VII, par Martial de Paris, dit d'Auvergne.

Tressue. Sue abondamment.

Treto. Tous sans exception. *Tretous* est du petit peuple. Voyez Ménage, dans ses Origines Françaises, au mot *très*. Bocace, Nouv. 4 de la 7e journée, a dit *tututti*.

Treù. Pressoir. Le petit Dictionnaire latin-français, publié par le P. Labbe : *Prœlum*, *pressour*, *tref*. De *tref*, qui vient de *trabs*, les Bourguignons ont fait *treù*. *Prœla*, dit Servius, sur le 242e vers du 2 l. des Géorgiques, *trabes sunt*, *quibus uva jam calcata premitur*. Celui qui a la conduite du pressoir, est appelé le *pressureur* à Paris, le *moitre du treù* à Dijon, où en plaisantant, quand on parle de quelque supérieur que ce soit, on a coutume de dire que c'est le *moitre du treù*. C'est ce qu'à l'italienne nous appelons en français le *Patron*. Louis XIV, protecteur de l'Académie Française, y était, en riant, appelé *Mylord Protecteur*.

Treufe. Truffe, truffes. Didier Christol, traducteur des livres de Platine, *de honesta voluptate*, a rendu *tubera* par *truffes ou tartuffes*. Sa traduction fut imprimée pour la première fois en 1505. On disait alors comme aujourd'hui, truffe et truffle. La plus ancienne prononciation c'est *trufe*, d'où vient le bourguignon *treufe*. Le vieux de Gissé entendant tonner, disait : *Velai un bon tam po lé treufe*, voilà un bon temps pour les truffes, et expliquait ainsi,

sans y penser, le *facient optata tonitrua cœnas* de Juvénal. Ferrari, dans ses Origines italiennes, au lieu de *tubera*, au mot *Tartufi*, a dit *tuberes*, qui est du masculin, qui a la première brève, et qui signifie, non pas des *truffes*, comme le neutre *tubera*, mais une espèce de jujube. Hadrien Junius, avait fait dans son Nomenclateur, la même faute avant Ferrari. *Treufe*, en bourguignon, signifie encore au jeu des cartes la figure nommée *trèfle*.

Trezelon. Sonnons les cloches solennellement, avec mesure et accord, pour honorer la fête. Cette espèce de musique se faisant anciennement avec quatre cloches, on a dit de là *quadrillonner*, selon Ménage, et par contraction *carillonner*. En Bourgogne, où l'on n'employait à cela que trois cloches, on a dit *treseler*, *quasi troiseler*, et par *treseler* on entend *carillonner*.

Trezeule. Carillonne. Voyez **Trezelon.**

Tricôtai. Tricotet, tricotets, sorte de danse gaie, ainsi nommée, parce que le mouvement du pied y est aussi prompt que l'est celui de la main d'un tricoteur, ou d'une tricoteuse de bas. Bien des gens ont cru que ce mot était nouveau dans la langue, et la vérité est que je ne l'ai trouvé jusqu'ici dans aucun livre plus ancien que le dictionnaire de Richelet. J'ai seulement lu dans ces vieux Noëls de Lucas le Moigne :

Nous jetterons nos sabots
Pour danser la tricotée.

Trigori. Désordre, vie licencieuse, débauche, nommée ici *trigori* par corruption du mot *trihori*, sorte de branle gai de Bretagne. Thoinot Arbeau, dont le vrai nom est, par transposition de lettres, *Jehan Tabourot*, official de Langres, a donné dans son *Orchésographie*, feuillet 81, la tablature du trihori. Pollux, livre IV, chapitre 15, parle de la danse Lacédémonienne appellée τριχορις dont, sans autre raison que de quelque rapport du nom, Noël du Faill, chapitre 19 de son *Eutrapel*, a dérivé trihori.

Triolai. Triolet, triolets, sorte de poésie ancienne, renouvelée en 1649, pendant le blocus de Paris. Chaque triolet consiste en huit vers, le premier desquels, le quatrième et le septième ne sont qu'un seul et même vers, et c'est de cette triple répétition que vient le mot *triolet*.

Triomfan. Triomphant, triomphants.

Triomfle. Triomphe.

Tripô. Tripot.

Trôbli. Troublai, troublas, troubla.

Troi. Trois.

Troizeime. Troisième.

Trompaite. Trompette.

Trone. Trône.

Troqué. Troquez. *Vo trôqué*, vous troquez.

Trôtai. Trotter. Il y a une vieille poésie qui a pour titre *Les pardons de S. Trotet*, à cause du plaisir que les femmes prennent à trotter, sous prétexte d'aller visiter quelque chapelle hors de la ville, quelque croix plantée sur un grand chemin, quelque image miraculeuse, etc.

Trôvai. Trouvés, trouvé, trouver.

Trôvé. Trouvez.

Trôverein. Trouveriez, trouverions, trouveraient.

Trôveron. Trouverons, trouveront.

Trôvi. Trouvai, trouvas, trouva.

Trôvire. Trouvâmes, trouvâtes, trouvèrent.

Trôvoo, Trôvò. Trouvais, trouvait.

Truan. Truand, lâche et vilain fainéant.

Trute. Truite, truites. Le Τρῶκτης d'Elien étant un poisson marin, ne convient point à notre truite. Le *trocta* de saint Ambroise y conviendrait mieux, l'apparence étant, comme dit Paul Jove, qu'accoutumé aux truites du lac de Côme dans son voisinage, c'est d'elles qu'il a entendu parler. Quelques-uns dérivent truite du latin *trudo*, parce qu'elle aime, disent-ils, à remonter le cours de l'eau. D'autres croient qu'on a dit truite pour *trouite*, à cause des trous où elle se cache. Mais qui ne voit que *tructa*, interprété dans les Gloses par Τρωκτής, vient naturellement de ce mot grec, la truite étant, comme on sait, un poisson véritablement τροκτης, c'est-à-dire vorace.

Tu-autam. Tu autem. Entendre le *tu autem* signifie proverbialement savoir conduire une affaire, être alerte, adroit, intelligent, entendre à demi-mot. L'origine du proverbe vient de ce que les leçons d'église finissent toutes par le verset *Tu autem, Domine, miserere nobis*, et comme, dans les communautés ecclésiastiques, la coutume est que le supérieur, après la réfection, touche du doigt sur la table, en disant *Tu autem*, etc., pour avertir le prêtre ou le moine qui pendant le repas a fait l'office de lecteur, qu'il est temps de finir sa lecture, si dans ce moment le lecteur finit, on dit qu'il entend le *Tu autem;* mais lorsque, nonobstant le signal, il est assez bon pour continuer à lire, alors on dit qu'il n'entend pas le *Tu autem*. Cette explication est de Verville, chapitre 60 de son *Moyen de parvenir*. Menot a dit qu'après notre mort, *poterimus cognoscere omne tu autem*.

Toò. Tuais, tuait.

Turelure, Turelurelu. Mots faits exprès pour représenter le son de la flûte. Ces termes factices, qui ont bonne grâce dans une

poésie telle que celle-ci, seraient insupportables dans un poëme sérieux. Virgile n'a eu garde d'employer le *taratantara* d'Ennius. Un Merlin Cocaie, un Arena, un Belleau ont eu droit d'exprimer, comme bon leur a semblé, toutes sortes de sons et de voix dans leurs Macaronées, mais on ne saurait pardonner à Du Bartas sa ridicule description du chant de l'alouette, en ces quatre vers du cinquième livre de sa première semaine:

La gentille allouette avec son tire-lire,
Tire-lire-a-liré, et tire-lirant tire
Vers la voûte du Ciel; puis son vol vers ce lieu
Vire, et désire dire : Adieu Dieu, adieu Dieu.

U.

U. Eus, eut.
Ure. Eûmes, eûtes, eurent.

V.

Vai. C'est le singulier des trois personnes du verbe aller, au présent de l'indicatif. Item *vai* à l'impératif pour va, *vai-t'an*, va-t'en, *vais-y*, vas-y.

Vaigneron. Vigneron, vignerons. Le plagiaire qui s'est emparé du dictionnaire Italien d'Oudin et l'a fait imprimer sous le nom de Veneroni, était un pédant nommé Vigneron.

Vaille. Valent, comme dans cette phrase : *Cé jan lai ne vaille ran*, ces gens-là ne valent rien. *Vaille* signifie aussi tantôt, *je vaille*, en français je veille, *tu vaille*, tu veilles, *ai vaille*, ils veillent, ou il veille, et tantôt le substantif féminin, tant au pluriel qu'au singulier, *lai vaille de Noei*, la veille de Noël, *lé vaille dé bonne fête*, les veilles des bonnes fêtes.

Vaillé. Veiller.

Vaillu. Valu.

Vairin. *Verin.* On a dit et écrit *vérin* pour signifier une corruption formée par un ver. Verin est dans les dictionnaires Français-Espagnol, et Français-Italien d'Oudin. De *vairin* est venu *envairimai*, qui a été expliqué en son lieu.

Van. Vent.

Vanitai. Vanité, vanités.

Vanjance. Vengeance, vengeances.

Vantre. Ventre.

Var. C'est tantôt l'adjectif verd ou vert, *viridis* ou *vegetus*,

tantôt le substantif *var*, ver *vermis*, ou vers *versus*, *carmen*.

Varbe. Verbe.

Vareire. Fenêtre ou fenêtres de verre. *Vareire* vient de *varre*, en français *verre*. Nicot et d'autres ont écrit voarre, voirre, verre, voarrière, voirrière et verrière, tant l'orthographe a varié dans ces mots. Ils ont aussi dit verrine pour verrière, dans la signification, l'une et l'autre, d'une fenêtre de verre en général. Aujourd'hui verrière ne se dit que de ces pièces de verre clair qu'on met au devant des reliques, des tableaux ou des montres pour les conserver. Verrine, comme nous l'apprend le dictionnaire de l'Académie Française, signifie la même chose.

Varge. Verge, verges.

Vargeti. Vergetai, vergetas, vergeta.

Vargogne. Honte, pudeur. On a dit que *vergogne* vieillissait; on pouvait dire qu'il a vieilli. Ce mot, nonobstant l'autorité de Malherbe, est tombé.

Varmeigne. Vermine, vermines.

Varmôlu. Vermoulu, vermoulus.

Varô. Verrou, verrous. Je le dérive de *varus*, *i*, *tranversus*. Furetière, après avoir dit que Ménage le fait venir de *veruculus*, ajoute que d'autres le tirent de *veru*, comme si *veruculus*, dit par changement de genre pour *veruculum*, n'était pas un diminutif de *veru*.

Varoo. **Varò**. Viendrais, viendrait.

Varulle. Verrouilles, verrouille, verrouillent. Le substantif *varullô*, diminutif de *varô*, c'est un petit verrou, une targette. *Verrouillet* n'est pas français.

Vasseu. C'est dom Côme Levasseur, religieux feuillant, bien nourri, qui prêcha le carême à Dijon, l'an 1703. Son éloge, qu'avait fait en vers latins, à Toulouse, le P. François Dupont, jésuite, fut traduit cette même année à Dijon en vers français par notre auteur.

Vatu. Vertu, vertus. On dit proverbialement *faire de nécessité vertu*. C'est ce que le jacobin Clérée, dans son troisième sermon de la deuxième semaine de carême, explique en ces termes : *Hélas, Creator meus et Redemptor, cognosco me oportere mori, sed dona mihi, quæso, facere de necessitate virtutem, et voluntarie ac patienter ferre mortem quam inevitabiliter expecto, quam bene merui.*

Vaudemon. Charles-Henri de Lorraine, prince de Vaudemont, souverain de Commerci, gouverneur du Milanais en 1701.

Vaulô. Valet, valets.

Vauran. Vaurien. Marot, dans l'épître de Fripelipes, exprime le mot vaurien de cette manière :

Vrai est qu'il avait un valet
Qui s'appelloit *Nichil valet*.

Vaurò. Vaudrait. *Meù vaurò*, mieux vaudrait.
Vé. Vers, préposition. *Vé Noei*, vers Noël.
Vea. Veau, veaux. On faisait autrefois dans les colléges de Paris certains jeux satiriques qu'on appellait *les veaus*. Je ne sache pas qu'il en soit fait mention ailleurs que dans les prologues des comédies de Jacques Grévin, imprimées l'an 1561, à Paris, in-8°.
Veci. Voici. On a dit anciennement *vela* et *veci*, pour voilà et voici. La devise de François Sagon, antagoniste de Clément Marot, était *Vela de quoi*.
Veigne. Ce mot, quand il est verbe, signifie *vienne* ou *viennent*. Quand il est nom, c'est au singulier une *vigne*, ou au pluriel des *vignes*.
Véille. Vieille, vieilles.
Veimade. Weimar. C'est Bernard de Saxe, duc de Weimar, qui ayant assiégé Brisac au mois d'août de l'an 1638, prit la place par capitulation le 16 de décembre suivant. Comme on suppose que c'est un vigneron qui parle, on lui fait exprès dire *Veimade* pour *Weimar*, à l'exemple du peintre Brun, qui, dans Bocace, cite *Porcograsso* et *Vannacena* pour *Ipocrasso* et *Avicenna;* ou de Matthieu Garreau qui, dans le Pédant joué de Cyrano, allègue les Amas de Gaule, les Cadets de Tire-lire et les Ainez de Vigile, pour les Amadis de Gaule, les Décades de Tite-Live et l'Enéide de Virgile.
Velai. Voilà. Voyez **Veci**.
Velan. Voulant.
Velantei. Volontiers. *Velantei* approche un peu de l'ancien *voulentiers*.
Veli. Voulus, voulut.
Velò. Voulait.
Velon. Voulons.
Velor. Velours. Quelques Bourguignons disent *veleur*.
Velu. Voulu.
Vén. Viens, vient, et l'impératif viens.
Venan. Venant.
Vené. Venez.
Veni. Venir.
Venò. Venais, venait.
Venonge. Vendange, vendanges.
Vénré. Viendras, viendra.
Venun. Venu, venus. Le Bourguignon dit aussi *venu*, tant au pluriel qu'au singulier, de même que *venun*. Le dernier est plus

élégant. Beze, en latin macaronique, a dit *beneventus* pour *bien venu*, au commencement de son Passavant : *Et unus dixit mihi quod ego essem beneventus*. A propos de quoi je rapporterai cette ingénieuse turlupinade d'Owen :

Verona Beneventanam raro itur ad urbem,
Esto Placentinus, tu Bene-ventus eris ;

par laquelle, en nous disant que la route pour aller à Bénévent est plutôt par Plaisance que par Vérone, il donne à entendre que, pour être bien venu, il faut être complaisant, plutôt que diseur de vérités.

Vequi. Voici, ou plutôt voilà.

Véritai. Vérité, vérités.

Veu. Singulier des trois personnes du verbe *vouloir* au présent de l'indicatif.

Vezai. Perdus. *J'étein vezai*, nous étions perdus comme le son de la veze se perd en l'air. Veze est une espèce de musette. Ce mot, *veze*, est souvent répété dans les Noëls Poitevins, et c'est de *veze* que vient *bille-vezée*, petite boule pleine de vent, comme celles dont parle Verville, chapitre 7 de son *Moyen de parvenir*. Veze pourrait bien venir de *vesica*, parce qu'on y fait entrer le vent comme dans une vessie qu'on veut enfler. De là *gros vezé*, pour un gros homme qu'il semble qu'on ait pris plaisir à enfler. *Veze pleine de vent*, dans Rabelais, livre 4, chapitre 43, est une peau remplie de vent, comme celle d'une veze quand on en joue. On peut voir dans les dictionnaires d'Oudin ce que c'est que le vezon.

Vi. Singulier des trois personnes de *voir* à l'aoriste de l'indicatif, ou des trois personnes de *vivre* au présent de l'indicatif. *Vi* est quelquefois adjectif, *mor vou vi*, mort ou vif. *Ai son pu mor que vi*, ils sont plus morts que vifs.

Viaige. Voyage, voyages.

Vicu. Vécu. Quelques-uns ont dit *vivu*, s'imaginant qu'en patois il est permis de corrompre les mots à discrétion. C'est un abus. Le Bourguignon a ses règles comme le Français. A Dijon, où est l'atticisme du Bourguignon, *vicu* est le terme d'usage pour *vécu*, et *vicant* pour *vivant*.

Victor. C'est le duc de Savoie, Victor-Amédée, IIe du nom, qui, en 1701, paraissait être dans nos intérêts.

Viéleu. Vielleur. Il est dit que le Noël LE CURÉ DE PLEUMEIRE est sur l'air du Vielleur, par où il faut entendre l'air qu'un aveugle, surnommé Guenillon, jouait de porte en porte sur sa vielle à Dijon, commençant par ces paroles :

Je suis la plus contente
Des filles d'à présent.

Villaine. Une coureuse, une infâme. Les deux *ll* se mouillent.
Villeroi. François de Neufville, maréchal, duc de Villeroi.
Vin. Vins, vint.
Vingnaigre. Vinaigre.
Viôlaite. Violette, violettes. Quelques Bourguignons disent *viôlôte*, et je ne le condamnerais pas dans la rime. *Viôlaite* cependant et *viôlai* sont de la véritable prononciation de Dijon. J'y ai souvent ouï parler du *beu viôlai*, sans que j'aie jamais bien su pourquoi l'on y nommait ainsi une réjouissance publique des bouchers à certain jour de l'année. Il m'est depuis venu en pensée que ce *beu viôlai* n'était autre chose que ce qu'on appelle à Paris *le bœuf viélé*, savoir le bœuf que les bouchers y promenaient originairement au son de la vielle par les rues, le jeudi gras, en cérémonie, et qu'ils y promènent encore à pareil jour.
Vipeire. Vipère, vipères.
Viré. Tourné, tournez, tourner.
Vireroo, Virerò. Tournerais, tournerait. *Vireroo*, nom composé de *vire* et de *roo*, c'est-à-dire *rost*, signifie un marmiton qui tourne la broche. *Virer* était le terme propre. Marot, dans l'épigramme du gros prieur, a dit : *La perdris vire.*
Viremain. Tournemain.
Virô. Vertige. *Virô* de virer, et virer de *girare*. L'Italien dit *capogiro* ou *giracapo*, anciennement *capogirlo*.
Vivre. Jeune fille ou femme résolue, opiniâtre et vive jusqu'à la pétulance. Du latin *vipera*, en français vivre, givre et guivre. De ces trois mots, le dernier, qui est le plus en usage, est en terme de blason un serpent. Ainsi les armes de Milan sont une guivre, c'est-à-dire un serpent qui jette un enfant par sa gueule. On tient qu'à Laré, prieuré de l'ordre de Saint Benoît, à un quart de lieue de Dijon, il y avait autrefois un gros serpent qui faisait du dégât. On l'appelait, en langage du pays, *lai vivre de Larei*, d'où, par manière de proverbe, on dit encore à Dijon d'une fille ou d'une femme qui a mauvaise tête, que c'est une vivre de Laré.
De Vizai. Jean d'Auneau, sieur de Vizé, premier auteur du Mercure galant, dont, pendant près de quarante années, il a donné réglément un volume par mois. Il est mort en 1710.
Vo. Vous. *Vo* devant une consone, *vos* devant une voyelle : *vo vené*, vous venez ; *vos allé*, vous allez. *Vo* est aussi le pluriel de votre : *vo bontai*, mais il faut *vos* devant une voyelle ; *vos aimor*, vos amours.
Voai, comme quand on dit : *Faite voai*, *dite voai*, c'est un adoucissement à ces deux impératifs, qui auraient quelque chose de dur sans cette interjection. Ce *voai* paraît tenir lieu de l'ancien mot *voir* pour *vrai*, duquel *voir* on a fait *voire*, et ensuite *voire*-

ment. Un M. Guilleminot, curé de Saint Michel de Dijon, ne manquait pas de dire dans ses prônes : *Or ça, Messieurs, voyons voir*.

Voi. Voix, *vox*. C'est aussi le singulier des trois personnes de *voir* à l'indicatif. *Item* l'impératif et l'infinitif du même verbe ; et enfin un cri, dont la véritable prononciation est *vouai*, qui sert à exprimer quelque sentiment de douleur. Il vient en ce sens du latin *ohe*, au-devant duquel on met le *v* consonne, comme on le met avant *ou* et *oui*, qu'on prononce *vou*, *voui* et *vouei*.

Voirai. Verrai.

Voireman. Vraiment. Voyez **Voai**.

Voirò. Verrais, verrait.

Volein. Volions, voliez, volaient.

Vôli. Volai, volas, vola.

Vôre. Verre. *Varre* est plus usité à Dijon que *vore*, qui est de Chatillon-sur-Seine.

Vorein. Voudrions, voudriez, voudraient.

Vorò. Voudrais, voudrait.

Voron. Voudrons, voudront.

Vos. Voyez **Vo**.

Vote. Votre. Voyez **Mote**.

Voù. Où, adverbe de lieu. *Je me trôve bé voù je seù*, je me trouve bien où je suis. *Voù a-t'i?* où est-il? *Voù a-t'i alai?* où est-il allé? Dans les deux derniers exemples, les Latins mettaient *quo;* dans le premier, *ubi*. Les Grecs se servaient de leur του, comme nous du nôtre, pour marquer également le lieu où l'on est et le lieu où l'on va, ce qui était cause que ceux d'entre eux qui voulaient parler latin sans le bien savoir, mettaient souvent *ubi* où il fallait mettre *quo*. Apulée, au neuvième livre de l'Ane d'or, nous en donne un plaisant exemple en ce jardinier grec, qui, interrogé par un soldat romain, *quorsum duceret asinum?* ne put répondre à cette phrase, apparemment trop élégante pour lui; mais répondit fort bien à celle-ci, *ubi ducis asinum?* à laquelle le soldat eut recours pour se rendre plus intelligible. *Vou* non accentué est la particule disjonctive *ou*, en latin *aut*, *vel*.

Vouei. Oui, dont on fait *vouei*, changeant *oui* en *ouei*, et préposant le *v* consonne. Outre *vouei*, les Bourguignons disent souvent *ô* dans la même signification, et prononcent cet *ô* très vite, quand il est simplement affirmatif. Autre chose est quand il sert à exprimer ou le doute, ou l'admiration ; alors ils le traînent extrêmement, et comme s'ils le faisaient de deux syllabes; ils disent *ôë;* à quoi la personne qui leur parle leur répond d'une manière ferme *ô*. Une remarque à faire touchant *vouei*, c'est que tout affirmatif qu'il est né, il devient souvent négatif par la manière

de l'employer ; témoin cet endroit du second livre de l'Énéide :

Nos abiisse rati, et vento petiisse Mycenas,

que M. Dumay a si agréablement rendu en ces termes ;

Y cueùdein que ç'an étò fai,
Et qu'ai tirein devé Micène :
Ma vouei, tôt ansin que mai guéne.

La négation devient encore plus forte, quand on dit *vouei vouei*, qu'on prononce comme si l'on écrivait *vouei vouei*, dans cet exemple qu'on a coutume d'en donner en la personne d'une fille qu'on fait ainsi parler : *Mon peire é di qu'ai me mairiroo*, *vouei vouei*, mon père a dit qu'il me marierait, *oui*, *oui*. Cet *oui*, *oui* est la même chose que le *tarare*, le *bon bon*, le *fiez-vous-y*, et autres expressions qui témoignent tout le contraire de ce qu'on affirme.

Voyan. Voyant.

Vredai. Fuir, du bas latin *veredare*.

FIN DU GLOSSAIRE.

TABLE DU GLOSSAIRE.

Quoique le glossaire qu'on vient de donner, étant rangé par ordre alphabétique, soit lui-même une table, cependant, comme dans les articles dont il est composé, il entre incidemment plusieurs remarques curieuses, on croit faire plaisir au lecteur de les lui offrir rassemblées sous un nouvel alphabet, à la faveur duquel il lui sera plus aisé de les trouver. Et parce que d'honnêtes gens, qui ne savent ni grec ni latin, demanderont peut-être ce que c'est que glossaire, on prendra ici occasion de leur dire que ce mot vient de *glossa*, qui en grec originairement signifie *langue*, mais qui depuis a signifié, non seulement toute locution obscure, étrangère, inusitée, mais, ce qui est assez singulier, l'interprétation même de ces sortes de locutions; d'où il résulte que par glossaire on doit entendre un recueil de termes difficiles, barbares, hors d'usage, accompagnés de l'explication dont ils ont besoin, laquelle de là est appelée *glose*.

A.

Abbesse. Chanson bourguignonne sur une abbesse souvent malade. 269
Académie. Comment les ignorants prononcent ce mot. 262
Adieu. Équivoque sur ce mot. 244
Allemand, Allemagne. Corruptions de ces mots. 250
Alix. Variations sur l'orthographe de ce nom. 246
Allichon. 289
Allouette. Son chant. 378
Amadis, roman. 313
Amalasonte, roman. 361
Ambrun. Signification de ce mot. 246
Ange, pour *sergent*. 244
Anière. Son université. 248
Antes, mot latin ancien. Ce qu'il signifie. 247
Apocolocuntose de Sénèque. 311
Apprentif, mal écrit pour *apprenti*. 291
Arena, *Antonius de Arena*. 266
Arétin (l'). 264-279, 330
Argot, l'argot. 303, 334, 347
Arioste (l'). 363, 291
Arnote. 248
Arraisonner. Corruption étrange de ce mot en bourguignon. 291
Arrêts d'amours. Quelle est la plus ample édition de ce livre. 271, 328

Asciutto. 293
Aspiration. Inconnue au menu peuple de Paris, comme de Dijon. 337
Atlas. Épigramme sur l'atlas de Plombière. 292
Aubigné (d'), son baron de Féneste. 308
Aubriot. Thomas d'Aubriot. 250
Avent. Les haut-bois de l'Avent à Dijon. 248
Aurigny (d') Gilles. 271, 328
Auvergne (d') Martial. 310, 312

B.

B. Le B en poitevin se prononce boi. 253
Bannières des tailleurs. 252
Barôzai. 252, 371, 309
Barlong. 286
Bartas (du). 378, 282
Bassette. Son ancienneté, et temps de son introduction en France. 252
Baume de Fiérabras. 299
Bayle repris. 295
Beaune. Habitude des Dijonnais et des Beaunois à s'entrepicoter. 254
Benigne, nom propre d'homme et de femme. 254
Benne. 254, 286
Bergolo. 258
Berlue. Origine de ce mot. 286
Bertauder, bretauder. 286
Bertet, savant jésuite. 371
Beuf viélé. 382
Biaude. Son étymologie. 255
Billard, pour *boiteux*. 255
Bissètre, malheur. 256
Blaizôte. 256, 258 276
Blancé. Madame de Blancé. 278
Blandin. Le P. Blandin. 261
Bluette. 290
Βοῶπις. 255
Bocan, maître de danse. 257
Boccatius (Bernardinus). 350

Boiardo (le). 244, 363
Boivault. M. le président Boivault. 257, 278
Borde. Diverses prononciations et acceptions de ce mot. . . . 257
Bottes. Graisser les bottes. 308
Boucan. 259
Bourg, à Dijon, pour *boucherie*. 316
Bourguignon. Quelques élégances et délicatesses du patois bourguignon. 245, 336, 357, 360. Prononciation bourguignonne. 348, 370
Bourguignons qui veulent ou croient parler bon français. 315, 319, 335. 366
Bourguignon salé. 365
Boute-en-train. 258
Brando. 261
Brehaigne. 259
Βρέχω. 261
Buée. 262, 329
Bussi. Le comte de Bussi. 282

C.

Caloier. 254
Cananée. Justesse de sa réponse à Jésus-Christ. 263
Cancoin. 264
Cantal, fromage. 296
Carillonner. 376
Carême-entrant. 263
Casaubon. 267, 274
Chaingenai. 266, 372
Champier. Symphorien et Jean. 309
Chartreux de Dijon. Leur portier. 279
Chasseneuz, mari mal content. 327
Chat. 266
Chavi. 264
Chaume. Le chanoine Lachaume. 251, 294
Chiccle. 268
Chieppini, *chieppine* ou *chietini*, *chietine*, en français cagots. 264
Chorda, pour *funis*. 270
Civière. 264
Claquédent. 269

Chigne-mussette. 259
Cochemar. 272
Colette. Sœur Colette Boellet. 260
Colin (Jacques). 281
Colletet (Guillaume). 278
Comète de 1665. 367
Conard. L'abbé des Conards. 271
Confesseur. Comment ce mot a été rendu en latin par Budé et par un autre. 272
Coniscare. 271
Coquimbert. 282
Corone, pour couronne. 273
Corruptions de noms affectées. 380 371
Coupeau. 274
Courtin. Sa manière de rire. 311
Coutellerie du Perche-gouet. 307
Couvent, et non pas *convent*. 275
Craché, tout craché. 275
Crête rouge. 276
Crétin. 298

D.

Dalot. Accoucheuse à Dijon. 279
Damp chevalier. 279
Daviano, capucin, faiseur de miracles. 296
Débotter et débouter. 280
Débrutaliser. 280
Décatoniser. 280
Détraper. 282
Diabolos. Étymologie burlesque de ce mot. 283
Dialogue. Étymologie burlesque de ce mot. 283
Dictionnaire bas-breton. 256
— — de Borel. 304
— — de Boyer. 282
— — de la Crusca. 273
— — de la Nouë. 282, 285, 305
— — Latin-Picard. 368, 276
Diminutifs. 297
Domina Maria, en langage de Menot. 327

Δρομάδες. 285
Duchat. M. le Duchat. 362
Dumay. M. Paul Dumay, conseiller au parlement de Dijon. 289, 290, 307, 343

E.

Ea, eau. 286, 337
Ebahis. Comédie de Grevin. 286
Echars. 287
Echauboulure. 263
Echeveau. 289
Ecraigne. 287
Elisabeth, quelquefois nom d'homme. 313
Eloi d'Amenrnal. 311, 345
Elus, rareté des élus. 292, 322
Embler. 246
Encombre, décombres. 329, 330
Ennius et Jupiter, conte latin. 247
Enveloppe, pour maladroite. 249
Epines de la couronne de Jésus-Christ. 290
Escousse. 287
Esphere, pour sphère 294
Eutrapel. 304
Euvre pour œuvre. 295
Evangile apocryphe de saint Jacques 279
Excuse d'une servante. 268

F.

Faifeu. Légende de maître Pierre Faifeu. 352
Faquin, pour crocheteur. 296
Fée. Le fort ou le four des Fées, près de Dijon. 301
Feindre, foindre. Conte là-dessus. 301
Ferrier. Saint Vincent Ferrier; son sermon de saint Jean-Baptiste. 259
Fête-Dieu 298
Feuillette. 299
Fin fond. 299
Flamberge 261
Flon-flon. 300

Fôletô. 272
Forte épaule ; ce que c'est à Dijon. 302
Fouleire. Origine de ce mot. 302
Fourré de malice. 302
Fraise. Ne pas monter fraise. 332
Franciscus. Origine de ce nom propre. 302
Friand. 303
Froid. Si à la Nativité il faisait froid à Bethléem. 329

G.

Gaulard. 318
Gevré. Jeux de Gevré. 270
Gipon. Jean Gipon 306
Girard. Jean Girard de Dijon. 311
Giroud. Le président Giroud. 361
Glousser. 270
Gôdô. Priapée de Gôdô. 355
Goret. 306
Gorgère. 306
Grandin. Le docteur Grandin. 353
Grègue. 305
Grevin (Jacques). 286
Gringoire (Pierre). Sa farce du Prince des sots et de Mère sotte. 267
Grobianus et Grobiana. 309
Gros. Equivoque sur ce mot. 278
Guayer. 305
Guenche. 304
Gui. Voyez *Barôzai*. 252, 309
Guillaume, Guillot. 309

H.

Hérode. Vieux comme Hérode. 311
Hêtre, arbre ; ses autres noms. 300
Homère. 255, 274, 317
Horace. 247
Houlières. Madame Deshoulières. 314
Hutten. 270

I.

erminaison en *ïole* pour en *ique* 265, 311
be. 304

J.

n. 317, 306
Jean-Logne, etc 315
ents, depuis quand expédiés en français. 281
III. 302
de quelques rois, princes, etc. 298
(autres). 340
al. 284, 376, 301

K.

. 297

L.

vieux poëte latin. 344
vi. Equivoque sur ce mot. 249
é, faire la lâcheté. 319
sartatoria. Méprise de Ducange sur ce mot. 321
lu de Dijon. 319
arius Agathochronius. Interprétation de ce nom. . . . 320
de la maison d'Autriche. 321
nus. Application de ce mot par le P. Garasse. 320
l nuptial des Juifs. 335
tia. Remarques sur ce mot. 321, 322
. Notre-Dame de Lorette. 298
Labé, surnommée la belle Cordière. 295
el, Lucibel, pour Lucifer, prétendu nom du prince des
les. 323
ner, vieux mot expliqué. 324
es à lire. Quand inventées. 323

M.

ien. Vieux mot pour chaudronnier. 326
nant. 332

Mantuan. 298
Maqueriaux ou maquereau, nom propre. 327
Marcote, margote. 359
Marie de Médicis. 362
Marlet (le), famille à Dijon. 328
Marrons. 328
Mascurat de Naudé. 325
Mauclerc, maufeu, etc. 329
Maupoi. Epigramme sur son nom. 349
Menagiana. 267, 297
Mère goutte. Etymologie de ce mot. 330
Merveille, au masculin. 333
Michel, Jean Michel, évêque d'Angers. 325
Misère *in obscenis*. 352
Moelle. 332
Molinet. 290
Morisot (Claude Barthélemi). 268
Mouïse. 333
Moutarde de Dijon. 333
Mylord Protecteur. 375

N.

Naïveté d'un chevalier de l'arquebuse. 371
Naïveté d'un jeune paysan. 317
Nativité. Représentation de ce mystère. 311
Nef de santé. Poëme dramatique moral. 347
Neufgermain. 324
Nicaise, Nicodême, Nicolas. Idée injuste qu'on se fait de ces noms; sur quoi fondée. 335
Noëls de Frapin, 335. Vieux Noëls. 335, 344
Noms doivent être donnés aux personnages suivant la nation. 368
Note, Notre, vote, votre. 336

O.

O. L'o bourguignon; ce que c'est, et sa prononciation. . 245, 369
O pour *oui*. 883
Odeur. Mauvaises odeurs. 296, 307

. 339
. 337
. Faire des enfants par l'oreille. 338
, rivière. 338, 339
. 381

P.

d, nom propre. 327
ıc.. 341
(Pierre). 316
ius.. 374
s et creux d'Enfer, noms de vignobles dijonnais. 340
ant de Bèze. 302
ı (la) jouée autrefois en vieille rime. 270
ı. Farce de Patelin. 275
ɔ. 257
ınier. 343
i. Un bon *peccavi*. 343
pou, et non pas *pes*. 351
on. 262, 329
ı, penaud. 344
ıtia. 343
ɔ-gouet. 307
ɜ (Bonaventure des). 281
Guillaume Petit, confesseur de François Ier. 272
avocat. 332
ert (saint), paroisse de Dijon. 261, 297
ɔe. Diverses corruptions de ce nom. 297
e, plancher. 347
(le) François, docteur de Paris. 295
roquer la pie. 347
(saint), mauvais escrimeur. 350
eneau. 346
ɔ. Son traité de cuisine traduit en français. 320
ière. Village près de Dijon. 292, le curé de Plombière. . 347
, tout poché. 275
. 350
lus, penard. 349
. 348

Poulet, billet doux. 351
Pourpoints, quand la mode en a cessé. 352
Prunes. Ce n'est pas pour des prunes. 352
Prusse. Le roi de Prusse. 320
Puppup. 372
Putefin, peute fin, etc. 345

Q.

Quance. Signification et origine de ce mot. 354
Quenouille, pourquoi nommée en italien *rocca*. 355
Quiétistes. 342, 356
Quignot. 316
Quinquenelle. 356

R.

Rambour. 357
Ranconnet. 314
Rébus. 331
Recourre. 358
Régnier. L'abbé Régnier. 314
Régnier le satirique. 286, 316, 319, 350
Rejannai. Recherches touchant l'origine de ce mot. 359
Réné. Le roi Réné. 256
Reneuvier, usurier. 360
Ressayre, libraire et imprimeur à Dijon. 336
Retonare. 360
Rétrécisseuse. 361
Ribon ribaine. 362
Rire. Ses manières par rapport au tempérament. 310
Robin, robinet. 362
Rodomont. 362
Rois, les trois rois. 252
Roman de Garin. 246
— du petit Jehan de Saintré. 279
— de Perceval. 274
Rondeau. 255
Ronsard. 266, 348, 370, 373
Roulôte, rue de Dijon, pourquoi ainsi nommée. 364
Rufien. 361

S.

Sabot, toupie. 375
Saccard. 364
Saccouter. 243
Sagon. Antagoniste de **Marot**. 380
Salve Regina. 267
Sannazar. 303, 338, 353, 369
Santeuil. 294
Sas, tourner le sas 371
Savoir et non pas *sçavoir*. 365
Scrupules. Traité des scrupules. 281
Sybilles. 358
Soprafatto. 292
Sorbonne. 326, 366
Sotie. 369
Souche, la souche de Noël. 370

T.

Tabourot, connu sous le nom de **Desaccords**. 244, 249, 281, 287, 307. **Jean Tabourot**, son oncle.. 342
Tai. 371
Tarare. 372, 384
Tassoni (le). 262
Taure. 374
Tillô (le), rue de **Dijon**. 373
Toute voie. 301
Tricotée. 376
Trihori. 376
Trotet (saint). 377
Truite. 377
Tu autem. Entendre le *tu autem*. 377
Tubera et *tuberes*. 375

U.

Ubi, pour *quo*. 283
Ursulines. 338

V.

Vaupute. 346
Veaux, sorte de comédie. 380
Veimar, le duc de Veimar. 380, 315
Vénéroni. 378
Verrière, verrine. 379
Vert. Jean de Vert. 315
Veze. 381
Villeroi. Le maréchal duc de Villeroi. 382
Villon. 256, 293, 313, 334
Virer, revirer. 361, 382
Vivre de Laré, proverbe à Dijon. 382
Vizé (de), auteur du Mercure galant. 382

FIN DE LA TABLE DU GLOSSAIRE.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE SAINT-HYACINTHE-SAINT-MICHEL, 30.

MUZICLE

DÉ NOEI BORGUIGNON

DE GUI BARÔZAI;

N° 1.

Gran Dei, ri-bon, ri - béne, ai fau qu'an-fin j'é -

clai - te, Deus - sé - je de l'é - for an chan-

tan m'é - vau - lai. Moi don lai

voi n'á fai - te Que po le flai - jó - lai,

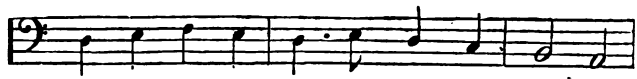
Je vai su lai trom - pai - te Ron - flai.

N° 2.

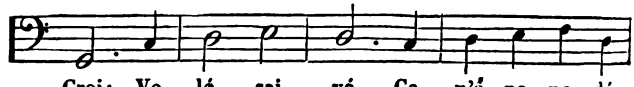
Vo - te bon - tai, Gran Dei, vo fai don

par - re Note i - mai - ge su tar - re, Po no

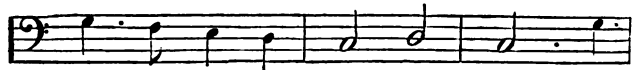
ré - che - tai? Hé - las - se moi! No



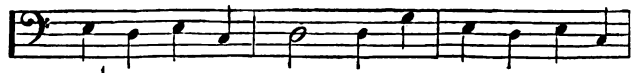
pei - ché vos é - meu - ne Jeus - que su lai



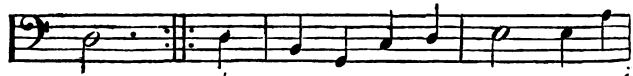
Croi; Vo lé sai - vé, Ce n'á pa po dé



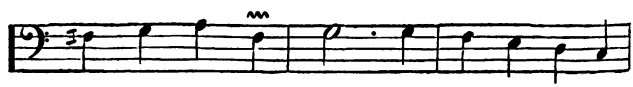
preu - ne, Si vo no sau - vé. Meù



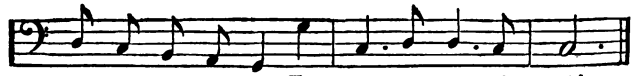
vau - rò, ce me san - ne, Que jai - moi le sar-



pan N'eusse é - trai-pai lai fan - ne De

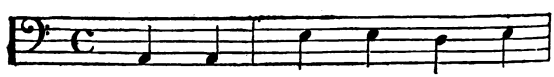


no - te peire A - dam. Lai bone ai - fai - re

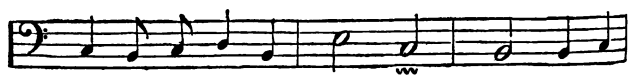


po vo - te re - pô, Et po le notre ai - tô!

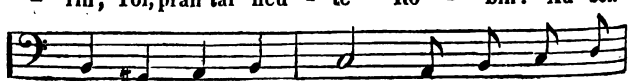
N° 3.



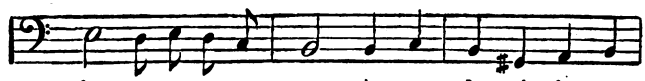
Guil - lô, pran ton tam - bo -



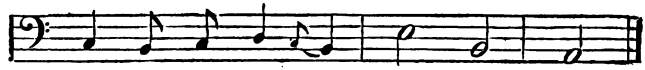
- rin, Toi, pran tai fleù - te Ro - bin: Au son



de cés in - stru - man, Tu - re - lu, re -

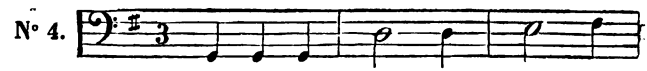


- lu, pa-ta pa-ta - pan; Au son de cés in-stru-

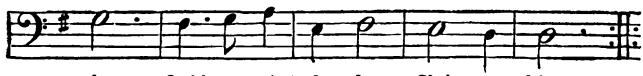


- man, Je di-ron No - ei gai - man.

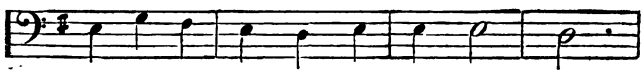
N° 4.



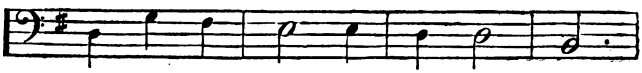
Sai-tu bé, Lu - cà, mon voi-



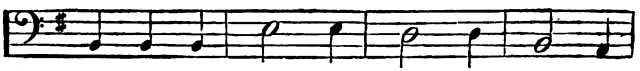
- sin, Qu'é-ne cô - ple de Ché - ru - bin,



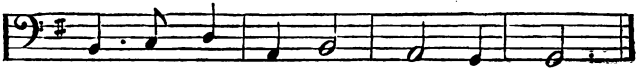
Tô moin-te - nan vén de me di - re,



Que Dei, de no lar - me tô - ché,

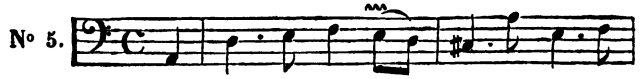


No dé-pôche i - ci son Mes - si - re

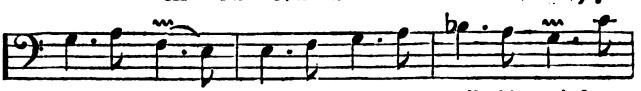


Ai - fin d'é - fai - ci no pei - ché?

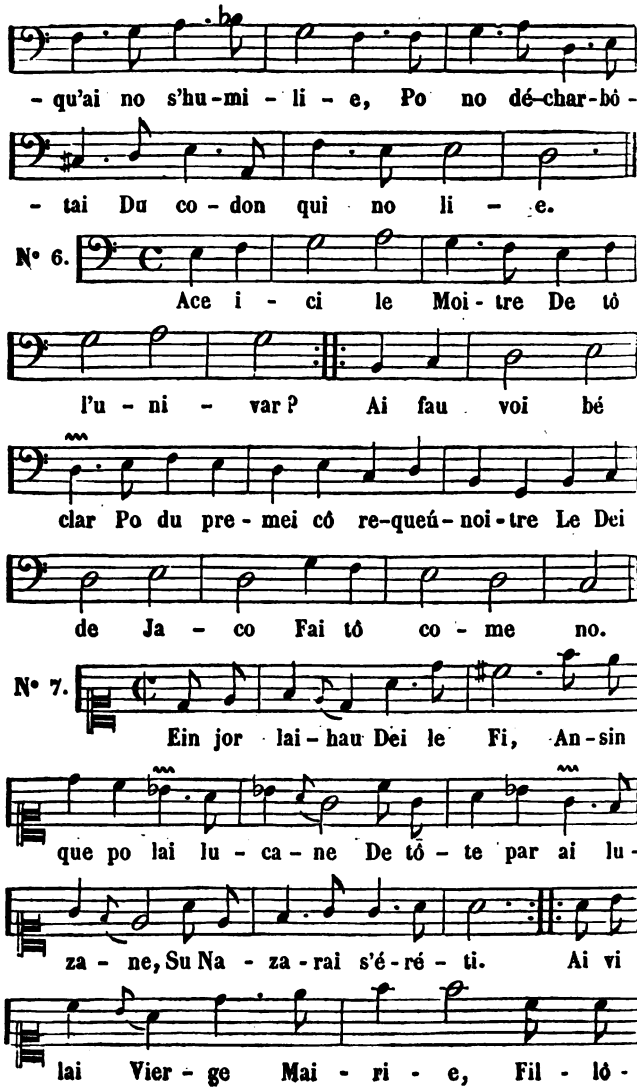
N° 5.

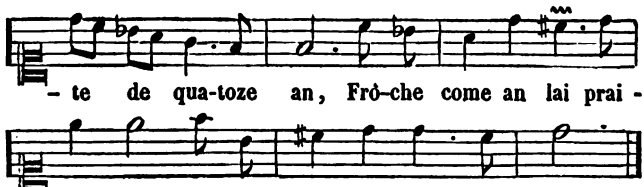


Ai lai Nai-ti - vi - - tai Chan-ton, je

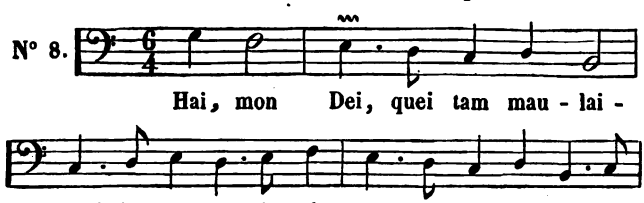


vo su - pli - e; Le Varbe am - mail - lô - tai Jeus-

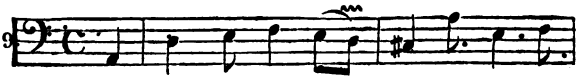

- qu'ai no s'hu-mi - li - e, Po no dé-char-bô -
- tai Du co - don qui no li - e.
N° 6.
Ace i - ci le Moi - tre De tô
l'u - ni - var ? Ai fau voi bé
clar Po du pre - mei cô re-queú - noi - tre Le Dei
de Ja - co Fai tô co - me no.
N° 7.
Ein jor lai - hau Dei le Fi, An - sin
que po lai lu - ca - ne De tô - te par ai lu -
za - ne, Su Na - za - rai s'é - ré - ti. Ai vi
lai Vier - ge Mai - ri - e, Fil - lô -


- te de qua-toze an, Frô-che come an lai prai -
ri - e Lai vi - ô - laite au prin - tam.

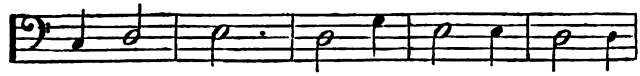
N° 8.


Hai, mon Dei, quei tam mau - lai -
droi! Que de noge és é - toi Quan vo no ve - né
voi! Le man - teâ de char hu -
mè - ne Don vo vos é - te cou -
var N'é que trô po no fre -
déne I - ci sô - far Par - cé dé
bru - é - ne D'ein creu - ël hy - var.

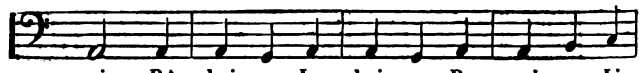
N° 9


Le Cu - ré de Pleu - mei - re

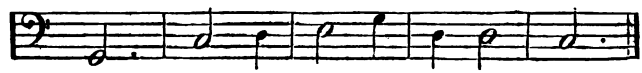
Di - zô, lai fleûte an main : Chan - ton, bor -



gei, bor - gei - re, J'ai - ron No - ei de

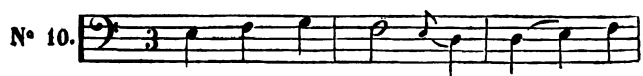


main. Rô - bei-gne, Lu - bei-gne, Be - rei-gne, Li -

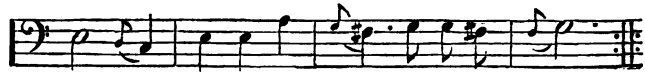


gei, Chan-ton tô : No - ei, No - ei !

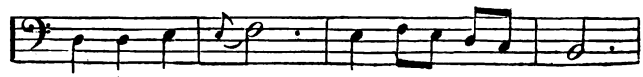
N° 10.



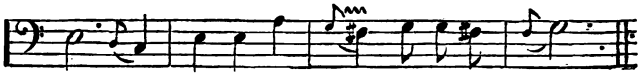
So - ve - rain Moi - tre du to -



nar - re, Gran Dei, que vos ain fai d'un mô

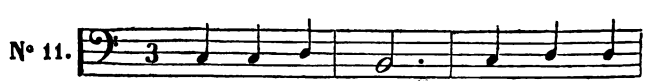


Le Cier, lai Leù - gne, le Sô - lô :

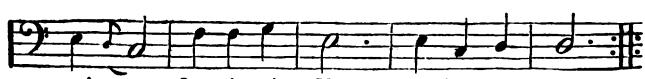


L'eu-vre san dôte à ra - re !

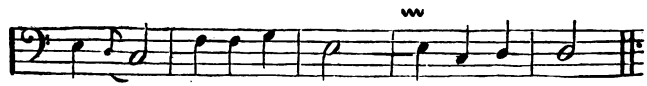
N° 11.



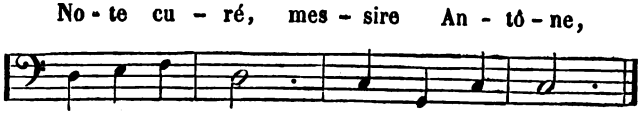
Je n'ô - bli - rai jai - moi le



prô - ne Que de-vé No - ei, l'an pas - sai.

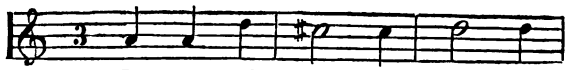


No - te cu - ré, mes - sire An - tô - ne,

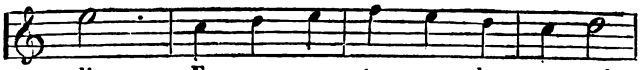


No fi du Pro - - féte E - li - zaï.

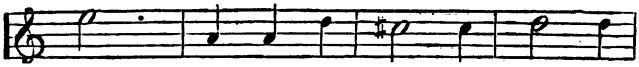
N° 12.



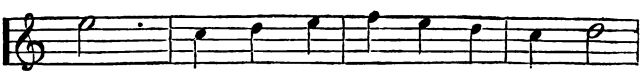
Je ne sai voù çà que j'ai



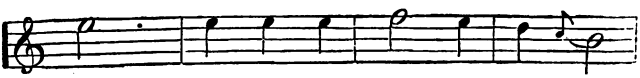
li E - ne cou - tu - me de no pei -



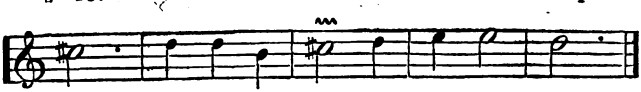
- re, Qui de No - ei, ce m'at ai -



- vi, Re - pre - zan - te bé le mys - tei -

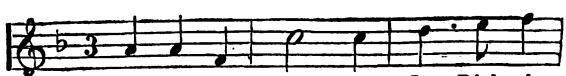


- re. Le cá ve - nan tôt ai prô -

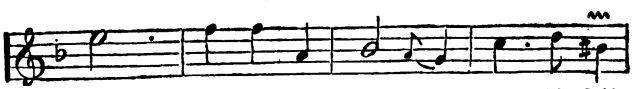


- pô, Je vos an vai di - re deu mô.

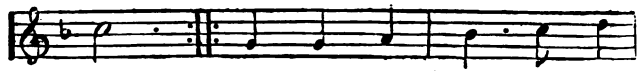
N° 13.

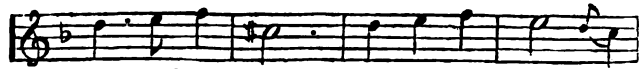


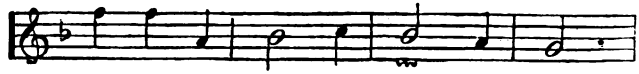
Fan-ne, co - rai - ge; Le Diale à

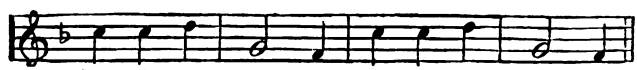


mor, Ai-pré l'o - rai - ge J'on lé béá

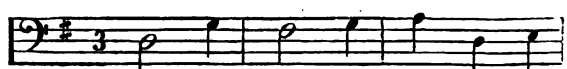

jor. Dei pré d'i - ci re - pôze

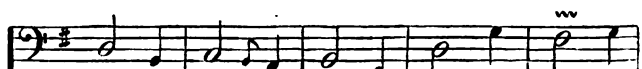

am - mail-lô - tai Su lai fre - til - le,

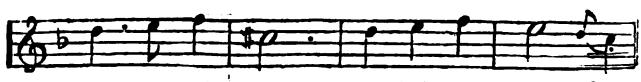

Les Ainge ai for - ce de chan - tai

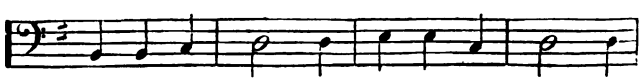

S'an é - gô - zil - le, Tôt an fre - mil - le.

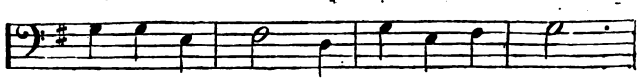
N° 14.

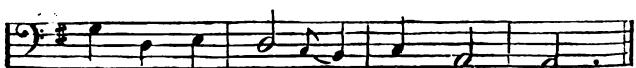

Vé No - ei, Blai - zô - te, Jai -


- di si jô - li - ô - te, Vé - No - ei Blai -


- zô - te, Co - me tô chainge an - fin!


Véille et cas - sé - e, Bé con - fes - sé - e,


Prin lai pen - sé - e, Por ein mai - tin,


De rompre ai - vô Gui son ai - min.

N° 15.

Ve - ci l'Ai - van, chan - ton No - ei;

An ce sain tam le Fi de Dei Sor po no

d'é-ne Vier-ge Mei-re. Lei-re la, Lei-re lan

lei - re, Lei - re la, Lei - re lan la.

N° 16.

Au - jor - deù que No - ei de -

- vrò Ré-gau - di no co - ré - e, Hai-la! lai

poi lon-tam po no, A pran - ture an - tar - ré -

- e. L'an-pire at ar - mai jeus-qu'é dan, Ç'à pei que

ce n'é - tó du tam De Jan de Var, de Jan de

Var, De Jan de Var, de Jan de Var.

SEGONDE SEUTE.

N° 1.

An l'ho - neur du Fi de Dei,

Qui ré - che - ti lai nai - tu - re, Ai ce

sain jor de No - ei, Tu - re - lu -

re, Chan - ton mau - grai lai froi -

du - re, No - ei, Tu - re - lu - re lu - re.

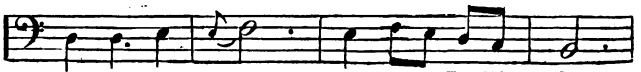
N° 2.

Man Dei, que d'an - vi - e Je

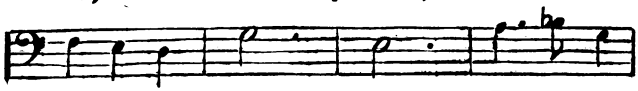
pote ai cé bor — gei, Que le

Fru de vi - e Ché lu vi lé pre -

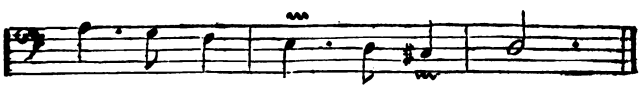
mei! Les Ain - ge lo bail - li -



re, Le bal tô po ran, Et l'An - fan

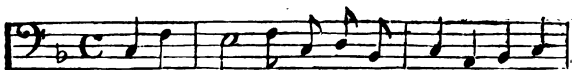


Qu'ai sa - lu - i - - re Fi bon vi -

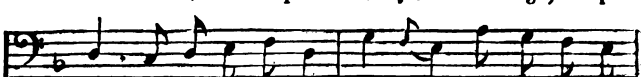


zaige ai lo moi - gre pre - zan.

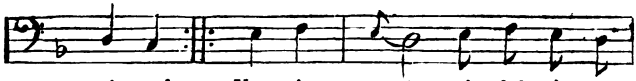
N° 3.



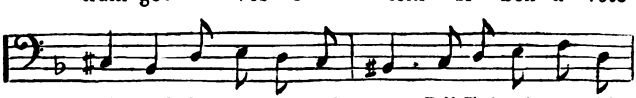
Vo trô - qué le sé - jor des Ain-ge, An-por



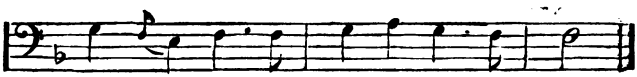
quoi? Ç'at an-por é - ne grain - ge; Le troc at é -



train-ge! Vos é - - tein si bén à vote



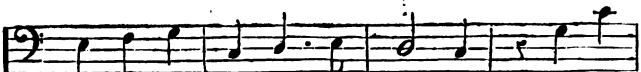
ai - ze! On n'a pa ché no, Béà Dei, né vo dé -



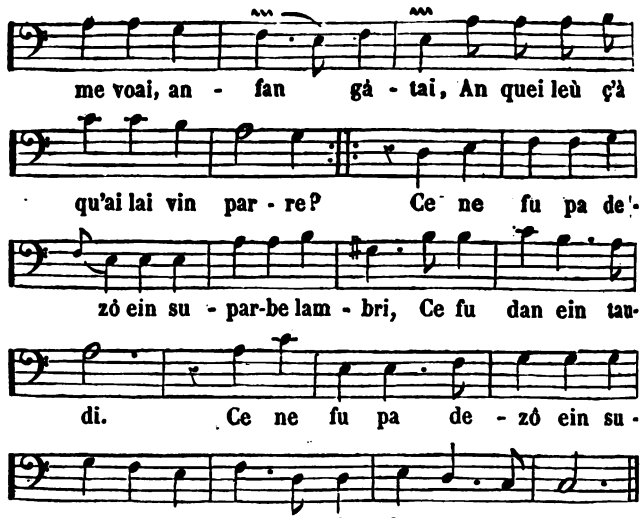
plai - ze, Aus - si bé qu'on a ché vo.

N° 4.

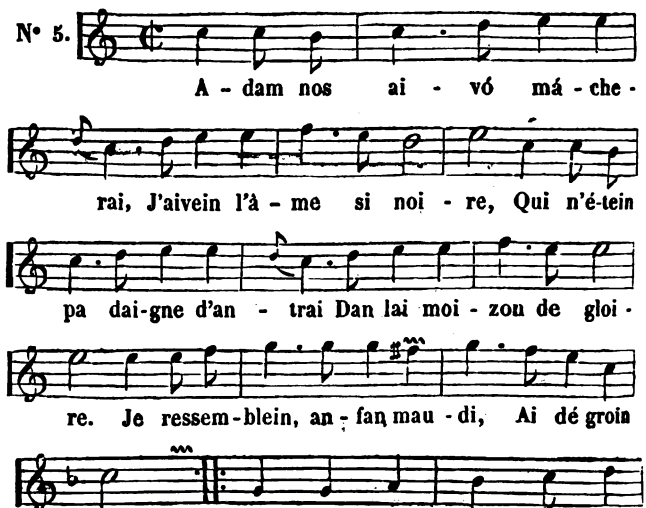
Lorque po no ré - vi - gô - tai, Jé -

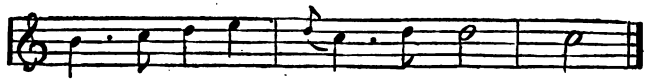


su prin nais - san - ce su tar - re, Di - te


me voai, an - fan gá - tai, An quei leù ç'à
qu'ai lai vin par - re? Ce ne fu pa de -
zô ein su - par-be lam - bri, Ce fu dan ein tau-
di. Ce ne fu pa de - zô ein su -
par - be lam - bri, Ce fu dan ein tau - di.

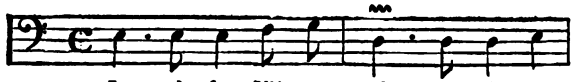
N° 5.


A - dam nos ai - vó má - che -
rai, J'aivein l'à - me si noi - re, Qui n'é-tein
pa dai-gne d'an - trai Dan lai moi - zon de gloi -
re. Je ressem-blein, an - fan mau - di, Ai dé groin
d'é - crai-mo - re; Ma graice ai Jé - su, no vé -



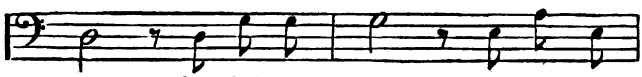
qui Trê-tô nai come un vo - - re.

N° 6.

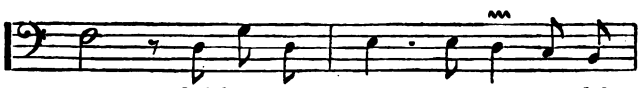


Lu - ci - far N'á pa si gran clar Qu'on

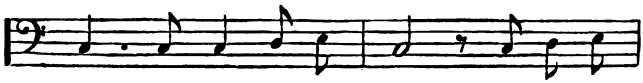
pan - se - roo; El á si bé - te qu'ai croy-



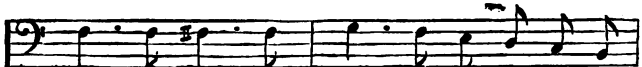
oo Que Dei va - roo An grant é -



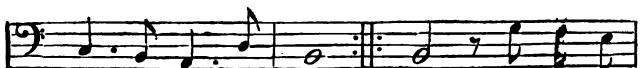
proo, Qu'ai po - te - roo Et l'or et lai



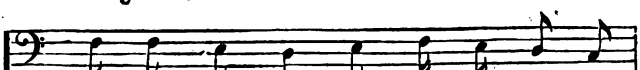
soo; Que le moin-dre roo Qui vi - re -



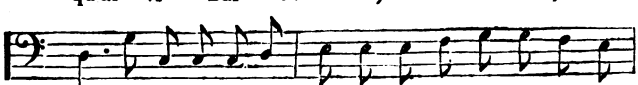
roo Su sé lo - che - froo Se - ró dé ge -



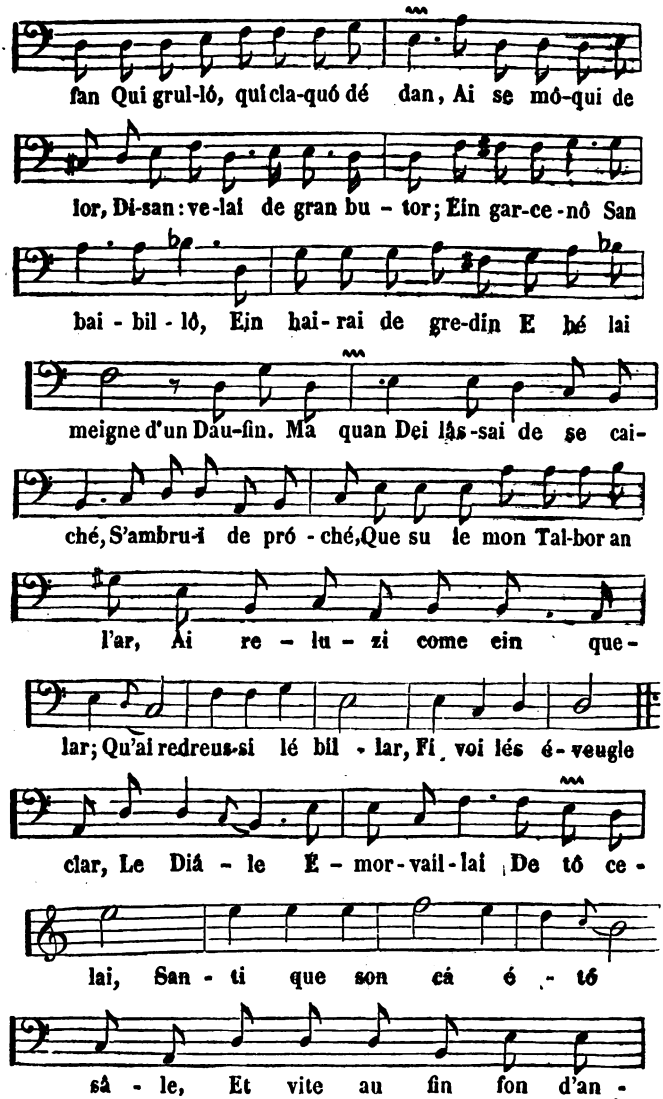
lei - gnô - te de boo. De tô loin

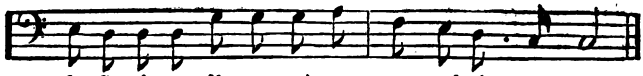


qu'ai vi Bal - ta - zar, Mel - ki - or, Gas -



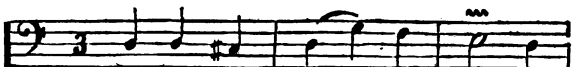
par, E - po-tai lo pre - zan E gé - non d'ein chétit an -


fan Qui grul-ló, qui cla-quó dé dan, Ai se mô-qui de
lor, Di-san : ve-lai de gran bu - tor; Ein gar-ce-nô San
bai - bil - lô, Ein hai-rai de gre-din E bé lai
meigne d'un Dau-fin. Ma quan Dei lâs-sai de se cai-
ché, S'ambru-i de pró - ché, Que su le mon Tal-bor an
l'ar, Ai re - lu - zi come ein que-
lar; Qu'ai redreus-si lé bil - lar, Fi voi lés é-veugle
clar, Le Diâ - le É - mor-vail-lai De tô ce-
lai, San - ti que son cá é - tô
sâ - le, Et vite au fin fon d'an -

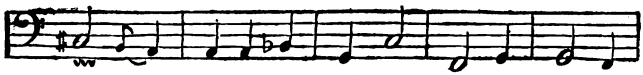


far Co-ri, san di - re mô se meus-sai tô ca - mar.

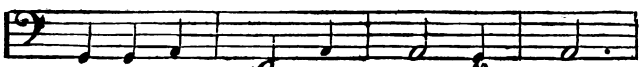
N° 7.



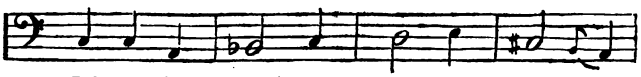
Gran Dei, qu'ai bon droi je ré -



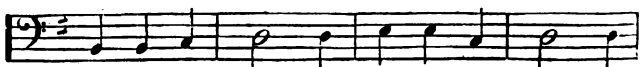
clá - me, Qui ve - né ré - core i - ci l'â - me



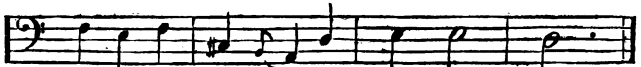
De vo - te prô - ve sar - vi - teur,



Dé - vau lan su tarre an par - so - ne,

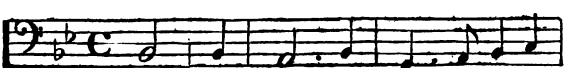


Vo me fai - te bé de l'ho - neur,

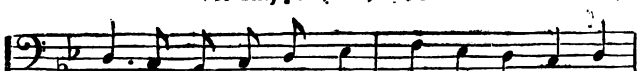


Et vo pre - né bé de lai po - ne!

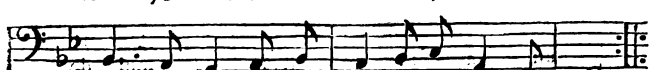
N° 8.



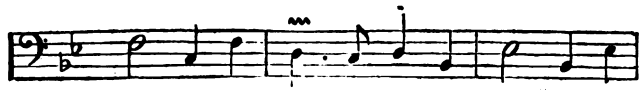
Voi-zin, çà fai, Lé - troi mes-se son



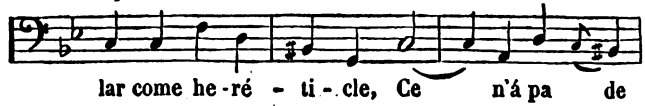
di - te, Deus heure on se - nai, Le bou-din é



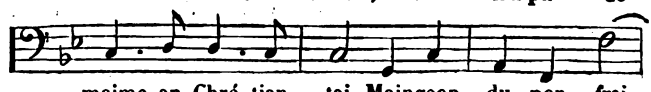
couï - te, L'andouille á prôte, a - lon dé - jeu - nai.



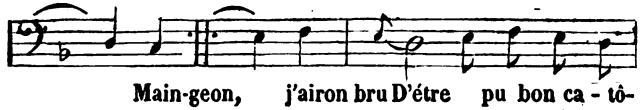
Si lai loi Jeu - da - ï - cle Dé - fan le



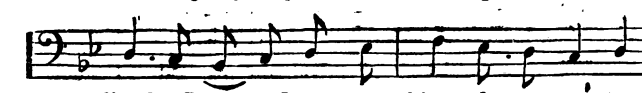
lar come he - ré - ti - cle, Ce n'á pa de



moime an Chré-tian - tai. Maingeon du por frai,

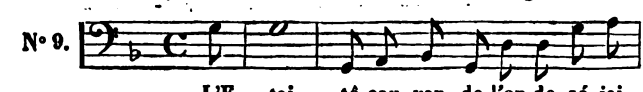


Main-geon, j'airon bru D'étre pu bon ca - tô-

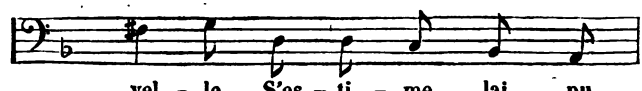


li - cle, Pu Je se-ron fri-an de go - rai.

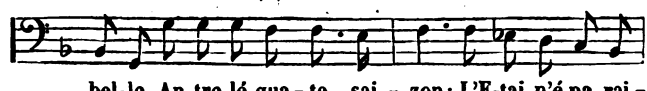
N° 9.



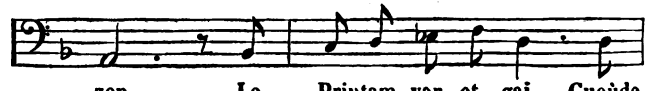
L'E - tai, tô cou-var de l'or de sé jai -



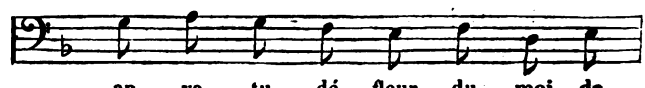
vel - le, S'es - ti - me lai pu



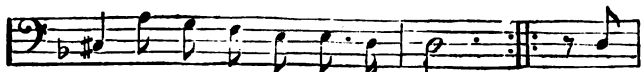
bel-le An-tre lé qua - te sai - zon: L'E-tai n'é pa rai -



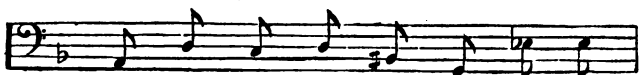
zon. Le Printam var et gai Cueùde,



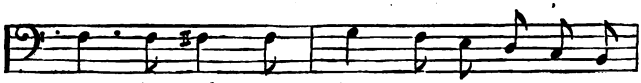
an va - tu dé fleur du moi de



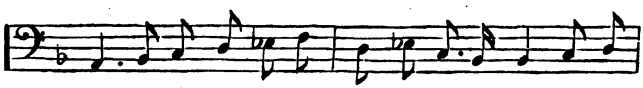
Mai, E - tre pu beá que l'E - tai. L'Au-



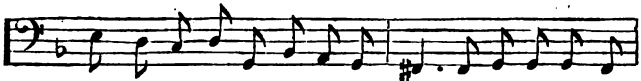
ton - ne s'i - ma - gei - gne Que ran



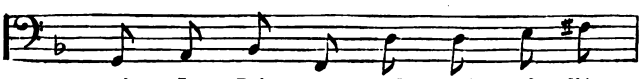
n'á tei que sé vei - gne; Ma l'Hi -



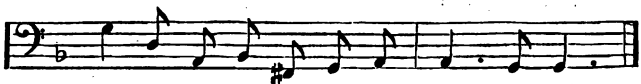
var sô-tén, maugrai sai noge et sé brouillar, Qu'étan



lai sai-son de lai Na-ti-vi - tai, Su lu po lai beá-

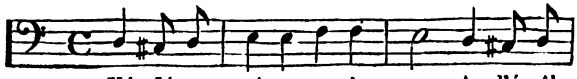


tai, Le Prin - tam, l'E - tai, ni l'Au -

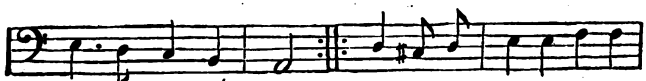


ton - ne, Ma-zeù ne por-ron l'am - po - tai.

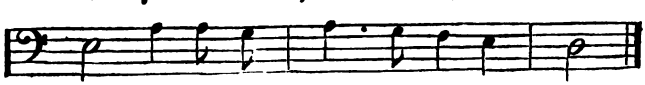
N° 10.



Vé Jé-su, tô tan que je son, An l'é-côle



a - lon jeune et vieu; Ai vén po premei-re le -



çon No mon-trai lai Croi de pa Dieu.

N° 11.

Lor qu'eñ lai sai-son qu'ai jau-le, Au mon-

de Jé-su Chri vin, L'âne et le beu l'é-chau-

fin De lo sô-fle dan l'é-tau-le. Que d'âne

et de beu je sai, Dan ce roy-au-me de

Gau-le, Que d'âne et de beu je

sai, qui n'an ai-rein pa tan fai!

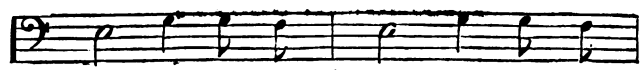
N° 12.

To lés an quan No-ei sé-

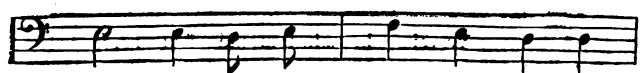
prô-che, Sai-gneur, i panse an vo bon-

tai; Ma si le sô-ve-ni m'an

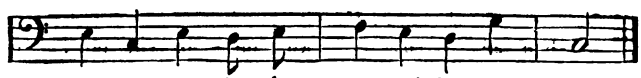
tô-che, Ai fau vo dire an ve-ri-



tai, D'au-tre cou - tai, d'au-tre cou -

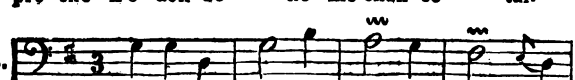


tai, Qu'an moi-me tam i me re -

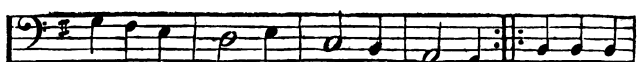


prô-che L'o-don de no mé-chan-ce - tai.

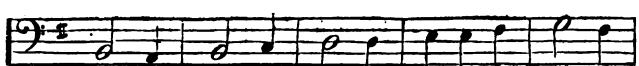
N° 13.



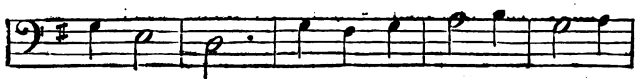
Jé-su vén, tre-ze - lon sai fé - te;



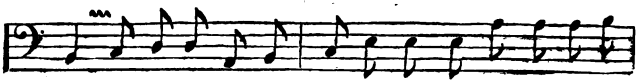
Po no de saicraiche ai s'é - pré - te Ai combai-



tre troi faus-se bé-te, Le Monde, lai Char,

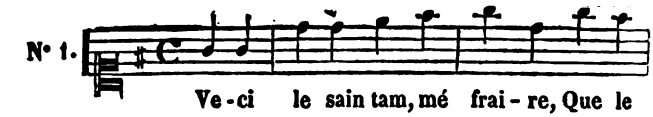


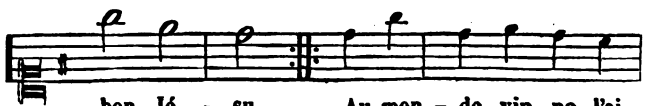
et Sa - tan. Je n'ai rein pu lo fai-re

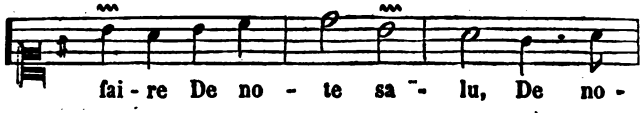


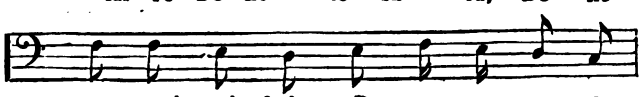
té - te; Ai no me-nein tam-bor bal-tan.

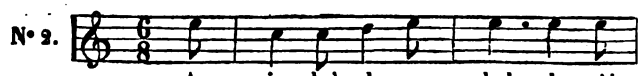
TROIZIÉME SEUTE.

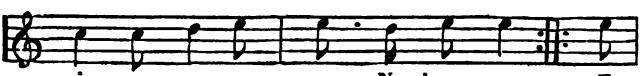


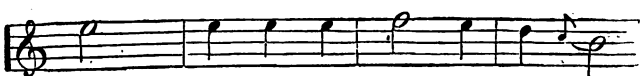


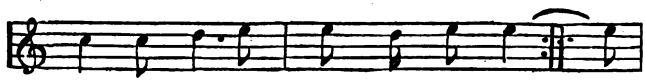


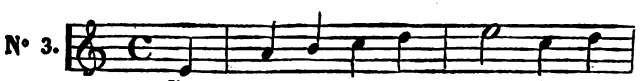


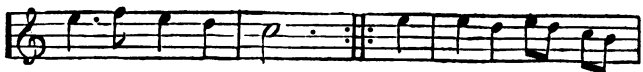




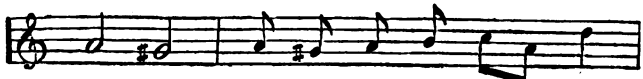




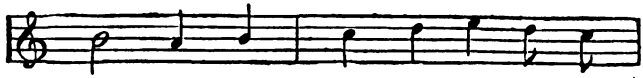




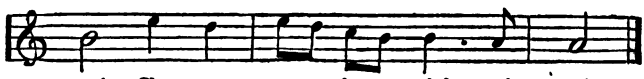
sai lé me - né - trei; A - cou-té come ai



ju - ë Su los hau - boi dé No !-

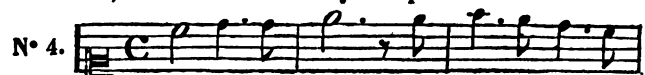


ei. No de - van le feù, Po le

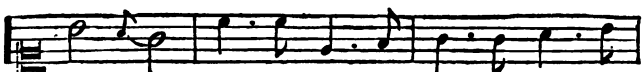


meù, Chan-tons - an jeus - qu'ai mé - neù.

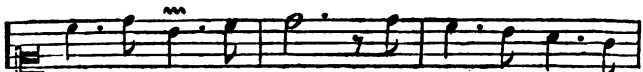
N° 4.



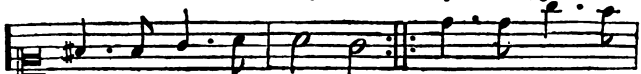
Vi - ve No - ei, Ç'àt é - ne bo - ne



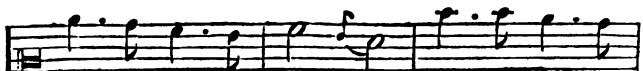
fé - te; J'an ai-vein mé - tei, Lu - ci - far



et sés é - cous - sei, Au - jo - deù, graice ai

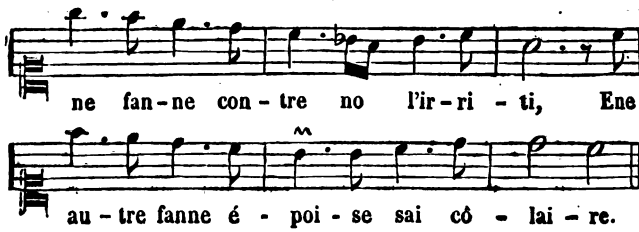


lei, Bois-se lai cré - te; Du bon Dieu je

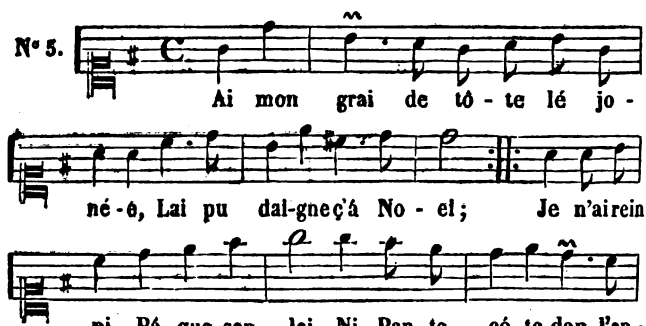


de - ve - non lé frai - re; Po no ran - dre

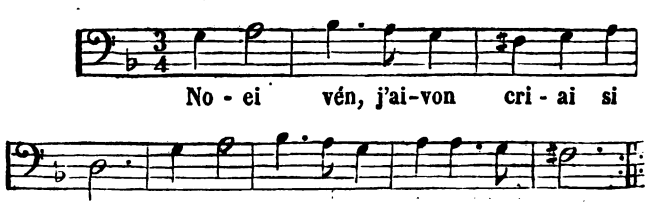
gran, ai s'á ran - du pe - ti. E' -

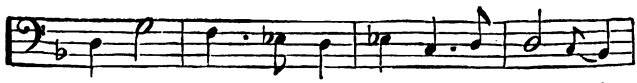

ne fan-ne con-tre no l'ir-ri-ti, Ene
au-tre fanne é-poi-se sai cô-lai-re.

N° 5.

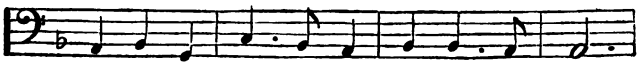

Ai mon grai de tô-te lé jo-
né-e, Lai pu dal-gneç'á No-ei; Je n'airein
ni Pá-que san lei, Ni Pan-te-có-te dan l'an-
né-e; C'àt éne on-te que No-ei
n'á Le pre-mei dan l'ar-ma-ná.

EPÓLOGIE.

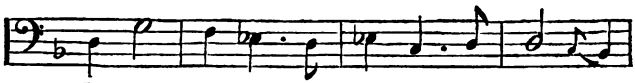

No-ei vén, j'ai-von cri-ai si
for, Qu'ai lai fin le ve-ci de re-tor.



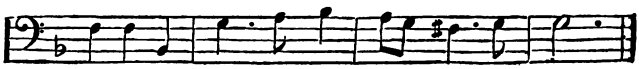
Més hai - rai s'é-tan - de que lai su - che



Lo pis-se - ré dé pre - neá dé ma - ron:

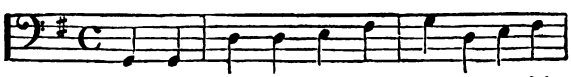


Le gran poin, ç'á qu'ai fau qu'i m'é - plu - che,

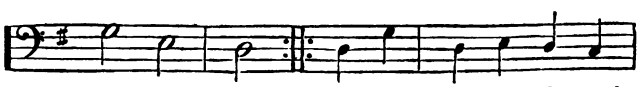


Po ré-cu - ré tan-tó mon chau-de - ron.

CHANSON.

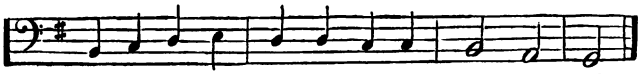


Qu'é-tu, Gro-Jean? Quei fo - li - e Te fai



gam - ba - dai? Pa - dei, j'ai - moi de mai -

vi - e Je ne fu si gai, Je ne



fu si gai, Breù-gnet-te, Je ne fu si gai.

FIN DE LAI MUSICLE DE NOEI BORGUIGNON DE GUI-BAROZAI.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.